

Ludovic Dussarrat

May Blanc

Roman

© Ludovic Dussarrat

Pour M, à dix sept ans et des poussières.

La neige étend son giboyeux poème.

*La neige est une eau sans image, ô neige comme
un sacrement.*

Henri Bauchau

1

Rien n'augurait d'un mauvais présage en ce doux matin de juin. Un liseré de lumière bordait à peine la frange des montagnes, et à première vue, la journée s'annonçait belle et le temps clair, juste au goût du vieil homme. Il sortit dans son jardin feutré dans le bleu de l'aurore et s'en alla inspecter les plants de son potager où il prenait plaisir à boire son café chaud en écoutant les oiseaux pépier dans les frênes et les bouleaux. Mais la joie qui illuminait d'ordinaire son visage disparut dans la nature encore baignée de sommeil. Il huma l'odeur de tilleul qui venait du ciel, posa son café fumant sur une souche et s'étendit sur une parcelle du jardin. Il frotta une feuille de fraisier, elle était aussi sèche qu'un bout de carton. Il se releva, sortit de l'enclos et s'engagea

dans la lézarde qui suivait le pré en pente douce pour aller vérifier ce qu'il craignait : malgré l'heure matinale, l'auréole d'une vague de chaleur remontait d'Espagne et affluait déjà sur le cirque de Gavarnie. Alors le vieil homme se sentit un peu fatigué. Il était en pleine forme, mais son âge lui donnait le droit de ne plus ne supporter les dérives des saisons. Il sortit un carré de tissu de sa poche de pantalon, épongea le filet de sueur qui coulait dans sa nuque et remonta le pré par les herbes sauvages.

Il ouvrit doucement la porte-fenêtre du chalet et marcha à pas feutrés pour ne pas éveiller son chien endormi sur le paillason. C'était une brave bête, un jeune labrador, aussi doué pour la chasse que pour le farniente. Bien qu'il eût des retrievers qui excellaient dans l'art de la chasse, le vieux avait un faible pour Caçador mais il n'aurait su dire pourquoi. Probablement parce que lui-même avait depuis longtemps perdu son âme de chasseur. Il se pencha sur l'animal, lui frotta le poil et alla dans la cuisine boire un verre d'eau fraîche. C'était une eau très pure, très claire, et elle coulait tout droit d'une source cachée dans une forêt de sapins et de hêtres. Il en but une belle rasade, le regard vissé sur le soleil qui coulait déjà sur les pentes comme une cascade de lumière. Plein sud. C'est là qu'il vivait. Et il avait probablement raison : depuis son chalet posé à fleur de montagne, la vue offrait une perspective rarement égalée en ce monde, celle de couler des jours paisibles. Il tourna l'espagnolette, ouvrit la fenêtre en grand et sentit le vent tiède lui souffler au visage. Il plissa les yeux et fixa le Viscos qui se dressait devant lui. Il aimait suivre la ligne pure des montagnes qui se dégageait dans le clair de l'aurore, il aimait la suivre à tout moment du jour. C'était une douce habitude, comme l'on est tenté d'en prendre avec l'âge, dès lors qu'on éprouve le besoin de se raccrocher à quelque chose dont le sens nous échappe malgré tout. Comme les paysages allaient se voiler dans les brumes de chaleur, il survola les lacs et les forêts avec l'oeil perçant du gypaète, avant de poser longuement son regard sur la crête de Villelongue où les vieilles neiges avaient depuis longtemps cessé de mourir. Il esquissa un sourire et caressa l'espoir de voir une trêve accordée au milieu de l'été.

Mais le ciel n'a jamais eu beaucoup d'égard pour les désirs d'un vieil homme. La canicule écrasa le pays jusqu'à la fin du mois d'août, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus aucun névé sur le sommet du Cabaliros. C'était à l'endroit même où il aimait tant poser les yeux.

Au cœur des Pyrénées, on n'oublie pas le parfum de la froidure hivernale. Les bergers se souviennent longtemps des flocons semés à tout vent sur le dos du bétail paissant sur les prairies d'estives. Mais jamais on n'avait connu de saison si ardente. Peu après l'aurore, un soleil d'airain giflait les paysages encore à l'éveil, sur les sommets des vapeurs rousse et sang exsudaient et la vieille neige prenait une teinte crémeuse gorgée d'eau et de terre. Le sol était si brûlant qu'il s'avéra même dangereux d'aller s'aventurer sur les hautes pâtures où les bêtes erraient en promenant un regard funeste.

Penché au bord de sa fenêtre, le vieil homme assista impuissant au défilé des bouffées d'air chaud qui s'engorgeaient dans le lit des vallées en montant sur les flancs des montagnes, comme si l'usine de Pierrefitte s'était mise à revivre

et ses cheminées à recracher ses volutes de fumée. Il y avait travaillé pendant trente ans, et maintenant il regardait les toits de cette bâtisse sans éprouver la moindre nostalgie. Mais le ciel devenait blanc comme la craie, et les yeux pénétrés de douleur à la vue d'un tel spectacle, il s'en alla dormir sous les combles. C'était une véritable fournaise, mais c'est là, de l'aurore à la brune, qu'il se réfugia dans le sommeil.

Accablé de fatigue après une nuit blanche, il déposait ses vêtements sur une chaise, s'allongeait sur le lit et s'endormait aussitôt. Au beau milieu de l'après-midi, et sensiblement à la même heure, le même rêve venait l'effleurer comme une vieille présence. Il se réveillait en sursaut, la peau luisante de sueur et le tour des yeux tâché par les larmes. Il s'asseyait au bord du lit et regardait autour de lui. Mais il n'y avait jamais personne dans la chambre. Il retombait en arrière sur les draps humides et, en suivant le flot de brumes qui passaient par le velux, il se sentait lui-aussi emporté dans cette masse laiteuse qui suintait comme les fumées d'écobuage. Il prononçait un long soupir, fermait les yeux, et s'endormait, le sommeil chahuté par la crécelle des grillons qui couraient dans le foin.

Au crépuscule, il se levait lentement en se tenant les reins. Il tergiversait un moment devant l'armoire en fouillant dans sa barbe fleurie et choisissait une chemise propre. Puis il descendait l'escalier et sortait faire sa toilette au lavoir. Il faisait couler de l'eau fraîche dans ses mains et se lavait au savon de Marseille. Se passait un coup de gant sur le corps, se lavait les dents et retailait sa barbe avec des ciseaux devant un miroir de poche ébréché. Il enfilait sa chemise et empruntait les dalles en réfléchissant au plat qu'il allait préparer. Son labrador dormait, couché sur les planches. D'ordinaire, avec les premiers perce-neige, l'entrée du chalet lui était interdite pendant la journée. Mais le soleil était si brûlant qu'il se montra clément et ferma les yeux sur sa présence. « Du feu, disait le vieux, il tombe du feu ! » Il détachait les volets cabanés et retrouvait un semblant de paix en étudiant le ciel qui se profilait à l'horizon entre le cerise et le rose. Coiffé de son chapeau de paille, il descendait avec son arrosoir à poire dans son jardin potager et cueillait des fruits et des légumes qu'il allongeait ensuite sur son plan de travail dans la cuisine. Il chassait la pruine ocre et granuleuse qui talait ici et là les produits du jardin et, autour d'une belle pièce de bœuf ou d'un gigot d'agneau, concoctait d'assez jolis mets. Passé un certain âge, on tente avec plus ou moins de succès d'accorder de l'importance aux choses culinaires, aux semences qui nous lient à la terre. Pour le vieil homme, c'était un moyen comme un autre de garder la tête froide, une vieille recette pour compenser un mal d'amour dont le sens, à tant vouloir s'en guérir, lui avait échappé. Un mal dont il souffrait en silence depuis cinquante ans.

Assis à la table en orme de montagne, il écoutait les nouvelles du soir à la radio. Il attendait impatiemment le bulletin météo, mais on n'annonçait aucun orage. Il piquait dans le plat avec sa fourchette et avalait deux ou trois bouchées. Mais il perdait doucement l'appétit et sa portion finissait souvent dans la gamelle de Caçador. Selon le même rituel, l'animal ouvrait péniblement

un œil, levait le museau pour renifler les volutes qui s'échappaient du plat et faisait claquer sa mâchoire dans l'air sec. Il se levait et s'avavançait comme un vieillard pour engloutir son assiette. Une fois le ventre plein, il retournait dans sa corbeille et se mettait aussitôt à ronfler, la gueule repliée sur l'arrière-train. Son maître suivait son petit manège et décidait aussitôt de se servir un verre pour réfréner une envie folle de le corriger. Il se préparait un vermouth frappé dans de la glace avec un zeste de citron vert et sortait sur la terrasse pour se changer les idées. Au fond, il savait qu'il aurait tort de passer ses nerfs sur son chien. La pauvre bête n'y était pour rien si le climat était détraqué... C'était à cause du soleil, le vieux avait le sentiment d'avoir été trahi. Accoudé à la rambarde, il buvait son rafraîchissement en fixant la crête de Villelongue en face de lui. Alors son regard brûlait lui-aussi de toute son ardeur, il perceait l'écran de May Blanc, ce pan de montagne ainsi nommé en patois des Pyrénées qui blanchit dès les premières neiges. Sur cette crête, on diffusait en boucle un épisode troublant de sa vie.

Alors il regarde les sommets à l'ouest vers la mer. Il voit les vieilles neiges des glaciers qui brillent comme si on avait lustré de vieilles étoffes qui craignent la poussière. Et c'est comme des pans de glace qui s'effondrent et nous renvoient au cheminement de cet homme : en quête de paix intérieure, il était venu jadis rendre les armes au pied des montagnes. Sur les hauteurs, il avait fini par trouver un point d'équilibre. A force de patience et de temps, en écoutant l'écho intime du vent des rivières qui passait dans les gorges et par les vallées, en prenant corps sur ces terres aux cœurs fendus dans le granit et le marbre, en buvant la sève neigeuse qui coulait sur les plaies des écorces, le goût de ce pays avait bientôt fini par lui parler : il avait appris le langage des montagnes et su imiter ces arbres solitaires qui taisent leur vieille douleur sous le silence des racines. Mais depuis que le soleil lui renvoyait des flaques de souvenirs brûlants au visage, il se sentait parfois basculer dans le vide.

Il s'accrochait à la balustrade et attendait que l'encre du crépuscule noircisse l'herbe des prés pour se fondre dans l'ombre des paysages. Quand la nuit avait effacé les moindres soupçons de jour, il prenait sa bouteille de vermouth et s'installait sur la terrasse, dans sa chaise longue plantée sous les étoiles. – Il y a cinquante ans, sous les astres d'une chambre d'hôpital, il avait saisi sa femme par les poignets en lui disant que c'était le plus beau jour de sa vie et que pour la peine, il lui promettait de ne plus jamais toucher à l'alcool. Le soir même, il quittait la femme et l'enfant, se saoulait à mort pour fêter à sa façon la naissance de sa fille et décidait que la parole d'un homme ne valait pas grand chose. – Autrefois l'homme se saoulait à l'absinthe. Pour se donner bonne conscience, il s'était tout naturellement mis à boire du vermouth, comme si le simple fait de diminuer le degré d'alcool pouvait ramener un homme à la raison. Mais avec le temps, il s'était trouvé comme bon prétexte que le vermouth, grâce aux extraits de coriandre et d'écorces d'orange amère qu'il contient, offrait d'excellentes propriétés pour s'éclaircir la gorge. Le vieil homme était poète. Sous le lustre des étoiles, il composait et en faisait profiter toute la nature alentour. Mais il avait une technique très singulière, qui pouvait certes paraître invraisemblable et pathétique mais qui, jusqu'à preuve du

contraire, n'avait jamais encore été imitée en ce monde : d'un regard perçant, il crevait le cœur des astres pour en extraire une poudre blanche et vierge qui descendait sur lui. Dans un souffle, il renvoyait son premier jet vers le ciel. C'était des textes courts, nombreux, nés d'une douleur profonde, des poèmes écrits à l'arme blanche. Il bourrait sa pipe de tabac, fouillait dans sa barbe et se laissait aller dans sa chaise longue où il fumait en regardant la chute lente et volubile de ses poèmes qui dégringolaient comme des flocons de neige. En retombant, une partie des poèmes perdus étincellaient sur les champs alentour qui brillaient comme au beau milieu de l'hiver. Du moins, c'est ainsi qu'il fallait voir les choses car il était saoul.

Combien d'hommes peuvent prétendre savoir ce qu'ils font ? Le vieil homme écrivait des poèmes. Et il n'avait aucun mal à reconnaître que, durant toute cette fichue vie, c'était bien la seule chose qu'il avait jamais été capable de faire. A bien y réfléchir, on n'a jamais une main mise sur les événements. Ils affluent dans un rythme qui leur est propre, bouleversent sans cesse l'ordre des choses que l'on a établi, nous filent entre les doigts si bien que la seule sensation que l'on peut approcher est le fluide qui nous traverse et nous emporte avec eux. En éternelle perdition ou reconquête, on cherche sa voie, on court après son destin, on se laisse inexorablement griser par le flux des événements, et ce à tel point que l'on finit par devenir spectateur de sa propre existence. C'était tout ce que le vieil homme voulait bien admettre. D'où était donc né ce besoin d'écrire des poèmes ? Il n'en savait rien, ou le savait trop bien pour être encore disposé à l'admettre. Avec le temps, il avait fini par tenir à distance cette part d'inconnu qui vivait au plus profond de son être. A Son idée, c'était un peu comme avec le ciel, il disposait d'un superbe télescope pour admirer les étoiles mais il préférait les laisser à leur part de mystère.

Comme il regardait ailleurs, il y avait toujours un poème pour rester un moment en suspens et en voici un qui fut sauvé de l'oubli :

Sentir les éléments
Ne plus rien ressentir
Reprocher les blessures
Ne plus rien éprouver

Les vents soufflent en arrière-mémoire
Girouettes d'hier et de souvenir
D'où qu'ils viennent
Je suis trop vieux pour ces jeux de fantômes

Mais dès l'automne
Tu resurgis dans chaque feuille qui succombe.

Le vieux qualifiait ses poèmes de “bourgeons” et se promettait de les rassembler dans un bouquet. A l'automne, la fraîcheur revenue, il irait se réfugier sous les combles dans son coin d'écrivain et caressant le fol espoir de retrouver ses pensées dans le fond d'une malle de sa mémoire, il composerait

un recueil qu'il offrirait à son vieil amour. « Neige, lançait-t-il soudain au beau milieu de la nuit. Oui, ce sera un joli nom pour un recueil de poèmes. Et ce sera pour Neige bien sûr... » Son titre lui plaisait bien, assez pour oublier un sourire et siroter son vermouth. Il déclama ses poèmes puis se redressa d'un coup sec en serrant sa bouteille contre lui. Aux aguets, il fouillait du regard la forêt profonde et tendait l'oreille pour s'assurer que personne d'autre que Caçador ne l'avait entendu. Mais on ne percevait que le hullement lointain d'une chevêche cachée dans un arbre et la sempiternelle crécelle des grillons. Sur le qui-vive, comme un oiseau de nuit, il aiguïsa ses sens et retrouva une vision des choses qui lui convenait bien : la lune qui plongeait vers l'ouest et le sommeil, le souffle ralenti de son chien sous la toile du transat, le parfum troublant de trèfles violets qui remontait comme des volutes d'éther. C'était tout ce dont il avait besoin pour rester éveillé et se sentir vivant. Même la couleur du vent qui fuyait par les prés ne pouvait lui échapper. On aurait dit, à en croire le regard poétique qu'il portait sur la nature, qu'il contemplait la beauté d'une femme chagrinée par l'éveil de l'amour.

Ainsi évoluaient ses sentiments lorsqu'il en avait fini avec la poésie. Il était comme traversé par une crise amoureuse et tenta de s'éprendre de tout ce qui l'entourait ou gravitait autour de lui.

Alors, comme les oiseaux suppliaient le ciel, l'aube se décidait enfin à se lever en éclairant les branches et les feuilles d'un bleu timide. Des poèmes, on ne pouvait plus en dire grand chose car tout cela laissait le vieux bien songeur. Les étoiles s'effaçaient comme toujours, sans raison précise. Sur le balcon, on aurait dit que l'homme cédait doucement sa place à une ombre griffée par le remords.

Il attendait le soleil. Il l'attendait comme on attend l'esquisse d'un sourire trompeur. A peine celui-ci avait-il franchi la crête du sommet qu'aussitôt le vieux se levait en brandissant sa bouteille. Il déambulait sur le plancher en proférant de sourdes protestations mais il renonçait aussitôt. Il allait récupérer son fidèle chapeau de paille et décidait d'aller se rafraîchir les idées dans l'eau du lavoir. Il s'aspergeait le visage à grands renforts d'eau en se promettant de ne plus boire après la canicule. Durant un long moment, avec ses cheveux gris brillant dans la lumière du matin, il montrait profil bas pour essayer d'oublier le ciel bleu et toutes les promesses qu'il n'avait jamais tenues.

Un rai de lumière sur les tempes, il foula l'herbe jaune et brûlée pour aller chercher son arrosoir à poire dans la remise. C'était une remise en belles pierres de montagne où logeaient des bouteilles vides, des bûches, des graines et des vieilles frusques pendues à des outils de jardinage. Ça ne sentait pas le moisi dans les pierres, non, on respirait juste une odeur de bois frais et le ressouvenir des neiges d'hiver qui passaient sous la porte. Le vieil homme allait et venait, arrosait ses fruits et ses légumes avec un soin très particulier, et il s'avancait même jusqu'à l'orée du bois pour donner un peu d'eau à des "désespoirs du peintre", tout simplement parce que c'était un bien joli nom pour des fleurs de montagne. Après, il remontait le jardin en pente, faisait le

tour du chalet pour aller jeter un dernier coup d'œil du côté de la mer et voir si le ciel augurait d'orages. Mais le ciel était toujours aussi bleu. Il ôta son chapeau de paille en signe de dépit, et s'en retourna voir son chien tandis qu'une brume blanche et laiteuse affluait sur les vallées. Il monta s'étendre sur son lit, ferma les yeux et s'endormit aussitôt comme une bête de somme tandis qu'un vieux rêve venait le tourmenter pendant son sommeil.

Il y a près de cinquante ans, sous un jour aux augures aussi bleus, un jeune homme est seul sur une plage de l'Atlantique. Etendu sur le sable en bras de chemise, il regarde la mer. C'est l'aube, le ciel encore aux étoiles et les vagues molles sur la grève en reflets de diamants. Un sourire dans les yeux, il regarde la ligne d'horizon comme on regarde l'avenir d'un oeil sûr. Tout est si calme, le vent, les vagues, trop calme pour un seul homme. Mais il sait la solitude océane, il sait les influences du vent, et rien ne semble pouvoir troubler la paix profonde qui l'habite, pas même le bruyant souvenir de la guerre.

L'ombre des blockhaus se profile dans le dos du jeune homme mais il brasse le sable dans ses mains comme si l'Histoire et toutes ses ruines s'en trouvaient réduites à l'état de poussières. C'est l'été, et un sentiment brûlant d'amour et de poésie l'aide à oublier ces années sombres. – Lou est encore bien jeune mais il a eu tout le temps de se faire une idée sur le sujet. La guerre lui a pris ce qu'il avait de plus cher au monde. – Tout ce qu'il désire à présent, c'est de jouer à faire passer le sable dans ses mains et d'attendre qu'il recouvre l'empreinte que l'homme a laissée sur la nature. Il remplit ses yeux de l'océan, écoute la brise marine qui passe comme le chant d'une scie musicale, et pour rien au monde il ne voudrait se détacher de la mer. C'est dans sa nature de rêver les yeux grands ouverts. Et Dieu sait combien de temps le jeune homme serait resté là, dans le clair du jour, si l'océan n'avait pas soudain disparu de sa vue. Mais il n'en est pas troublé pour autant et son visage s'éclaire même d'un franc sourire en sentant des mains venir se poser sur ses yeux.

C'est Neige.

– Ma douce...Murmure-t-il.

– Chhhhhuuut.....

Elle retire ses mains, et ses yeux à lui s'ouvrent sur un monde en apparence clair et limpide : depuis l'autre bout de la mer jusqu'au rivage des algues, et plus haut et plus loin encore, tout est bleu. Bleu ciel ou océan. Et même la plage, avec ses vaguelettes de sable, avec ses ombres qui lui donnent des reflets de bleu de pastel, semble flotter dans le crépuscule du matin. Alors Neige serre son homme fort dans ses bras. Elle se penche vers lui tendrement et prend un doux plaisir à faire glisser sa bouche sur ses lèvres. Et lui, à l'abri sous ses longs cheveux de jais, il renonce plus longtemps à chercher la lumière.

La brise serpente à fleur d'eau. Comme un vent faible et passablement jaloux, elle vient leur tourner autour puis retombe aussitôt sans effort et va se lover au pied de la dune. L'air est délicieux et il flotte déjà comme un parfum de sucre. Pourtant, le jeune homme qui semblait si calme tout à l'heure, si bien attaché au paysage comme un chardon bleu dans le sable, n'est plus tout à fait le même. Il frissonne dans toute sa chair. Une femme. Et voilà qu'elle fait d'un homme un être diffluent, aussi fragile qu'un bouquet de feuilles surpris par les premiers tourments du jour. Il lui embrasse la bouche et les joues, roule sur ses épaules, plonge dans le cou et la nuque et, comme il ne sait plus très bien comment s'y prendre, il se laisse guidé par l'essence maternelle qui se dégage du lait de ses seins. Puis il pose sa tête là, sur sa robe blanche, à l'image d'un enfant comblé d'amour. Autour d'eux, le sable, l'océan et le ciel s'étirent à perte de vue dans le dénuement le plus total et dans une dimension telle que l'on pourrait ressentir une certaine délivrance à respirer au grand air. Mais eux se serrent toujours plus forts, comme pour se protéger du dehors.

Neige attend que le soleil se lève, le regard attaché au liseré mauve, rose, or qui coiffe le sommet de la dune. Enfin, le soleil éclaire la mer d'un rideau de lumière. Son cœur gonfle comme une éponge, se remplit d'amour et de mer. Elle sait que son homme penché sur son corps peut l'entendre battre plus fort. Elle ouvre la bouche pour lui dire les mots qui le feraient mourir d'envie mais ils s'envolent comme des bulles de savon, et filent loin, très loin par-delà les flots pour s'en aller éclore sur le mât d'un rafiote où son « Je voudrais faire l'amour » gagne le rire d'un vieux pêcheur et de sa fidèle mouette. Une vie vouée à la mer et pour finir, on ne croit plus au chant des sirènes.

Là-bas, sur la plage, la jeune fille desserre faiblement son étreinte et le jeune homme se relève pour voir son visage. Il rayonne comme au premier jour. Mais il a beau s'en approcher, il a du mal à détacher les traits les uns des autres car ils vibrent dans les braises du jour. En ce matin d'été, le visage de Neige semble un peu flou, comme un jardin d'impressions peint vers la fin du dix-neuvième siècle. Pourtant c'est un vrai paysage. Si vrai qu'il en oublie tous les paysages alentour. La tête rêveuse, il s'en va cueillir des coquelicots sur sa bouche sanguine, souffle à tout va dans son nez en trompette, réveille ses pensées endormies puis s'allonge au soleil sur sa peau de pêche en semant d'une main paresseuse quelques graines de son sur ses pommettes. Dans son

sommeil, il roule dans l'herbe brune de ses longs cils et il faut bien qu'il tombe et se noie dans ses yeux pour revenir à lui.

– Où étais-tu mon grand rêveur...

Elle joue avec les boucles de ses cheveux, se mordille les lèvres en essayant malgré tout de se donner un air calme.

Le soleil s'enflamme sur la dune mais tout demeure bleui de nuit et feutré dans le sommeil du matin, comme si les yeux de Neige prenaient toute la lumière. Ils brillent, gorgés d'eau et de sel, comme si tout l'océan tenait dedans. Le jeune homme la contemple, la regarde se noyer sans lutter et il se sent un peu troublé lui-aussi. Troublé et ravi de la voir chavirer : il la touche à peine que son souffle se coupe, lui dérobe un regard que ses joues s'empourprent. Il y a des signes qui ne trompent pas et il devine que c'est le moment, le moment de ne surtout rien lui dire et de laisser au vent le soin de lui chuchoter ses pensées pleines d'amour. C'est entre l'aurore et le jour, au moment où le soleil peine encore à se lever, et lui se sent le plus éveillé des hommes.

Puis c'est comme un récital de couleurs sur la plage, bleu, menthe, mauve, rouge et rose, un vrai feu d'artifice. Une poussière dans les yeux, et Neige se désarme enfin : des gouttes d'eau et de rosée coulent sur ses joues. Lou ramène ses cheveux contre une joue brûlante et se tourne vers la mer en attendant que les bulles éclosent d'elles-mêmes. Un silence plus sourd s'installe, et il demeure sans voix devant la poudre blanche et rose qui jette comme un flou artistique sur les paysages. Il devine qu'elle n'y est pour rien mais il se penche encore pour la voir. Ses yeux sont d'un bleu limpide et il comprend qu'au lieu de l'aveugler, Neige lui montre tout ce qu'elle a de plus beau à lui offrir.

Il enroule son bras en écharpe autour de son cou, et comme elle n'offre aucune résistance, il l'attire vers lui pour que leurs corps s'enchaînent et chavirent sous l'aile du vent qu'il les couchera sur le sable, sans une éclaboussure. bercés par la lenteur de la chute, les yeux s'accompagnent, les mains se nouent et se faufilent sous le sable comme des anguilles amoureuses. Les cheveux de Neige s'ouvrent comme une anémone de mer, flottent sur un visage figé d'amour. Elle voudrait réprimer un sourire mais ses prunelles en disent déjà si long... Enfin, elle perd l'équilibre, et de ses lèvres sanguines, elle glisse sur les siennes, lui mordille les oreilles et revient si souvent lui chuchoter un vent chaud de mots doux sur les joues et les cils. C'est à peine si elle s'en aperçoit quand il porte une main sur l'épaule et décolle les montants de sa robe ; c'est à peine si elle réprime un cri quand il se redresse sur ses seins pour en sucer les pointes et les goûter comme deux belles pommes fermes et généreuses. Neige est si belle, si fiévreuse que son corps emporte tout sur son passage ; il respire les embruns, le parfum vert des aiguilles de pin, la senteur des genêts, des ajoncs et des bruyères qui montent par-delà les dunes, et Lou boit dans le lait de ses seins, puise dans le sel de sa peau et bien sûr, bien sûr que leurs yeux sont clos, cela fait si longtemps déjà, mais ils se regardent de l'intérieur, du plus profond de leur âme ; et la robe de Neige n'est plus qu'un mouvement intime, qu'un doux bruit de papier froissé sur lequel les mains du jeune homme écrivent et dessinent comme des ombres à fleur d'eau. Depuis les épaules jusqu'au creux des hanches, elles parcourent son corps en triangle, se

jettent le long d'une belle chute de reins et le dos de Neige s'envoile sous les picotements doux amers. Avec une belle arrière-pensée, le jeune homme la fait chavirer, la pose enfin sur le sable comme une qui perd connaissance et, tandis qu'il s'allonge sur sa robe blanche, les yeux de Neige s'allument et sa bouche se remplit de petits cris.

Le souffle court, ils font l'amour au grand jour, sous un bel arc de soleil qui veille sur eux, sous le regard désintéressé des mouettes et des goélands d'argent qui passent au fil de l'eau, bien trop occupés à dénicher le brillant d'une écaille. – Leur vol au-dessus des vagues vertes est bien matinal mais, qui sait, peut-être ont-ils souhaité voler à ce moment-là au-dessus de cette page pour rentrer dans l'histoire de ce rêve des années 50. D'ailleurs, depuis l'aile d'un goéland qui plane à contre-vent sur l'océan, on obtient une très belle prise de vue sur nos deux amoureux, si belle, qu'ils ne sont plus d'ici qu'un entrelacs de fleuves et de sueur. – Un reflet d'argent sur la barre de sable et d'un piqué du nez, on se rapproche aussitôt de notre cible pour s'apercevoir que Neige affiche un sourire serein, un sourire pour les dernières étoiles qui se retirent dans un coin du ciel. Et lui, de voir toute cette lumière qui gîte sur la plage, ça le rend un brin rêveur et lui inspire une belle pensée :

Des graines de soleil qui tombent du ciel
Des cerceaux de lumière en écho sur la mer
Comme la pluie fine d'un chagrin d'amour

Après l'amour, ils deviennent ce qu'il fait bon devenir : une avalanche d'embruns, pour faire corps en une vague de mélancolie. L'esprit libre, le corps à la dérive, la mer vient les prendre à revers et les refouler vers un monde de rêverie, vers un monde sans épaisseur. Et tout cela dure un sacré bout de temps. Un temps suffisamment long pour que, loin de Neige et du jeune homme, l'on en vienne à se laisser emporter dans cette rêverie, et à tel point que de cette page, il n'en reste qu'une image floue où les couleurs d'alors ont renvoyé l'encre et le papier dans une autre époque. Et il faudra un vent fort, assez fort pour soulever les grains de sable et les égrener sur le papier, pour faire en sorte que le vieil homme quitte son rêve et que cette histoire retrouve son souffle. En attendant, et pour peu que l'on veuille bien s'accorder quelques instants, il suffit de se rapprocher et de tendre l'oreille pour percevoir le doux bruit de l'écume, les grelots d'une canne à pêche oubliée par delà les rouleaux, jusqu'au froissement d'ailes au-dessus des vagues. Aussi bien, dans ce décor des années cinquante, il est facile d'étouffer tous les sons et de s'imaginer, qu'en dépit du soleil qui s'en donne à cœur joie, il y a ce morceau de trompette, *Moon dreams* par Miles Davis, qui monte en puissance et veille sur nos deux amoureux en s'accordant à merveille au son de cymbales que déroulent les vagues.

Et ce vent, d'où vient-il ? D'un homme, qui cinquante ans plus tard, en est toujours à souffler sur ses rêves et ses souvenirs comme sur de vieilles cartes postales craignant la poussière.

3

Oubliant tout un chapitre de sa vie, Lou ne fut pas fâché de voir le soleil décliner. Caché dans la pénombre de la pièce, il attendit qu'une dernière lueur lui ride le front pour sortir sur le balcon avec son verre de vermouth dans la main. Satisfait, il s'installa au bord de la balustrade pour mieux apprécier la vue qui donnait sur la chaîne des montagnes : les Pyrénées après l'orage. Lorsque le soleil se coucha derrière le sommet du Cabaliros, il leva son verre et remercia le ciel d'avoir mis fin à cent jours de canicule. Au mois d'août, quelques averses avaient balayé les terres, mais le ciel n'était qu'une colère blanche, une humeur orageuse, et rien n'éclata de la touffeur ambiante. Le temps lourd jouait sur les nerfs et l'inquiétude pesait sur les épaules des hommes qui manquaient cruellement d'eau pour leurs bêtes. Les sources tarissaient, les cours d'eau filaient gros comme le pouce ; et la sécheresse, aidée de mains mauvaises, embrasait des pans entiers de forêts que le vieil homme regardait brûler au beau milieu de la nuit en pleurant depuis son belvédère. Maintenant, comme tous les paysans du Lavedan, il était heureux de sentir la brise et les premiers frissons de l'automne courir dans les feuilles des chênes. Il saisit la tranche de citron vert et, comme pour savourer le moment présent, il mâcha l'écorce d'agrumes en prenant bien soin de sucer la pulpe coincée entre ses dents, jusqu'à ce que le goût amer de l'été ne fût plus qu'un lointain souvenir.

Finis les quartiers de nuits blanches sur le balcon. Il plia sa chaise longue, emprunta les dalles du jardin et descendit la ranger dans la cave. Comme son

apéritif lui avait ouvert l'appétit, il s'intéressa de plus près à ses bocaux au fond desquels il conservait des légumes du potager, des cèpes, ou de jolis confits d'oie et de canard. Il avait dans l'idée de se préparer un bon repas. Mais, à sa grande surprise, il ne restait plus beaucoup de vivres et cela lui fit penser qu'il n'avait vu personne depuis près de trois mois, depuis qu'il était descendu faire son marché dans la vallée pour acheter des produits frais. Les yeux dans le champ d'une ampoule électrique, il resta là un moment, immobile, à se demander ce qui avait bien pu se passer. Finalement, il décrocha un jambon de Bayonne du plafond, de belles gousses d'ail et prit un bocal de piments verts et rouges, avant de regagner le jardin.

Dehors, l'air était frais. Le ciel orange et grivelé. Enfin, le crépuscule rose rouge de l'été se changeait pour les couleurs mûres et passées de l'automne. Il était temps. L'automne, c'était sa saison préférée au vieil homme. Sourire aux lèvres, il descendit cueillir des tomates fraîches dans son potager. Il souriait au vent ; ce soir, il avait quelque chose de féminin à se glisser sous sa chemise comme la main douce d'une femme.

Il mangea à sa faim. Dégusta son jambon autour d'une succulente piperade qu'il nettoya avec son quignon de pain sans avoir le moindre état d'âme : son chien couvrait son met d'un œil inquiet en comprenant que cette fois, il avait fait le déplacement pour rien. Il s'essuya la barbe et plia son couteau. Plongea la pièce dans le noir et monta à l'étage avec sa bouteille de vin. Avec un luxe de précaution, comme s'il craignait de réveiller une vieille femme endormie sur son lit, il poussa la porte de sa chambre et s'assit en silence à son coin d'écrivain. – Une chaise et une table poussée contre le mur de la soupente. – Il était bien décidé à écrire les poèmes qu'il avait composés en pensée sur son balcon aux étoiles. Mais il commença par se demander ce que diable il faisait assis là. Il n'était plus tout à fait sûr de pouvoir s'immiscer dans la peau d'un écrivain. Et ce n'était ni son âge avancé ni un manque de volonté qui aurait pu le contrarier. Pas plus que le fait de devoir se soumettre aux dures lois de l'écriture. Et le vieux avait les siennes. Elles valaient ce qu'elles valaient, mais c'était bien les seules qu'il s'autorisait à respecter. N'ayant jamais considéré l'écriture comme un labeur, il n'avait jamais composé ses poèmes sous la contrainte. Et si contrainte il y avait eu, elle avait pris la forme d'une drogue douce dont l'élixir d'amour émanait des volutes d'une lointaine passion qui lui faisait tourner la tête, qui le faisait chavirer jusque dans les grands tourments de son intimité pour en faire rejaillir le poison, l'essence, l'encre même de ses poèmes. Certes, elle présentait quelques dangers pour sa santé ; mais comment lui résister, comment ne pas se soumettre à son emprise ? Pourquoi ne pas commettre un crime passionnel quand on peut jouir du plaisir de s'en décharger aussitôt ? Alors quoi, était-ce un manque cruel de conviction quant à la portée de ses écrits ? Le vieux bougre avait passé l'âge... Non, il savait pertinemment que pour écrire, il faut se mettre à nu, se livrer à cœur ouvert et se vider de son sang. Il faut passer aux aveux en quelque sorte. Et Lou n'était plus tout à fait sûr d'en avoir le courage, plus tout à fait sûr de pouvoir commettre un nouveau crime passionnel et de se relever indemne.

Les bras croisés derrière la tête, il se balançait sur sa chaise et contemplait les nuages au travers du velux qui jetaient un voile sur le ballet des étoiles. Quand avait-il écrit pour la dernière fois ? Il n'en avait qu'une vague idée. Quelques saisons avaient passé, oui, mais pas au point de se sentir beaucoup plus vieux. C'était sûrement l'automne, car c'était toujours à l'automne qu'il venait s'asseoir sur sa chaise comme un écolier appliqué. Pour lui, l'été n'avait jamais un parfum de grandes vacances. C'était morte-saison pour l'écriture, un temps où les paysages à leur apogée n'avaient plus rien à lui dire, un temps où seules les étoiles lui parlaient la nuit. Et quand les autres se fanaient, il retrouvait le goût de vivre, se sentait porté par le vent qui lui offrait une magnifique palette de couleurs pour composer ses tableaux de poèmes.

Il avait écrit de nombreux poèmes mais ceux-ci racontaient toujours la même histoire, la seule qu'il connaissait. Son oeuvre n'était rien d'autre qu'un hymne à l'amour, qu'une ode à la femme de sa vie, si bien que tous ses recueils de poésie portaient le même titre : *Neige*. Lou avait connu un succès d'estime avec ses premiers recueils. Mais ce qui était bouleversant, c'était de voir que ses lecteurs lui restaient fidèles. Peut-être parce qu'il avait l'art et la manière de savoir raconter toujours la même histoire, ou peut-être bien parce que ses lecteurs pouvaient comprendre ça, qu'un homme consacre toute une vie à écrire pour l'amour d'une femme. Le chant de ses poèmes était un cri, un appel au secours : il écrivait, refermait son recueil et l'envoyait à son éditeur en se promettant de ne plus jamais rien écrire. Les saisons, les mois et les années passaient. Comme ses poèmes restaient lettres mortes, il se remettait à écrire.

Il lança vers le toit un sourire complice adressé aux nuages. Il était heureux d'entendre le vent siffler sur les ardoises. Il rajusta sa chaise sur le plancher, ouvrit le tiroir de la table et sortit un coffret qu'il posa sur le bois. Il resta un moment immobile, puis l'ouvrit doucement en montrant une photo de Neige à la lumière. Son sourire se changea alors en une étrange joie dramatique, comme si un nuage avait passé sur son visage. Neige était très belle ; elle avait dix-sept ans et des poussières. Elle s'avancait en lui tournant le dos, dans un océan de métal bleu cendre, et ne portait qu'une robe d'écume roulée autour des genoux. Lou aimait beaucoup cette photo en sépia. Le papier avait jauni avec le temps et on aurait dit que le ciel gonflé de colère allait tourner à l'orage. Il lui trouvait beaucoup de caractère et c'était la seule photo qu'il avait gardée d'elle. Toutes les autres avaient fini au feu car il n'aurait pas supporté qu'elle le regarde vieillir. Les doigts posés sur le papier, il modela son corps, un peu à l'image d'un sculpteur. Il lissa ses cheveux cuivrés qui tombaient sur ses épaules, glissa une main tremblante sur ses hanches, et les yeux fermés, il replongea dans un souvenir innocent des années 50, sur cette plage où elle venait le retrouver.

– On se laisse vite surprendre ici, tu ne trouves pas ?

Neige se penche vers lui et l'interroge du regard.

– Oui, dit-il calmement, pendant un moment, j'ai cru que tu n'existais pas, que tu n'étais que le fruit de mon imagination...

Elle lui sourit, prend son visage dans ses mains et l'embrasse sur la bouche.

– Te voilà rassuré ?

– Oui, je crois que oui...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, on aurait juré qu'il avait pris un bain de jouvence. Il ne restait plus aucune trace, pas le moindre souvenir des yeux d'un vieil homme en proie aux doutes et aux tourments. Seuls brillaient les pupilles d'un jeune homme plein d'allant, de fougue et de défiance. Ces yeux, c'était les yeux de la jeunesse, cette volonté de vaincre quand il n'y a rien à combattre. Il posa la photo de Neige sur un chevalet qu'il avait lui-même fabriqué, sortit une brassée de feuilles, sa plume, et se mit à écrire en s'accordant de temps à autre de belles rasades de vin rouge pour qu'une douce mélodie lui vienne à l'esprit et prenne corps avec le silence.

Ses feuilles blanches, c'était le corps nu de Neige, un corps froid et faible, une sueur glacée sur la chair, une nuit d'été qu'il ne pourrait jamais oublier. Comme il n'avait pas su trouver les mots, il écrivait maintenant, glissait un drap de soie sur son corps, une couverture de laine et un dessus de poèmes, il écrivait pour la serrer au cœur de ses mots à lui, de ses mots qui ne soient plus qu'une caresse à ses oreilles, plus qu'un chuchotement qui rassure. Il voulait qu'elle oublie, qu'elle baisse les paupières, qu'elle s'en remette à ses bras pour qu'ils retournent ensemble sur la plage aux étoiles.

A bout de force, il s'effondra sur la table. Posa sa tête au creux du coude et s'endormit tandis qu'une pluie fine tintait sur les ardoises. Au pied de l'escalier, Caçador tendait l'oreille et guettait ce moment depuis longtemps. Sans plus attendre, il monta à l'étage, poussa la porte avec son museau et s'étendit sur la descente du lit. Tout était calme. On entendait le tic-tac de la pendule. Il était quatre heures, peut-être cinq. Il faisait nuit noire dehors, comme partout dans le chalet. Seul, autour de la lampe, un halo de lumière réveillait l'ombre qui donnait un peu d'âme à sa chambre. A l'image de ses écrits, on n'y trouvait rien de très neuf : un tourne-disque et sa collection de vinyles, quelques livres de poésie qui sentaient le feu de bois, un poste à lampes Grammont qui fonctionnait – Dieu sait pourquoi – seulement la nuit, un crucifix au-dessus du lit. Mais ces antiquités étaient les premiers cadeaux qu'il avait pu s'offrir en travaillant dur à l'usine et il tenait à ce qu'elles vieillissent avec lui. Pourtant, ça ne se sentait pas le vieux dans la chambre. Cet endroit respirait la vie. Ça venait peut-être des poèmes. Ils possèdent parfois une force qu'on ne leur soupçonne pas. C'était aussi dans les murs et dans les poutres qui respiraient un bon parfum de tabac à pipe et de café, une odeur chaude qui sait vous retenir et donne envie de rester un moment. D'abord on se tient à l'écart, un peu en dehors des choses, et puis, doucement, on cherche à se faire une place, on se met à son aise et on finit par s'étendre sur le lit en poussant du coude la jolie femme qui dort dans le sommeil du vieil homme. Et les poèmes couchés sur les feuilles ne deviennent plus que le voyage de nos propres rêveries.

Quand il se réveilla avec un rai de lumière sur les tempes, la lueur du jour éclairait l'ombre bleue des montagnes. On entendait l'eau cliqueter dans les gouttières et un vent paresseux flâner sur les prés. Il se redressa en se frottant les yeux et sa première pensée s'adressa aux fruits et légumes du potager.

« Pourvu qu'ils ne soient pas trop abîmés après le passage de la pluie. » Il se pencha vers son chien et lui chiffonna le crâne.

– Oui oui...je vais descendre te préparer quelque chose, laisse-moi le temps d'y voir un peu plus clair...

Caçador lui tournait autour en jouant du museau et en remuant la queue. Lou se pencha sur ses feuilles, en survola quelques lignes et fit des boules de papier qu'il descendit jeter dans l'âtre de la cheminée. Là, se trouvaient déjà toutes les lettres qu'il avait écrites à sa fille depuis les derniers feux du printemps. Elles se pressaient au coeur des cendres noires, en attendant leur tour, en attendant qu'un grand feu vienne les cueillir au premier froid de l'automne. Tandis que le café passait et que Caçador nettoyait sa gamelle, le vieux resta planté là, les mains dans les poches, en se demandant si tout cela avait un sens. Cela faisait plus de huit mois qu'il était sans nouvelle de sa fille, et il ne trouvait rien de mieux à faire que de rester là, devant cet amas de papier froissé à mesurer l'ampleur du désastre. Tous deux s'étaient brouillés pour des raisons qu'il ignorait encore, du moins voulait-il voir les choses ainsi car il trouvait cette situation ridicule. Ils n'avaient jamais noué une relation de complicité, mais les circonstances de vie l'expliquaient aisément. Lorsque sa fille venait lui rendre visite ou qu'ils se parlaient au téléphone, leurs échanges tournaient souvent à un affrontement stérile qui prenait une tournure navrante pour qui avait droit d'assister au spectacle. Sans pour autant en venir aux mains, ils finissaient toujours par se quereller pour une raison ou pour une autre. Sa fille lui reprochait un manque d'ambition littéraire, lui expliquant qu'il aurait pu gagner une certaine renommée s'il avait voulu y mettre un peu du sien et écrire autre chose que des poèmes. Lou, au contraire, lui reprochait son obsession à vouloir gravir les échellons, arguant qu'elle allait se ruiner la santé si elle continuait à travailler comme un forçat. Sa fille avait un poste à responsabilité dans une société d'import-export et faisait des horaires impossibles. Mais tout ceci n'était que prétextes et faux-fuyants car le mal était plus profond. Sa fille n'avait jamais digéré le fait qu'il l'abandonnât le jour de sa naissance et depuis leurs retrouvailles, le père n'avait guère su se montrer à la hauteur pour lui témoigner son affection. Traînant son éternelle culpabilité, il n'avait jamais su comment s'y prendre. En fait, ils étaient incapables de se comporter comme deux adultes : ils s'aimaient profondément mais sans doute par péché d'orgueil ou par peur de commettre une maladresse, préféraient-ils dissimuler leurs sentiments et se livrer à quelques jeux mesquins dont ils connaissaient parfaitement les règles et les subtilités. Ils se lançaient des propos acerbes, grinçaient des dents et chacun montrait une belle obstination à camper sur sa position. Comme ni l'un ni l'autre ne souhaitait vraiment déclencher le feu des hostilités, ces frictions ne donnaient jamais rien qu'un misérable feu de paille. On se quittait en plus ou moins bons termes, on ruminait chacun dans son coin et on s'imposait une trêve de cinq ou six semaines avant de décider de faire le premier pas et de décrocher le téléphone pour courir aux nouvelles. Cependant, les choses s'étaient envenimées lors de leur dernière entrevue et cette fois, ils avaient vraiment dépassé les bornes. Il faut reconnaître qu'ils avaient bien

choisi leur moment : la nuit de la St Sylvestre. Et ils avaient vu les choses en grand pour le menu du réveillon.

Hors d'oeuvre

Piques et humour grinçant

Plat de résistance

Menaces, ultimatum et dernières sommations

Dessert

Lancer d'assiettes, jet de coupes de champagne et gifles.

Il avaient tout fait dans les règles de l'art. Depuis cette nuit mémorable, ils ne s'étaient pas donnés signe de vie et ils tenaient bon.

Lou remplit un mazagran de café chaud et décida de sortir son chien pour aller se changer les idées. Sur les prés, le vent mauve de l'aurore courait encore. On sentait que la terre respirait, que l'herbe jaune accablée de soleil voulait se relever. Une vieille laine sur le dos, un café dans les mains, il s'arrêta au milieu du jardin pour regarder ce qu'il n'osait plus croire tant il l'avait espéré : ses montagnes, qui ne lui avaient jamais paru aussi loin drapées dans les brumes, se dressaient devant lui, hautes et fières. Le trait brut, le contour net comme un croquis en relief, elles dominaient les vallées en montrant un si bel orgueil qu'il ne se souvenait plus les avoir vues d'aussi près. C'est là toute la magie de la pluie. Et bien que l'on n'y trouve aucun mérite, il est des signes dans la nature que l'on veut voir comme une récompense.

Peu après, il descendit la lézarde du jardin et se rendit compte que sa crainte n'était pas tout à fait justifiée : ses pieds de tomates, ses citrouilles et ses salades présentaient un excellent état de fraîcheur. D'ordinaire, quand l'été se montrait raisonnable, les haricots, les tomates et les fraises poussaient sur le tard, un mois après la vallée. A 1000 mètres d'altitude, il n'y avait pas de primeur, mais un soleil plus tardif qui donnait de très beaux fruits et légumes sur l'arrière-saison. Assis sur une souche, il savoura son café en remerciant le ciel d'avoir épargné ses produits du jardin : des averses qui avaient balayé la montagne durant la nuit, il ne restait que des traînées d'eau et de terre, comme pour témoigner d'une ivresse passagère. Lou se sentait dans de bonnes dispositions pour passer le restant de la journée sur cette souche. Elle était bien un peu dure pour ses vieux os mais c'était le meilleur endroit qu'il avait trouvé pour pouvoir contempler ses chères montagnes, le Viscos et le Cabalros, et garder un oeil sur son jardin potager. L'endroit était d'autant plus charmant qu'il offrait un bel angle de vue sur les ardoises du village d'Artalens. Elles brillaient comme une grande écaille argentée et Lou aimait bien s'imaginer que d'ici, il pouvait découvrir tous les secrets que les toits recelaient. Avec ce ciel maintenant bleu et clair, avec le sommet des montagnes flambant neuf, le monde lui semblait plus vrai. Avec son mazagran de café encore chaud dans les mains, avec le poil tiède du chien couché dans son dos, il avait juste assez de chaleur pour se sentir en vie. On prétend qu'un homme a besoin de se rattacher à ses racines pour pousser droit. Le vieil homme, lui, avait passé une bonne

partie de sa vie à tenter de les enfouir au plus profond de lui-même ; et s'il se sentait un peu courbatu à présent, c'était ici qu'il voulait voir le soleil se lever pour la dernière fois.

Il n'avait plus à prendre ombrage des couleurs du ciel. Emporté par l'élan d'une vieille habitude, il descendit jusqu'à la clôture qui bordait le pré, là-même où les vaches redescendues de l'estive viendraient paître jusqu'aux dernières douceurs de l'automne. Il se sentait de si bonne humeur qu'il ouvrit grands les bras pour respirer à pleins poumons cet air pur et raffiné qui descendait tout droit des glaciers en portant ce parfum de neige et d'aiguilles de pin. Et sur l'Espagne, c'était le soleil, un rayon rectiligne qui découpait les crêtes dans un ciel éthéré. C'était un moment intense, un moment qui éveillait une joie intérieure, une joie qu'il aurait voulu partager. Mais il n'y avait autour de lui que les mélodées des oiseaux et le vent pour donner corps au silence.

Alors il prit conscience de sa solitude, de cette présence qui n'en est pas une, mais qui le devient tant elle rayonne de par l'absence qu'elle éclaire. – Obnubilés que nous sommes par l'évidence qui nous est démontrée, à savoir que la présence d'un autre devient tout à fait indispensable, on en arrive parfois à ne plus se sentir en sécurité avec soi-même. La solitude nous trouble, nous paralyse et même mieux, nous conforte dans la peur : elle éblouit pour mieux saisir sa proie. Le vieux avait décidé de ne jamais se placer en victime de sorte qu'il avait à peu près réussi à l'apprivoiser. La solitude, c'était un choix qu'il motivait pour des raisons qui lui semblaient évidentes : la compagnie des autres l'ennuyait profondément et il n'avait aucun mal à reconnaître qu'il vivait comme un "ours" – qualificatif dont sa fille n'avait pas hésité à l'affubler. Il préférait vivre seul, il préférait se saouler au bruit du vent dans les branches que de boire le fleuve de paroles d'un monde dont le sens lui avait échappé. Si la brise n'avait rien à lui dire, au moins lui apprenait-elle à se taire. Il s'était fort bien accommodé de la solitude, du moins voulait-il le croire. Car avait-il eu d'autres choix que de s'y résoudre ? Mais qu'en est-il dès lors qu'on ressent un besoin brutal de donner, une envie de partager ? Car le soleil se levait sur les sommets comme une déferlante de joie et il lui était douloureux de garder pour lui-seul ce cadeau du ciel. Il fut submergé par l'émotion et sentit comme une vague se répandre et se disperser autour de lui, en pure perte. Il aurait voulu donner un peu de ce bonheur, il aurait voulu en faire profiter quelqu'un. D'où venait donc cette urgence, cette nécessité soudaine de partager ? Il avait tellement perdu l'habitude de prendre goût au bonheur qu'il n'était plus très sûr de le mériter vraiment. Il aurait tant souhaité que Judith ou Candice soient là pour voir ça. Cette pensée lui fit mal et des larmes brillèrent dans ses yeux. Mais il n'était pas triste pour autant, il était un peu ému car le ciel bleuissait.

Sur le fil barbelé, il y avait de la laine de brebis qui pendait. Il en arracha une grappe, et tandis que ses yeux s'accrochaient aux paysages, il la fit glisser entre ses doigts comme s'il tenait là un porte-bonheur.

Puisque le ciel tint ses promesses, il passa la matinée à soigner son potager et à saluer le ciel de son chapeau de paille, ce qui avait pour effet de beaucoup amuser Caçador qui aboyait en dansant autour de lui. Et comme l'après-midi fut aussi très beau, il emmena son chien faire une longue marche jusqu'au

torrent qui coulait derrière la forêt, par-delà les ombres de splendides noisetiers qui se répandaient jusqu'au milieu des prés. Puis il s'arrêta pour réfléchir, fouilla le sol avec son bâton et en conclut que oui, l'endroit s'y prêtait bien. Il posa son bois contre un arbre, accrocha son chapeau dans une branche et décida de faire une sieste. Il coucha sa tête sur la mousse fraîche d'un rocher et se laissa gagner par le sommeil, en écoutant le mince filet d'eau qui filait par les pierres ; ce petit bruit de gargouillis le berçait en même temps qu'il le faisait sourire, car aux premières neiges de l'automne, ce serait un fleuve qui viendrait éclabousser les berges. Il s'endormit en s'offrant le luxe de repenser à de bons moments qu'il avait passés auprès de Candice et Judith. Il fit un rêve très doux dont on perçut quelques échos, perchés là-haut dans les branches où l'on grignotait des coquerelles en surveillant du coin de l'œil ce vieillard qui parlait en dormant.

Au soir, on le retrouvait au pied du chalet, en train de fumer la pipe sur son banc agrafé à flanc de montagne, où l'herbe courait entre les jambes en donnant de belles sensations de vertige. Cet endroit offrait une belle prise au vent et il faisait un peu frisquet, mais le vieux n'avait pas le cœur à réveiller Caçador qui dormait sur ses genoux. Et puis, il avait encore besoin de s'oxygéner un peu avant d'aller décrocher son téléphone. Oui, il voulait bien essayer de renouer le dialogue avec sa fille mais il ne ferait aucune tentative avant le coucher du soleil : cette journée avait été délicieuse et il tenait à ce qu'elle le soit jusqu'au bout.

Un soleil rouge et plein flambait à mi-chemin des crêtes, et l'ombre des vallées gagnait vite du terrain, un peu trop vite à son goût. Il n'avait plus beaucoup de temps, et il tirait sur sa pipe en se confortant dans l'idée qu'il n'y avait plus rien à craindre. L'été était derrière lui maintenant. Il en voulait pour preuve que Neige l'avait oublié aujourd'hui : s'il n'avait croisé personne autour des granges, il n'avait vu resurgir aucune présence, aucun fantôme d'entre les ruines qui bordaient les prés. Il fumait, et les ronds bleutés qui se dissipaient alentour accordaient une danse au vent, une valse pour rendre à l'automne le bel hommage qu'il méritait. Cependant, Lou savait bien qu'il ne fallait se méprendre : si ces heures du jour avaient été pour Candice et Judith, celles de la nuit reviendraient à Neige et aux poèmes qu'il voudrait malgré tout lui écrire. Sur cette dernière pensée, il plissa les paupières et secoua son chien dont les yeux hagards regardaient les bandes de soleil fuir le sommet de May Blanc.

Il prit le soin de découper une rondelle de citron et de remplir un grand verre de vermouth frappé dans de la glace avant d'aller décrocher son téléphone.

– Allô Judith... c'est ton vieux père.

–...

– Judith ?

– Que se passe-t-il, serais-tu bloqué sous la neige pour courir aux nouvelles ?

Lou s'installa près de la fenêtre qui donnait vers le nord et étudia le ciel qui sombrait dans la lumière du soir.

– Il a fait une belle journée, le genre de journée qu'on n'oublie pas à mon âge...

– C'est pour me parler du temps que tu appelles ?

– Non, d'un rêve que j'ai fait...

On entendit soupirer à l'autre bout du fil.

– Tu nous laisses plus de six mois sans nouvelles et tu téléphones pour me parler d'un rêve ? Bon sang, mais tu ne changeras donc jamais...

– Je pourrais en dire autant pour toi. Tu veux bien prendre le temps de m'écouter ?...Je suis allé me promener ce tantôt et j'ai fait une sieste au bord du torrent. Je me souviens que je me sentais seul avant de m'endormir, alors j'ai pensé à vous... et puis j'ai fait un rêve délicieux : Candice et toi, vous étiez là, tout près de moi, c'était un rêve qui nous ramenait en arrière dans le temps, comme sur le traîneau d'un souvenir.

– Toujours tes belles images, tu es ivre, n'est-ce-pas ?

– Non Judith, je te raconte ça parce qu'on jouait tous les trois dans un pré au beau milieu de l'hiver, le ciel était très bleu et on riait en faisant une bataille de boules de neige...je m'en souviens comme si c'était hier et pourtant ce n'était qu'un rêve...

– Je te vois venir. Mais je ne mordrai pas à l'hameçon, pas cette fois. Ne comptes pas sur nous pour venir te rendre visite.

– Bon sang, pourquoi le prends-tu sur ce ton...Je ne faisais aucune allusion !

– Et puis, depuis quand trouves-tu le temps de penser aux autres ?

Son père leva son verre et le vida d'une traite.

– Ecoute-moi bien Judith, je ne t'ai pas appelée pour réveiller nos vieilles querelles, je n'ai plus le temps de donner de l'importance à ces enfantillages.

– Toujours aussi dramatique à ce que je vois...eh bien, figure-toi que moi non plus je n'ai pas le cœur à me mettre en colère, je....

Elle raccrocha.

Lou demeura interdit, avec le combiné du téléphone dans les mains. Il avait bien perçu que quelque chose n'allait pas, que la voix de sa fille s'était mise à chevrotter. Mais Judith était trop fière pour s'abandonner, si bien qu'elle avait préféré couper court à leur conversation plutôt que d'éclater en sanglots. Il retourna se servir un verre et tira une chaise dans la cuisine. Assis au coin de la table, il regardait son visage fermé dans le reflet de la vitre, il ne lui inspirait que dégoût et désolation. Comment avait-il pu être aussi stupide pour tenter de l'amadouer avec ses histoires. C'était ridicule. Il balaya son verre d'un revers de la main et plongea sa tête dans ses mains en essayant d'y voir un peu plus clair. Mais son esprit était obscurci par une nuée de pensées sombres qui l'empêchait de réfléchir. Il releva la tête et affronta un moment le silence pour laisser à Judith le temps de pouvoir lui faire face. Au bout d'un moment, n'en pouvant plus d'attendre, il retourna appeler sa fille.

– Judith, c'est moi...Que se passe-t-il, il y a quelque chose qui ne va pas ?

– Ah je t'en prie, ne prends pas ce ton inquiet, ça ne te va pas du tout. Candice est malade, voilà ce qu'il y a. Elle a attrapé la tuberculose.

Le vieux sentit comme une décharge électrique lui traverser l'échine.

– Bon sang... (il marqua un long silence). Comment va-t-elle ?

– Elle est encore très éprouvée, mais elle va doucement mieux.

– Mais comment ? Quand est-ce arrivé ?

– Au début de l'année, quelques jours après le réveillon...

– Par le sang du Christ ! Et personne n'a songé à me mettre au courant ?!

Je suis son grand-père tout de même !

– Ecoute, si tu t'emportes, je te préviens, je raccroche tout de suite.

– Très bien...je vais tâcher de rester calme...mais Judith, il faut savoir parfois oublier nos petits différends, il y a des priorités dans la vie, tu ne crois pas ?

– Justement...tous ces mois m'ont demandé beaucoup d'énergie et je n'avais pas l'intention de gaspiller mes forces.

– Eh bien...je ne savais pas que je pouvais t'inspirer une telle rancœur...parle-moi donc plutôt de la petite.

Il vida son verre. On entendit la pierre d'un briquet qui roulait. Judith alluma une cigarette et tira une profonde bouffée.

– Elle a été très courageuse...Es-tu disposé à m'écouter ?

– As-tu d'autres questions de ce genre ? Oui bien sûr, je t'écoute.

– Eh bien, son cas est assez délicat car elle n'a pas développé une tuberculose "classique". C'est-à-dire que la maladie ne s'est pas seulement développée seulement au-niveau des poumons. Elle s'est répandue dans tout le corps et jusque dans les os. Au début, elle avait de gros accès de fièvre, elle perdait l'appétit et maigrissait, elle a perdu près de dix kilos tu t'imagines...Le médecin n'arrivait pas à se prononcer, mais au lieu de l'avouer, cet imbécile a préféré spéculer sur une fièvre passagère et n'a rien trouvé de mieux à faire que de lui administrer des antibiotiques pour faire baisser la température...Je te garantis qu'il a eu de mes nouvelles...

– Pour ça, je te fais confiance.

– Il fallait agir, alors nous avons consulté un autre médecin qui nous a recommandé de la faire hospitaliser. Tu te doutes bien que ce n'était pas de gaieté de cœur...On lui a fait toutes les analyses possibles : prises de sang, radios, prélèvement de moelle osseuse...mais ils ne trouvaient rien. Elle a passé un scanner et au bout de trois semaines ils ont détecté quelque chose de gros comme une pièce de cinq francs au niveau des poumons. Ils ont pratiqué une biopsie et il a fallu attendre encore une semaine avant que ne tombe le diagnostic. C'est triste à dire, mais figure-toi que c'était le meilleur diagnostic que l'on pouvait espérer...Candice a su faire preuve d'un courage exemplaire, je t'assure. C'était bizarre, on lui apprenait qu'elle avait une grave maladie et elle, elle était presque heureuse et soulagée. Alors les médecins lui ont aussitôt administré un lourd traitement, qu'elle tolère assez bien je dois dire...

– Pauvre enfant...Mais, rassure-moi, elle est tirée d'affaire maintenant ?

– Les médecins sont confiants mais ils préfèrent rester prudents car, tiens-toi bien, elle a dû subir une autre intervention chirurgicale au début de l'été suite à la poussée d'un autre ganglion dans le cou. Après

concertation, les médecins ont décidé de doubler les doses de son traitement, tu te rends compte ? On n'a même craint un temps qu'elle ait quelque chose de plus grave.

– Mais bon sang, je ne pensais pas qu'on pouvait encore attraper cette maladie...et encore moins qu'il pouvait y avoir des complications...Je pensais que c'était l'affaire de six mois.

– Oui...cette maladie nous a appris que Candice avait une santé fragile. En temps normal, le mal ne se propage pas dans de telles proportions. C'est comme si son corps ne s'était pas défendu...Son système immunitaire était très faible.

– C'est une question qui peut sembler idiote, mais sait-on où elle a pu la contracter ?

– Pas la moindre idée...Candice n'a jamais fréquenté d'endroits insalubres. Elle suit son traitement antibiotique à la lettre et si tout va bien, elle sera tout à fait rétablie pour le printemps. Elle voit doucement le bout du tunnel mais c'est long à se dessiner. Elle doit se soustraire à des contrôles fréquents, quand ce n'est pas pour être hospitalisée pendant une semaine suite à un accès de fièvre...Les médecins la surveillent comme le lait sur le feu. Je ne sais pas comment elle fait pour supporter tout ça. Je crois que j'aurais craqué avant, elle fait preuve d'une force et d'une patience que je ne lui aurais jamais soupçonnées.

– Dis-moi, elle n'est plus alitée, n'est-ce-pas ?

– Non, non, elle va beaucoup mieux, et elle va même pouvoir reprendre ses études et refaire sa terminale, elle semble bien décidée à prendre sa revanche.

– C'est de bon augure ...

– Tu sais, elle n'a plus rien de la jeune fille réservée que tu connaissais. C'est incroyable, on dirait que cette épreuve la révèle à elle-même...

– Judith, dit Lou en lui coupant la parole, je m'aventure peut-être un peu vite mais pourquoi ne viendriez-vous pas pour les vacances de Noël ?

– On a vu ce que ça a pu donner la dernière fois...

– Eh bien, ça nous donnerait l'occasion de nous racheter. Il n'est jamais trop tard pour tirer un trait sur le passé.

– C'est toi qui dis ça ? Je ne te savais pas d'une nature optimiste.

– Je te promets que tout ira bien...et puis, l'air de la montagne fera le plus grand bien à la petite...

– Hmm...il faut toujours que tu cherches à tourner les choses à ton avantage...

– Promets-moi au moins d'y réfléchir.

– Très bien. Veux-tu lui parler ?

– Je...je n'y tiens pas vraiment, j'ai peur de me montrer maladroit...Tu sauras lui dire les mots qu'il faut, je te fais confiance. Je t'embrasse Judith.

– D'accord, au revoir.

– Au revoir ma chérie.

Il raccrocha le téléphone. Le silence se fit soudain plus grave dans la pièce. Il avait appelé sa fille en espérant faire la paix mais n'avait pas songé un seul instant apprendre une telle nouvelle. Immobile et absent, le visage vacant, il était là-bas, près de la chaise où sa fille avait dû s'asseoir, au bord du lit où Candice dormait, si bien qu'il mit du temps avant de retrouver le chalet, et plus encore avant de percevoir la musique qui venait du dehors. Il posa son verre vide sur le bois et ouvrit en grand la porte-fenêtre. Il sortit sur la terrasse et s'appuya sur la balustrade pour écouter la mélodie qui montait des arbres. C'était *In a sentimental Mood*. Elle était l'œuvre d'un rouge-gorge qui jouait sur les branches d'un frêne comme aux beaux jours. Encore un nostalgique, probablement. Mais Lou n'était pas d'humeur à se laisser distraire. Bien qu'il pensât à Candice et nourrît de vives inquiétudes pour sa santé, il ne pouvait s'ôter de l'esprit que personne n'avait songé à le mettre au courant : on avait passé tous ces mois sans lui donner de nouvelles et qui plus est, on avait jugé bon de le tenir à l'écart. Cette vérité l'affectait profondément. La forêt était calme là-bas, le vent était tombé et les branches laissaient faire l'oiseau. Au bord de la balustrade, et seul face à May Blanc, il pouvait alors mesurer l'étendue de son isolement. Il se détestait pour ne pas être homme assez fort et capable d'humilité, mais il avait été touché dans son orgueil. Bien qu'il voulût rien n'y laisser paraître et rester digne devant ses montagnes, il voyait bien qu'il ne pourrait faire face et se sentait fléchir. Sa vue se troublait pour échapper à cette cruelle évidence, à savoir, qu'il n'était aux yeux de sa fille plus qu'un vieil homme inutile et encombrant, et ce malgré la distance qui les séparait. Il y avait cette phrase de Judith qui résonnait dans sa tête comme un coup de marteau : «...tous ces mois m'ont demandé beaucoup d'énergie et je n'avais pas l'intention de gaspiller mes forces. » Son corps frémit sous de belles sensations de vertige mais le balcon n'était pas assez haut pour que la tentation du suicide puisse le faire basculer dans le vide.

Le suicide avait toujours exercé sur lui une grande fascination ; mais celle-ci ne venait pas tant de l'acte lui-même que de l'instant où s'éveillait en lui ce désir ardent. En effet, Lou avait observé que, dans ses grandes périodes de trouble, s'il avait plus ou moins formulé le vœu de mourir, l'idée de se supprimer ne lui avait jamais paru assez forte pour être envisageable, tout au plus était-elle une vague intention dont il ne distinguait pas très bien la finalité. En revanche, il se souvenait parfaitement d'avoir éprouvé une envie folle de se dessaisir de lui-même lorsqu'il était au faîte du bonheur auprès de Neige et que tout son être vibrait d'une joie extatique. C'était deux attitudes qu'il ne savait toujours pas s'expliquer. Il y avait longuement réfléchi et en avait fini par déduire que, s'il n'envisageait pas de passer à l'acte quand il était en proie à de profonds tourments, c'était précisément parce que ceux-ci n'étaient que trop bien chevillés à cette vie pour qu'il puisse prendre le recul nécessaire et faire le grand saut. Par contre, dans ses moments de pur bonheur, le suicide apparaissait comme un palier supplémentaire vers le bonheur. Il devait s'inscrire dans une continuité et non dans un processus de rupture. Pourquoi ne l'avait-il donc jamais franchi ? Probablement parce que le bonheur l'avait fui depuis longtemps...Car le bonheur, l'amour, c'était des sentiments passés, les

fruits d'une jeunesse qu'il ne goûtait plus qu'à travers ses poèmes. Désormais, le vieil homme avait l'impression que son corps se laissait emporter par l'affouillement du courant pendant que son esprit se raccrochait à une branche de bois mort pendue au-dessus des eaux.

Il s'agrippa à la balustrade et se ressaisit tant bien que mal. Il regarda les lumières blanches qui brillaient dans la vallée comme des lucioles. Mais le vent de nuit avait beau lui susurrer qu'il n'était pas tout à fait seul, il avait senti comme une attache rompre du cœur. En un rien de temps, en cultivant ses mauvaises pensées, il avait atteint le point de rupture et fini par croire que tout conspirait contre lui : l'oiseau qui chantait dans le frêne se moquait de lui, le vent qui lui chuchotait à l'oreille ne lui soufflait que faux-fuyants et mensonges, et à cette heure, sa famille riait de sa bêtise. Jamais ils ne viendraient passer Noël avec ce vieillard qui les ennuyait à mourir. Sur cette dernière image, brisé par la colère et le chagrin, il descendit comme un fou furieux dans sa cave pour trouver quelque chose à boire, quelque chose de fort. Sa réserve d'alcools se trouvait au fin fond de la cave et dans l'obscurité la plus totale. Il fallait s'armer d'une lampe de poche pour y accéder car le vieux avait décidé de mettre un maximum de distance entre lui et ses bouteilles. Après chaque cuite mémorable, il était résolu à ne plus boire une goutte d'alcool. Mais curieusement, sous prétexte qu'il y en avait pour une fortune ou que c'était des produits introuvables ou illicites, il ne lui était jamais venu à l'idée de se débarrasser de ses grand Malt ou de ses vieilles fioles d'absinthe. La vérité, c'est qu'il trouvait rassurant d'avoir ses bouteilles à portée de main en cas de coup dur. Il remonta avec une bouteille d'absinthe, rabattit les volets – qu'il laissait d'ordinaire plaqués au mur été comme hiver – et se barricada dans le chalet. Conscient de l'acte qu'il allait accomplir, il avait encore assez d'orgueil pour ne pas devoir se donner en spectacle.

L'air était encore bon pour la saison, mais Lou était décidé à faire du feu. Il tira quelques bûches de dessous l'âtre, construisit un feu et craqua une allumette. Puis il se jeta en arrière dans son rocking-chair, ouvrit sa bouteille et s'envoya une belle gorgée en regardant ses lettres brûler. On entendait le vent des flammes qui léchait le papier, l'absinthe dans la bouteille qui faisait des vagues en naviguant de la bouche au plancher quand il la reposait. Caçador s'inquiétait du silence. Il était aux aguets dans sa corbeille, les oreilles dressées et le museau posé sur le rebord en osier. Il était habitué à ce que son maître vienne le rabrouer en s'installant devant la cheminée. Il se mit sur ses pattes, se secoua le poil et tenta de le divertir en grognant et en lui tournant autour. Il s'arrêta, ausculta le vieux, mais visiblement son petit manège ne prenait pas. Alors il changea de tactique et entreprit de s'attaquer fermement à ses bas de pantalon mais le vieil homme ne montrait pas la moindre réaction. Il buvait. Il buvait en fixant si bien l'image du téléphone dans sa tête que ça tournait à l'obsession. Vraiment, il trouvait déplorable qu'un outil aussi stupide ait pu lui gâcher la soirée. Furibard, il se leva d'un bond, se rua sur son téléphone et le balança contre le mur en jurant. Au beau milieu de la nuit, après avoir réduit l'appareil en miettes et brisé deux ou trois chaises, il recouvra son calme. La chemise auréolée de sueur, le visage rouge et tout dégoulinant, il déambula

jusqu'à son rocking-chair et se jeta dedans. Il tenta de porter une dernière lampée à sa bouche et s'endormit, ivre mort, le corps tout tordu et la main caressant sa bouteille.

Il se réveilla en sursaut, alerté par la sonnerie du téléphone, si bien qu'il renversa Caçador qui était venu piquer un somme sur ses genoux. Il crut qu'il nageait en plein délire ou que son imagination lui jouait un mauvais tour. Mais il ne rêvait pas. Et il lui fallut un sacré bout de temps pour comprendre que c'était son vieux téléphone qui sonnait dans sa chambre. Il se payait un mal de tête épouvantable. Il se déplia en se tenant les reins et se leva, sans que son regard puisse éviter ce qui n'était plus qu'un ramassis de cendres et de papier brûlé. Il se dirigea vers l'escalier, se cramponna fermement à la rampe et monta à l'étage en proférant des obscénités dans sa barbe. Il entra dans sa chambre et décrocha son téléphone en jurant. C'était Candice, pour lui dire qu'ils viendraient à Noël.

Après une bonne douche fraîche et avoir avalé deux mazagrans de café noir, Lou était dans son jardin avec son fusil sous le bras. L'ouverture de la chasse était imminente mais il avait une autre idée en tête. Il fonça dans sa cave sans se préoccuper de la couleur du ciel, sortit toutes ses bouteilles de Whisky et ses fioles d'absinthe au grand jour, les posa sur une large planche à mi-hauteur du jardin, descendit à reculons, engagea une première balle dans la chambre, intima à Caçador l'ordre de se poster derrière lui et ouvrit le feu. L'automne allait pouvoir tenir toutes ses promesses.

Signe d'un bel automne, Lou se leva avec le soleil. L'appel de Candice l'avait mis dans un tel état de grâce qu'il se résolut à réveiller ses plaisirs endormis par trois mois de canicule. Peut-être bien qu'un été indien se profilait à l'horizon, caché derrière les feuilles jaunes et roussies, mais il n'en avait cure. C'était une hypothèse qu'il envisageait même d'un bon œil, car sur les hauteurs, l'été indien ne serait jamais qu'un soupir pour permettre aux oiseaux-chanteurs de profiter d'une brassée de jours avant de migrer vers le sud.

Un matin sur l'aurore, après avoir fait le nécessaire pour son jardin potager, Lou décida qu'il était temps de faire un peu d'exercice. Il siffla son chien et descendit dans la vallée avec son vieux Ford Transit pour s'adonner à son passe-temps favori : la pratique de la pêche à la truite dans le gave de Pau. C'était une belle journée bleue, avec la rosée fraîche sur les champs et la brume sur l'eau verte. Le temps que le vieil homme déplie sa canne et enfile ses cuissardes, le moment privilégié pour faire une bonne pêche s'était envolé : les truites se nourrissent tôt le matin, quand les rayons du soleil ne sont encore qu'à fleur d'eau. Lou en était parfaitement conscient, et il s'avança dans un rapide peu profond de la rivière en riant à ses erreurs d'apprenti pêcheur. Il avait surtout à cœur de se refaire la main et de retrouver de bonnes sensations. Et puis, il tenait à laisser les truites remonter le cours de la rivière pour aller frayer en paix. Il se promettait cependant d'être beaucoup plus rigoureux et vigilant au printemps prochain.

En milieu de matinée, il se retira sur une bande de galets blancs pour se reposer d'une pêche qui ne lui avait rapporté que des misères : il avait dû renoncer à un bas de ligne qu'il avait coincé sous une souche d'eau et n'avait attrapé, en tout et pour tout, qu'une vieille truite. Elle faisait si pâle figure qu'elle semblait supplier qu'on ne la rejette pas à l'eau. C'était pourtant ce qu'il avait fait, par réflexe. Comme avec les jeunes truites d'un calibre trop faible. En temps normal, c'était le genre de désagréments qui pouvaient le mettre en colère. Aujourd'hui, il cassait la croûte avec son chien et n'y pensait déjà plus. Il survolait les sommets qui coiffaient les vallées, ces pics et ces arêtes de glace qu'il avait déjà survolés des milliers de fois avec la mémoire d'un oiseau, mais dont il ne laissait pas d'en découvrir de nouveaux horizons. Il rayonnait à l'idée de revoir Candice et Judith. Il ouvrit son thermos de café, remplit son gobelet et ce geste le rappela au bon souvenir de Sam. Il aimait bien l'accompagner et lui tendre un verre de café chaud tandis qu'il sortait de longues séances de pêche dans la rivière. Ils restaient un long moment sur la plage de galets blancs, à s'entretenir sur les techniques de l'halieutique et à boire du café dans lequel le vieux se plaisait souvent à rajouter une larme de whisky, en répétant qu'il fallait profiter de ces berges paisibles car ils ne savaient jamais dans quel état d'humeur ils allaient retrouver Judith en remontant au chalet. Sa fille "fréquentait" Sam depuis une bonne dizaine d'années mais elle n'avait pas une seule fois fait cas de lui lors de leur dernière conversation téléphonique, et son père s'était bien gardé de lui demander de ses nouvelles. Il savait que sa fille avait pris la fâcheuse habitude de se séparer de lui et de le retrouver quand bon lui semblait. Combien de fois ce sujet brûlant n'avait-il pas rallumé un brandon de discordes entre lui et sa fille ? Désormais, il se garderait bien d'aborder le sujet et de donner son opinion. A ce petit jeu de con, il était convaincu qu'elle finirait par perdre Sam pour de bon et qu'elle s'en mordrait les doigts, si ce n'était pas déjà fait. Sam était un sacré gaillard, aux biceps saillants et à l'ossature solide, mais il était doux comme un agneau, un peu trop doux au goût du vieil homme – qui était d'avis que sa fille avait besoin d'un homme qui la tienne à la force du poignet. Cependant, Sam faisait montre d'une patience et d'une attention envers sa fille qui forçaient son admiration. Il doutait fort de sa présence à Noël, et il but son café en se disant qu'il allait lui manquer. Sam l'avait si bien étonné par ses propos sur la poésie qu'il s'était surpris à lui livrer quelques confidences sur ses écrits.

Des branches ployaient au-dessus de la rivière, l'eau était assez calme, et le courant portait à l'oreille un doux bruit de bulles et de feuilles dans lesquelles le vent fredonnait. Il choisit un galet bien plat et le lança dans la rivière. Il essayait de faire des ricochets. Il savait que c'en était fini de la pêche pour aujourd'hui, car au moindre bruit, les truites avaient vite fait de déguerpir sous les rochers. C'est ce qui le fascinait chez les truites : cette capacité, par la crainte et la méfiance, à briller d'intelligence pour déjouer les pièges des pêcheurs et des prédateurs.

Lou se lava les mains dans une poche d'eau de la rivière et rangea sa canne. Comme c'était jour de marché, il descendit avec son chien à Argelès-Gazost

pour renouer les liens qu'il avait défaits avec les paysans du cru. Il acheta des œufs frais, un jambon, des manchons de canards, du fromage et alla retrouver les hommes au café du village après avoir fini ses commissions. Dans la vallée, ça sentait encore bon le miel d'été et on prenait maintenant l'apéritif en terrasse, à l'abri du soleil. Une nuée de chapeaux et de bérets couvraient les visages mâchés et brunis par la neige et le soleil d'hiver. Les hommes lampaient leur alcool et fumaient des cigarettes brunes en tenant des propos amers sur leur condition.

– Les choses se compliquent... Mon fils voudrait bien reprendre la ferme, mais avec tous les crédits qu'on a déjà sur le dos, il se demande si c'est bien raisonnable. Et comme il a reçu un peu d'instruction, il envisage sérieusement de quitter la région. Dit l'un.

– Comme je le comprends ! C'est pas avec l'aide qu'ils nous octroient là-haut qu'on va voir le bout du tunnel ! On est déjà au bord de la faillite, et il faudrait encore qu'on investisse dans des engins qui coûtent la peau des fesses ? Dit un autre.

– Mais on ne peut quand même pas renoncer à tout ça ? Dit un paysan, en brassant d'une main les Pyrénées. J'aurais l'impression que tout ce que j'ai fait n'a servi à rien. Il vida son pastis d'une traite.

– La région n'est plus qu'un mouvoir. Dit le premier.

– Qu'est-ce que tu nous chantes-là ? A t'entendre parler de la sorte, je comprends que ton fils veuille se foutre le camp ! La région n'est pas un mouvoir !

– Oui, grâce aux touristes... Dit un berger avec un brin d'ironie dans la voix.

– Bien heureux que nous sommes d'avoir les touristes ! C'est une manne.

– Parle pour toi ! Pour vous autres, les hôteliers et les commerçants, ah ça oui ! Mais nous, les paysans, est-ce qu'on en voit la couleur de leur argent, hein ?

– Ma fille a trouvé du travail à la station.¹

– Du travail ? Du saisonnier, oui ! Par les temps qui courent, c'est tout ce que nos jeunes ont à se mettre sous la dent, du saisonnier !

– Ce n'est peut-être pas l'idéal, mais dis-toi bien que c'est grâce au «saisonnier » comme tu dis, que nos jeunes peuvent encore rester dans la vallée. Et quand ils partent, ce n'est pas pour aller bien loin...

– A Lourdes, reconnut l'un.

–...oui, et même si ce n'est que pour six mois de l'année, ils sont bien contents de travailler sans devoir quitter le Pays...

– Hé, moi j'en connais qui sont bien contents de travailler que six mois de l'année ! Dit un berger en toisant son voisin de table dont le fils travaillait la moitié de l'année puis se contentait de toucher le chômage les six mois suivants.

– Qu'est-ce que tu sous-entends ?

– Rien du tout. Je constate, c'est tout.

¹ Station de ski du Hautacam

- Enfin, Lourdes fait vivre toute la vallée du Lavedan, que je sache...Faut-il vous rappeler qu'avec ses quatre cent cinquante hôtels, c'est la deuxième ville hôtelière de France après Paris ? Comment croyez-vous que la Chambre de Commerce arrive à gérer la station ? C'est bien grâce aux retombées économiques de Lourdes...
- Oh, tu nous fatigues avec tes grands discours de politicien...
- Ah oui ?! Mais je te fatigue parce que tu sais que j'ai raison. Voilà pourquoi je te fatigue !
- Oui, en attendant tout ça c'est bien beau, mais la station ne rapporte pas un sou.
- La station, oui, mais elle a quand même permis de redonner un coup de fouet à toute la vallée. Que je sache, c'est grâce à la station que nos hôtels peuvent tourner en hiver.
- Tu parles, je suis prêt à parier que la commune fait plus de chiffres en été avec les Thermes² qu'avec le Hautacam. C'est pas en ouvrant les pistes soixante jours par an qu'on arrive à rentabiliser une saison.
- Tout ça, c'est à cause du manque de neige.
- Tiens, c'est bien ce que je dis ! Quelle idée d'avoir fait un domaine skiable sur le Hautacam ! C'était de la folie !
- Té, à propos de folie, vous vous rappelez quand le bar-restaurant s'est foutu le camp dans le ravin ?
- Et comment ! Il faisait un vent de tous les diables ce jour-là.
- C'était quand même un signe...
- Il fallait faire monter les pistes du côté du Montaigu et créer des hôtels au pied des pistes. Avec toute la neige qu'il y a là-haut, ça aurait amené du monde et fait tourner la station toute la saison.
- C'est ce que le syndicat voulait faire mais on lui a mis des bâtons dans les roues, dit l'un en lançant des regards alentour.
- T'aurais voulu que nos montagnes ressemblent à une usine des Alpes ?
- Qui te parlait de faire une usine ?
- Tout ça c'est bien gentil, mais ç'est pas ça qui va résoudre le problème...la réalité, c'est que nos jeunes se foutent le camp. Il n'y a plus que des touristes, des pèlerins...
- ...et l'autre va-nu-pieds. Ajouta un éleveur de moutons.
- Oh, ça va, on sait très bien de qui tu veux parler, dit un pâtre.
- Oui, et l'autre va-nu-pieds, comme tu l'appelles, est un mythe, un symbole de notre pays ! Et nos montagnes se meurent à chaque fois qu'un ours disparaît...
- En attendant ce sont nos moutons qui disparaissent !
- Mais les chiens errants font dix fois plus de victimes !
- Eh té ! Y a qu'à voir ce qui se passe dans la vallée de Luz...Si ça continue comme ça, il va bientôt rôder autour du Hautacam³ !
- On va quand même pas passer la nuit dans les cabanes d'estives comme autrefois pour surveiller nos troupeaux ?!

² Argelès-Gazost dispose d'une station thermale

³ L'ours Papillon sévira au printemps 2004 dans le secteur du Hautacam. Il mourut vers la fin du mois de Juillet.

- Et pourquoi pas ?! Il y a des jeunes qui n'attendent que ça d'aller garder nos bêtes ! Retourner à un élevage familial est peut-être une bonne solution pour leur redonner du travail !
- Bah...une bonne battue et on n'en parle plus !
- C'est vrai, faudrait savoir à la fin, avant on nous payait pour les tuer et maintenant on voudrait nous indemniser quand ils nous tuent nos brebis !
- On n'en veut pas de leur subvention⁴! Ils ont qu'à le renvoyer en Slovénie leur plantigrade !
- Mais s'il n'y a plus d'ours et de bergers dans nos montagnes, qui sera le gardien de nos âmes ?

C'était Lou qui avait parlé. Il fumait la pipe et se tenait en retrait, à une distance respectable de la table. Les têtes se tournèrent vers lui et un petit vieux aux yeux d'acier le toisa, blessé par cette vérité qui n'était pas bonne à entendre, surtout venant de la bouche d'un étranger. Car si les paysans avaient fini par tolérer sa présence et si certains s'étaient même liés d'une profonde amitié avec lui, pour la plupart, il serait toujours celui de Camitort⁵, et Lou savait très bien ce qu'ils entendaient par-là...Il se fichait pas mal de ce qu'ils pouvaient penser, mais le silence glacial qui flottait au-dessus de la table le refroidit. Il détourna les yeux et se retrouva nez à nez avec la grande carcasse du Viscos plongé dans la pénombre. La montagne se dressait dans le couloir de la vallée comme un géant qui le mettait au défi. Il regretta de ne pas se trouver à cent lieux de ces hommes, tout comme il regrettait son chalet et sa vue paisible où les montagnes n'avaient rien de ce caractère lugubre et ténébreux. Soudain, un fermier prit une voix autoritaire et lança alentour :

– Vous n'êtes qu'une bande de vieux grincheux. Et nos jeunes ne sont pas tous des incapables. Moi je vous dis que la plupart ne veulent plus quitter la vallée car ils savent très bien à quoi s'en tenir : ils ne vont pas trouver la poule aux oeufs d'or derrière nos montagnes. Je suis confiant, ils trouveront bien le moyen de rester travailler ici et de garder nos ours et nos moutons sans qu'on ait à y perdre notre âme.

Sur ces belles paroles qui laissèrent certains perplexes, le vieil homme crut séant de saluer tout le monde et de s'éclipser avant d'être témoin d'une belle engueulade.

Bien qu'il continuât d'aller dans la vallée, Lou Camitort se débrouillait pour rester le plus souvent sur les hauteurs. Il descendait le mardi, jour de marché, car il tenait à rester en bons termes avec les paysans du coin – question de principe. Il remontait vers midi avec un panier plein de victuailles, de noix fraîches et avec du vin nouveau qu'il dégustait le soir, à la lampe de son coin d'écrivain. Il allumait son poste Grammont qui diffusait du jazz en sourdine, sortait sa vieille photo de Neige, et se mettait à écrire des poèmes qui gagnaient

⁴ Un système d'indemnisation à chaque dégradation et attaque de l'ours. Ces indemnités sont gérées, pour les Hautes-Pyrénées et les Pyrénées-Atlantiques par le Parc National des Pyrénées.

⁵ Camitort : nom du lieu-dit qui entoure le chalet du vieil homme et qui signifie “chemin tordu” en patois des Pyrénées.

doucement son estime : ils ne finissaient plus au feu du matin et commençaient à former un recueil. Durant cette période de grande production littéraire, le vieil homme dort peu. Il travaillait tard à son ouvrage. Il récrivait ses textes pour essayer d'en faire éclore quelque chose de blanc et de pur ou ne faisait rien et passait la moitié de la nuit à attendre. Il attendait que les poèmes lui reviennent et savait se montrer patient. Il se couchait au beau milieu de la nuit et s'endormait la tête rêveuse et le sourire aux lèvres. Il se levait à l'aurore, toujours de bonne humeur. Il prenait une douche fraîche et sortait se détendre un moment dans son jardin avant de remonter dans sa chambre avec un plateau où reposaient une tasse de café chaud, des tranches de pain de campagne et un pot de miel. Il flanquait son chien à la porte et prenait son petit déjeuner en paix sous le toit d'ardoises. Il composait encore un moment, avec le velux ouvert sur le ciel. Et les cloches du village qui montaient par le vent jusqu'ici en carillonnant, le cri rauque d'un chocard planté sur la mousse d'un rocher ou un râle de vent plus fort pouvaient bien le distraire et lui faire lever le nez de sa feuille, quand Neige le retenait à sa planche d'écrivain, rien ne pouvait le desserrer de son étreinte. Puis, quand le soleil passait dans l'autre moitié du jour, il était temps de faire une pause et d'aller profiter d'une belle après-midi de chasse et de promenade. Ça se passait juste au-dessus du chalet, dans le bois de Bordes, là où la crête boisée de conifères était si douce que la montagne ressemblait à une grosse colline.

Il y avait toujours une morte-saison après l'ouverture de la chasse, et c'était le moment que le vieil homme guettait pour grimper là-haut avec son chien. Il attendait que les chasseurs aient vidé leurs premières cartouches – les bigourdans guettaient avec impatience l'ouverture de la chasse à la palombe – avant de s'aventurer dans les bois. Bien sûr, un chasseur avisé partait sur le point du jour, mais avec l'âge, il lui plaisait de monter quand la forêt se vidait de ses hommes. Si la volonté de fuir la compagnie des autres n'avait fait que s'affirmer au fil des ans, il est aussi vrai que sa passion pour la chasse l'avait quitté du jour au lendemain. Ce désamour trouvait une origine aussi brutale et profonde que la dague qu'il avait dû enfoncer dans le cœur d'un jeune sanglier par une fraîche matinée d'automne, quelques années à peine après s'être installé à Camitort. A l'époque, les forêts ne grouillaient pas de gibier et on n'était pas obligé d'organiser des battues pour lutter contre ces prédateurs qui aujourd'hui venaient saccager les champs de maïs aux portes du village d'Artalens. A l'époque, Lou aimait encore monter de bon matin, quand les arbres étaient encore pris dans les brumes bleues de l'aube. Son chien – qui répondait au nom de Caramel – était un labrador redoutable pour flairer la piste d'un sanglier ou suivre un lièvre à la trace. Un jour, peu après s'être enfoncé dans un sous-bois, Lou repéra la voie d'un sanglier dont la largeur du pied indiquait qu'il était encore très jeune, trop jeune même pour être un ragot. Il fouilla le coin mais ne trouva aucune trace de sa mère dans les parages et en conclut que le marcassin avait dû échapper à sa vigilance à un moment ou à un autre. Un peu plus loin, à l'orée d'une clairière, il trouva des laissées fraîches et humides frottées contre l'écorce d'un pin à crochets et quelques fientes au pied de l'arbre qui ne pouvaient être l'œuvre que d'un tout jeune. L'homme était accroupi pour les

examiner de plus près, quand il fut surprit de voir son chien se ruer sur le jeune marcassin qui surgissait d'un buisson. Il n'eut pas le temps de faire un geste que le chien enfonçait ses crocs dans la chair tendre du petit. Lou se mit à hurler et ordonna au chien de venir au pied. Remuant la queue et la gueule couverte de sang, Caramel se rangea derrière lui en poussant des aboiements satisfaits. Le marcassin gisait sur le flanc. Il gémissait, comme une longue plainte adressée à sa mère, et son corps tremblait, secoué par la violence de l'attaque, ses yeux luttant pour se rouvrir sur cette vie qui lui échappait déjà. Un filet de sang giclait de sa gorge et coulait sur le sol où ne témoignait aucune trace de lutte. L'homme sortit la dague de son étui, contourna l'animal de manière à s'en approcher par l'arrière et enfonça la dague de biais, entre les côtes et le cœur. Les yeux du marcassin s'abaissèrent et l'homme posa sa tête sur son train en pleurant à chaudes larmes.

Alors, depuis cette glaciale matinée d'automne, il lui prenait fantaisie d'oublier son fusil à son râtelier d'armes. Et quand bien même il l'emportait avec lui, c'était davantage pour la beauté de l'objet – de très belles veinures ciselaient la crosse en noyer – que pour sa finalité. Sa passion pour la chasse s'était éteinte avec la lumière des yeux du marcassin, et plus rien ne semblait pouvoir la rallumer : au moment où il s'agissait de presser la détente, au moment où il fallait faire preuve de sang froid, il cédait à la faiblesse et abaissait son arme en laissant la bête s'enfuir. Avec le temps, il avait fini par se demander s'il ne fallait pas voir dans ce geste un acte de bravoure.

Jusqu'à la fin du mois d'octobre, le temps fut doux et humide. La montagne sentait bon la terre après le passage des averses et le soleil donnait une belle lumière blonde sur la forêt où les branches se blessaient contre les feuilles jaunes et rouges des arbres. C'était un bel automne, et Lou ramassa plus de cèpes, de châtaignes et de noisettes qu'il n'en avait récoltés en dix ans de cueillette. Et les seuls animaux qu'il voyait pendant la journée, c'était des vaches, des chèvres et des moutons qui profitaient des derniers jours tièdes d'avant l'hiver. Et ça broutait, ça mâchouillait, ça mastiquait : herbes, feuilles, plantain et buissons, en fixant le vieil homme avec des yeux pleins d'intelligence. Raison de plus pour grimper sur le soir, après que les bêtes eurent rejoint les granges. Lou allait faire une promenade autour de Camitort et, à la brune, quand le vert des sapins tournait à l'obscur, il montait jusqu'à la Marbrière⁶ et s'enfonçait dans les bois qui surplombaient le gros rocher avec son chien. Au moindre bruit suspect, ils se terraient fissa dans un fossé ou se couchaient à plat ventre sur un tapis d'aiguilles. Le vieux sortait la longue-vue de sa sacoche, et l'œil collé à la lunette, les doigts gourds, il demeurait immobile, à l'affût d'un froissement de feuilles ou d'un craquement de branches qui l'avertirait de la visite d'un lièvre, d'un sanglier ou d'une gelinotte des bois. Il se disait parfois que ce n'était plus de son âge mais il n'en éprouvait pas moins une certaine fierté à être le seul homme à pouvoir juger d'un tel silence.

⁶ Carrière de marbre dont l'exploitation fut très tôt abandonnée. Le marbre des colonnes de la galerie des glaces du Château de Versailles provient de la marbrière du Hautacam.

Puis ce fut les premiers flocons de novembre.

Et ça n'était pas rien de l'avis du vieil homme. C'était d'abord cette neige semée comme une poignée de sel sur May Blanc, c'était ce dégradé de couleurs saupoudrées, glissant sur les pentes comme depuis le ciel, blanc, gris blanc, gris, jusqu'au vert des vallées. Et quand il fit enfin soleil sur May Blanc, c'était un peu comme si son vieil amour se reflétait dans le miroir de chacune des étoiles de neige, comme s'il pouvait y voir son âme au travers.

Mais la neige, c'était aussi le signe que Noël approchait. Son recueil de poèmes prenait du relief, son jardin potager était laissé en friche pour les longs mois d'hiver, et son chien veillait désormais sur le feu. Il pouvait monter en forêt l'esprit tranquille et penser à la visite promise de sa famille. Comme il tenait à être impeccable dans son équipement de chasseur, il avait troqué sa tenue d'automne pour celle d'hiver ; et dans ses habits clairs, avec ses gants crèmes et coiffé d'un couvre-chef blanc, il était maintenant bien armé pour ne pas se faire repérer du gibier. Il s'était mis en tête de voir un renard ou un lagopède. Mais il dut se rendre à l'évidence : malgré toute sa bonne volonté, il n'eut rien d'autre à se mettre sous la dent que la fuite d'un lièvre apeuré ou la course d'un sanglier pris en chasse par une meute de chiens. Peut-être bien que les bois étaient en train de se dépeupler. Pourtant, d'après le dernier recensement effectué par l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage, on affirmait que « grâce aux efforts menés pour protéger la faune et la flore, et grâce à une volonté de sensibilisation et à une responsabilisation des chasseurs, on était en train d'assister à un repeuplement de certaines espèces. » Affirmation que Lou ne contestait pas étant donné le nombre de traces qu'il avait relevées ici et là. Non, il savait très bien à quoi s'en tenir : sa vue commençait à lui jouer un mauvais tour. Mais il y avait toujours du spectacle au-dessus de sa tête, et ça, il ne pouvait pas le rater. Des buses ou des milans noirs tournoyaient par-delà les aiguilles et les sommets, avant de descendre en vol plané sur les forêts pour chercher un endroit où nicher.

Un soir, c'était l'horizon empourpré, une ligne rose tranchant dans le ciel clair, et la mousse sur les arbres, l'écorce, le pelage des animaux pris dans le champ de lumière, la neige, tout était couleur bai. Au-dessus, c'était encore très bleu, d'un bleu tirant sur le noir. Il faisait un froid sec qui ravigotait et des ronds de vapeur blanche sortaient de la bouche du vieux qui parlait dans sa barbe en s'adressant à un aigle à travers sa lunette. Dieu seul sait ce qu'il pouvait lui raconter, toujours est-il qu'à un moment le rapace descendit en piqué et qu'il perdit sa griffe dans la frange des arbres. Lou sortit des fourrées, reprit le chemin et s'avança jusqu'à la lisière d'une pelouse de givre qui donnait sur l'autre parcelle de la forêt. Il choisit un tronc d'arbre comme point fixe et tenta d'ajuster le champ de sa lunette pour anticiper l'envol du rapace quand son oeil accrocha l'oeil rouge d'un grand tétras. Il se tenait à cent mètres environ, mais avec l'effet de loupe, il lui sembla que l'oiseau se tenait juste en face de lui. Son regard était si plein et si sûr que le vieux eut un geste de recul, comme si c'était lui qu'on observait. Ce qui n'était peut-être pas faux. Le grand tétras était accroupi sur la branche d'un noisetier et sa carcasse lui donnait fière

allure. Au jugé, le vieux l'estimait à dix livres environ et il devait bien faire un bon mètre d'envergure. Oui, c'était un sacré spécimen. Le grand coq cueillit une amande dans la coque d'une noisette et, dans le cercle de la loupe, éclata son cou d'un bleu d'ardoise et musclé, son dos gris et son plastron à reflets de menthe verte. Le vieux n'en perdait pas une miette et se disait que, sacré nom d'une pipe, ça valait le coup d'avoir patienté tout ce temps. Il se tenait maintenant posté derrière un gros rocher qui le protégeait du vent mais il ne voulait pas se rapprocher davantage de peur d'effrayer l'oiseau et de perdre sa trace à tout jamais. Son poste offrait un angle de tir que bien des chasseurs lui aurait envié, mais la seule arme dont il usait désormais, c'était sa longue-vue type 30 x 75.

Autant l'été avait été long et intenable, autant l'hiver semblait brutal et précoce. Un beau ruban de poudreuse drapait déjà les estives et les forêts d'altitude. On annonçait encore du froid pour les prochains jours, et l'oiseau se tint tranquille dans les branches. C'était sûrement quelque chose qu'il pouvait percevoir. Quand le froid et la neige s'installent, le grand tétras, comme bien des oiseaux d'ailleurs, devient paresseux et se contente de cueillir dans les ramures à portée de bec. Ainsi, décembre prenait le même chemin que novembre et l'automne se refermait comme une douce parenthèse sur la vie du vieil homme. Décembre était comme les pages blanches qui lui restaient à écrire. La neige tombait la nuit sur la forêt et brillait le lendemain sur de belles journées de soleil. Et notre grand coq était toujours dans ses arbres, à veiller haut et fier sur ses fruits tel un vainqueur, car depuis belle-lurette, il avait repéré le vieux qui se terrait là-bas derrière le gros rocher. Il ne savait pas très bien ce qu'il manigançait, mais il se doutait bien qu'il venait pour lui dérober ses trophées.

Le chalet respirait le parfum vert et fort du sapin de Noël planté dans le décor argenté des aiguilles, des guirlandes et des branches de houx. Une nappe de soleil passait sur la belle table en orme, et sur le bois chaud, il y avait un grand bol de café noir qui fumait, une corbeille de pain grillé et un pot de confiture de myrtilles. Une lumière bleue rentrait par la fenêtre grande ouverte et un vent frais courait sur les planches. Mais personne n'était assis sur le banc. Le vieil homme était sorti pour faire pisser son chien et il en avait profité pour en faire autant. C'était très agréable de pisser à la fraîche dans le jardin et de contempler la lumière d'azur sur les montagnes au-dessus d'une mer de nuages. Ce matin, il tenait tout particulièrement à en profiter car il serait privé de ce petit plaisir dès le lendemain : sa fille ne se gênerait pas pour lui faire une remarque et lui gâcher ce moment de bonheur. Le ciel était bleu, sans une ombre, et une neige tombée dans la nuit figeait les paysages dans le silence. Toute la magie de l'hiver. Mais avec tout ce soleil sur la soulane, Lou n'était pas sûr que la neige tienne jusqu'au soir. « Ca serait pourtant un beau cadeau pour les accueillir. » se dit-il. Il jeta un coup d'œil au virage qui sortait du village d'Artalens, puis il remonta sa braguette, se lava les mains au savon de Marseille dans l'eau glacée du lavoir et rentra prendre son petit déjeuner.

Assis à la table, les coudes sculptés dans le bois, il but son café sans quitter des yeux le Viscos. Il avait passé une nuit blanche et avait besoin de boire du café fort. La veille au soir, il était encore remonté dans son coin d'écrivain mais il s'était montré incapable d'écrire. Etendu sur le lit, les yeux dans la lucarne, il

avait tenté d'apercevoir les poèmes qu'il avait composés pendant les longues nuits d'été sur sa terrasse. Mais il n'avait vu passer que des étoiles de neige. Au milieu de la nuit, quand il entendit l'horloge sonner quatre coups, comprenant qu'il ne trouverait ni le sommeil ni ses poèmes, il se leva, se couvrit les épaules de son cardigan et descendit boire un verre d'eau dans la cuisine. En bas, on entendait le tic-tac de la pendule, une goutte d'eau qui tombait dans l'eau de vaisselle, des flocons qui tombaient sur la fenêtre, un bruit de feutre, le silence. Lou but son verre dans le noir en songeant que c'était peut-être à cause de la neige qu'il n'arrivait plus à écrire. Sans réfléchir, il releva la bonde de l'évier et le siphon aspira tout ce qui restait de silence. Il se rafraîchit le visage et alla à la fenêtre près de la cheminée. Dehors il neigeait, des vagues blanches bordaient le montant des fenêtres. Il demeura dans la pénombre, immobile à regarder. Soudain, il lui vint une idée d'enfant : il s'approcha, colla une joue contre la vitre et s'amusa à souffler des ronds de buée. Il dessina des bonshommes dedans et fit un pas en arrière pour les étudier. Ils souriaient, et à travers eux, il reconnut Candice quand elle était petite. Il lui semblait que c'était hier... Il la voyait en train de dessiner dans les étoiles de givre, comme il voyait sa mère qui la couvait des yeux, comblée et heureuse. Le vieil homme regardait vers hier et les ronds de buée s'estompèrent, pour disparaître tout à fait. Ici, à nouveau, on entendait le silence, un bruit de feutre, des flocons qui tombaient sur la fenêtre, une goutte d'eau qui tombait sur l'émail, le tic-tac de la pendule.

Au fond, rien n'avait vraiment changé, les choses s'étaient un peu déplacées avec le temps, c'est tout. Il se reposa un moment dans son rocking-chair et feuilleta le journal de la veille à la lumière de l'abat-jour. Mais il n'avait pas envie de lire, il était préoccupé, et il savait bien ce qui le travaillait. Il se leva et ouvrit la fenêtre. Il ne neigeait plus. Il posa les coudes sur le bois et réfléchit qu'il fumerait bien un peu. Une lanterne éclairait sa terrasse, et la neige qui recouvrait les planches donnait une couleur vermeille très reposante. Là-haut, on voyait déjà des étoiles et là bas, tout au fond, les nuages se retiraient comme une ombre blanche dans la vallée. Ça nous promettait une belle mer de nuages sur le matin. Le vieux bourra sa pipe de tabac frais et songea que ça vaudrait le coup d'attendre jusqu'à l'aube pour voir ça. Un vent cristallin venait jouer dans sa barbe grise et ses cheveux d'argent. Ça se dégageait, et par-delà les lauriers qui cachaient son banc, il pouvait deviner le chêne solitaire qui veillait au bout du pré en triangle. Il était avec son chien la dernière fois qu'il était venu s'asseoir sur le banc. Il se retourna et s'aperçut que l'animal grelottait dans sa corbeille à cause du courant d'air. Il tira l'espagnolette et referma la fenêtre, lui donna une tape amicale sur les flancs et lui murmura qu'il allait faire du feu. Pendant qu'il ralluma la cheminée avec une belle bûche de hêtre, il sourit en pensant qu'il allait se payer une belle tranche de rigolade en voyant son chien courir après Réglisse, le chat de Candice. Puis, quand l'éclair bleu de l'aube illumina le chalet, il décida de faire du café. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit mais il était aux anges, il avait de bonnes chances de voir sa famille avant le coucher de soleil.

Il prit son temps pour petit-déjeuner. Il aimait traîner à sa table devant une bonne tasse de café et lire les nouvelles de la veille ou de l'avant-veille. Il ne

recevait pas tous les jours *La république des Pyrénées* : ça dépendait de l'état de la route mais aussi et surtout de l'humeur du facteur qui n'avait pas souvent de courrier à livrer au-dessus de Saint-André. Et quand bien même il en avait, il lui prenait parfois fantaisie de ne pas monter, car Lou, à la différence des bergers, ne jugeait pas nécessaire de le recevoir pour lui servir un verre de vin chaud ou une tasse de café. En milieu de matinée, avec les soupirs de vent qui fuyaient par les flammes, avec le soleil et le feu qu'il faisait sur les joues, la fatigue le gagna doucement. Quand le rayon de miel disparut de la table, il déposa le journal sur le banc et décida de monter s'étendre sur son lit. Bien qu'il fût impatient de revoir sa famille et bien disposé à rester éveillé, il jugea raisonnable d'aller faire la sieste car une belle après-midi de travail l'attendait.

Trois heures plus tard, tandis que le café passait, il sortit dans ses habits fripés de sommeil avec une serviette-éponge et un gant propre pour aller faire sa toilette au lavoir, comme en plein été. Lou ne connaissait rien de tel pour retrouver la forme : l'eau glacée lui réveillait les sangs. Il se lava avec un bout de savon racorni, s'aspergea le corps à grands renforts d'eau et s'essuya le visage et le torse avec sa serviette-éponge en sifflotant, heureux de sentir l'odeur fraîche de café qui s'échappait de la fenêtre et la douceur du soleil qui était bon sur la peau avec tout ce ciel bleu et la neige. Maintenant, il était d'excellente humeur pour se mettre au travail.

Il passa plus de quatre heures dans sa cuisine. Ce qui en soi n'avait rien d'exceptionnel pour préparer le dîner du réveillon. Ce qui était plus surprenant en revanche, c'est qu'il ne leva jamais les yeux sur la lumière minérale de May Blanc ou le cône enneigé du Viscos qui remplissaient le carré de la fenêtre. On aurait dit que tout ce qui se passait au-dehors ne l'intéressait plus. Un tremblement de terre aurait pu ébranler ses montagnes qu'il n'en aurait pas été troublé pour autant.

Quand il leva enfin les yeux, il y avait encore de belles lueurs roses sur le jardin. Il s'accorda un verre de vermouth blanc à la fenêtre en se demandant si sa fille aurait l'audace de lui offrir une bouteille de Grand Malt pour Noël. Il savait qu'il faudrait avoir beaucoup de caractère pour y résister un soir de fête. Il lampa son alcool en regardant les près et fut tout heureux de voir l'écorce de neige rose autour du chalet. Il pensait vraiment qu'elle aurait fondu avec le soleil. Il leva son verre pour la remercier de son effort quand le téléphone sonna. Il hésita un moment puis alla décrocher le combiné en promenant un air inquiet. Mais il n'y avait aucune raison de s'en faire : Judith l'appelait depuis une cabine au bord de la route pour l'informer qu'ils avaient pris du retard. Rassuré, il remplit son verre et monta se faire couler un bain. Il saupoudra l'eau fumante de sels de couleurs et se glissa dans sa baignoire en poussant un soupir de bien-être. Le crépuscule gagnait le jardin, sa fenêtre se remplissait du violet de la nuit. Il avait encore un peu de temps devant lui. Son verre brillait sur le rebord de la baignoire mais il l'oublia et regretta de ne pas avoir emporté sa pipe qui l'aidait à réfléchir. Il repensa au repas, reprit tout depuis le début pour bien s'assurer qu'il n'avait rien oublié et après ça, il s'étendit de tout son long dans la baignoire si bien qu'on ne savait plus de qui ou quoi était la barbe et la mousse. A présent, il pouvait savourer ce moment comme une douce

récompense. Il allait s'endormir pour de bon quand l'image du grand tétras remplit tout son horizon de rêve. Il rouvrit les yeux en un éclair, mais devant lui, ce n'était plus qu'un mur de lambris qui suait à grosses gouttes. C'était il y a huit jours à peine, quand les neiges avaient regagné les sommets et le grand tétras d'autres plages de soleil. Il en va ainsi dans les Pyrénées, les hivers vivent parfois au gré des vents rouges du sud. Mais l'hiver avait maintenant repris ses droits, et la neige reconquis ses territoires en déroulant ses fastes jusqu'aux plaines. La forêt était vaste, et il était difficile d'imaginer que le grand tétras fût assez stupide pour revenir sur un domaine où il n'y avait plus rien à conquérir que des arbres détroussés de leurs fruits.

A la nuit tombée, Lou se mit quelque chose de chaud sur le dos, enfila ses bottes en caoutchouc et sortit avec sa lanterne et sa pelle à neige sur l'épaule pour aller déblayer l'entrée du chemin de Camitort. Il était temps. Là-bas, il accrocha sa lanterne au clou du poteau téléphonique et se mit au travail en râlant après ce bon dieu de chasse-neige qui n'était « pas foutu de racler la route sans boucher l'entrée du chemin ! » Il grognait encore en frottant avec une belle énergie la loupote rouge qui marquait la route du chalet, et il fallut bien que la nature alentour le rappelle à l'ordre tant il brisait l'harmonie du silence. Et comment s'y prit-elle ? En ne faisant rien justement : de lui-même, Lou s'arrêta de travailler et s'essuya le front en observant les branches ployant au-dessus de sa tête, le croissant de lune qui brillait au travers, le lustre silencieux des étoiles, la bosse blanche du Cabaliros et la pyramide du Viscos. Et alors il comprit. Il comprit qu'il n'était qu'un imbécile. Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même d'avoir attendu le regel pour venir déblayer l'entrée du chemin. Il poussa un long soupir, éteignit sa lanterne et s'en retourna vers le chalet. La neige faisait un doux froissement sous ses bottes à semelles de crêpe, et il tira un certain bien-être à marcher sur le manteau blanc qui étincelait dans la nuit claire. A l'endroit où le chemin du Camitort dessinait un coude, son oreille fut attirée par le bruit dormant d'un filet d'eau qui glougloutait, c'était l'eau du vieil abreuvoir au bord du pré des Péré. Il fit un crochet et alla y puiser un peu d'eau. Il déglutit une gorgée et se redressa en laissant échapper un sourire : la nature était figée tout autour, saisie par le froid et la nuit, mais à claire-voie entre les branches, on distinguait le train de fumée du chalet qui débordait de chaleur sous son bonnet de neige.

Quand la lumière des phares éclaira la courbe à la sortie du village d'Artalens en baignant sa fenêtre, il tira une dernière bouffée sur sa pipe et lança à son chien dans un panache de fumée : « C'est le moment de te secouer les puces Caçador, je crois qu'on va avoir de la visite. » Il quitta sa fenêtre et s'assura qu'il n'avait rien oublié : les cadeaux au pied du sapin, le couvert, le feu, le tourne-disque...Ah oui, le tourne-disque, il glissa un 33 Tours de musique classique en sourdine et tandis que la musique s'élançait, il sortit avec son chien en se demandant s'il n'en faisait pas un peu trop. Il ouvrit le portail en grand et se posta au bord du chemin. Il faisait un vent glacial, mais il préféra attendre en plein courant d'air. Il se sentait nerveux à l'idée de revoir sa famille et n'aimait guère se trouver dans un tel état de tension. Caçador grelottait sur

ses pattes en se demandant quelle idée avait encore bien pu le frapper. Au bout d'un moment, son maître réclama le silence et tendit l'oreille. Il perçut le bruit d'un moteur qui approchait, puis ce fut au tour des phares d'éclairer la pente enneigée et à la voiture d'arriver en cahotant sur le chemin croûté de glace.

– Cette fois Caçador, finies les vacances et le farniente...

Mais son chien ne l'écoutait pas et jappait en courant vers la voiture. Lou comprit aussitôt que c'était la vieille Mercedes de Sam et se réjouit de savoir qu'il était de la fête. Il les salua dans un aveuglement en se disant qu'il avait eu la bonne idée d'ajouter un couvert. Il lui fit signe de se garer à l'abri sous le porche du garage qui jouxtait le chalet. Caçador dansait autour de la Mercedes en aboyant de plus belle.

– Caçador, calme-toi, sacré nom d'un chien !

Sam sortit le premier et ils échangèrent une belle poignée de mains.

– Bonjour Sam, heureux de t'avoir parmi nous.

– Bonjour Lou.

– Tu aurais quand même pu dégager le chemin, c'est une vraie galère de monter avec cette traction arrière. Pour un peu, on devait mettre les chaînes. Dit sa fille en descendant à son tour.

– Bonjour Judith. Tu as raison, il va falloir que je songe à m'offrir un chasse-neige. Comment vas-tu ma grande ? (Il l'embrassa).

– C'est à Candice qu'il faut demander ça.

Elle se dégagea de la banquette arrière et sortit avec son chat dans les bras. Ils avaient tous les deux les yeux gonflés de sommeil.

– Bonjour ma douceur. (Son grand-père la serra dans ses bras). Eh bien tu as plutôt bonne mine à ce que je vois...

Elle lui répondit par un brin de sourire.

– Tu as bien fait d'emmener Réglisse. (Il frictionna la tête du chat). J'en connais un à qui ça ne fera pas de mal de faire un peu d'exercice. Rentrez au chaud, il y a une belle flambée qui vous attend. Je vais m'occuper des bagages.

– Je vais te donner un coup de main. Dit Sam.

Candice et Judith se dirigèrent vers le chalet. Les hommes sortirent les valises du coffre, montèrent celles de Judith et Sam au-dessus du garage, – dans la chambre douillette que Lou avait aménagée sous les combles – et sortirent au grand air. Sam s'approcha des pierres de lapiaz, au bord du jardin qui glissait précipitamment dans la vallée. Il reprit son souffle et son regard traversa les montagnes. Les étoiles brillaient, la neige brillait, et tout le massif semblait griffé par une pointe de diamants.

– Il fait une nuit superbe. Dit-il.

– C'est fête. Approuva le vieux.

Ils restèrent un long moment côte à côte dans le silence, et cet échange valait bien tous les discours du monde.

Dans le chalet, le feu était joyeux, la musique flottait un ton au-dessus des craquements de bois, Candice était dans le rocking-chair, Judith râlait après les branches de houx accrochées sur les murs et Réglisse chatouillait Caçador dans

sa corbeille. « Tout est en ordre », se dit Lou en dégrafant son manteau. Il sourit dans sa barbe, heureux de voir une si belle animation régner dans le chalet.

– Question de tradition, dit-il à Judith en rentrant dans le séjour.

– Ridicule. Comme cette crèche au pied du sapin, c'est d'un goût...

Elle arrangeait une guirlande dans le sapin et son père vint se frotter aux aiguilles.

– Tu as peut-être raison. Mais j'ai passé l'âge de me chercher une autre religion.

– Toi, un homme résigné ?

– Crois-moi ma chérie, la vieillesse t'apprend qu'il n'y a rien à lire dans les lignes de l'horizon, il n'y a que le lever ou le coucher du soleil.

– Pas de leçon, je t'en prie.

– Ca n'était pas dans mon intention. La vie nous renvoie sans cesse à notre imperfection et à notre ignorance. J'ai encore besoin de croire que cette perfection existe quelque part.

– Tu parles comme un sage. Mais je te connais bien, tu ne seras jamais assez vieux pour aller à la messe le dimanche et réciter des prières comme un béni oui-oui. Tu es un éternel tourmenté.

– L'un et l'autre ne sont pas forcément incompatibles.

– N'y a-t-il donc rien d'autre à boire que de bonnes paroles sous ce toit ? Dit Sam.

– Où avais-je la tête, dit Lou. Je suis vraiment incorrigible. Mais il faut bien reconnaître que ta compagne a le don de m'éloigner des réalités de ce monde. Que diriez-vous d'une coupe de champagne ?

– Enfin des propos raisonnables, dit Sam.

Lou alla dans la cuisine et ramena un grand plateau d'argent avec la bouteille, les coupes et des petits canapés. Il posa le plateau sur la table basse du salon. Tout le monde s'assit en demi-cercle autour du feu.

– Une vraie chaudière, dit Sam en montrant la cheminée.

– Elle tire bien, dit Lou en ôtant le ruban de la bouteille.

– Dommage de perdre toute cette chaleur, dit Judith. Tu n'as jamais eu l'idée d'installer un insert ?

– Pour regarder une vitre tâchée de suie ? Les journées d'hiver sont parfois longues Judith...(Il esquissa une grimace et fit partir le bouchon dans le feu). Non, je préfère profiter du spectacle, ça n'a pas de prix. Candy, une coupette ?

– Juste un fond, dit sa mère.

– Maman, je t'en prie. Je suis assez grande pour savoir ce qui est bon pour moi.

– Je disais ça pour ton bien ma chérie.

Le grand-père releva le cul de la bouteille et étudia sa petite fille d'un oeil amusé : il comprit que ce n'était plus une enfant.

– Tu peux la remplir, dit-elle. (Il remplit la coupe à moitié pour ne pas contrarier sa mère).

– Le champagne ne peut pas lui faire de mal, n'est-ce-pas Sam ? A propos, comment va ton négoce de vin ?

– Pour dire les choses comme elles sont, on ne roule pas sur l'or. C'est bien simple, en hiver il n'y a pas un chat, et les seuls clients qui poussent ma porte en été sont des touristes égarés qui viennent me demander leur chemin !

Il rit un grand coup et derrière, vida sa coupe de champagne et engloutit un canapé au saumon.

– Eh bien, ça n'a pas l'air de te couper l'appétit, dit Judith d'une voix sèche.

– Il ne manquerait plus que ça ! Allons, il faut rester confiant, le vent peut tourner. J'ai de bons contacts avec deux ou trois gros clients, des restaurateurs de Bordeaux et du Bassin⁷. Je n'ai que du bon vin et ils sont prêts à passer commande. Il n'y a vraiment pas de quoi se faire du mouron.

– Vous auriez dû rester dans votre société, au moins vous aviez une bonne paye, dit Judith.

– Je ne regrette rien ma chère, vous le savez bien.

– Que signifient ses vouvolements ? Dit le vieux.

– C'est leur nouveau jeu, dit Candice d'une voix lasse. Quand ils ont envie de se lancer des piques, ils se vouvoient.

– Candy...dit Judith.

– Une autre coupe ? Demanda le vieil homme à Sam.

– Tu as raison Candice, dit Sam. C'est fête aujourd'hui. Cessons nos enfantillages.

Il tendit sa coupe à Lou et embrassa Judith qui fit mine d'être agacée. Il lui chuchota quelques mots dans le creux de l'oreille, lui fit boire du champagne et les bulles firent le reste. Ils restèrent un moment sans parler. Le vent siffla dans la braise et le silence réveilla la musique à laquelle personne n'avait fait attention jusqu'alors. Le vieux se pencha au-dessus des flammes et tisonna le feu. Il voulait demander à sa petite fille comment elle allait, mais il ne savait pas comment s'y prendre et si le moment était bien choisi.

– Candice, tu n'as pas froid au moins, demanda-t-il sans se retourner.

– Ne t'en fais pas, tout va bien. (Elle posa une main sur son épaule pour le rassurer). Mais dis-moi, tu n'aurais pas une musique un peu plus... ?

– Hmm, j'ai bien peur de te décevoir. J'ai quelques bons vieux disques de jazz, mais...

– Ca sera parfait.

– Tu aimes le Jazz ? Je vais aller dégoter quelque chose.

Il se redressa en se tenant l'échine.

– Ne bouges pas, je m'en occupe. Et ne t'inquiètes pas, je laisserai tout en place, dit-elle en lui lançant un clin d'œil.

– Candice, je suis peut-être un vieil homme mais il faut se méfier des idées reçues : tous les vieux ne sont pas des maniaques. Qui donc t'a mis cette idée en tête ? Dit-il en se tournant vers sa fille.

⁷ Bassin d'Arcachon

- Qu'est-ce que tu peux être susceptible...dit Judith.
- C'est à l'étage. Ma collection de disques se trouve dans ma chambre, dit-il sans pouvoir freiner l'irritation dans sa voix.

Mais en la regardant gravir les marches de l'escalier, il recouvra aussitôt son calme. Il avait tout de suite remarqué sa silhouette efflanquée, ses joues creuses et son teint un peu pâle. Mais il garda pour lui son observation. Il attendit que l'escalier ne craque plus pour parler.

- Elle a l'air d'aller bien, dit-il à voix basse.
- Elle a repris des forces, dit Judith. Mais il faut encore s'armer de patience, elle doit prendre son traitement jusqu'au bout.
- Tout ira bien, elle est forte, dit Sam en lui prenant la main.
- Elle a de qui tenir, dit Lou.
- Ce qui m'inquiète, dit Judith, c'est qu'elle est devenue très dure avec elle-même...
- ...et avec les autres, ajouta Sam.
- Son insouciance, sa jeunesse, tout s'est envolé. Moi-même, je me suis sentie vieillir tout d'un coup.
- Tu prends trop les choses sur toi. Dit Sam. Tu n'y es pour rien.
- Je suis sa mère.
- Je sais bien...toutes les mères sont comme ça. Il faut qu'elles se rendent responsables des maux de leurs enfants. A croire qu'ils sont encore dans leur ventre...
- Exactement, dit Judith. C'est quelque chose que tu ne peux pas comprendre.
- Ca, je veux bien te l'accorder, dit Sam en prenant la voix la plus douce qu'il pouvait.
- L'air de la montagne lui fera le plus grand bien, conclut Lou qui ne tenait pas du tout à aborder un tel sujet.

Là-haut, adossée au mur du couloir, Candice avait surpris leur conversation et regardé les ombres s'agiter sur les pierres de la cheminée. Elle glissa sans faire de bruit le long de la paroi et rentra dans la chambre du grand-père. Elle eut un sourire amusé en poussant la porte qui s'ouvrit sur un lit défait et un fond de verre en équilibre sur la table de chevet. Et elle crut reconnaître son grand-père en voyant ce désordre trompeur, ce désordre si bien agencé dans la chambre. Elle était rassurée de voir qu'il n'était pas devenu comme toutes ces vieilles bibliothèques rangées à la gloire de leur passé. C'était ce genre d'images que lui inspiraient les gens qui vieillissaient mal. Puis un sourire remonta dans ses yeux, animés par une lueur de curiosité. C'était à cause de cette tasse de café brun et froid posé sur ces feuilles de papier. Il y avait cette encre noire renversée sur les feuilles comme une pluie battante. Elle savait que son grand-père écrivait, elle avait lu ses recueils de poésie. Elle se mordit les lèvres, tentée d'en survoler quelques lignes, mais elle n'en fit rien et décida de choisir un disque dans sa collection de vinyles. Elle étudia quelques pochettes à la lumière, tout en respirant cette odeur de café, de tabac et de bois qu'elle trouvait agréable. Elle descendit peu après avec un disque de Chet Baker dans

les mains. En bas, en entendant de nouveau les planches craquer, la conversation s'étouffa dans le feu et les regards se tournèrent vers les marches de l'escalier.

– Chet Baker, dit-elle.

– Choix judicieux, dit Lou. Il y a une éternité que je n'ai pas écouté ce disque.

– Pas très gaie cette musique, dit Judith.

– J'aime bien sa voix et son histoire, dit Candice.

– Histoire plutôt sombre, s'inquiéta le vieux.

Ils passèrent à table peu après, et il y avait ce morceau de trompette bouchée "*Moonlight becomes you*" si lié et décousu, si intime et désinvolte qu'il pouvait en un rien de temps faire naviguer un homme des plus grands espoirs aux plus profonds désenchantements. Et le vieil homme écoutait cette musique, en essayant tant bien que mal de s'asseoir entre ces deux extrêmes, sur le fil ténu de cette mélodie qui jouait à défaire les nœuds de sa mémoire.

– N'est-ce-pas merveilleux ? Dit Candice.

– C'est quelque chose, dit Lou.

Il n'entendait plus rien, ni le feu, ni la musique, et il avait dit ça avec une voix si lointaine que Judith lui avait jeté un regard noir. Voir son père s'abandonner à la nostalgie dépassait les limites du supportable. La nostalgie n'était à ses yeux que le refuge des esprits faibles, qu'une échappatoire pour se mettre à l'abri de la réalité. Et elle ne pouvait se faire à l'idée que son père pût être un homme faible.

– Lou...

Au son glacé de sa voix, le vieux sortit aussitôt de la torpeur qui l'habitait. Ça n'était jamais bon signe quand sa fille l'appelait par son prénom.

– Je vais chercher l'entrée, dit-il en se levant du banc.

– Je viens, dit Sam. Le vin blanc doit être frais maintenant.

Il ouvrit la fenêtre de la cuisine et rentra la bouteille qui était sur le rebord.

– Parfait, dit-il.

Il passa une main sur le corps de verre et ouvrit la bouteille de Sauternes. On passa à table et le vieil homme apporta un plateau de foie gras sur un lit de salade de cresson qui fit l'unanimité.

– Il est très fin, dit Sam.

– Je connais un bon producteur dans la vallée. J'ai observé qu'il gavait bien ses oies. Dit Lou.

– Tu as vraiment du temps à perdre, dit Judith.

– Le plus dur, c'est de savoir choisir un bon foie. Reprit Sam. Dis-moi si je me trompe, mais une fois qu'il est dénervé, la cuisson, après, c'est un jeu d'enfant : on couvre le foie de sel de Guérande et de poivre blanc, on l'arrose d'un brin d'armagnac, on le stérilise et le tour est joué.

– C'est une bonne recette, dit Lou qui montrait son verre à la lumière. Je dois avouer que ton blanc n'est pas mal non plus. Il a une belle couleur dorée et une saveur de miel et de tilleul qui est une pure merveille. (Il but une belle gorgée).

– Ah, celui-là, c'est un extravagant, reconnu Sam qui mâchait un bout de pain de campagne.

– Vous n'avez pas un peu fini de vous congratuler ? Dit Judith.

Sam et Lou relevèrent le nez de leur assiette. Ils se regardèrent comme de parfaits idiots et se fendirent d'un bel éclat de rire.

– Je vous plains, dit Judith.

Elle se cacha derrière sa serviette mais, voyant que Candice souriait, elle se laissa doucement gagner par ce rire salvateur. Elle n'avait toujours pas digéré le réveillon de l'an passé mais l'essentiel était ailleurs : sa fille semblait heureuse d'être là et c'était bien tout ce qui comptait. Elle suivait leur conversation d'une oreille distraite et caressait le cou de Régisse qui somnolait dans son giron. Sa mère la regardait d'un œil attendri en se disant qu'il faudrait du temps, beaucoup de temps avant qu'elle se réconcilie avec elle-même. Mais il faudrait d'abord guérir, pour le reste on se débrouillerait encore. Candice, elle, ne disait rien. Mais elle n'était pas fâchée de voir que sa mère s'abandonnait un peu. Elle eut envie de lui dire quelque chose, mais elle ravala ses mots dans une gorgée de vin.

– Doucement ma chérie, lui dit Judith.

– C'est un grand millésime, dit Sam. Il ne peut pas faire de mal.

Il leva la bouteille et remplit le verre de sa compagne. Il s'était toujours reproché de n'avoir pas été parmi eux l'an dernier. Il était persuadé qu'il aurait pu éviter que les choses tournent mal. Il tenait à passer un bon réveillon. Pour lui, ces choses-là étaient sacrées : il était hors de question qu'il se fasse des nœuds à l'estomac un soir de Noël avec des mets et des vins aussi fins.

– En tout cas, ce vin a un bel arôme de miel, répéta le vieux qui dut faire un effort pour ne pas rire aux éclats.

Il ne savait plus très bien depuis quand il ne s'était pas payé une aussi belle tranche de rire. Il lampa son verre et décida que c'était probablement un jour où Sam était là.

Assis en bout de table, il s'estimait satisfait de la tournure des événements. Sa fille était de bonne humeur, elle lui adressait certes quelques remontrances mais c'était chez elle une attitude inconsciente et naturelle. Elle avait bien assez à s'inquiéter de la santé de sa fille pour ne pas avoir à surveiller son langage et les moindres faits et gestes de son père. Et en cas de tension, Lou pouvait compter sur le calme et le sang-froid dont Sam faisait preuve pour apaiser les esprits. Bref, la soirée de réveillon était très agréable et le vieux avait le sentiment qu'il pouvait souffler un peu. Ses coudes glissaient sur le bois et un sentiment d'amour le penchait naturellement vers Candice. Malgré la maladie, tout en elle respirait la vie : ses mains gracieuses et soignées, ses lèvres ouvertes à l'envie, son visage d'enfant à l'abri sous ses cheveux blonds coiffés dans le vague. Cependant, son grand-père n'était pas dupe : si les yeux de la petite étaient toujours aussi bleus, ils n'avaient plus cette étincelle, ce grain de sable qui trouble encore le regard des âmes qui s'éveillent ; et le médaillon, comme ses cheveux longs, ne pouvaient cacher tout à fait ses blessures, les cicatrices qu'elle portait dans le cou et la gorge. Sa mère avait vu juste : si Candice avait su réagir et se montrer forte, si elle s'était découverte une volonté de combattre,

elle avait aussi perdu ce naturel abandonné, cette fragilité insouciante qui l'animait. Et ce probablement à tout jamais. Elle affichait une attitude défensive, visible jusque dans les moindres signes du corps : sa voix était plus affirmée, son regard plus dur, ses traits étaient tendus, ses poings souvent fermés. Autant de signes révélateurs du bras de fer qu'elle se livrait avec le mal qui la rongait. Sans se faire guère d'illusion, son grand-père caressait l'espoir de la voir retrouver, non pas l'insouciance, mais le goût du détachement propre à une jeune femme dans la fleur de l'âge. A la regarder, Candice ne semblait ni aigrie ni abattue, mais son visage portait les stigmates d'une jeune fille malade : elle semblait encore frappée d'incompréhension tant la maladie est impropre à la jeunesse. Elle semblait encore secouée par la révélation de ses propres sentiments, et engagée dans une lutte si profonde et obscure, que son regard s'affichait comme une défiance contre le monde du dehors.

– Tu écris toujours ? Lui demanda-t-elle de but en blanc.

Lou se recala aussitôt dans sa chaise. Il ne s'attendait pas du tout à cette question. Droit comme un I, l'œil en coquille, il la jaugea pour savoir si elle avait lu ses poèmes. Mais elle lui adressa un regard si nu que sa franchise fit taire ses pensées les plus suspectes.

– Des poèmes. Dit-il en buvant un coup.

– Des poèmes. Reprit Judith sur le même ton. Tu n'as jamais eu dans l'idée d'écrire des romans ?

Lou jeta un coup d'œil à la pendule. Elle affichait dix heures du soir à peine. Il avait pourtant espéré entendre sonner les douze coups de minuit sans connaître de problèmes majeurs. Il posa calmement son verre sur le bois et, sans se donner la peine de lui répondre, il tira sa chaise derrière lui et se leva pour aller dans la cuisine.

– Tu pourrais au moins me répondre, dit Judith.

Elle se leva et se pencha dans le chambranle de la porte pour voir ce qu'il fabriquait.

– Le chapon ne peut attendre, lui. Vous ne voudriez tout de même pas manger de la semelle un soir de Noël ?

– Sûrement pas, dit Sam.

– Ton grand-père aurait pu gagner sa vie en écrivant des livres, reprit Judith en s'adressant à sa fille.

Candice avait posé cette question naïvement, sans en mesurer les conséquences. Elle s'en voulait d'être à l'origine de cette discussion et de ne pas s'être rappelée que, sous ce toit, le simple fait de parler de poésie pouvait faire trembler les murs. Mais ce qui l'agaçait par-dessous tout, c'était que sa mère la prenne à témoin. Judith retourna s'asseoir sur le banc.

– Tu imagines, le succès à portée de main...

Et cet acharnement, ce goût prononcé pour la provocation l'irritait d'autant plus.

Le vieil homme prenait son temps dans la cuisine et faisait les choses avec une grande application : il sortit du four le chapon qu'il avait rempli d'une farce préparée par ses soins, le badigeonna d'une sauce aux truffes et aux champignons noirs et agrémenta la chair de châtaignes cueillies dans ses bois,

de pommes de terre et haricots verts du jardin. Sam, en qualité de sommelier, était venu prendre le pouls de ses bouteilles de vin rouge qu'il avait ouvertes tout à l'heure.

– Tu ne souhaitais pas mettre le vin en carafe ? Lui demanda Lou.

– Pour qu'il perde son âme ? Non, je ne suis pas adepte d'un tel procédé. La décantation leur serait fatale. C'est du vin vieux et il ne faut pas trop le bousculer.

– Ce n'est pas raisonnable d'avoir apporté de si bonnes bouteilles, dit Lou.

– Tu aurais peut-être préféré que je t'apporte des fleurs ?

– Je suis confus, dit le vieux.

Mais Sam, la tête un peu sucrée par l'alcool, se permit de lui donner une tape amicale dans le dos pour lui montrer qu'il plaisantait. Il y eut un silence, puis on entendit Judith qui renchérissait dans la pièce d'à côté.

–...et gagner une notoriété qui aurait forcé le respect...

Son père n'aimait guère se trouver au cœur des débats. Il apporta le plat en fonte qui respirait mille saveurs, le posa sur la table et se déganta. Il ne tenait pas à se frictionner avec sa fille mais elle commençait sérieusement à lui chauffer les oreilles.

– On écrit des poèmes, on s'essaye aux nouvelles, mais on revient toujours aux poèmes, dit-il d'une voix presque chantante. Il voulait définitivement clore ce chapitre.

– C'est appétissant, dit Sam. Il se pencha au-dessus du plat et huma le fumet qui s'en dégageait.

– C'est un manque de talent ? C'est ça ? Dit Judith.

– En effet, dit Lou qui ne savait plus s'il répondait à Sam ou à Judith.

– C'est faux. La vérité, c'est que tu n'as jamais voulu te donner les moyens de réussir. Tu n'as jamais essayé d'écrire de roman car tu n'as jamais cru en tes capacités. Nuance.

– Et quand bien même ! Ma fille, tu commences à me fatiguer avec cette ritournelle !

– Quand on est capable de faire des vers, ça doit pas être bien compliqué d'écrire autre chose que des poèmes...Dit-elle en levant les yeux au ciel.

– Ah oui ? Eh bien cours demander à un romancier de t'écrire des poèmes, et tu verras comment tu seras accueillie ! Il t'enverra peut-être sur les roses ! Il jeta un regard acéré à sa fille, elle l'avait vraiment piqué au vif.

– Vraiment, parfois, je me demande si tu ne le fais pas exprès...

– Vous êtes incorrigibles, dit Candice.

– De vrais gamins de rue, dit Sam. Bon, c'est bien gentil tout ça, mais dis-moi Lou, qu'as-tu l'intention de faire de ce chapon, de la poésie ou du roman ? Car vois-tu, la littérature, ça vous met en appétit mais ça ne nourrit pas son homme !

Lou esquissa un sourire et demanda les assiettes à ses convives. Sam servit le vin. C'était un vin tuilé, digne des grands vins vieux. Lou trempa les lèvres

dans son verre mais il se sentait trop amer pour l'apprécier à sa juste valeur : les propos de sa fille lui étaient restés en travers de la gorge. Il reprit :

– Ce qui m'ennuie le plus ma chérie, c'est le sous-entendu de ton raisonnement.

Judith posa son menton dans sa main, faisant mine de s'ennuyer.

– Quel sous-entendu ?

– Je vais te dire : à t'écouter, tout semblerait se réduire à l'idée d'une 'production' littéraire. Puisque les romans rapportent plus d'argent que les poèmes, il suffirait de s'y mettre. C'est bien ça ? Le seul frein à l'écriture d'un roman ne serait donc pas l'absence de talent mais le manque de volonté ? Bien, admettons que tu aies raison sur ce point... Mais ce n'est pas tout d'écrire trois cent pages, il faut savoir ensuite juger du résultat... Et je lis bien le fond de ta pensée : derrière cette volonté se profile une ombre qui plane comme une menace car elle n'est que le reflet de cette société, et pour un homme comme moi, qui a consacré toute sa vie à la poésie, c'est plutôt dur à entendre.

– C'est bien pour ça que je raisonne par sous-entendu, glissa Judith avec une pointe d'ironie.

– Pas de ces subtilités avec moi, dit son père.

– Où veux-tu en venir ? Dit sa fille.

– Où ? Au fait qu'aujourd'hui tout est réduit à ce noyau unique de "production-consommation". Le monde gravite autour de lui comme des abeilles autour d'une ruche ! Mais, vois-tu, ce qui m'afflige le plus, c'est d'entendre ma propre fille – et qui plus est sous mon toit – reproduire le même schéma dans la littérature. Ne pourrait-on pas la laisser en dehors de tout ça ?

– Je n'ai jamais pris ce type de raccourci, dit Judith.

– Cela y revient pourtant.

– Mais que veux-tu dire à la fin ?

– Mais bon sang que je suis incapable de me lever le matin et de produire vingt pages dans l'idée de les donner le soir en pâtures à mes lecteurs ! Aujourd'hui, on consomme aussi bien un film, un bouquin qu'un cornet de frites ou des pop corn ! L'art est devenu un bien de consommation !

– Tu vas un peu vite en besogne, dit Judith.

– Si tu ne vois pas d'inconvénient, je consommerais bien un peu plus de chapon, dit Sam.

Mais Lou ne répondit pas, l'esprit déjà tourné vers ce qu'il allait dire. Il prit l'assiette de Sam et la remplit.

– C'est un fait. La gangrène a pris jusque dans les sphères littéraires. Aujourd'hui, bon nombre d'écrivains n'écrivent plus, ils "pondent". Aussitôt l'écriture d'un livre achevé, on enclenche sur un autre. Pire que des sportifs, je te dis ! On court au plus pressé, on écrit dans l'urgence ! Et des histoires ! Bâclez le style mais pondrez-nous des histoires ! (La voix du vieil homme s'était mise à trembler). Comme disait Gide avec tant d'à

propos : « Aujourd'hui la beauté n'agit plus, l'action ne s'inquiète plus d'être belle ; et la sagesse opère à part.⁸ »

– Si j'ai bonne mémoire, il faisait aussi et surtout écho à la poésie...

– Je n'en ai pas souvenir.

Judith lui jeta un regard sibyllin et son père repartit de plus belle :

– De l'évasion, de la fuite pour notre ami lecteur martyr du quotidien ! Au lieu de lui faire aimer les mots et la rivière des phrases...Le vieux s'interrompt et fouilla dans sa barbe. Il me vient une image, dit-il.

– Comme toujours, soupira Judith.

– Imagine que les mots sont comme ces rochers blancs posés dans le lit des rivières et les phrases, l'eau claire du courant. Au début, pendant l'hiver, tout est calme et blanc. La neige recouvre l'eau et les pierres. Et puis, un beau matin, à la fonte des neiges, la littérature scintille sur les berges. Elle s'éveille et se rassemble douloureusement. Se glisse dans le lit de la rivière et se fraye un chemin parmi les pierres. C'est un filet d'eau pas plus gros que le pouce, une eau frileuse et pas téméraire pour un sou. Elle est encore tout engourdie par les longs mois d'hiver. Mais elle entreprend sa descente, se frotte au crin des pierres qui réchauffent et commence à prendre confiance. Elle joue, s'émerveille et s'agite. Bientôt, elle prend de la vitesse et de l'assurance. Elle file à vive allure et se dit qu'elle peut bien esquiver les pierres, qu'elle peut bien descendre plus vite que le courant. Alors, elle serpente comme l'anguille, passe sur le corps des phrases, se glisse entre les mots, et pleine d'allant, gonflée à bloc, elle descend toujours plus vite, comme une onde de mépris. Mais à mi-chemin, elle pressent qu'elle va trop vite. Elle veut réfréner sa course mais comprend qu'il est déjà trop tard : elle court à sa perte. Alors elle s'emballe, exulte des langues d'écume et tempête contre tout. Se heurte aux rochers qu'elle savait si bien épouser, se perd dans l'eau verte des phrases, et pour finir, elle sort du lit de la rivière et se déverse dans la vallée en un torrent de boue. Voilà ce que m'inspire les romans d'aujourd'hui.

– On est censé applaudir ? Dit Judith.

Mais son père, les pupilles brillantes, emporté dans son élan, poursuivit :

– Comment le lecteur pourrait-il y voir clair après ça. On le fait réagir certes, mais ce n'est qu'au moyen d'habiles recettes qui n'ont de saveur que le fumet qui s'en échappe. On s'offre le luxe de le flatter notre ami lecteur, on en fait son complice et son témoin, un voyeur privilégié : on complaît son ego dans un fauteuil à distance. On lui donne matière à consommer, matière à oublier. La preuve en est : à peine le livre est-il fini qu'il ne trouve sa place que sur la poussière d'une étagère qui branle, quand ce n'est pas au fond d'une poubelle, alors que tout l'intérêt du livre est de rester ouvert sur une table à la lumière des questions, de réveiller les ardeurs atrophiées du lecteur. Douce anesthésie que cette littérature...

⁸ Les faux- monnayeurs

– Tout compte fait, dit Judith, c'est peut-être pas plus mal que tu n'écrives pas de roman. A t'entendre, lire un livre ne serait pas de tout repos, que dis-je, ce serait une véritable épreuve.

– La peinture de Van Gogh, la musique de Mahler ne sont-elles pas, à leur manière, des épreuves ?

– Bien que le chapon soit excellent, dit Sam, je suis au regret de te dire que je ne suis pas de ton avis.

– Qu'est-ce que le chapon vient faire au milieu de cette discussion ? Demanda Judith.

Sam s'arc-bouta au-dessus du plat en fonte, piocha une cuisse sur laquelle il versa une belle cuillère de sauce.

– Regarde cette belle pièce, dit-il en exhibant la cuisse. (Elle luisait sous la lumière dorée des lampes). Avec un peu d'imagination et de bonne volonté, on lui trouverait bien quelques qualités artistiques, n'est-ce-pas ? Et pourtant, tu es d'accord avec moi, bien que l'on puisse éprouver une certaine émotion à contempler cette cuisse, elle n'est qu'un plaisir au regard, elle ne suscite aucun trouble, aucune souffrance, à moins bien sûr, d'être végétarien.

– Et de quoi s'agit-il ? D'une nature morte ? Demanda Judith.

– Ha Ha ! S'exclama Sam.

– Je ne te suis pas...dit Lou.

Sam glissa la belle pièce dans son assiette.

– Eh bien, je veux simplement dire qu'apprécier une œuvre d'art ne doit pas forcément être un chemin de croix. Certaines œuvres suscitent l'émoi, d'autres appellent à la réflexion, à la méditation, que sais-je encore...L'éventail est large. Oui, certaines œuvres peuvent troubler, déstabiliser, émouvoir aux larmes, mais la qualité d'une œuvre d'art ne se mesure pas à la souffrance émotionnelle qu'elle suscite.

– Vu sous cet angle, dit Lou en observant la cuisse du chapon, je te l'accorde, j'ai probablement eu tort d'associer la littérature à la peinture et à la musique.

Il ne touchait plus à son assiette et faisait tourner son verre sur le bois.

– Au contraire, dit Sam, je crois que la démarche est saine et j'irais même plus loin : c'est une exigence nécessaire que de confronter les différentes disciplines entre elles. Car la littérature est un art au même titre que la musique, la sculpture, la peinture ou toute autre forme d'art qui tend vers cette quête absolue de la vérité ou de l'éveil, on l'appellera comme on voudra. En tout cas, je crois que l'on progresse car les frontières entre les différentes disciplines sont de moins en moins hermétiques. Et j'irais même jusqu'à prétendre que l'on commence à prendre conscience que ces frontières n'ont jamais existé : ces différentes disciplines ont seulement grandi en leur sein, de manière isolée, mais leur rencontre était inévitable...

– Ces propos n'engagent que vous mon cher, dit Judith. Je trouve que vous vous engagez sur un terrain glissant...Elle but une belle gorgée de Bordeaux en renversant la tête.

Sam la regarda du coin de l'œil, et poursuivit son raisonnement :

– L'art doit rester une immense aire de jeux, un espace de liberté, un champ de rencontres, d'échanges et d'expressions qui appartient à tous. Mais ce qui est malheureux, c'est que sa finalité est parfois détournée...

– ... à des fins commerciales, grogna le vieux. Au moins, sur ce point nous sommes d'accord.

– Ou politiques... En cas de crise ou de conflit entre deux pays, l'art sert parfois de pont de communication pour rouvrir les frontières. Et il faut reconnaître que pour débloquer certaines situations, c'est un intérêt qui peut se justifier.

– Rassurez-moi, vous n'allez pas parler politique un soir de Noël ?

– Tu as raison ma chérie, ne dérivons pas, car fort heureusement, l'intérêt de l'art est ailleurs : il devrait se réduire, si j'ose dire, à n'œuvrer que pour sublimer l'émotion.

– C'est bien tout ce qui le grandit. Dit Lou.

Il y eut un bref silence, mais Sam, décidément, paraissait intarissable.

– Si vous le permettez, je reviendrais bien sur cette rencontre entre les différentes disciplines artistiques, reprit-il en mâchant un morceau de viande.

– Le vin te monte à la tête, dit Judith. Tu es bavard comme une pie.

– Eh bien, dit-il en balayant cette remarque d'un revers de la main, lorsque cette rencontre a eu lieu, on s'est d'abord observé, jaugé du coin de l'œil, on s'est montré admiratif ou on s'est indigné des créations de son vis à vis. Pourtant on a tout de suite été habité par le désir de confronter sa sensibilité et sa créativité à celle de l'autre. Le peintre et l'écrivain, le musicien et le poète, le photographe et le sculpteur, que sais-je et peu importe l'ordre et les disciplines...

– Cette confrontation peut habiter un seul et même artiste qui se frotte à plusieurs disciplines, coupa le vieux. Il n'avait jamais vu Sam habité par une telle passion.

– Elle a longtemps végété, insista Sam. Elle est longtemps restée à l'état de désir et s'est limitée à un échange de courtoisies et de politesses. Par pudeur sans doute, et pour tout ce que cela suppose de respect et de crainte, chacun s'est sagement tenu à distance et s'est contenté de poser un regard, certes curieux et animé, mais trop bienveillant sur le profil de son semblable. Chacun n'était devenu plus que la muse de son alter ego, si vous me permettez l'expression. C'est-à-dire, et ce peut-être de manière inconsciente, qu'on se contentait de reproduire le même schéma, de recréer la même oeuvre dans des disciplines différentes avec des supports et des matériaux différents, si bien que cette confrontation tant attendue n'avait pas lieu ! Ici un poème n'était que la pâle imitation d'une partition ; là, une statue était la copie conforme d'une photographie ! Aujourd'hui, les artistes n'ont pas l'esprit plus large qu'hier ! Non, la différence réside dans le fait qu'ils osent ; ils osent aller à l'encontre de certains préceptes vieux de mille ans, ils osent prendre des risques, si bien que les frontières,

jadis chargées de brumes, ne sont pas plus épaisses qu'un voile ! Ils n'hésitent plus à le traverser pour aller se mesurer aux autres...

– Mouais...dit Lou en fouillant dans sa barbe, je ne suis pas sûr qu'ils prennent plus de risques que leurs aînés. En peinture, les impressionnistes ont bouleversé bien des codes...Je pourrais multiplier les exemples dans toutes les disciplines...Et c'est bien cette quête incessante qui fait évoluer l'art. Mais en parlant de confrontation entre les disciplines, je crois savoir où tu veux en venir et à qui tu fais allusion. Mais j'ai plutôt tendance à croire que tes petits génies manquent au contraire d'audace et d'imagination. Ils usent et abusent de l'art de la provocation. C'est tout ce qui leur reste pour exister, un art pétri dans le mensonge, car comment avoir foi dans un art qui n'a comme ambition que d'offusquer ses contemporains, un art qui n'a pas volonté de s'inscrire devant l'éternité? Seule l'œuvre qui passera l'épreuve du temps mérite d'être jugée comme telle. Car seul le temps sépare ce qui a force de vérité de ce qui ne l'a pas.

– Ah parce que toi, tu n'es pas un brin provocateur en faisant de telles généralités ?! Dit Judith en le fustigeant du regard. Et d'abord, au nom de quoi l'art devrait-il s'inscrire dans la durée ? Hein ? Pourquoi les œuvres qui ont pour vocation d'avoir une vie brève ou immédiate n'auraient-elles pas leur place au musée des arts ? Les photos de Cartier-Bresson, ses "instants décisifs" ne sont-ils pas la preuve que l'instantané peut avoir force de vérité ? Et puis, comme tu cites les impressionnistes, permets-moi de te rappeler que ce sont bien souvent les œuvres qui ont été les plus provocantes en leur temps qui ont réussi à traverser les siècles et qui continuent de bouleverser des générations entières. Ces artistes de la provocation étaient-ils pour autant dans le mensonge ? Ils n'ont pas créé dans le but de heurter les sensibilités de l'époque, mais bien au contraire, ils ont travaillé leur art avec foi, afin que leur génie révèle au plus grand nombre une beauté longtemps interdite et refoulée car elle apparaissait comme un péché, par exigence d'éducation et de religion. Et puis, je trouve que c'est réducteur et bien dangereux de parler de vérité ou de mensonge dans l'art. De toute façon, c'est bien ce que je dis, tu ne fais que te contredire toi-même.

– Mais bon sang, ce n'est pas moi qui ai mis le sujet sur la table !

– Oui, il n'y a pas de quoi en faire tout un plat...dit Sam.

– Vous n'avez pas bientôt fini avec vos jeux de mots à deux sous ?

Comme le père et la fille se regardaient en chiens de faïence, Sam toussa pour s'éclaircir la gorge. Il fit mine d'ignorer leur "petit" différend et poursuivit son monologue :

– Je crois qu'on s'est éloigné du sujet. Je disais donc qu'aujourd'hui, les artistes n'hésitent plus à traverser ces frontières, et ils vont même jusqu'à s'essayer aux disciplines de leurs pairs...

– Ton « ami » a déjà fait le tour de la question. Tout ça n'a rien de nouveau. Coupa Judith.

– Les combinaisons, les mélanges se multiplient et révèlent enfin cette formidable palette de couleurs, cette harmonie entre les différentes

disciplines qui donnent des résultats vraiment éblouissants ! (Emporté par son enthousiasme, il remplit son verre et renversa du vin sur la table). Mais ce résultat n'a rien de surprenant car cette rencontre était pressentie, attendue. Ce qui serait intéressant, ce serait de l'appréhender avec un regard différent, c'est-à-dire qu'il faudrait remonter à la source de cette première rencontre, d'aller au contraire vers la dysharmonie, d'éprouver, compromettre, modeler toutes ces formes d'art entre elles, les encenser afin d'en dégager des formes nouvelles ! L'émotion ne grandirait pas non, on irait découvrir d'autres émotions !

– Pffiiou...! Siffla Judith, tu aurais dû faire du théâtre ! Mais où diable es-tu allé chercher tout ça ?!

– Ne vous en faites pas ma chère, ces propos n'engagent que moi comme vous dites ! Dit-il en vidant le verre de sa compagne.

– Ouais, j'ai un exemple parlant de ce que tu avances, dit Lou. Des « artistes » et même des chanteurs avalent de la peinture et vomissent sur des toiles ou sur scène. Quelle belle rencontre entre les disciplines, vraiment quelle réussite. Pour parler de dysharmonie, je te l'accorde, c'est une vraie réussite. Mais de là à créer de nouvelles émotions, tu me permettras d'en douter. Je serais curieux de savoir ce qu'en pensent Van Gogh ou Monet...

– Ca se vend pourtant à prix d'or. Dit Sam.

– Ah oui ? Et de puis quand est-ce un gage de qualité ?

– S'agit-il d'une forme d'abstraction ? Demanda Candice en novice.

– L'art abstrait va beaucoup plus loin que ce ramassis de conneries. L'art abstrait est beaucoup plus ambitieux que ces provocations qui sont à l'opposé même de l'art.

– Je reconnais qu'aller à l'encontre de l'harmonie est une approche on ne peut plus délicate et dangereuse, dit Sam.

– Oui, cette perspective ne me réjouit guère....Elle ne m'inspire que le chaos. Mais si j'ai bien saisi ton raisonnement, l'ambition serait en quelque sorte d'atteindre le point extrême de l'art sans jamais franchir son point de rupture.

– Tout à fait, dit Sam pour apaiser les tensions. Mais c'est un concept assez flou, dont la démarche m'échappe totalement. Et pour être franc, dégueuler des tubes de peintures sur une toile ne m'a jamais fait crier au génie.

Lou saisit au col la deuxième bouteille et remplit les verres en observant Sam du coin de l'œil.

– Enfin, pour en revenir à nos moutons, conclut Sam, il existe dans l'art comme dans la littérature différents genres et formes d'expressions, et je pense que chacun doit pouvoir y trouver son compte.

– En somme, tu me demandes d'être plus tolérant. Dit Lou.

– Tous les goûts sont dans la nature ! Dit Sam. Je n'y peux rien.

Ses propos partageaient Lou entre un sentiment de méfiance et de surprise. Il se demandait s'il n'était pas en train de se foutre de sa gueule. Sam fit tourner le

vin dans son verre et huma le bouquet. Il avait l'air satisfait. A son tour, Lou plongea le nez dans son verre.

– Champignon et un parfum de sous-bois. Il étudia Sam en attendant le verdict.

– Très juste. Tu as le nez fin. Dit Sam.

– N'essaie pas de m'amadouer. Dit le vieux.

– Je n'essaie rien du tout. Je pense seulement qu'il y a encore de bons auteurs de nos jours. Ils se font plus discrets qu'autrefois. Ce qui en soit, est plutôt une bonne chose. Ils ont mieux à faire que de s'afficher à la terrasse des cafés des quartiers chics. Ceux-là préfèrent composer avec la nature, vivre cachés dans le fond d'une forêt, au bord d'un lac tranquille...

Il hésita une seconde puis ajouta :

– Au fond, ils te ressemblent un peu.

Le vieux bondit de sa chaise. Judith en oublia un léger ricanement.

– Je t'en prie Sam ! Dit-il. Pas d'associations hâtives ! Et de quels auteurs me parles-tu ? De cette ribambelle d'écrivains qui se comparent à des artisans ? Qu'est-ce que cela signifie ? Aurait-on peur d'affirmer ses convictions ? Aurait-on quelque chose à cacher ? D'où vient donc ce besoin de se coudre dans les mailles des autres ? Aurait-on peur de se sentir exclu du tissu social ?

– Ils font seulement référence à leur méthode de travail... souligna Judith.

– Il y a pourtant de bons auteurs, se permit d'insister Sam.

– Sam a raison. Tu es vraiment de mauvaise foi, dit Judith.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit, précisa Sam.

– En tout cas, pour quelqu'un qui ne lit plus, je te trouve plutôt bien informé, dit Judith.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je ne lis plus ? Dit son père.

– Ta verve s'endiable dès que tu parles de littérature. On dirait que tu as un vieux compte à régler avec elle.

– Pas avec la littérature. Avec ces écrivains qui la rudoient comme une vieille femme dont le seul tort est d'avoir eu les plus beaux amants du monde. Voilà, comme tous ces braves sont morts, c'est à la vieille qu'on fait payer le prix fort. On lui arrache par poignées ses cheveux blancs, on masque ses rides qui ne manquaient pourtant pas de charme, on troque ses pupilles rêveuses pour des agates sans relief. Sous prétexte que la jeunesse incarne la vie, on s'autorise à lui faire prendre un bain de jouvence.

– Lou je t'en prie ! Dit Judith qui craignait que ses propos n'affectent Candice.

– Pardonne-moi Judith...je ne suis qu'un imbécile. Mais c'est à peine s'il réalisa ce qu'il venait de dire. Oui, je ne lis plus. J'ai bien fait l'effort d'ouvrir quelques-uns de ces romans fraîchement parus et en vogue, mais c'est à chaque fois la même chose : après quelques pages, et parfois même au bout de quelques lignes, je me sens mis au supplice devant un tel dépouillement que j'en perds le goût de lire. Et d'ailleurs, j'en arrive

parfois même à perdre le goût d'écrire...Non, maintenant, je ne feuillette plus que la presse locale. Le bruit du papier journal a au moins le mérite de reposer l'oreille.

– L'idée de lui faire « prendre un bain de jouvence » comme tu dis, n'est pourtant pas si mauvaise, dit Sam.

– Bon sang, pourquoi, sous prétexte que les arts et tous autant qu'ils sont, la peinture, la musique, la sculpture, ont été modelés, pétris et défaites de leurs plus antiques fondations, la littérature devrait-elle subir le même sort? D'où vient un tel acharnement ? Ce qui s'applique et se vérifie pour les autres disciplines, à savoir qu'on peut les éprouver sans pour autant perdre en émotion, n'est peut-être pas vrai pour la littérature ! Peut-être que sans ses antiques fondations, la littérature n'est plus qu'un monument de ruines !

– Et la poésie ? Demanda Candice.

Sa voix avait coulé comme un timide filet d'eau sous la neige. Elle était assise au bord des pierres chaudes de la cheminée. Tout à l'heure, elle s'était éclipsée près du feu, ce qui n'avait pas échappé à l'œil de sa mère.

– La poésie, commença le vieil homme, est le chemin de pensées qui serpente entre les ruines de la littérature. Des pensées dans la sueur des herbes, des pensées qui tiennent dans des gouttes d'eau mais qui sauraient faire oublier la soif à tout un peuple. Au gré du vent, au gré de ses humeurs, elle éclabousse un nuage perdu sur l'aurore au-dessus des champs, un visage de femme qui traîne par-là et qui a le bon goût d'en sourire...Tu noteras, poursuivit le vieil homme en prenant une voix d'enfant, que si je ne parle de la poésie qu'au travers des images, c'est bien parce qu'elle n'est pas visible en ce bas monde...Pourtant, si elle n'appartient pas au réel, elle existe bel et bien : elle est l'âme nue que l'on habille, elle naît de notre fantaisie et prend corps dans notre imaginaire, cet imaginaire qui lui offre une possibilité telle de sublimer le réel, qu'il n'est guère difficile de lui accorder la vie. Elle naît dans le rouge des roses, elle naît de la guerre et des balles perdues, elle naît du chagrin d'une vieille qui regarde la mer ...elle vit dans le sang chaud des roses, dans la mort d'un soldat, tombé par amour pour la paix, elle vit dans les vagues qui reprennent les peines, en laissant repartir une femme et son jeune amant...Mais après tout, peu importe si la poésie se situe dans le réel ou dans l'imaginaire. Tout ce qui compte au fond, c'est de savoir qu'elle a le pouvoir suprême de magnifier l'existence, et ce pouvoir suprême de rendre la vie...

– Dans une nature morte par exemple, conclut Sam en cognant son verre contre celui de Lou.

– C'est de la magie, dit Judith avec une pointe d'ironie.

Candice passait ses mains au-dessus du feu. Ça lui faisait du bien toute cette chaleur. Elle avait écouté son grand-père avec attention, mais quelque chose l'avait troublée dans son discours.

– Mais tout cela ne présente-t-il pas un danger ? Demanda-t-elle.

Son grand-père eut un petit rire amusé.

– Non ma chérie, dit-il. Car la poésie ne prétend pas détenir la vérité. Elle ne cherche d'ailleurs pas à l'atteindre. Mais curieusement, comme ses intentions sont pures, comme sa démarche est saine et désintéressée, elle approche, et finalement libère, ce que les autres formes littéraires cherchent tant à apprivoiser.

– Je ne vous suis pas, dit Judith. A quel danger fais-tu allusion ? Demanda-t-elle à sa fille.

– Mais tu imagines, quelles conséquences cela aurait-il si le monde entier prenait soudain conscience que tout ce qu'il y a de plus beau et de plus vrai en ce monde n'est que le fruit de notre imagination ? Dit Candice.

Lou buvait du petit lait. Il souriait, les yeux tout écarquillés et tendus vers Candice qui, décidément, faisait preuve d'une belle vivacité d'esprit. Elle était un peu éprouvée maintenant, sa voix s'était éteinte avec le soir. Entendre cette fillette malade faire preuve d'autant d'à propos forçait son admiration.

– Vous ne croyez pas que c'est déjà le cas et que le monde ne fait que se voiler la face ? Dit Sam. En tout cas, si je suis bien conscient d'une chose, c'est que le chapon qui était là sous mes yeux n'était pas le fruit de mon imagination. Il n'avait plus rien à ajouter et commençait à se lasser du sérieux de cette discussion.

– Et si tu allais prendre l'air pour digérer un peu ? Lança Judith. Elle était un brin irritée par le comportement de Sam, mais surtout agacée de voir le sourire qu'arborait son père.

– 'Pas une mauvaise idée, dit-il sans se démonter.

– Je t'accompagne, dit Lou.

Les deux hommes sortirent, sans prendre le soin de se couvrir. Ils descendirent la pente en suivant la lézarde de neige et pissèrent au beau milieu du pré en regardant le ciel. C'était blanc, éclaté et brillant. Un vrai rideau d'étoiles qui cachait forcément quelque chose. Mais les deux hommes avaient les pommettes bien remontées et s'en souciaient comme d'une guigne. Le vieil homme, un peu grisé par l'alcool, prit même le parti d'en sourire : il s'amusait comme un gosse à cligner des yeux. Vraiment, c'était une belle nuit de Noël. On entendit un froissement familier dans la neige. Sam se retourna et vit le fouet de loutre de Caçador qui battait le capiton de neige. Le chien s'approcha des deux hommes, renifla le sol et se soulagea.

– Nom d'un chien, s'écria le vieux, c'est qu'il va me pisser sur les bottes !

Il lui botta l'arrière-train et l'animal alla faire ses besoins ailleurs. Sam se lava les mains dans la neige et se mit à examiner Caçador.

– Vraiment curieux cet animal. Toujours aussi bon chasseur ? Dit-il pour plaisanter.

– Tu parles. Il a peur des campagnols ! Dit Lou.

– Vraiment curieux cet animal. Dit Sam.

– Enfin, je dois admettre qu'il n'y est pour rien, dit Lou. Il y a beau temps que je ne sors plus mon fusil du râtelier. Je suis trop vieux pour ces jeux là.

– Pas trop vieux pour porter ta toque de chef. Je te laisserais bien encore quelques étoiles, dit Sam.

Il lui donna une tape sur l'épaule et remonta seul vers le chalet. Il savait que Lou apprécierait de se retrouver seul un moment avec son chien. Son discours sur l'art ne l'avait guère convaincu, mais il n'y pensait déjà plus. Combien de fois, sous l'emprise de l'alcool, n'avait-il pas lui-même développé des théories farfelues ou tenu des propos décousus sur tel ou tel sujet en étant incapable de s'en souvenir le lendemain ? Mais il s'étonnait de sa propre performance, ça n'était pas dans son habitude d'être aussi bavard. A cause de tous ces mois passés sans voir personne, à cause du vin rouge, sans doute. A présent, il souhaitait s'en remettre au silence. Il regardait May blanc, ce pan de montagne qui blanchissait dès les premières neiges et qui dans sa transparence lui laissait voir son passé, l'histoire qu'il n'avait cessé de revivre et réécrire. Il resta encore un bon moment en bras de chemise à défier le froid. Il claquait des dents et l'air glacé lui brûlait la face. Mais il aimait l'hiver, il aimait la neige et tout ce qu'elle recouvrait comme secrets. Parfois, il fallait même trouver une bonne raison pour rentrer.

– Tu t'es lavé les mains ? Demanda sèchement Judith.

– Blanches comme neige. Dit Lou en les retournant sous ses yeux.

Un disque de Franck Sinatra tournait sur le pick-up, une belle bûche avait été jetée au feu, et sur la table, une bouteille de Moulis dominait un plateau de fromages décoré d'un bleu au lait de montagne, d'un vache et d'un pur brebis. Le vieil homme tira sa chaise, s'assit à la place du patriarche, et la fin du repas s'immisça dans la nuit sans mauvaise surprise, sans que l'on ait grand-chose à en retenir. Judith adressa bien quelques remarques acides à son père sur ses manies de "vieille femme", comme l'idée que mettre un bout de charbon dans un frigo pouvait chasser les odeurs ou le houx les mauvais esprits, mais il y avait décidément trop d'étoiles au-dessus du chalet, trop de lumière et de chaleur dans le foyer pour que le père ou la fille ait à cœur de rallumer un brandon de discorde. On débarrassa la table et servit le dessert. La famille, encouragée par l'appétit de Sam, se mit d'accord pour entamer la bûche de Noël mais le vieux se contenta de quelques quartiers d'orange. Puis une parenthèse resserra tout le monde autour de la table : l'horloge sonna les douze coups de minuit, un bouchon de champagne sauta d'une bouteille et des flûtes tintèrent en réveillant un bruit de cristal. Lou se leva de table, plaça le petit Jésus dans la crèche – ce qui lui valut un petit rire sec de sa fille – et invita ses convives à finir la soirée là où elle avait commencé, près du feu. Le sapin était allumé, les guirlandes brillaient comme des chenilles d'or et de diamant piquées dans les aiguilles. Les cadeaux étaient au pied de l'arbre, enveloppés dans le papier glacé qui brillait vers les yeux mais Lou avait décidé qu'on ne les ouvrirait pas avant le lendemain matin. Il faisait bon autour du feu, presque un peu chaud mais c'était bien pour Candice. On but une dernière tasse de café ensemble et les hommes attendirent que la jeune fille monte se coucher pour allumer un cigare. On bavarda jusque tard dans la nuit dans le demi-cercle de lumière. Puis on conclut la soirée en convenant que ce serait une bonne idée d'aller skier le lendemain après-midi si le temps était beau. Judith et Sam sortirent pour aller se coucher dans la chambre au-dessus du garage. Lou leur souhaita une bonne nuit et décida de rester devant le feu jusqu'à ce qu'il rende

l'âme. Les coudes aux genoux, il fuma la pipe en ayant une pensée pour Candice qui dormait comme un ange.

6

- Je ne comprends pas pourquoi maman te cherche toujours des noises.
- J'ai abandonné ta mère le jour de sa naissance...C'est une bonne raison pour m'en vouloir, tu ne crois pas ? J'étais un beau salaud à l'époque. Ce n'est pas parce que j'ai les cheveux gris qu'il faut se méprendre sur mon compte.

Candice et son grand-père étaient étendus dans des transats au soleil, sur la terrasse du bar-restaurant de la station de ski du Hautacam. Le ciel était bleu liquide, comme une mer d'huile renversée par un jour de grand calme, et le soleil tapait fort, assez fort pour qu'on le sente plus proche. L'oeil de Dieu. C'était ainsi que Lou le nommait, parce qu'il ne connaissait aucun homme capable de le regarder en face assez longtemps sans avoir les larmes aux yeux ; ses larmes qui le renvoyaient au trouble de sa propre existence, qui le renvoyaient à ses péchés et son indéniable imperfection qui lui faisait courber l'échine. Alors l'ignorance est belle – et l'on serait tenté de s'y résoudre – quand elle nous laisse croire que c'est l'altitude, ces mille cinq cents mètres gagnés sur la mer, qui nous rend le soleil plus proche. Une mèche blonde sur le côté, Candice ôta ses lunettes de soleil et l'interrogea du regard.

- Ta mère ne me l'a jamais pardonné. Dit-il. Il fut un temps où je buvais pas mal et...(Soudain, il devint muet, croyant que Candice le regardait avec un sourire feint). Tu es au courant, n'est-ce-pas ?
- Et après ? Y aurait-il anguille sous roche ? Oui, maman m'a tout raconté...(Elle s'allongea, remonta ses lunettes en guise de serre-tête et fit

mine de vouloir prendre un bain de soleil). Maintenant, si c'est un sujet tabou...

Lou tassa le tabac dans sa pipe avec son pouce. Il gratta une allumette pour allumer le foyer et tira à plusieurs reprises sur le bec en lorgnant en direction de Candice. Il était un peu désespéré, car il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à voir avec la jeune fille de la veille, plus rien à voir avec celle qui était demeurée silencieuse près du feu. Il lui semblait qu'elle avait vieilli en une nuit, qu'elle avait vieilli au point de lui rappeler ses face-à-face avec Judith. Qui était donc cette gamine qui le poussait dans ses retranchements ? Elle n'avait pourtant pas haussé le ton, ni pris l'attitude de sa mère ou abusé de ses railleries qui avaient le don de lui mettre les nerfs à vif. Non, c'était ce naturel, ce brin d'insolence dans sa voix de velours qui l'avaient décontenancé.

– J'ai abandonné Judith le jour où elle est sortie du ventre de sa mère. Dit-il comme s'il avait encore du mal à y croire.

Il appela le garçon et commanda un double vermouth sec. Candice le laissa seul à son silence. Lou se sentit un peu nauséux et traversé par un sentiment nuageux. Là-haut sur la crête, un aigle planait en dessinant un cercle et il le regardait sans le regarder, en se demandant comment le simple fait de dialoguer avec sa petite fille pouvait-il le projeter un demi-siècle en arrière et tourner en une véritable confession. Comment diable avait-il pu en arriver là ? Tout à l'heure, il en était encore à faire du ski en famille et n'avait d'autre souci que de goûter aux joies des premières descentes. – Dans le temps, Lou était un excellent skieur, aussi doué pour godiller en poudreuse que pour passer les piquets de slalom. « Vous allez voir mon dos. » Disait-il sans plaisanter aux paysans de la soulane avant de s'élancer avec eux sur les pentes. Ce qui se vérifiait souvent. Ce temps-là était bien révolu mais il avait encore de beaux restes. – Ils étaient partis sur le tard, après avoir fait la grasse matinée et pris un petit déjeuner copieux pour prendre des forces. La montagne était splendide, baignée de soleil et la neige était excellente, une vraie neige de cinéma. Soixante dix centimètres recouvraient les pistes, ce qui n'était pas rien pour cette station de moyenne altitude qui offrait beaucoup de soleil. Avec tout cet or blanc, on pouvait voir venir et rêver d'une belle saison. Certes, on trouvait toujours quelques détracteurs pour souligner qu'on avait vite fait le tour du domaine : à peine neuf ou dix remonte-pentes, et pas de piste noire pour les amateurs de grand frisson. Mais il y régnait une ambiance bon enfant, et l'ensoleillement, les forêts de sapin sur les pentes du Naouit, le balcon avec vue imprenable au-dessus de la vallée, le secret de la cabane en bois cachée dans la sapinière qui longe la piste verte des Isards – qui ne sera désormais plus un secret pour personne – remplaçaient tout. Oui, à Hautacam la neige faisait parfois faux-bond au beau milieu de la saison ou n'était pas toujours au rendez-vous pour les vacances de Pâques. Mais comme qui disait, pendant que les autres montaient en fin de saison pour aller skier à l'ombre et sur les cailloux, ici, avec à peine dix centimètres et une bonne luge en bois, on pouvait faire quelques glissades sur les prairies d'hiver sans risquer de se casser une jambe. Sinon, on pouvait toujours aller pique-niquer au bord du lac d'Isaby et farnier au soleil en attendant d'y pêcher de belles truites.

Lou avait donc tiré quelques satisfactions de cette journée : il avait éprouvé de bonnes sensations sur ses planches et pu faire montre de tout son talent malgré son bel âge. Mais, à dire vrai, il s'en souciait comme d'une guigne. Il avait passé l'âge de frimer et n'en était plus à se soucier de savoir si son style avait encore du succès. Il avait eu d'autres chats à fouetter : malgré les objections de sa mère, Candice avait tenu à chausser les skis pour faire quelques descentes – elle avait éprouvé une belle émotion en attrapant sa paire de skis Rossignol dans la cave – et le soleil et la neige l'avaient mis en confiance. Mais vite essoufflée et sans condition physique, elle fut incapable d'éprouver du plaisir à skier. Obstinée et fière comme sa mère, elle mit une belle énergie à camoufler sa fatigue, n'hésita pas à puiser dans ses réserves et à faire montre d'un bel orgueil, au grand dam de Judith qui lui suppliait d'aller se reposer. Elle balayait ses remarques d'un revers de la main et lui passait devant en envoyant une grande gerbe de neige. « Cette petite a de qui tenir », se disait le vieux qui multipliait les pauses sous prétexte que tel ou tel endroit offrait un point de vue imprenable sur la chaîne. Rattrapée par la réalité, multipliant les chutes et les glissades, Candice finit par rendre les armes et jeter ses bâtons et ses skis en signe de dépit. Une nouvelle fois, il lui fallait se rendre à l'évidence : elle était malade. Une nouvelle fois, cette cruelle vérité lui était jetée comme un masque au visage au cas où elle aurait voulu être seule et respirer un moment. Mais le mal était là, et à dix-huit ans, il faut avoir beaucoup de cran pour garder ce nœud bien serré dans la gorge et montrer bon profil. Son grand-père, voyant qu'elle était au bout du rouleau, avait détendu l'atmosphère en prétendant qu'il avait « passé l'âge de faire le guignol » et demandé si « quelqu'un était partant pour aller regarder les débutants se prendre des luges devant un bon chocolat chaud. » Sur quoi Candice avait esquissé un sourire et simplement levé la main.

Lou fit tinter le cube de glace dans son verre. Il examina le liquide doré au soleil en convenant que, décidément, il avait le don pour s'attirer les ennuis. Il avait suffi que Candice lui dise une phrase, – qui n'exigeait d'ailleurs aucune réponse – pour qu'il se mette dans une situation embarrassante. Qu'elle était loin sa prouesse du matin qui l'avait vu faire d'une pierre deux coups : ramener Candice à la raison et gagner l'estime de sa fille. Il lampa son alcool et regarda les paysages traversés de ciel bleu en montrant un visage vacant. Impensable qu'un simple ciel bleu puisse tourmenter un homme ; et pourtant, à le voir, on devinait que l'azur était pur comme si le ciel s'était foutu le camp, que les branches des sapins ployant sous la neige lui pesaient aux épaules. Il ne se sentait plus en sécurité autour de la table, plus tout à fait à sa place ; et la foule, qui n'était tout à l'heure qu'un monde de silhouettes et de chuchotements, penchait vers lui comme une ombre indiscreète et bruyante, comme si elle avait prêté une oreille et découvert le pot aux roses. Honteux et pétri d'angoisse, il quitta momentanément la terrasse pour aller consommer au bar.

Candice s'était endormie au soleil. Elle en avait presque les joues roses et un sourire sur les lèvres quand il se pencha sur elle, un verre neuf dans la main. Comment ce visage d'enfant pouvait-il jeter une ombre sur une journée si lumineuse ? Il posa son verre de vermouth sur le bois de la table et fit un bref

aller-retour au parking. Peu après, il tira une couverture sur les épaules de la petite, – couverture qui traînait toujours dans la malle du vieux Ford. Il avala une grande rasade de vermouth, la laissa couler lentement dans sa gorge et avisa Candice qui dormait bien au chaud. Il se sentait mieux maintenant, comme s'il l'avait désormais mise à l'abri de ses propres tourments. Car enfin, elle n'y était pour rien si le jour s'était voilé d'une ombre. Comment avait-il pu rejeter la faute sur elle ? Y était-elle pour quelque chose s'il avait commis l'impardonnable ? Qui d'autre que lui avait quitté sa fille quand elle ouvrait les yeux à la vie ? Si tout le monde était au courant, ne l'avait-il pas bien cherché ? Il essuya son verre et s'allongea sur la toile du transat qui avait pris le soleil. C'était bon de sentir cette chaleur dans le dos. Il décida que ce ne serait pas une mauvaise idée d'essayer de dormir un peu. Ca l'aiderait à penser à autre chose, à autre chose ; à autre chose que quoi, il n'en avait pas la moindre idée tandis qu'il fermait les yeux pour essayer de se détendre. Dans l'obscurité, il entendait les cannes du tire-fesses qui s'entrechoquaient, la neige qui faisait un bruit froissé sous les après-ski et un vent de paroles qui passait par bourrasques sur la terrasse. Etourdi par les propriétés aromatiques du vermouth, Lou finit par se laisser aller et glissa doucement dans le sommeil. Il avait enfin le sentiment de profiter d'une trêve. Ses conflits internes se dissipaient dans les vapeurs d'alcool et les bruits du dehors prenaient à son oreille une dimension sourde et intime qui...« HOU ! HOU ! OH ! OH ! » Lou se réveilla en sursaut et se raccrocha in extremis à la toile pour ne pas se casser la figure. Il se redressa en se tenant la nuque. Il avait manqué de s'attraper un méchant torticolis. Judith se tenait campée devant lui de l'autre côté de la palissade.

– Je te fais de grands signes depuis dix minutes ! Tu étais encore dans la lune !

– Chut ! Grogna son père en lui faisant signe de se taire. Elle dort...

Judith se mordit les lèvres en masquant sa bouche d'une main. Elle baissa aussitôt d'un ton.

– Tout se passe bien ? Comment va-t-elle ?

– Sacré non d'une pipe ! Tu ne pourrais pas me faire confiance ? Ne serait-ce qu'une seule fois ? Je t'ai dit de ne pas te faire de souci et que je veillais sur elle.

– C'est ce que je n'ai eu de cesse de lui répéter... Soupira Sam en levant les yeux au ciel.

Judith était de bonne humeur. C'était le soleil, c'était le ciel bleu sur la neige ; c'était Candice qui souriait en dormant, le visage à la lumière.

- Allez, foutez-moi le camp d'ici et allez profiter du domaine ! Dit Lou.

Judith traita son père de "vieux bouc" – insulte qu'il fallait entendre comme un signe d'affection – et lui souligna, en rajustant son bonnet, qu'ils redescendraient pour le thé. Lou les salua d'un geste de "bon vent" et se laissa cueillir par le soleil. Il croisa les mains derrière la tête et s'allongea dans son transat. Il ferma les yeux tandis qu'une odeur tiède de café lui passait sous le nez. C'est toujours l'heure du café pour quelqu'un. Mais le vieil homme, soucieux de se plier aux exigences du silence, s'effaça dans le profil des

chaises longues et s'endormit, comme à son plus jeune âge, avec un filet de bave qui coulait dans sa barbe. Et il fit un rêve délicieux :

Dans le crépuscule du matin, la plage est très belle, à peine zébrée par les mouvements du vent, oubliée comme un poème écrit à l'arme blanche. Il est encore trop tôt et le jeune homme a un peu de temps devant lui. Assis au sommet de la dune, il laisse son regard dériver sur la mer argentée. Tout un coin du ciel est mauve et les premiers jets de soleil scintillent sur les pylônes figés du remonte-vague. C'est l'arrière-saison mais bientôt le soleil chauffera l'eau et le remonte-vague tournera en silence tandis qu'en ondes bleues, l'océan s'éveillera. Ce paysage de mer et de sel s'étend à perte de vue mais il le connaît bien, si bien qu'il tient comme une carte postale pliée dans sa poche. Alors il plisse les paupières, esquisse un sourire et prend plaisir à écrire en pensées. Pour cela, il peut s'inspirer des parfums que l'été a oubliés sur le rivage. Mais lorsqu'il rouvre les yeux, il reste bouche bée devant le spectacle que le paysage lui propose : des arrières-fleurs poussent à vue d'œil sur le sable et une femme aux cheveux de jais et aux jambes serties d'écailles sort de la mer. Des bourgeons rouges et roses éclosent sur la plage comme un feu d'artifice tiré en plein jour tandis qu'elle s'avance sur la grève. Il saisit sa planche sous son bras, descend la dune en courant et se faufile à travers les fleurs épanouies. Il court toujours plus vite, aveuglé par ses écailles brillant dans la lueur du matin. A bout de souffle, enfin, il atteint la mer mais il n'y a plus qu'une ombre blanche qui plane au-dessus des vagues vertes. Il virevolte, couvert de sueur, et les plantes ont disparu pour faire place à un désert de sable. Comme il est homme de la terre, il refait le même chemin. Depuis la dune jusqu'à l'eau. Suit des yeux ses pas encore frais sur le sable éclaboussé. La plage, que les goélands argentés survolent en paix, se sent meurtrie par un réveil si douloureux. Pétrie d'orgueil, elle rejoint le lit du rivage où les traces encore fraîches du jeune homme viennent fondre sous les langues de mer océanes. Comme il est homme de la terre, il voudrait bien comprendre. Mais il ne peut résister plus longtemps à l'attrait que présentent les paillettes de soleil, enluminées comme des étincelles sur la grande bleue. Elles brillent comme une robe d'écailles, éclairent le champ de ses interrogations au point de le troubler. Il comprend alors qu'il est en présence de la plus belle femme qui soit. Sublimée par la grâce, elle s'étend jusqu'à l'horizon. A l'est, à l'ouest et le traverse plein sud. Si heureux d'avoir enfin trouvé la source, il puise à pleines mains dans l'eau de son corps et se rafraîchit le visage. A présent, tout est clair. Alors il remercie le ciel qui lève le voile sur sa nudité et n'oublie pas le soleil qui brasse les volants de sa traîne de cristal. Comme tout homme, il a enduré bien des épreuves jusque-là. S'il n'a pas toujours été de taille, il a essayé de les affronter dignement. Désormais, il se sent bien. A la fois comblé et rendu au point de non-retour. Il regarde et écoute. C'est parfait. La poulie couine dans le silence du matin et sa planche est depuis longtemps à la dérive, brassée par le flux et le reflux. Il la tire de l'écume et s'en va avec elle sous son bras jusqu'au remonte-vague. Il s'avance d'un pas confiant dans l'eau laiteuse, saisit le cordon qui descend du câble et le fait coulisser dans l'anneau placé à l'avant de sa planche. Allongé sur son surf, il sent une vieille

douleur et son dos s'envoiler comme de l'acier trempé. Mais il l'oublie et se laisse remonter vers le large où il est impossible de distinguer le dernier pylône. Il se retourne une dernière fois et abandonne un vestige de sourire : de nouveau, les fleurs éclosent et les bourgeons rouges et roses s'éparpillent avec panache sur la plage ensoleillée de mille feux. « Ce sera un feu d'artifice mon amour. »

Le vieil homme sentit son corps tanguer sur l'océan qui se poudrait d'un voile blanc. Il sortait mollement de son rêve et ses yeux cherchaient désespérément un point de repère tandis qu'on le tirait par la manche.

– Neige... Balbutia-t-il.

– Lou, réveille-toi...

Il écarquilla les yeux et aperçut le remonte-pente qui ne fit que le troubler davantage.

– Bon dieu, où suis-je ?

– Grand-père, allons réveille-toi. Tu rêvais... tu parlais en dormant.

– Ah ? (Il se frotta les yeux et reprit lentement ses esprits). Je t'ai réveillée ?

– Non non, ce n'est pas ça... Dit-elle.

– Quoi donc alors ? (Il se mit sur les coudes et guigna alentour. Il croisa le regard réprobateur de la table d'à côté). Et de quoi parlais-je pour mériter un tel mépris ? Dit-il sans quitter des yeux ses voisins.

– De « feu d'artifice et d'amour. » Je n'ai pas tout saisi...

– Eh bien je comprends que l'on fasse des yeux de merlan frit ! Lança-t-il tout haut. (Ses voisins de table tournèrent la tête).

Il s'allongea dans son transat. Il était d'humeur maussade, mal réveillé. Son justaucorps était couvert de sueur et il se sentait mal à l'aise dans ses habits chauds et humides. Il regrettait qu'on l'ait tiré du sommeil. Il ferma les yeux pour retrouver son rêve, ce goût léger du mensonge. Mais l'océan, le soleil et le remonte-vague avaient fondu dans leur époque : en toile de fond, il n'y avait plus qu'une plage de silence, une obscurité sans forme ni couleur, ni blanche, ni noire, une immensité nue, l'absence à perte de vue. Il regarda aussi loin qu'il lui était permis de voir et à force de vouloir, à force d'exercer sa mémoire, celle-ci finit par lui jouer un bien vilain tour : un point, un cercle, un être, le visage de Neige s'ouvrit comme une fleur, avec ses longs cheveux de jais tombant à la tige de la nuque et ses grands yeux jeunes et verts vibrant au comble de la vie, avant qu'elle ne s'étiolle et dépérisse pour le regarder comme elle l'aurait fait aujourd'hui, avec ses yeux gris et crayeux, avec ses cheveux blancs arrachés par poignées. Lou fut si remué par la douleur de cette image qu'il fût incapable de bouger. Il resta figé sur son siège, comme un qui se voit doucement enfoncé d'un poignard et mourir à petit feu. Mais sa petite fille eut vite fait de l'extirper de sa torpeur :

– Neige... souffla-t-elle avec la même candeur que le vent dans une brassée de feuilles.

Et cela fut du plus bel effet sur le vieil homme qui se redressa comme un I. Sans colère, il la dévisagea comme un animal blessé. Ses yeux rougirent, se remplirent de larmes et Candice se sentit rouée de fatigue tout à coup, accablée

par sa bêtise et ce regard qui lui jetait en miroir le reflet de sa honte. Pour sauver la face, elle s'arracha à son fauteuil et se leva d'un bond.

– Je vais commander quelque chose, dit-elle. Tu prends quelque chose ?

Mais il ne répondit pas. Elle partit vers le bar sans demander son reste. Elle s'en voulait de n'avoir pas su retenir sa langue. Elle l'avait fait souffrir, et elle l'avait fait sciemment. Pendant ce temps, Lou fixait le ciel et se perdait dans cette infinité au point d'oublier qu'il était là, étendu dans sa chaise longue. Il buvait ce bleu des yeux, et à le voir, on aurait dit que le ciel coulait dans ses veines. Mais il n'éprouvait aucune émotion particulière, ne portait aucun jugement sur le monde : ces paysages, ces hommes ne lui inspiraient plus rien. Ni amour, ni mépris. Il les regardait maintenant avec un parfait détachement comme s'il avait fait deuil de cette vie.

Il revint à lui un peu plus tard, rattrapé par le bruit de la vie et des enfants qui couraient entre les tables. Il aurait alors voulu que les neiges reviennent aux ruisseaux qui serpentent l'été sur les prés, que la foule s'en retourne aux flots des vallées, qu'il ne reste plus rien que les prairies d'estives et les vaches aux regards innocents. On entendit des glaçons tinter dans des verres. Candice revenait du bar avec sa commande. Elle lui tendit un verre à cocktail en lui montrant son plus beau sourire. Lou, en voyant ses traits blancs et cireux et le mal qu'elle se donnait pour cacher son embarras, décida aussitôt de revoir son jugement à la baisse. Il considéra la fatigue, le lourd traitement qu'elle prenait pour combattre la maladie et décida de classer l'affaire. Il convint à part lui qu'il n'éprouvait en aucune façon de la pitié pour elle mais bien de la compassion. La pitié est un sentiment trop lourd pour l'accorder vraiment à ceux que l'on aime. Il prit son verre et lui retourna son sourire.

– Un cocktail ?

– Un "poet's dream". Bénédicte, vermouth, gin.

– Tu me prends par les sentiments. (Lou déglutit une gorgée en avisant Candice du coin de l'œil). Et un zeste de citron... Je tâcherais de l'oublier car je crois que j'aurais vite fait d'y prendre goût.

Candice posa une fesse au bord de la toile et se tourna vers son grand-père. Ils restèrent un moment sans rien dire, dans un silence qui n'avait rien de complice. Elle sirotait son Perrier-menthe mais finit par trouver le silence pesant. Elle éprouvait le besoin de parler, de dire quelque chose, n'importe quoi pour en sortir :

– A quoi penses-tu ?

– Hmm ?... à rien.

– Tu as toujours l'air d'être perdu dans tes pensées. Dit-elle avec un sourire dans la voix.

– Je ne suis qu'« un contemplateur qui prend les yeux du monde pour tourner les choses à son avantage. »

– C'est-à-dire ?

– Pas la moindre idée... ta mère... hmm... c'est ta mère qui m'a dit ça un jour... hmm... 'serais tout de même curieux de savoir d'où elle a bien pu tirer cette phrase... hmm... jamais eu moyen de le savoir....

Lou buvait, parlait dans sa barbe et s'adressait à lui-même comme aux plus beaux soirs d'été passés sur sa terrasse. Il pérorait sur un ton chaotique et décousu si bien que la suite de ses propos – qui ne serait d'aucun intérêt – ne mérite de figurer ici. Candice l'écoutait faire un brin de causette avec le vent et ce vieux bonhomme l'attendrissait. Elle le trouvait à la fois ridicule et charmant. Un sourire emplit son visage, elle le cacha dans ses mains, essaya de penser à quelque chose de triste mais c'était couru d'avance. Il y avait eu décidément trop de tension pour ne pas s'abandonner : elle fut prise d'un terrible fou rire. Lou se ressaisit aussi sec en prenant un air gourmé qui ne lui allait pas du tout. Mais il n'était pas vieux au point d'avoir perdu tout son sens de l'humour. Au contraire, ravi de constater que toutes ses simagrées connaissaient un franc succès, il prit un malin plaisir à multiplier mimiques et singeries en tout genre. Bien sûr, à force de faire l'andouille, il fut à son tour saisi d'un fou rire foudroyant. Les joues rouges, les yeux pleins d'une joie humide, Candice lui pria de l'excuser sans pour autant être capable de terminer sa phrase tellement elle riait, tellement il en rajoutait en riant à gorges chaudes et en balayant d'un revers de la main les messes basses et les commentaires outrés des tables voisines. Dans un coin de la terrasse, il y avait pourtant une vieille femme qui buvait un chocolat chaud à une table au soleil et qui pensait autrement. Elle était belle et avait des cheveux fins comme des fils d'argent, des cheveux qui n'auraient sûrement pas laissé Lou indifférent s'il l'avait remarquée. C'était une inconnue, une vieille femme qui se tenait à distance. A sa manière, elle faisait partie de cette scène qu'elle suivait d'un oeil éclairé : elle profitait du spectacle derrière ses lunettes de soleil et son visage rayonnait de bonheur à les voir comme ça tous les deux. Oui, elle trouvait ça beau et un brin rassurant, si bien qu'elle prit le parti d'en sourire. Lou souffla un grand coup et fit quelques étirements pour recouvrer son calme.

– Sacré non d'une pipe, ce cocktail est détonant ! Il y a beau temps que je ne m'étais pas attrapé une suée pareille ! Dit-il en s'essuyant le coin des yeux. Je crois que ça ne serait pas une mauvaise idée d'aller en chercher un autre, j'ai le gosier sec comme un fêtu de paille !

Pour se donner bonne conscience, il demanda la permission à Candice d'aller commander, avant de naviguer à l'estime jusqu'à la porte du bar-restaurant.

Après un bon quart d'heure, il revint en promenant un sourire innocent, avec deux cocktails neufs dans les mains.

– Tiens, lampe cet alcool, ça te réchauffera.

Candice lui adressa un sourire. Elle avait déjà les joues roses, c'était le soleil.

– Lou, je regrette, j'ai eu un geste déplacé tout à l'heure...

Mais son grand-père fit mine de ne pas avoir entendu. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il but une rasade et reprit :

– De quoi parlions-nous au juste ? Ah oui, de ce « contemplateur qui prend les yeux du monde... » Dit-il en redevenant magnifiquement sérieux.

– « ...pour tirer les choses à son avantage. » Ajouta Candice qui dut faire un bel effort pour ne pas pouffer de rire.

– Oui, dit le vieux, je dois bien reconnaître que le sens de cette expression m'échappe... Elle m'inspire vaguement l'image d'un jouisseur, d'un homme qui, d'une certaine manière, détourne la réalité au profit de son imagination : étant donné qu'il perçoit la réalité comme une épreuve et qu'il n'a pas la force de lutter, il refuse le combat et choisit la fuite. Il s'approprie un jardin qui n'appartient qu'à lui-même, l'imaginaire, où personne ne viendra contrarier la solitude et l'infinité qui le berceront dans une harmonieuse illusion.

– L'imaginaire, l'infini, voilà bien le refuge des poètes. Dit Candice.

– La réalité est une aire de jeux étouffante et bien trop étroite. Dit-il pour corroborer ses propos. Sur ce point, ta mère a raison quand elle dit que je n'ai « pas les pieds sur terre », et je trouve ça même plutôt flatteur. Mais je t'avoue que je suis assez déçu qu'elle puisse m'associer à cette idée d'appropriation, « prend », « avantage », cela me gêne. Si j'ai bien le sentiment d'être un contemplateur, je ne regarde pas pour autant le monde d'un œil intéressé, mais bien au contraire, avec détachement et distance, sans rien prendre, sans rien toucher. Je suis déçu, mais pas vraiment surpris de lui renvoyer cette image...

Il jeta la paille de son cocktail et but un grand coup en renversant la tête en arrière. Candice l'étudiait d'un air amusé. Elle se demandait d'où venait ce changement de ton radical et le sérieux de cette conversation mais elle décida de se prêter au jeu et l'écouta avec attention :

– A mon avis, ce qui serait intéressant, ce serait de savoir *comment* ce « contemplateur » s'y prend pour regarder un paysage de montagne, le visage d'une femme, ou que sais-je encore.... Oui, *Comment* regarde-t-il ? Doit-il regarder en profondeur ou s'en tenir à la surface ? (Lou fouilla dans sa barbe et poursuivit sans lui laisser le temps de répondre). Eh bien, si je suis cet homme, je préfère m'en tenir à la surface. Certes, la tentation est grande de creuser en profondeur, d'aller au cœur des âmes car on pense pouvoir en percer le mystère et le secret. On pense que là se trouve la vérité ... à tort.

Candice l'observait avec une moue prononcée.

– Tu es déçue, n'est-ce-pas ? Demanda-t-il.

– Entendre un poète dire qu'il s'intéresse davantage à la surface plutôt qu'à la profondeur des choses est assez déroutant.

– N'est-ce-pas... Mais c'est dans l'air du temps, la profondeur. Tout le monde espère y trouver les réponses. Belle erreur. Je préfère admirer tout ce qui traîne en surface, contempler un sommet enneigé sans chercher à connaître la noirceur du rocher, je préfère passer sur le paysage d'une femme et m'en détacher. C'est une attitude de fuyard, me dira-t-on. Possible, mais grand Dieu, qu'à-t-on à gagner à toujours vouloir percer le cœur des âmes ? Ne dit-on pas que « les yeux sont le miroir de l'âme » ? Pourquoi ne pas se résoudre à son reflet ? Et puis, je vais te dire,

lorsqu'on y regarde de plus près, le monde n'est plus aussi beau qu'il paraît.

– Je ne te savais pas d'une nature aussi sombre, et encore moins résigné à la légèreté de l'apparence.

– Candice, s'empressa-t-il de corriger, je ne suis pas pour autant de ceux qui ne s'intéressent qu'à tout ce qui est superficiel. Il ne faut pas tout confondre. Aujourd'hui, on a vite fait l'amalgame entre surface et mensonge, entre profondeur et vérité. C'est un raccourci dangereux. Crois-moi ma chérie, en profondeur, il n'y a que les ténèbres et l'obscurité. C'est en surface que se trouve la lumière. La lumière jaillit t'elle des ténèbres ? Non, elle jaillit d'une source d'en haut, d'une source qui vient du ciel. La vérité n'est pas dans les ténèbres, elle est là, devant nos yeux, tout autour. Je te le demande, aurait-on un quelconque « avantage » à regarder dans les ténèbres ?

Elle se contenta de hausser les épaules. Lou s'accorda une pause, le temps de s'envoyer une autre gorgée. Mais il n'en démordait pas, comme s'il se trouvait quelqu'un pour réfuter ses arguments :

– Il y a, qu'aujourd'hui, on ne sait plus *comment* regarder. On sait plus *comment* s'y prendre... Répéta-t-il.

– Tout à l'heure, tu disais « aborder, contempler les paysages avec détachement. » Que voulais-tu dire par-là ? Lui demanda-t-elle pour qu'il change de disque.

– Eh bien justement, c'est très simple, au lieu de me projeter dans les paysages, au lieu d'essayer de m'immiscer dans leur âme et d'aller en profondeur vers cette soi-disant quête de vérité, je m'éloigne, me jette en arrière, avec la nuée d'impressions que j'extraits des paysages. Tu vois bien que je ne me cantonne pas à la surface...

– Finalement, tu ne crois pas ce que c'est du pareil au même ?

Candice buvait son cocktail à la paille en se demandant si son grand-père, en allant commander au bar, n'avait pas profité de l'aubaine pour vider quelques verres. Il semblait un "brin" éméché et la suite de son invraisemblable discours vint confirmer ses soupçons :

– Pas le moins du monde ! Regarder avec détachement, mais c'est regarder avec pudeur, c'est laisser les âmes en paix, c'est rendre aux corps leur liberté ! C'est vivre et voir avec ses yeux, à l'abri, dans son intimité ! C'est vivre une expérience intime, intérieure, mais il faut savoir faire preuve d'une belle patience pour approcher cet univers. C'est tout un apprentissage... Tu veux connaître ma méthode ? Eh bien voici de quoi il en retourne : d'abord, il y a ces impressions qui me viennent des paysages et qui volent comme des poussières autour de moi, puis il y a mon imagination, pareille à un vieil esprit qui paresse, qui s'éveille et se promène parmi ces étincelles de lumière qui lui font visiter un monde de couleurs, un monde où les frontières et les limites se perdent dans un flou artistique, dans une distance infinie. C'est un monde où l'abstraction fait force et aplanit l'émotion, toutes les émotions en un sentiment de paix. Mais il s'agit d'une paix si différente de cette apathie qu'on appelle paix

ici-bas. Et enfin, lorsque le vent sème ces poussières sur le sol, je retombe avec elles et mon esprit devient fertile. Fertile, au sens que c'est dans le souvenir de cette apesanteur que je trouve mon point d'équilibre et où je reste longtemps à contempler l'âme des paysages.

Candice resta un moment sans voix devant ce vieil homme saoul et sincère. Elle n'en douta pas une seconde. Elle ne connaissait rien de lui, ou si peu. Elle savait qu'il était poète, se doutait bien qu'il avait une manière bien à lui d'appréhender le monde, mais jamais elle ne se serait imaginée qu'il puisse être si seul : elle se disait qu'il avait dû terriblement souffrir par le passé pour s'être à ce point coupé du monde et de la réalité. Elle regardait son grand-père qui gesticulait, et ça lui faisait peine de penser qu'il ne vivait probablement que pour un monde qui n'avait rien de réel et qui ne trouvait sens que dans son imagination.

– Eh bien, il me semble que maman avait vu juste à propos de ce «contemplateur »...Et je pense maintenant savoir comment un poète regarde. Du moins, un poète comme toi.

Lou ne réagit pas. Elle ne voulait pas le blesser, mais elle ne pouvait garder plus longtemps ce qu'elle avait sur le cœur :

– Puis-je ajouter quelque chose ?

– Je t'en prie.

– Tu me promets de ne pas te vexer ?

– Je t'écoute.

– A mes yeux, si la méditation s'apparente à une contemplation en forme de rêverie, c'est une rêverie qui doit rester consciente et dans le cadre de la réalité. Aller en dehors ou au-delà de la réalité des paysages, contempler dans l'imaginaire, est une perspective qui me semble dangereuse car on perd tout du caractère originel, on s'éloigne, on se disperse au risque de perdre pied avec la réalité...

Elle préféra ne pas poursuivre plus loin son propos de peur de le heurter. Il se recula, comme pour mieux préparer sa défense. Candice avait pris une voix douce et intime qui l'invitait à prendre ses distances et à redoubler de prudence. Il était ivre et il le savait bien, il avait la tête en feu.

– « La seule réalité à laquelle on a jamais accès est celle que l'on constitue par soi-même⁹. »

Le vieux n'était pas mécontent. Cette citation volée à un des rares auteurs qu'il lisait encore était venue à point nommé. Il jaugea Candice et décida d'allumer sa pipe dans l'idée de savourer sa petite victoire. Mais c'était sans compter sur la répartie de Candice. Même si le gin commençait sérieusement à lui chauffer les tempes, elle se sentait encore tout à fait capable de lui tenir tête. Elle faisait seulement attention à modérer ses propos pour ne pas le froisser :

– Ce que je voulais dire, c'est que l'imaginaire, seul, ne peut être sain pour l'équilibre et le bien-être de l'homme. Tôt ou tard, quelque part, il doit être rattaché à la réalité. Si ce n'est pas le cas, les rôles risquent de s'inverser : la réalité finit par devenir une sorte de “paysage extérieur”, et

⁹ Citation de Jim Harisson dans “*La femme aux lucioles*”

l'imaginaire lui vole la vedette pour faire miroiter aux yeux de l'homme un monde illusoire et déformé qui trouve sa propre raison d'être. Mais c'est alors un mensonge pour l'homme qui s'y complâit, car il l'isole, lui vole ses repères, ou du moins, si l'en crée de nouveaux, c'est la perspective d'une plus grande solitude qui s'ouvre à lui. C'est un univers que personne ne peut comprendre et pénétrer, un isolement dangereux car il peut le conduire à sa perte et le mener à la folie, et ce, qu'il prenne ou non conscience de son égarement.

Le vieil homme tira quelques bouffées sur sa pipe pour gagner du temps. Bien que les sous-entendus de Candice ne purent prêter à confusion, il trouvait assez subtil qu'elle ait eu l'idée de ne pas l'attaquer de front. Mais il était surtout étonné d'entendre une gamine de son âge faire preuve d'une telle réflexion. Sans quitter sa pipe qui l'aidait à réfléchir, il tenta de tirer son épingle du jeu :

– Mais ne trouves-tu pas que la tentation est grande de s'y réfugier quand on sait que « tout ce qu'il y a de plus beau en ce monde n'est que le fruit de notre imagination » ? N'est-ce pas toi qui affirmait cette vérité pas plus tôt qu'hier ?

– Si notre imagination peut créer tout ce qu'il y a de plus beau, ne peut-elle pas aussi créer tout ce qu'il y a de plus laid ? Sais-tu ce que cela suppose ? Sais-tu ce qu'il se produit dès lors que les hommes pensent trouver la vérité dans tout ce qu'il y a de plus sombre ?

– Il faut toujours que tu aies le dernier mot.

– Simple déduction... Dit-elle en s'allongeant dans son transat.

Lou, un brin irrité par son assurance, ne put s'empêcher d'ajouter :

– Bon je te l'accorde, en ce monde il vaut peut-être mieux avoir les pieds sur terre qu'être un incorrigible rêveur pour réussir. Mais permets-moi d'insister sur un point : n'est-il pas fascinant que notre sensibilité, en partant de la surface des choses, en nous éloignant de cette "réalité" de chaque instant, s'en trouve magnifiée tandis que si l'on va vers la profondeur, vers cette quête de connaissance, notre sensibilité s'étiole ? Ne dit-on pas que la contemplation est « la Communion de l'âme avec Dieu » ? N'est-ce pas un devoir de s'en remettre au ravissement du mystère plutôt qu'à la maîtrise de la connaissance ?

Candice se disait que, décidément, son grand-père n'était pas à l'abri des contradictions. Mais elle n'était pas fâchée contre lui, elle n'en aurait pas eu la force. Elle oublia un soupir et ses yeux passèrent innocemment sur le visage d'un enfant. Cette discussion l'avait épuisée, elle ajouta un dernier mot avant de baisser les yeux :

– Voilà bien le chic des poètes : retourner une question en une énigme...

– Les poètes n'apportent que des réponses. C'est la plus belle offrande qu'ils peuvent faire à ce monde.

On échangea un sourire et trinqua avec des verres vides.

Le soleil était passé derrière le sommet du Cabalirros et la terrasse s'était vidée de ses hommes : les ombres n'intéressaient plus personne. Là-haut, sur la crête du Hautacam, une poignée de skieurs attardés profitait d'un autre coucher de

soleil. La neige était pourpre sur les sommets, et le vieux fumait la pipe en se raccrochant à ses dernières couleurs du soir comme s'il n'allait jamais plus les revoir. « C'est ainsi que l'on devrait regarder le monde », s'était-il souvent répété au cours de cette vie. « Comme si on n'allait jamais plus le revoir. » Mais l'avait-il vraiment fait ? Rien n'est moins sûr. ...

– Il fait frisquet maintenant, tu n'as pas froid ma chérie. Demanda-t-il sans quitter des yeux ses montagnes.

Candice s'était endormie. Seuls ses cheveux blonds dépassaient de la lisière de laine. On avait arrêté le dernier remonte-pente et c'était bon de fumer la pipe dans ce paysage de métal immobile. Un vent frais passait sur les tables, en soufflant quelques vagues de neige mauves sur les planches. C'était l'heure préférée du vieil homme, un moment qu'il ne tenait plus à partager qu'en silence. Quand les touristes s'agglutinaient sur les routes, il aimait rester sur la terrasse après la fermeture des pistes. Il restait là, à écouter tous ces craquements dans le bois et le vent qui lui parlaient mieux que quiconque. Mais le silence n'est jamais qu'un prélude aux nuisances, et si Lou en était parfaitement conscient, il n'eut pas le temps d'y goûter plus longtemps. C'est tout juste s'il eut le temps d'apercevoir le blouson rouge qui fonçait droit sur lui dans la position de l'œuf. Il se redressa dans son transat mais Judith sautait déjà de ses skis pour bondir vers la terrasse. Elle se précipita vers sa fille.

– Candice ! Réveille-toi, allons, réveille-toi ma chérie ! (Elle prit ses mains dans les siennes et les frictionna). Tu es complètement inconscient, dit-elle à son père. La laisser dehors avec un froid pareil ! Comment veux-tu que je te fasse confiance !

Candice se réveilla péniblement. Elle frissonnait et claquait des dents. Judith, soudain habitée par le doute, se pencha sur la bouche de sa fille.

– Souffle ? (Elle souffla). Non mais dis-moi que je rêve ! (Elle fustigea son père du regard). Elle a bu ? Bon sang ce n'est pas permis d'être aussi stupide ! Sam ! Aide-moi à la porter !

Mais Sam n'eut pas le temps de faire un geste que Lou se levait tout d'un homme, enroulait ses bras autour des genoux et de la nuque pour porter la jeune fille jusqu'au van. Il ne jugea pas nécessaire de demander à sa fille ce qu'ils avaient bien pu foutre pendant tout ce temps. Il savait de toute façon que ça n'y aurait rien changé : son sort était scellé. Judith pouvait lui dire ce qu'elle voulait maintenant, il s'en moquait. Non, il se trouvait tout simplement gauche avec cette enfant dans les bras, cette jeune femme qui faisait preuve d'un si bel esprit.

La vallée était plongée dans le noir. Des langues d'ombres léchaient maintenant les sommets. Le Ford Transit descendait mollement les lacets du Hautacam en longeant les prés et les forêts. Sur la montagne, on ne distinguait plus que le rouge des phares du van. C'était Lou qui freinait à l'entrée de chaque virage. – Un réflexe idiot des citadins qu'il imitait pour se passer les nerfs. – Il conduisait d'une main, sans regarder la route qu'il connaissait par cœur. La nuit était bleue claire mais il y voyait comme au beau milieu d'un brouillard à couper au couteau. Il avait envie d'un verre, envie de quelque

chose de fort pour balayer ce sentiment qui venait troubler l'image qu'il voulait malgré tout retenir de ce jour : une impression de netteté absolue, un monde dans lequel on pouvait lire le contenu et le contour de chaque forme sans être étouffé par le détail. Cette appréhension du monde était si pure et si nouvelle qu'il se doutait qu'elle ne pouvait être tout à fait de son ressort. Il jeta un coup d'œil sur la banquette arrière et adressa un sourire à Candice qui dormait. Il se disait que s'il avait été seul, il aurait peut-être aimé s'endormir au volant.

Judith était bien décidée à afficher un sourire factice jusqu'à la fin des vacances. Elle n'avait pas digéré ce qui s'était passé sur la terrasse du restaurant mais elle voulait bien reconnaître que son père y mettait du sien pour se racheter, du moins c'était ainsi qu'elle voulait voir les choses, car lui n'avait pas du tout le sentiment d'agir comme un qui a quelque chose à se faire pardonner. Candice souffrait, et il tenait seulement à lui changer les idées. Alors il l'emmena voir les rapaces au Donjon des Aigles de Beaucens, la porta au pied du cirque de Gavarnie, lui fit goûter la fraîcheur des cascades du Pont d'Espagne, et comme récompense à tous ses efforts, il l'invita à déguster les célèbres berlingots¹⁰ de Cauterets dont les couleurs joyeuses rayonnaient sur le visage des enfants comme un soleil faisant de l'ombre à l'hiver. Autant de joyaux que Judith avait dû visiter d'elle-même, autant de gestes que son père n'avait jamais faits pour elle. Jamais elle ne l'aurait cru capable d'une si touchante attention. Bien qu'elle eût un pincement au cœur, elle fut cependant remuée par les prouesses de son père : ses gestes s'adressaient vers Candice comme une main tendue, ses paroles soufflaient comme un vent sucré qui commençait doucement à porter ses fruits. Oui, Candice semblait retrouver des couleurs auprès de lui. Selon Judith, il ne fit bientôt plus de doute que son père avait une influence bénéfique sur la petite. Et comme rien au monde ne

¹⁰ Les Berlingots de Cauterets existaient déjà sous Napoléon III. Fabriqués à base d'eau thermale, les curistes les considéraient comme un complément agréable aux soins thermaux ; ils suçaient ces friandises pour faire passer le goût sulfureux de l'eau thermale.

comptait plus que la santé de sa fille, elle voulut bien oublier l'incident qui s'était produit là-haut, sur la terrasse du Hautacam, et décida même de se montrer sous son plus beau jour.

Le matin, comme Sam traînait au lit avec un livre dans les mains, elle descendait sans lui demander son avis pour aller prendre son petit déjeuner devant le feu. C'était un plaisir solitaire qu'elle tenait probablement de son père. Elle restait là un moment, reprenait un peu de café en feuilletant un magazine, mais comme ce n'était pas dans sa nature de rester des heures à regarder le feu ou à faire des mots croisés, elle remontait secouer Sam et ses poignées d'amour en lui faisant comprendre qu'un peu de d'exercice lui ferait le plus grand bien. Sam était pourtant en excellente condition physique, mais c'était un brave type et il fallait se lever de bonne heure pour le vexer. Ainsi, il prit comme d'habitude les choses avec philosophie, et même si les longues séances au bord de la rivière lui manquaient, il se plia aux exigences de sa compagne. Judith semblait enfin disposée à s'accorder un peu de bon temps, et il ne lui en fallait pas plus pour être heureux. Ils montaient skier à Hautacam, et comme le temps était bleu, ils pique-niquaient au soleil, le dos au chaud de l'écorce des pins, et passaient une journée délicieuse.

Candice et son grand-père rentraient tard le soir mais se débrouillaient toujours pour être de retour pour le souper. Judith prétendait qu'elle s'était fait un sang d'encre en ne les voyant pas rentrer avant la nuit, mais Lou et Candice se regardaient d'un œil entendu : malgré ses remontrances, Judith avait grand peine à cacher son enthousiasme en voyant sa fille retrouver le goût de vivre. Elle regardait son père avec des yeux rieurs et les invitait à passer à table. On passait une soirée paisible, on en profitait pour ouvrir de bonnes bouteilles de vin vieux et, oui, on passait de bonnes vacances. Candice récupérait sur le matin en faisant la grasse matinée, les bras cerclés autour de Réglisse qui ronronnait comme une mécanique bien huilée. Lou, levé aux aurores, avait quant à lui depuis longtemps fait sa toilette et pris son petit déjeuner quand il croisait Judith qui s'attardait près du feu, en robe de chambre avec une tasse de café dans les mains et un magazine sur les genoux. Il embrassait sa fille, et comme il tenait à la laisser en paix, il prétextait qu'il avait besoin de sortir le chien. Il s'en allait alors faire une longue promenade sur le Camitort afin de ne pas perdre le fil ténu de sa solitude. Il savait par expérience que les lendemains sont difficiles. Après avoir passé quelques jours en famille, il faut toujours du temps pour retrouver goût à ce que la vie nous impose, pour retrouver du bien-être auprès de la solitude qui s'assoit à notre place, qui nous regarde manger et compatit à nos silences. Il faut du temps pour s'accoutumer à celle qui épouse si bien nos faits et gestes que l'on finit par ne plus savoir qui de nous ou elle est l'ombre.

Le matin de la Saint-Sylvestre, au moment où il s'apprêtait à sortir avec Caçador, Judith l'interpella :

- Où vas-tu ?
- Tu le sais bien ma chérie, qu'il neige ou qu'il fasse un soleil d'airain, il faut que j'aille sortir le chien.
- Cette bête peut très bien se débrouiller sans toi.

Judith tourna les pages de son magazine. Son père resta immobile un moment avec le loquet de la porte dans la main. L'air froid et brutal des montagnes passait par la porte-fenêtre.

– Et ferme cette porte, tu vas nous faire attraper la mort.

Lou poussa la porte derrière le chien qui l'interrogeait de l'autre côté de la vitre.

– Fous-moi le camp d'ici ! Lui cria-t-il.

Judith faillit renverser son bol de café sur ses genoux.

– Bon sang, fais un peu moins de bruit ! Tu vas réveiller Candice. Il y a longtemps que tu causes avec ce chien ?

Lou marqua un silence.

– Je connais un tas de bergers qui préfèrent causer à leur chien.

– Je vois ce que tu sous-entends.

Son père virevolta et s'apprêta à sortir.

– Lou, allons, ne fais pas l'enfant. Viens t'asseoir un moment avec moi.

Elle se leva et s'approcha de lui. Elle le saisit par les poignets et le regarda d'un œil tendre.

– Je te prie de m'excuser. C'est une belle journée et je n'ai vraiment pas le cœur à me disputer avec toi. Je vais te chercher un peu de café.

Lou s'assit dans son rocking-chair, puis se releva aussitôt pour arranger un feu qui tirait pourtant à merveille. Il se disait que sa fille avait vraiment le chic pour le mettre en boule. Il se demandait ce que toute cette mise en scène pouvait bien cacher. Judith avait forcément quelque chose d'important à lui dire ou à lui demander pour lui présenter aussi facilement ses excuses, et il ne voyait pas tout ça d'un très bon œil. Mais il regardait le feu, et les flammes qui faisaient comme des virgules de vent lui disaient de reprendre son souffle et de respirer calmement, si bien qu'il finit par desserrer les dents. Il s'assit au bord des pierres de la cheminée et prit même le parti d'en sourire, songeant qu'il y avait bien longtemps que sa fille n'avait pas pris des gants pour parler avec lui.

– Qu'est-ce qui te fait sourire ? Judith lui tendit une tasse de café chaud et approcha une chaise près du feu.

– La tête de ce foutu chien qui me regardait par la fenêtre avec les yeux comme deux ronds de flan. Il a tellement la trouille que sans moi il est pas foutu de sortir dans le jardin. Et il est encore capable de se pisser dessus l'animal !

Judith se pencha sur son père comme l'aurait fait une mère sur son fils. S'il n'est bon pour personne de vieillir seul, les hommes décidément, ne savent pas comment s'y prendre. Ils ressemblent à de vieux enfants qui cherchent encore après leur mère. Ils ne savent pas trouver cette force de résignation qui habitent les vieilles. Mais s'agit-il encore d'une force ? « Ca lui ferait du bien de rencontrer quelqu'un, pensa-t-elle. Ne serait-ce qu'une dame de bonne compagnie. »

– Tu descends parfois au village ?

Maintenant, c'était le vieux qui regardait sa fille avec les yeux comme deux ronds de flan. S'il n'avait eu aucun mal à deviner le sous-entendu de sa question, Judith savait aussi très bien qu'ils n'avaient jamais été assez proches

pour aborder ce sujet librement. Et ce cruel rappel, ce fossé qui se creusait dans les yeux de son père, la peina profondément.

– Oublions ça. Dit-elle.

– Oui, je crois que c'est plus raisonnable. Dit-il.

Judith baissa les yeux et fit semblant de s'intéresser à un article. Mais ce que l'on aurait pu prendre pour de la honte n'était qu'une profonde affliction. Lou avala une gorgée brûlante tout en gardant un œil sur sa fille. C'est comme ça qu'il l'aimait son café, brûlant et amer. Pour autant, il ne fallait faire aucun rapprochement avec le goût qu'il gardait de cette vie.

Le chalet retrouva un moment ce craquement intime dans lequel le silence se fissure. Mais le vieil homme voulut couper court à ce tête-à-tête et vida son bol d'une traite.

– Bien, de quoi voulais-tu me parler ?

– Qu'est-ce qui te fait croire que je voulais te parler ? (Judith soupira et replia son magazine).

– Ma fille, je te connais un peu, je sais que le matin tu aimes bien être seule et qu'on te foute la paix pour boire ton café. Alors, cesse de tourner autour du pot et viens-en aux faits.

– Quel ours ! (Elle fit claquer son livre sur le plancher et alla se camper devant la fenêtre). Tu as vraiment le don de mettre les gens mal à l'aise.

– A chacun sa spécialité...

Judith virevolta et fixa son père.

– Je voulais seulement passer un moment avec toi. Est-ce encore trop te demander ?

– Non. C'est seulement que ça me surprend.

– Tu veux savoir ce que tu es ? Un rustre, un vieux qui se méfie de tout. Mais dis-toi bien une chose, c'est cette méfiance qui te tue à petits feux.

– Tu as fini ? Je me disais bien que c'était encore pour me sermonner la tête que tu m'avais attiré jusqu'ici ! (Furibard, Lou se leva en jurant).

– Quel soupe au lait ! C'est pas permis d'avoir un tel caractère !...Je voulais te parler de Candice.

– Candice, dit Lou en se demandant ce qu'il fabriquait avec les bras au ciel. Candice, et il redevint aussi sage et inoffensif qu'un petit vieux assis au coin du feu.

– Elle...elle a l'air de se plaire ici...Elle retrouve des couleurs. Oui...et son visage respire, il...il est animé de quelque chose de neuf et de frais...(Elle parlait d'une voix hésitante que son père ne lui connaissait pas. Il se demandait à part lui ce qu'elle pouvait bien avoir à lui demander pour se montrer aussi nerveuse).

– Je te l'avais dit, l'air des montagnes ne pouvait que lui faire du bien.

– Ce n'est pas seulement l'air des montagnes.

– Que veux-tu dire ?

Ils échangèrent un regard qui en disait long. Lou finit par baisser les yeux.

– Tu sais qu'elle t'aime beaucoup.

Lou balaya sa remarque en ricanant.

– Allons, ne fais pas l'enfant, tu sais très bien de quoi je parle.

– Elle se plait bien ici, et alors ? Est-ce-que j'y suis pour quelque chose s'il y a de la neige à Noël ?! J'essaie seulement de lui changer les idées. C'est tout.

Le vieux chercha sa pipe mais il l'avait oubliée sur sa table de poèmes. « Où ai-je donc mis cette fichue pipe ? » Se demanda-il.

Il s'accouda à la poutre de la cheminée. Il regardait le feu, un filet de sueur ruisselait sur ses tempes. Il lui tournait le dos et cachait mal son embarras.

– Pourquoi faut-il toujours que tu cherches à fuir la vérité ? Tu ne voudrais pas regarder les choses en face pour une fois ? Dis, tu pourrais avoir le courage de me regarder quand je te parle.

Il avait la bouche sèche mais une question lui brûlait les lèvres. Il gardait les yeux au feu.

– Tu ne vas tout de même pas me faire croire qu'elle m'aime comme un père ?

Judith prononça un long soupir, songeant au père qu'il n'avait jamais été pour elle. Mais elle refoula aussitôt cette pensée. Lou ajouta :

– Tu te figures qu'elle pourrait soudain manifester un tel désir au simple motif qu'elle est malade ?!

– Candice était très jeune quand son père est mort. Elle aime beaucoup Sam, ça ne fait pas de doute, mais je sais qu'elle le considère davantage comme un ami. Elle sait qu'elle pourra toujours compter sur lui, mais il ne pourra jamais remplacer son père.

– Parce que moi je le pourrais ? Dit-il en virevoltant. Judith, je t'en prie, soyons sérieux un instant...et puis, je te rappelle que j'ai déjà une fille...Que je sache, tu as toujours fait ce qu'il fallait ? Elle n'a jamais manqué de rien, n'est-ce-pas ?

– Justement...J'ai beau lui donner tout mon amour, je vois bien que cela n'y suffit plus. Et je sais bien que ce ne sont pas ces fichues pilules qu'elle avale du matin au soir qui vont finir de la guérir. Elle a besoin d'autre chose...

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? Ah, je te reconnais bien, et à travers toi, toutes les mères, il faut toujours que vous soyez coupables s'il arrive quelque chose à vos enfants. Judith, combien de fois faudra-t-il te répéter que tu n'y es pour rien ?

– Candice est malade, se borna à dire Judith. Malgré les apparences, c'est une enfant très sensible et qui a énormément besoin d'être entourée...

– ...par la ronde des collines, par le cercle des lacs aux eaux douces, par les chœurs des oiseaux alentours, par les écharpes des vents et les flocons de neige...Oui, nous sommes bien d'accords. Elle a besoin de sentir la présence d'une nature qui murmure, qui ne dit rien et qui écoute. Elle a besoin de rester dans le voisinage des arbres, de s'épancher sur l'épaule des branches, de dormir au coude des racines. Eux sauront comment faire, eux sauront lui dire, avec des mots bien à eux, avec des mots feuillés et brassés par le vent, que pour guérir, il faut d'abord qu'elle apprenne à oublier qu'elle est souffrante. Oui, il faut qu'elle écoute des pensées pures, des pensées comme ces jeunes averses soufflées par le vent et la

neige dans le creux de l'oreille. Crois-moi, elle n'a pas besoin d'entendre les mots d'un vieil homme qui sont comme des fruits qui ont pourri sur pied.

– Eh bien soit, tu n'auras qu'à t'en tenir au silence.

– Judith, de toi à moi, nous savons très bien quel mauvais père j'ai jamais fait.

– Ce n'est pas à toi qu'il revient d'en juger.

Lou fit mine de ne rien y laisser paraître mais il éprouva une vive émotion. Il ne savait pas très bien ce qu'elle entendait par-là, mais cette affirmation lui laissa comme une saveur douce amère dans la bouche.

Elle reprit :

– Et puis, regarde, toi-même, tu n'es plus le même homme. Il suffit que tu parles d'elle pour que tu retrouves ta verve de poète !

Un tel aveu le blessa terriblement. Il se serait bien passé d'entendre une telle vérité ; il pensait que sa fille aurait eu assez de tact pour ne pas lui jeter ses impressions à la figure. C'était déjà assez difficile comme ça. Il s'éclipsa vers sa légendaire fenêtre. « Où ai-je donc mis cette fichue pipe ? » Se demandait-il. Le soleil arrosait les pentes du Viscos d'une lumière pourpre et dorée mais il ne voyait que l'ombre mauve sur May Blanc, l'ombre de son propre supplice ; cette ombre qui durant toute une vie suit son homme à la trace.

– Que dirais-tu si elle venait ici passer les vacances d'hiver ? Demanda Judith qui avait subitement retrouvé toute son assurance.

C'en était trop pour le vieil homme. Epris d'une colère froide, il s'enfuit en claquant la porte derrière lui.

– Ou ne serait-ce que le temps d'un week-end ?

Mais son père était déjà loin et se dirigeait d'un pas enhardi vers la cave. Il décrocha sa tronçonneuse du mur et sortit se passer les nerfs sur quelques billots de bois.

Les blessures s'ouvrent parfois pour mieux resserrer les êtres autour d'une même cause. Ce matin-là, Lou, qui avait décidé de grimper sur les pentes boisées de Camitort, trouva le moyen de s'entailler le mollet avec sa machine. Judith était en train de préparer le petit déjeuner pour Candice en attendant qu'elle se lève. Comme toute la nature alentour, elle devait subir les assauts féroces de la tronçonneuse qui, malgré les fenêtres closes, rugissait jusque dans le chalet. Elle comprit tout de suite qu'il s'était passé quelque chose en entendant la machine s'emballer. Elle demeura un moment interdite avec sa boîte de chocolat en poudre dans les mains, l'esprit heurté par une multitude de pensées sombres et dangereuses. Elle lâcha tout ce qu'elle avait dans les mains, sortit au pas de course en pantoufles dans le jardin et se précipita dans le sous-bois. « LOU ! » Elle appela son père et aperçut Caçador qui se ruait vers son maître en aboyant. Elle le trouva au pied d'un arbre. Il se tenait la jambe, le visage tordu de douleur.

– Lou !

– C’est à cause de cette foutue plaque de glace...J’étais en train de débiter ce chêne quand j’ai glissé. Il va falloir que je songe à m’acheter une autre paire de bottes.

– Ah ! Mais qu'est-ce qui t'as pris ? Tu as du bois pour te chauffer tout l'hiver ! Laisse-moi voir ça.

Judith se pencha pour examiner la botte. La lame avait littéralement éventré le caoutchouc et un filet de sang formait comme une flaque autour du plastique.

– Aide-moi à me relever.

– Ce n’est pas raisonnable, je vais aller chercher Sam.

– Laisse Sam tranquille et aide-moi à me relever que diable !

Lou pressa l’épaule de sa fille et se redressa en appuyant sa jambe sur le sol pour mieux la tester.

– Tu crois que tu peux marcher ?

– Il faudra bien...(Il grimaçait).

Il enroula son bras en écharpe autour du cou de Judith. Le père et la fille remontèrent vers le chalet, multipliant les pauses et les regards qui tenaient du sourire à mesure qu’ils gagnaient du terrain sur la pente. Caçador aboyait pour les encourager. Au prix d’une belle suee, ils réussirent à regagner le chalet. Ils avaient accompli un véritable exploit.

Judith sortit une chaise sur la terrasse.

– Assieds-toi et tâche de te tenir tranquille, je vais chercher de quoi te soigner.

Elle s’épongea le front avec sa chemise de nuit et but un grand verre d’eau fraîche avant d’aller chercher la trousse à pharmacie dans la salle de bain. Elle avait les pieds glacés à cause de la neige, mais elle pensa à son père qui souffrait et renonça à faire couler un peu d’eau chaude sur ses orteils. La tête renversée sur sa chaise, il respirait à pleins poumons l’air froid et dur qui coulait dans sa gorge en lui brûlant la poitrine. C’était un vrai bol d’air pur, une saine douleur qui l’empêchait de se trouver mal : la vue du sang sur sa botte le faisait tourner de l’œil. A demeurer immobile, il commençait à se refroidir et pouvait sentir la sueur sur sa peau se changer en petites gouttes de glace. Il fit des ronds de buée dans l’air frais du matin. Leva les yeux vers le toit et regarda la neige et le métal bleu des stalactites où le soleil brillait dedans. Il aimait bien se brûler les yeux à regarder la neige. Et maintenant, il pouvait repenser calmement à ce que Judith lui avait dit tout à l’heure près du feu. Il essayait de comprendre. Pourquoi s’était-elle donnée tout ce mal pour obtenir ce qu’elle aurait eu tout de suite ? Pourquoi s’était-elle crue obligée de le pousser dans ses retranchements pour lui demander de veiller sur Candice ? Il s’était senti manipulé et n’en revenait toujours pas qu’elle eût usé d’un tel stratagème pour obtenir son accord. Il préférerait encore l’entendre se répandre en invectives contre lui plutôt que d’être confronté à son art de la manipulation dans lequel, décidément, elle excellait tout autant. Au moins, après coup, il n’en ressentait pas de l’humiliation quand elle se mettait en colère contre lui. « Bon sang, elle n’avait qu’à me demander si Candice pouvait venir ! Elle n’avait même rien à me demander du tout ! Candice est la bienvenue à Camitort, elle le sera toujours. » Il dodelina de la tête et oublia un soupir. Son chien était au pied de

la chaise. Bien que le vieil homme fût toujours à pester contre lui, il fut rassuré de sentir sa présence. Il lui caressa les flancs et contempla le Cabalirros en se disant que s'il fallait mourir un jour, c'est là-bas qu'il voudrait voir le soleil se coucher pour la dernière fois.

Sa fille sortit sur la terrasse avec un flacon d'éosine, des bandages et une paire de ciseaux.

– Dis-moi, qu'as-tu l'intention de faire avec ces outils ?

– Il faut couper la botte.

– J'ai une bonne paire de sécateurs si tu veux. Ils sont parfaits pour tailler mes lauriers.

Judith étudiait son père en faisant jouer les ciseaux dans ses mains.

– Comme tu voudras...Mais il va falloir qu'on essaie de te retirer cette fichue botte. (Elle posa ses affaires sur les planches et lui souleva doucement la jambe).

– Tâche de ne pas me faire payer le prix fort.

Judith tira sur la botte. Lou fit la grimace. Le sang formait comme une flaque de gel sur le caoutchouc.

– Mais tire un coup sec nom de Dieu ! (Il gémissait et soufflait en voyant sa blessure). Bon sang...je crois que j'ai besoin d'un verre...

– Allons, serre encore un peu les dents ! Tu l'auras ton verre, je te le promets.

Judith fixa son père droit dans les yeux et tira un coup sec. Il gueula tout ce qu'il avait dans le ventre. Un filet rouge gicla sur le plancher, et puis plus rien. Judith courut attraper une bouteille de Scotch dans le placard de la cuisine et ressortit aussitôt. Elle tendit la bouteille à son père.

– Tiens, bois un coup, ça va te remettre sur pied.

Le corps tout tremblant, Lou la regarda du coin de l'œil en se demandant si elle voulait faire de l'humour. Il saisit la bouteille sans demander son reste et but une belle lampée au goulot. Il s'essuya la bouche avec la manche de sa chemise.

– Si c'est pas malheureux, se remettre à boire en pareilles circonstances...

– Tais-toi maintenant et tiens-toi tranquille. Il faut que je désinfecte cette plaie.

Elle lui ôta sa chaussette, remonta son jean sur le mollet et tamponna la plaie avec un coton imbibé d'éosine.

– Ca n'a pas l'air bien grave. La blessure semble superficielle mais je crois que tu ferais bien d'aller consulter un médecin.

– Ne comptes pas sur moi pour aller voir ces canailles.

Judith esquissa un drôle de sourire. Avant que sa fille ne tombe malade, elle n'avait eu rien à redire des soins prodigués par son médecin. C'était même un homme plutôt aimable et accueillant. C'était même un bon médecin quand ses patients ne souffraient de rien. Cependant, cette « andouille » avait perdu de sa crédibilité lorsque sa fille était tombée gravement malade : il l'avait laissée traîner pendant un mois avec une fièvre de cheval – qui grimpeait tous les matins jusqu'à 40 °C – et s'était même trouvé assez suffisant pour lui administrer un léger traitement antibiotique qui devait soi-disant suffire à faire

baisser la température et l'aider à recouvrer la forme. Une ordonnance, et le tour était joué. Mais le plus troublant, c'est qu'il n'avait pas été capable d'interpréter un bilan sanguin dont les résultats étaient pourtant symptomatiques d'un système immunitaire mis à mal et révélateur d'une dégradation de son état de santé. Il avait fallu l'intervention d'un de ses confrères pour décider de la faire hospitaliser sur-le-champ. S'il est injuste de condamner tout un corps qui lutte sans relâche et avec foi pour aider les gens à guérir, il est pour une mère qui a confié son enfant au savoir d'un médecin, impensable de pouvoir pardonner, non pas l'erreur par ignorance mais bien l'erreur par excès de zèle et de confiance. Une erreur d'autant plus impardonnable que l'on garde après coup le sentiment de ne l'avoir pas confiée cette enfant, mais bien de l'avoir laissée à la merci d'un homme irresponsable. Ce geste expliquait sans doute ce sentiment coupable dont Judith ne saurait probablement jamais se défaire.

– Passe-moi cette bouteille.

Interloqué, le vieux regarda sa fille en se demandant s'il avait bien entendu. Elle ne l'avait pas habitué à boire du Whisky, et encore moins le matin. «Passe-moi cette bouteille. » Elle semblait perdue dans ses pensées et il se garda bien de faire un commentaire. Il tenait encore à profiter du silence et de la lumière minérale qui baignait le jardin. Visiblement, Judith avait aussi besoin d'un remontant. Elle versa du whisky dans le bouchon et lampa l'alcool d'un coup sec. Elle se resservit, but encore un coup, et lui tendit la bouteille.

– Ne bouges pas, je vais finir de nettoyer cette blessure.

Elle appliqua un carreau de gaze sur la plaie, serra un bandage autour du mollet puis s'empressa de faire disparaître les ciseaux, la botte, le sang sur les planches, enfin bref, tout ce qui témoignait de l'accident. Elle sortit une chaise sur la terrasse, ouvrit ses lunettes de soleil et s'assit sans rien dire auprès de son père. La vue du sang la laissait de marbre, mais l'odeur de soins qui se dégageait de la trousse à pharmacie éveillait chez elle des souvenirs difficiles : la sueur des corps malades, l'odeur de désinfectants et d'eau de javel, un mélange écœurant qui lui donnait envie de vomir tandis qu'elle arpentait les couloirs de l'hôpital, morte d'inquiétude, en attendant que Candice remonte du bloc opératoire.

Le regard piqué de neige et de ciel bleu, le père et la fille embrassaient la crête de May blanc qui se reflétaient dans les yeux ou les verres de soleil. Là-haut, on entendait le sifflement d'un aigle qui traversait la vallée du Lavedan. Là, le vent qui frémissait en faisant comme un bruit de crainte dans les lauriers. Ici, comme un murmure qui courrait dans la neige. Mais ils avaient l'esprit ailleurs, chacun hanté par l'écho bruyant d'un souvenir n'entendait plus ces bruits d'ombres imitant le silence. Il n'y avait plus que cette bouteille qui naviguait de l'un à l'autre, un Grand Malt que Judith et Sam avaient rapporté d'un voyage en Ecosse. Mais il n'est pas sûr qu'ils appréciaient ce Scotch à sa juste valeur. Ils avaient seulement besoin de boire quelque chose de fort pour panser leur blessure.

Soudain, la porte-fenêtre s'ouvrit derrière eux et les arracha à leur torpeur. Judith éteignit aussitôt la cigarette qu'elle venait d'allumer. Régisse sortit sur la

terrasse en étirant les pattes, visiblement ravi de voir un tel soleil, suivi de Candice qui sortit en étirant les bras au ciel, aussi ravie de voir une telle lumière. Sa mère tira sa chaise derrière elle et se leva pour embrasser sa fille. Elle cachait ses yeux embués derrière ses lunettes de soleil.

– Bonjour ma chérie, tu as bien dormi ? Comment te sens-tu ce matin ?

Le matin était toujours un moment crucial pour Candice. Combien de fois avait-elle dû se faire violence pour se tirer du lit ? Combien de fois avait-elle dû se contenter du jour par la fenêtre de sa chambre ? Mais elle progressait, elle voulait croire que sa maladie s'éloignait comme les mauvais nuages. Elle se découvrait même un horizon tranquille, une ambition blanche comme ce soleil brillant de neige qui était passé ce matin sur la couette pour la guider vers un nouveau jour. Elle fit la bise à sa mère et l'interrogea du regard.

– Maman ?

– Hmm... ?

Candice avisa la bouteille et cacha un sourire dans ses mains.

– Eh bien, vous ne perdez pas de temps ! Vous fêtez déjà le nouvel an ?

Lou, plus à même que Judith pour trouver la parade dans ce genre de situation, prit aussitôt la parole :

– Oui ma chérie, nous avons bu. Rien de plus qu'une averse, une ivresse passagère en l'honneur de nos nouvelles dispositions. Car figure-toi que ta mère et moi avons décidé de faire définitivement la paix – il lança un clin d'œil à sa fille – et donc tenu à fêter ça. (Emporté par son élan et sa volonté de bien-faire, il se leva pour embrasser Candice. Mais ayant oublié sa blessure, son visage se tordit de douleur).

Candice remarqua aussitôt le bandage autour de sa jambe.

– Grand-père, il y a longtemps que je ne crois plus au père Noël... Mais je ne rêve pas, vous êtes saouls tous les deux ! Mais enfin que s'est-il passé ?

– C'est rien Candice. C'est rien... 'en coupant du bois... je t'assure que tout va bien. Allez, rentrons au chaud. Tu vas t'attraper mal à rester dehors. Regarde, Réglisse tremble comme un grelot. (Il remit le chat dans les mains de Candice et les poussa gentiment dans le chalet). Je vais vous servir le petit déjeuner. Il se retourna pour alerter sa fille qui, honteuse, s'était murée dans le silence.

– Judith, tu devrais monter te reposer un peu. Sam va bientôt descendre et j'imagine qu'il n'aimerait pas te voir dans cet état.

Elle s'exécuta sans dire un mot et prit l'escalier pour aller faire un somme à l'étage.

– Et ne t'inquiètes pas, je trouverai les mots. Dit Lou.

Candice se chauffait près du feu, Judith dormait dans la chambre de sa fille et le vieil homme préparait le petit déjeuner dans la cuisine. Il avait le sentiment de contrôler la situation et d'avoir la main mise sur les événements, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Le lait était sur le feu, les tartines doraient au four. Ça sentait bon l'écorce de pain chaud. Il profita d'un moment de répit pour se passer un peu d'eau sur le visage. Il se rinça la bouche avec un peu d'eau de Seltz et leva les yeux en regardant le Viscos qui brillait dans le carré de la fenêtre. Il était saoul, et le soleil n'était pourtant pas encore passé derrière le

sommet de la montagne. Les mains posées sur l'évier, il secoua la tête pour essayer d'oublier les dernières résolutions qu'il avait prises. Mais grand Dieu, pourquoi avait-il fallu que sa fille lui offre une caisse de Grand Malt pour Noël ? Avait-elle oublié son penchant pour la boisson ? Avait-elle oublié ce qu'il leur en avait coûté de supporter sa faiblesse ? N'avaient-ils pas payé le prix fort ? A bien y réfléchir, il se demandait si elle ne l'avait pas fait exprès, si elle ne lui avait pas offert du Whisky pour lui montrer que c'était trop facile de mettre ses erreurs du passé sur le compte de l'alcool.

– Lou, je mets un disque de jazz ?

– Bonne idée.

– Coleman Hawkins ?

– Parfait.

Candice glissa *Until the real thing comes along* sur le pick-up. « Bah, conclut le vieil homme en écoutant la musique, ce whisky a eu au moins le mérite de me faire oublier cette maudite blessure. » Et il alla dresser la table.

Candice petit déjeuna sur un carré de soleil, là où le vieil homme avait l'habitude de prendre son café. Sur la table, il y avait un bol de chocolat au lait qui fumait, du pain chaud et un pot de miel des Pyrénées. Un verre d'eau à côté d'un pichet et des boîtes de médicaments.

– Lou, que s'est-il passé tout à l'heure ?

Les coudes au bois, le vieux suivait les doigts de Candice qui sortaient les pilules des capsules d'aluminium. Il se demandait quand elle allait s'arrêter.

– Puisque je t'ai dit que ce n'est rien. Ta mère est fatiguée, elle a juste besoin d'un peu de repos et de se changer les idées...

Puis elle les rassembla par couleurs. Les roses avec les roses, les blanches avec les blanches, les jaunes avec les jaunes...

– Elle se fait du souci pour moi, n'est-ce pas ?

Son grand-père soupira.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire...

Il en compta onze. Et il lui fallut pas moins de trois verres d'eau pour avaler ces satanées pilules.

– Incroyable que ma vie tienne dans ces cachets. C'est ce que tu te dis, n'est-ce pas.

Son grand-père ne trouva qu'un triste sourire à lui répondre.

– Sais-tu que chaque année, il y a encore trois millions de gens qui en meurent dans le monde ?

– Candice, pourquoi es-tu si dure avec moi ce matin ?

– Ce n'est pas avec toi que je suis dure, mais avec moi-même. Avec qui d'autre pourrais-je l'être ? Le monde autour de moi n'est que douceur et amour, mais il faut bien que quelqu'un soit dur pour faire front. Car le mal est là, dit-elle en désignant sa poitrine. (Elle marqua une pause et regarda par-dessus l'épaule du grand-père). Oui, parfois je pourrais bien en vouloir au ciel d'être aussi bleu...

On venait juste de retourner le calendrier. Dos au mur et reclus dans la pénombre, Lou faisait face à la solitude. Il regardait le rideau de pluie tomber derrière la fenêtre, et ses yeux ne voyaient qu'avec désespoir s'éloigner les jours d'hier. Bien sûr, il neigeait sur les sommets. Il y avait même de bonnes chances pour que le temps tourne à la neige sur le soir. Mais une telle perspective ne pouvait le réjouir. Comme par enchantement, le temps s'était radouci et il s'était mis à pleuvoir peu après leur retour. Lou repensait à sa famille, aux moments forts qu'ils avaient passés ensemble, comme s'il craignait que ceux-ci ne s'éloignent à tout jamais. Pour un peu, il en aurait même été jusqu'à douter qu'ils soient venus à Camitort. Heureusement, il y avait les cadeaux de Noël – sa fille lui avait offert une chemise en flanelle et une caisse de Grand Malt, Sam des bouteilles de Haut Médoc, Candice un briquet-tempête – et ce bandage autour de sa jambe qui témoignaient de leur visite. Avec la pluie, la blessure était bien vive. Alors il fumait la pipe dans le noir et se repassait en boucle la belle nuit de la Saint-Sylvestre pour apaiser sa douleur. Une nuit douce dans ces paroles et dans ces gestes, une nuit heureuse dans ses intentions, une nuit d'étoiles qui augurait des plus beaux espoirs et qui ne laisserait aucun regret. C'était du moins l'image qu'il voulait en retenir. Mais que lui restait-il à présent sinon le silence et la perspective de retrouver Neige aux heures blanches de la nuit. Il regarda son chien couché dans sa corbeille, il avait lui-aussi l'air de s'abandonner au chagrin.

C'était l'hiver, et le mois de janvier devait ressembler à une vieille femme au coin du feu, avec l'ombre ou la solitude comme seule compagne, avec la révolte

éteinte des branches ou le vent dans les flammes qui donnait de la voix et une âme au silence. Cette ambiance, si particulière au chalet, faite d'éclats de braises, de parfum de bois, de tabac à pipe et de café à laquelle le vieil homme avait toujours aspiré, lui donnait à présent comme des bouffées d'angoisse. Il avait du mal à supporter sa propre présence dans les pierres et trouvait parfois l'air irrespirable. Il sortait prendre le frais sur la terrasse, se penchait au-dessus de la balustrade en prenant une grande bouffée d'air mais le vide lui donnait le vertige, le plongeait tel un homme inconsolable au bord de l'abîme. Comment, avec cet univers qu'il avait lui-même bâti avec les pierres du coin, avec du bois et du verre pour laisser passer la lumière, avec ces fenêtres qui donnaient un angle si parfait que l'œil pouvait tirer à vue dans un ciel éthéré, avec ce toit ouvert sur les flocons de neige et son imaginaire, le mal pouvait-il encore resserrer son étreinte ? Car avec lui, le poète souffrait du même état de désœuvrement : à peine s'asseyait-il à sa chaise pour écrire que le germe de ses poèmes se répandait comme cendres autour de lui. Tout épanouissement lui semblait impossible : l'air autour de lui était saturé d'amour, d'un amour démesuré pour Candice. Quelqu'un pouvait-il donc s'immiscer dans son cœur en lieu et place de Neige ? Restait-il, ne serait-ce qu'une pointe d'aiguille, pour le faire saigner et semer le trouble dans son esprit ? Non, bien sûr, personne ne pourrait jamais percer l'épaisseur du secret, personne ne saurait remplacer celle qui l'avait toujours habité, celle dont la mort de l'âme signerait aussi la sienne en son cœur : car elle avait poussé en lui comme une liane autour d'un arbrisseau. Elle avait vieilli, pour faire, à son apogée, l'écorce et la sève de cet homme. Candice, c'était une affection nouvelle, des émotions qu'il n'avait, pour ainsi dire, jamais connues en tant que père. Et il avait beau se mentir à lui-même et nier la vérité, force lui était de reconnaître que ce rapprochement avec elle réveillait des sentiments qu'il avait un jour espérés ressentir auprès de sa fille. Il aimait Judith et n'avait aucune raison d'en douter, mais il savait que le sentiment coupable de l'avoir abandonnée à sa naissance le poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours. Bien que sa fille lui eût accordé le pardon qu'il ne lui avait pas demandé, jamais il ne pourrait s'autoriser à déborder d'affection auprès d'elle. Et ce n'était pas tant la crainte d'être refoulé à son tour qui expliquait sa conduite et tempérerait son élan que la certitude de ne pas mériter de recevoir l'amour de sa fille en retour. Auprès de Candice, il se sentait en revanche sur un pied d'égalité. Sans pour autant avoir l'air de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, il avait le sentiment d'être un homme respectable. C'était du moins l'image qu'elle lui renvoyait quand il la regardait. Cette impression pouvait-elle suffire pour expliquer cette affection soudaine ? Difficile à croire, d'autant plus que Lou n'avait jamais eu une très haute opinion de lui-même : plus que l'image qu'il avait de sa personne, il cherchait davantage à corriger l'opinion que les autres, – c'est-à-dire sa fille –, avaient de lui. (Et ce, en dépit de leur différend sur l'écriture). En effet, il s'était depuis fort longtemps rangé à cet avis, et ne retrouvait guère d'estime que pour le jeune homme qu'il avait été jadis. Il n'avait jamais eu foi en l'avenir, jamais songé à revoir ce jugement qu'il avait de lui-même, si bien que modifier une telle appréciation en reviendrait probablement à déplacer des montagnes. Toujours est-il qu'en

élargissant le champ d'une telle interrogation, on pouvait trouver une raison susceptible d'expliquer ce rayonnement affectif et paternel autour de sa petite fille : Lou – qui n'aurait sans doute jamais fini de payer sa dette envers Judith – caressait secrètement l'ambition de goûter à ce jour où il rendrait Candice à sa mère en excellente santé. Mais cause inavouable, il nourrissait aussi le désir de goûter, ne serait-ce que du bout des lèvres, le poison de l'adolescence pour embrasser le souvenir saignant de la plus belle saison de sa vie. Cette dernière vérité, qui exhalait comme un parfum de honte, suffit pour que Lou piétine cette ardeur et la réduise à l'état de cendres et de mensonges : il soliloquait dans le noir et, à qui voulait bien l'entendre, prétendait qu'il n'avait besoin de personne et que sa petite fille n'aurait jamais besoin de lui pour guérir...

En partant, Candice avait embrassé sa barbe fleurie en lui promettant qu'elle reviendrait passer quelques jours lors des prochaines vacances. Il avait alors fait “celui qui n'a rien entendu” et trouvait à présent cette attitude tout à fait regrettable. Cette année, les vacances d'hiver tombaient au mois de mars et une telle échéance le laissait songeur. Qu'allait-il donc faire du temps et des jours blancs avant qu'elle ne revienne ? Et si jamais elle renonçait à lui rendre visite ? Si jamais elle considérait son attitude le jour du départ comme un signe affichant une volonté d'être seul ? Par péché d'orgueil, il n'allait peut-être pas la revoir. Il se trouvait stupide... Bon sang, sa vie était-elle aussi misérable pour qu'un vent de sympathie pour sa petite fille chamboule son existence ? Autant d'interrogations qui lui sapaient le moral, autant de certitudes qui l'enfermaient dans une révolte de marbre. Bien qu'il fût toujours un peu long à la détente, il commençait doucement à comprendre : le cerceau de lumière, qu'il avait mis près d'un demi-siècle à condenser autour de lui-même, se diffractait au voisinage du moindre épanchement. Même l'éclat dans ses yeux qui brillait d'habitude comme mélancolie à la lumière du soir, s'éteignait doucement. Lou s'approchait de la fenêtre, soufflait sur la buée de la vitre en se demandant comment il avait pu faire preuve d'une si grande patience à l'automne dernier pour attendre de voir un grand tétras dans les arbres ou dénicher l'écaille d'une truite dans le lit de la rivière. Il regardait dehors, la pluie, la vieille neige d'une blancheur malade, et l'hiver le rendait triste comme un mime. Bien que le jardin ne pût tout à fait se résoudre à la nuit, bien que la vieille neige brillât par endroits comme une jeune femme qui entretient l'espoir, rien ne pouvait le desserrer de l'étreinte du soir. Il guettait les dernières lueurs du jour tel une bête traquée par les ombres. Les journées d'hiver sont si brèves qu'on sent déjà la coupe sombre du crépuscule planer sur le jour qui se lève : l'hiver est une nuit que le jour tente désespérément de convaincre...

Comme elles étaient loin les nuits blanches d'été, oubliés les poèmes écrits à l'arme blanche et piqués dans le ciel comme des pointes d'étoiles, oubliés les éclairs poétiques qui frappaient le jardin comme lucioles ou essaims de lumières, le vieil homme n'avait plus le cœur à écrire. Alors, comme le jour sombrait dans le profil de l'après-midi, comme le dos des granges et l'écorce des arbres se changeaient en ombres mélancoliques, il se jetait sur sa bouteille. Sa blessure au mollet lui faisait un mal de chien à cause du mauvais temps et

lui servit de prétexte pour s'adonner à la boisson. Doucement d'abord, en versant une larme de Scotch dans son café du matin. Puis l'ennui et la solitude ayant fait le reste, il s'était bientôt remis à boire pendant la journée pour tuer le temps.

En retrait, dans l'auréole du feu, il semblait décidé à passer l'hiver. Muré dans le silence, il portait la bouteille à ses lèvres en gardant les yeux dans les braises. Si la douceur de vivre s'use au feutre des jours, un vent de sécheresse saurait-il encore sécher la peine : le vieil homme avait les yeux secs et tout vides. C'était peut-être les flammes, si ardentes à tout brûler. Il voulait pleurer mais ça ne venait pas. Ce n'était pourtant pas faute d'essayer. C'était fermé en lui, il était brisé de chagrin mais les larmes restaient à l'intérieur, figées comme une fontaine d'eau gelée. Et il avait froid dans tout son corps, l'air courait sur ses os comme un vent glacial. Alors il restait là près du feu, assis des heures dans son rocking-chair à lamper son alcool, pour trouver un peu de chaleur et de réconfort.

Peu avant l'aube, quand le feu était de cendres, il se levait, frottait la tête du chien et montait péniblement l'escalier qui craquait comme du bois mort. Il rentrait dans sa chambre et s'effondrait sur le lit. La pluie tintait sur les ardoises, mais il n'entendait que le bruit feutré des flocons de neige qui passaient près de lui. Le vieux passait à travers les jours, se fondait dans cette légèreté au point d'y perdre son identité. Bien qu'il lui restât sa pipe, son whisky et son chien, bien qu'il pût compter sur cet étai précaire pour prendre appui sur chaque jour et garder un semblant d'équilibre, il ne voulait plus rien sentir de solide, ni les pierres et le bois, ni la vieille odeur de son corps sur le drap. Son existence lui pesait. Par moments, il en venait à regretter d'avoir reçu la visite de Candice : elle laissait un vide immense derrière elle.

Un matin, peu avant la fin janvier, on annonça sur les ondes qu'une tempête de neige allait s'abattre sur les Pyrénées. Météo France lançait un bulletin d'alerte et parlait de « *vague de froid* » et de « *chutes de neige* » sans précédent. Bien qu'il eût un rire sardonique en entendant pareille nouvelle, Lou préféra prendre ses précautions et alla consulter son baromètre : l'aiguille avait chuté jusqu'à 980 hectopascals et penchait dangereusement vers *Tempête*. Il fit la grimace, et sans tergiverser plus longtemps, il enfila ses boots et sortit faire chauffer le moteur du vieux Ford. Il n'avait pas mis le nez dehors depuis des jours mais il s'aperçut tout de suite que ça s'était refroidi. Le ciel se faisait de plus en plus menaçant. Des rafales de vent soufflaient fort dans le bouquet de frênes et de bouleaux qui bordaient le jardin. D'épais nuages roses et gris drapaient les sommets, c'était des nuages de neige, ça ne faisait aucun doute. Pendant que le moteur tournait, Lou griffonna une liste au crayon à papier au dos d'une vieille facture qu'il avait trouvée dans la boîte à gants, puis descendit aussitôt vers la vallée pour faire ses commissions. Des nids-de-poule s'étaient formés à cause du passage du bétail sur le chemin du Camitort. Les essuie-glace fonctionnaient, de la neige fondue tombait déjà sur le pare-brise et le vieux grommelait derrière le volant en essayant d'esquiver les énormes flaques d'eau. Ca lui faisait passer le temps. Quand il gagna finalement la route, de

gros flocons tâchaient le sol. Comme il ne tenait pas à se retrouver bloqué dans la vallée, il décida de s'arrêter à l'épicerie d'Artalens avant de remonter fissa à Camitort avec un stock de café, des paquets de tabac pour sa pipe, trois bouteilles de Scotch, – il n'avait rencontré aucun problème particulier pour vider les six bouteilles de Grand Malt que Judith lui avait offert pour Noël – du fromage, de la viande séchée et des conserves. A peine eut-il éteint le moteur du Ford et fermé le portail que la neige redoubla de violence. Il prit ses sacs sous les bras et courut vers le chalet. Dehors, les jardins du Camitort n'hésitaient déjà plus entre le gris et le blanc.

Le mauvais temps qui sévit quinze jours durant l'aurait presque laissé indifférent si ce n'est qu'il n'eut bientôt plus rien à boire. Comme un qui a perdu le goût du dehors, il resta cloîtré dans les pierres du chalet, sortant pour l'essentiel, soit pour aller faire pisser son chien dans le jardin, soit pour aller chercher des bûches sous l'auvent de la remise. Mais il n'y avait plus une goutte d'alcool dans le chalet – du whisky s'entend – car il avait vidé ses bouteilles en un rien de temps. Et il n'était désormais plus possible de descendre dans la vallée, la route étant probablement coupée. Lou possédait une cave à vin où de très honorables bouteilles se lassaient d'attendre qu'une main viennoise en chasser la poussière. Etant données les circonstances, il songea à ouvrir un des grands crus que Sam lui avait offerts, mais il se rappela que se saouler au vin rouge ne lui avait jamais réussi : ça le rendait malade et lui fichait un blues épouvantable. Comme il traversait déjà une mauvaise passe, il préféra renoncer à boire du vin. Mais cette abstinence ne lui fut en rien salutaire. Pire, elle éveilla chez lui une nervosité que seul l'alcool semblait pouvoir dissiper. Il faisait un temps affreux, il neigeait sans arrêt et le vent soufflait fort en pagailles en faisant un bruit à vous glacer les sangs. Alors le vieil homme vécut dans cette claustration forcée en rongant son frein, fumant et buvant des litres de café. Ce qui ne fit qu'attiser cette rage fumeuse et bouillonnante. Il ne dormait plus, il ne mangeait plus, tout lui semblait désuni, le jour, la nuit, quelle importance. Un soir, il fut même à deux doigts de flanquer une raclée à son chien parce qu'il ne supportait plus de l'entendre ronfler dans sa corbeille. Mais il eut la présence d'esprit d'ouvrir la fenêtre en grand et sa colère battit en retraite sous les bourrasques de vent. Il referma la fenêtre et les cheveux comme de l'étoupe, les yeux au vent, il regarda l'empêchement du dehors où l'on ne soupçonnait plus rien par-delà le rideau de neige. *« Pourtant, les tempêtes renoncent à tout emporter définitivement. On dirait que dans le souffle et les tourments qu'elles portent, elles y perdent la raison de leur violence. Mais cette indulgence de dernière minute n'en est pas moins trompeuse : elles épargnent, s'éloignent, et à une distance qu'elles jugent suffisante, se retournent pour voir trembler ces quelques vies à leurs yeux misérables, les garants de leur force insolente et du vent de mépris qu'elles portent en leur sein qui ne font qu'avilir davantage ceux qui se raccrochent à cette vie, hommes, arbres ou brindilles. »* Ce brouillon, retrouvé dans sa chambre au fond de la corbeille en papier, était un peu à l'image de l'épreuve qu'il traversait.

Un matin, comme il était assoupi dans son rocking-chair, un liseré de lumière glissa sur ses paupières. Il ouvrit un œil et regarda vers la fenêtre où l'on distinguait une lueur blanche et rectiligne qui filtrait entre les vagues de neige qui bordaient les montants. Il esquissa un sourire mais se garda bien de montrer une joie excessive. Il savait par expérience qu'il ne fallait jamais se réjouir trop vite. Le regard serré, il fixa un long moment le carreau jusqu'à ce que quelque chose change. Le ciel pouvait très bien lui jouer un mauvais tour, faire une trouée de ciel bleu grande comme une boîte d'allumettes qu'aurait enflammé le soleil. Rien ne changeait. Comme il voulait en avoir le cœur net, il se leva, tira sur l'espagnolette et ouvrit en grand la fenêtre : une bouffée bleue envahit soudain le chalet dans un grand panache de lumière. C'était le soleil, un soleil bleu qui brillait comme le bleu habite l'âme des flammes. Le vieil homme se frotta les yeux, ébloui et incrédule. Comme c'était bon toute cette lumière qui gâtait, on aurait dit la joie personnifiée. Ça brillait à vous rendre aveugle, bleu, rose, or, une fête d'étincelles dansait sur le manteau de neige fraîche comme si on avait jeté du sucre. Tout était blanc, depuis les pointes des sommets jusqu'au fin fond des vallées. Lou estima qu'il était tombé près d'un mètre cinquante de neige sur les prairies de Camitort. Il n'avait pas souvenir que l'hiver ait déjà connu un tel empêchement. Du jamais vu, du moins depuis qu'il vivait ici. Les branches des sapins ployaient sous le poids de la neige et des arbustes entiers avaient disparu, ne formant plus que quelques bosses aux aléas du jardin.

Après un bon café brûlant, il décida de s'aventurer dehors. Il laissa son chien à ses soupirs près du feu puis, chaussé de ses raquettes, il sortit pour tenter de se frayer un chemin dans la neige profonde. C'était une neige d'hiver, froide et légère comme les fleurs des dents-de-lion qui s'envolent au premier vent du printemps. A l'égal de cette blancheur innocente, le monde avait soudain perdu sa gravité : les crêtes des sommets, les pentes abruptes, les angles saillants des toitures et des églises n'étaient déjà plus que collines, plaines et chapelles, un apaisement pour rendre au regard le monde plus doux. Mais ce qui l'étonnait par-dessus tout, c'était le silence : tout ce qui dans la nature parlait à voix basse en faisant des gestes d'à peine, comme le bruit du vent qui passe au ras de l'herbe fraîche ou l'eau suant sur la mousse des arbres et des vieilles souches, tout ce qui n'était que murmures et accords mineurs n'était plus, si bien que le silence lui-même en était comme absent. Lou convint qu'il faudrait un sacré bout de temps avant que la montagne ne ressemble plus à l'hiver. Il convint aussi que ça n'était pas avec sa bonne vieille pelle à neige qu'il allait déblayer les trois cent mètres du chemin de Camitort. Il enjamba le portail qui avait disparu sous la neige et marcha avec ses raquettes. Mais il progressa difficilement dans la poudreuse et sa jambe lui faisait souffrir le martyr. Il multiplia les pauses sur le chemin et but un peu d'eau de sa gourde en métal qui brillait au soleil. Il regardait les granges dans le pré des Péré en songeant au bétail qui devait ruminer en silence sur son lit de paille. Il levait les yeux, il regardait vers l'ouest où l'on devinait la mer, il regardait plus loin vers le passé, puis s'essuyait la bouche avant de se remettre en route. Un bel effort et quelques jurons plus tard, il gagna enfin la route du Hautacam. Comme c'était étrange de voir cette route blanche et silencieuse. La montagne, finalement,

regagnait ce qui lui avait toujours appartenu – Ce n'est pas par hasard si les arbres poussent d'entre les ruines et si les neiges couvrent les toits de tôle ou les plaques de bitume ; ce n'est pas par hasard si la montagne est reconnaissante de l'œuvre des bergers qui s'épanchent aux jours d'été sur les prairies de fauche. Lou sortit un bout de tissu de sa poche de pantalon et frotta la loupiote qui signalait l'entrée du chemin de Camitort. Mais il n'avait pas fait tout ce chemin pour faire briller cette fichue loupiote. Il attendit pendant des heures au bord de la route en fumant la pipe, cherchant désespérément une traînée de fumée grise au-dessus des lacets fondus dans la continuité des prés enneigés. Par chance, le week-end approchait : si le beau temps persistait, les gens de la vallée et les vacanciers voudraient profiter de toute cette neige pour aller skier, et la route du Hautacam serait dégagée en priorité. Ce qui ne serait pas le cas des villages retirés au fond des gorges et des vallées où les ombres plus froides les plongeaient dans l'isolement et l'oubli vers les trois heures de l'après-midi. Ceux-là devraient prendre leur mal en patience. Chose que le vieux n'envisageait pas une seconde. Il avait soif. Et raquettes aux pieds, il se mit à faire les cent pas comme s'il attendait qu'un type vienne jusqu'ici lui livrer une caisse de Whisky. Mais à la nuit tombée, il dut renoncer et rebrousser chemin. Il conclut qu'il n'était qu'un imbécile car les engins avaient probablement été réquisitionnés pour dégager en priorité les grands axes de la vallée. Il aurait pu se tenir tranquille sur sa terrasse et attendre sagement de voir une épaisse fumée grise et bleutée passer le virage d'Artalens mais, têtu comme une mule, il revint dès le lendemain à la première heure et les jours suivants pour faire le piquet au bord de la route. Il envisagea même de descendre à ski mais réfléchit que la remontée en raquettes serait trop difficile à cause de sa blessure à la jambe.

Par un début d'après-midi, lorsque l'engin de la DDE sortit enfin des sapins à l'orée du dernier virage, il se campa au milieu de la route en lui intimant l'ordre de s'arrêter. Au prix d'une belle engueulade et d'une bonne liasse de billets, le chemin du Camitort fut réouvert. Aussitôt fait, Lou sauta dans son 4x4 – non sans avoir passé une heure à déblayer l'entrée du garage – et descendit à fond de cale sur la route, jonglant avec les plaques de verglas et les arêtes de neige. Bien que son penchant pour l'alcool ne fût un secret pour personne au village, il s'interdit de s'y arrêter à nouveau et descendit dans la première station-service de la vallée où il acheta dix bouteilles de whisky à bas prix, avant de remonter aussi sec vers le chalet. La tentation fut grande de picoler au volant, d'autant plus que le Ford grimpa comme un escargot à cause de l'épaisse croûte de neige qui couvrait l'asphalte. Il dévissa le bouchon de la bouteille qu'il tenait dans son giron, la porta à sa bouche puis se ravisa aussitôt, se souvenant combien la couleur et l'arôme du whisky l'avaient obsédé. Désormais, ce serait à son tour de patienter.

L'or glissait sur les montagnes, le soleil avait peine à quitter ce jour et le vieil homme à comprendre ce qu'il faisait, ou ce qu'il ne faisait plus. Il était assis à l'endroit même où Candice avait pris son petit déjeuner, et il y avait cette bouteille sur la table, un verre de whisky et le soleil du soir qui brillait dedans. Il n'y avait pas un bruit dans le chalet, on entendait même les cubes de glace craquer dans l'alcool. Lou regardait May Blanc sans toucher à son verre. Il

fixait la crête en se demandant à quoi elle pouvait bien penser en regardant les montagnes. Il essayait de comprendre, avec ses yeux à lui, quand soudain, sans qu'il n'eût le temps de faire un geste ou d'appeler à l'aide, ce fut comme si la montagne se foutait le camp. Il glissa du banc, et saisi d'effroi, comprenant soudain ce qui lui arrivait, il tenta de se raccrocher à la table. En vain, dans sa chute, il entraîna la bouteille et renversa son verre. On entendit un bruit d'éclats de verre et puis, plus rien. La montagne n'était plus que brumes et poussières, la neige une défaite blanche, le pépiement d'un oiseau un chant sourd, et la lumière ambrée du soir une trappe refermée dans le noir. Lou affichait un visage vacant et regardait par terre d'un oeil blanc et absent. Tout semblait s'être évanoui, rien n'était plus tout à fait là. C'était comme si l'hiver avait enseveli ce récit sous la neige, comme si rien ne devait jamais ramener son vieil amour à la lumière. Car il demeura suffisamment longtemps sur le sol, vautré parmi les bris de verre, pour qu'une âme mélancolique fût la seule lueur diffuse dans tout le chalet.

Lorsqu'il reprit connaissance, le chalet était au silence ce que les pierres sont au recueillement. Pourtant, il crut bientôt entendre un peu de musique et reconnaître son air fétiche de jazz, "*Just a gigolo*" que lui chuchotait une voix de velours. D'où venait donc cette musique ? Allez savoir. Aucun disque ne tournait sur l'électrophone. Peut-être bien que le fantôme de Coleman Hawkins avait décidé de descendre de sa piste aux étoiles pour lui souffler un bel hommage. Allez savoir. Toujours est-il que cette mélodie suffit à réveiller les sens du vieil homme qui cherchait ses repères parmi les éclats de verre, les pieds de la table et les jappements de son chien qui lui léchait le front. Il se leva péniblement et s'assit sur un coin du banc, le temps de recouvrer ses esprits. Puis il se leva lentement et alla dans la cuisine en se tenant aux murs. Il se pencha au-dessus de l'évier et ouvrit l'eau du robinet en grand. Passa la tête sous l'eau, et resta comme ça un long moment, avec le bruit de l'eau qui coulait sur la nuque. C'était bon et bruyant comme le bruit des torrents. Il ferma l'eau et se passa la main dans les cheveux. Il se dit qu'il l'avait échappé belle et qu'il ne s'en tirerait peut-être pas à si bon compte la prochaine fois. La tête penchée en avant, il écouta les gouttes d'eau perdues et tenta d'y voir un peu plus clair : il n'avait rien avalé depuis des jours, il était resté pendant des heures à attendre dans le froid au bord du chemin...oui, là se trouvait probablement la raison de son malaise...Il tenta un moment de faire face en se disant qu'il avait oublié de respecter certains principes pour ne pas connaître un moment de chute : penser à se nourrir, aller marcher un peu au grand air et finir son recueil de poèmes. Il croisa son reflet dans la vitre, il éclata en sanglots. Derrière cette mascarade et ces principes de bonne figure, apparut le vrai visage de ses tourments : celui d'un grand-père, qui voulait faire ne serait-ce qu'un geste pour sa petite fille. Pouvait-il encore lutter contre des vents contraires et une aspiration à vouloir faire le bien ? Pensait-il encore qu'il suffisait de s'appuyer sur un étai de fortune et de persévérer dans le mensonge pour se tirer d'affaire ? Bon sang, n'est-il pas malheureux qu'un homme doive en arriver là, qu'il doive reconnaître qu'il se mentait à lui-même, afin que, de cet orgueil contrarié, à l'ombre de sa vie, il tombe à bras ouverts et renaisse en quelqu'un d'assez humble pour embrasser

l'amour qu'il voulait renier. Maintenant qu'il entendait sa vérité, maintenant qu'il avait passé l'écueil de cette crise, il sentit s'ouvrir une blessure saine, les maux d'un cœur qui ne demande qu'à battre.

Il comprit alors que la tempête de neige qui avait sévi ces jours derniers, aussi épouvantable fut-elle, n'avait jamais été qu'une tempête de neige. Il s'était torturé l'esprit, s'était fait un nœud avec des appréciations et des jugements contradictoires desquels il n'avait tiré que des pensées négatives et tordues. S'interdisant toute liberté, il s'était enfermé dans le refus et la certitude, celui de se reconnaître dans l'amour paternel de sa petite fille et celle de ne pouvoir contribuer à son bonheur. Lui et lui seul avait serré le nœud autour de sa gorge, et il en était parfaitement conscient. Assis à la table de la cuisine, il essuya les larmes qui coulaient sur ses joues. Il avait pleuré, et maintenant il se sentait bien, la tête vide, et le corps inondé d'une vague chaude. Il avala un carré de sucre et se leva en faisant doucement. Il s'appuya à la porte et attendit. Ca allait. Il fit quelques pas pour voir. Ca allait encore. Alors il s'avança doucement dans le séjour, nettoya la table, jeta les bris de verre dans la poubelle et passa un coup de balai sur les planches. Il tenait à effacer la moindre trace de l'épreuve qu'il venait de traverser. Et comme il était temps de rendre au chalet un peu de chaleur, il fit du feu, passa un disque de jazz et se mitonna un bon petit plat. Mais il veilla à ce que les flammes soient douces, la musique crée juste une ambiance et son repas reste frugal. Il tenait à remonter la pente en douceur. Après qu'il eût fait le nécessaire et recouvré quelques forces, il monta à l'étage avec une tasse de café chaud et décrocha son téléphone pour prendre des nouvelles de Candice.

– Comment, tu n'as toujours pas reçu notre lettre ?

– Lettre ? Quelle lettre ?... Il a fait un temps épouvantable ici et la route a été coupée. Le facteur n'a pas pu monter... (Tout heureux d'apprendre que sa famille lui avait écrit, Lou ne put réprimer un accès de joie).

– Oui, ils ont en parlé au journal télévisé. Des hameaux entiers ont été emportés par des coulées d'avalanches. Tu aurais quand même pu nous donner de tes nouvelles...

– Je pourrais en dire autant de toi, rétorqua son père.

Judith toussa à l'autre bout du fil.

– Mais le temps s'est remis au beau, dit-il aussitôt pour calmer le jeu. La route de la station est réouverte et le courrier ne devrait pas tarder à monter. (Lou pensa à part lui que cette lettre lui aurait fait le plus grand bien : il s'était senti abandonné, oublié. Bien que pris dans la tourmente, il n'avait pourtant pas un instant envisagé d'appeler sa fille).

– Ce doit être quelque chose...

– Oui, il fait un temps magnifique, une vraie carte postale. Il a neigé jusque dans la vallée, et pas qu'un peu. Vraiment, je ne me rappelle pas avoir vu autant de neige. C'est presque trop pour un vieil homme comme moi.

Tout en parlant, Lou s'interrogeait sur le contenu de cette lettre. Ce n'était pas dans les habitudes de sa fille de lui écrire, pas plus d'ailleurs que de l'écouter parler de la pluie et du beau temps, – même quand leur relation était au beau fixe. Judith semblait tenir à rester silencieuse et son père devinait comme une forme de lassitude sur son visage. Il pensa qu'il devait peut-être attendre de recevoir cette lettre pour en apprendre davantage, mais il avait comme un mauvais pressentiment. Et après trois semaines d'isolement et sans nouvelles, il n'avait plus la patience d'attendre. Il demanda d'une voix neutre :

– Et Candice, comment va-t-elle ?

Judith prononça un soupir qui en disait suffisamment long pour que son père se fasse du souci.

– Je ne voulais pas t'en parler au téléphone, mais puisque tu insistes...Eh bien, les nouvelles ne sont pas très rassurantes : d'après les dernières analyses, la maladie n'évolue plus, ni dans un sens, ni dans l'autre...c'est du moins ce que m'a expliqué le professeur qui la suit de près à l'hôpital...

– Ah bon sang...Et moi qui croyais qu'elle était pratiquement tirée d'affaire, dit Lou maladroitement. Mais, je ne comprends pas, elle semblait pourtant en bonne voie à Noël ?

– C'est à dire qu'elle ne guérit plus.

On entendit comme un silence froissé dans l'écouteur. Et il y avait cette musique qui montait vers le toit du chalet, "*Sandra blues*" par Coleman Hawkins, dont le vent lyrique s'enroulait étrangement dans le corps de cette phrase : « Elle ne guérit plus. » Lou jeta un regard aux volutes de fumée qui s'échappaient du café, mais c'est aux cheveux blonds de Candice qu'il pensait.

– Et cette jambe, comment va-t-elle ? Demanda mollement Judith.

– Qu'est-ce que tu viens me bassiner avec ma jambe ? Parle-moi plutôt de la petite.

Il n'en fallait pas plus pour le mettre en rogne. – La plaie s'était réouverte lorsqu'il avait rejoint la route chaussé de ses raquettes. Mais en pareilles circonstances, il aurait trouvé tout à fait déplacé d'évoquer sa blessure, tout comme il aurait jugé inopportun de lui parler de son malaise. Judith avait assez de souci comme ça. – Il avait pris un ton résolument plus dur pour répondre à sa fille. Sa question l'avait exaspéré, mais pas autant que le grelot qui tremblait dans sa voix. Judith n'était pas du genre à s'apitoyer sur son sort. Elle avait toujours eu comme ligne de conduite de ne jamais rien laisser transparaître de ses émotions, surtout lorsqu'elle traversait une mauvaise passe. Son père savait pertinemment que c'était cette faculté à prendre les choses sur soi qui l'aidait à garder la tête froide. D'où sa volonté de lui parler sur un ton un peu rude pour lui donner le change. Mais l'épreuve qu'elle traversait ne la touchait pas directement : la maladie, pour autant qu'elle voulût l'éprouver, se tenait à une distance suffisante pour lui rappeler que ce n'était pas d'elle, mais bien de sa fille qu'il s'agissait. Et elle ne pouvait rien contre cette vérité si lourde à porter qui ne faisait que l'accabler davantage. Judith était au bout du rouleau.

– Pourrais-je lui parler ?

– Elle est encore à l'hôpital...Les médecins ont décidé de la garder quelques temps en observation. Tu te rends compte, ils envisagent de lui

faire suivre une chimiothérapie. (Sa voix tremblait, elle finissait ses phrases avec précipitation). Pendant qu'ils discutent et spéculent sur son sort, moi je suis là à ronger mon frein et JE NE PEUX RIEN FAIRE ! Ils vont me rendre folle, je te jure...

C'était la première fois que sa fille le prenait à témoin et montrait des signes de dépit. Lou comprenait parfaitement sa réaction. Elle protestait contre l'attitude des médecins mais au fond, il se doutait bien qu'elle ne leur en voulait pas. Judith savait qu'ils faisaient tout leur possible pour la tirer d'affaire, mais il fallait bien qu'elle s'en prenne à quelqu'un pour supporter ce mal qui ne la touchait pas directement. Lou songea un instant à lui demander le numéro de téléphone de sa chambre mais il se ravisa. Par faiblesse, par lâcheté. Par peur d'être une nouvelle fois confronté à la réalité, sans doute. Car il ne pouvait s'imaginer Candice ailleurs que dans l'environnement chaud et familier qu'il connaissait, c'est-à-dire autour du chalet, dans l'écrin des montagnes. Pourtant, il ne devinait pas combien cet appel lui aurait fait du bien, et qu'à travers lui, elle aurait aperçu un moment les Pyrénées sous la neige.

– Judith, pourquoi ne lui proposes-tu pas de revenir passer quelques jours ici ? C'est toi-même qui en parlais à Noël. L'air de la montagne lui ferait davantage de bien que tous ces foutus traitements ! Comment recouvrer la santé et le goût de vivre au milieu de tous ces vieillards qui arpentent les couloirs en se plaignant du matin au soir ? Et avec cette ribambelle de médecins qui vous tournent autour comme des vautours ? (Le vieux s'étonna de tenir des propos aussi durs, réalisant soudain qu'ils pouvaient heurter sa fille). Qu'en dis-tu ? Tu pourrais toi-même l'accompagner. Je pense que ça ne te ferait pas de mal de prendre quelques jours de congé.

– Je ne sais pas, je ne sais plus ce qu'il faut faire... Lou, je me sens désemparée... Quand est-ce que cela va cesser...

Elle avait le souffle court, ses lèvres tremblaient. Il ne l'avait jamais “vue” dans cet état, même le jour où elle s'était présentée devant lui pour la première fois à Camitort. Elle en avait gros sur le cœur, et il pouvait voir les larmes gonfler dans ses yeux.

– Allons, ma chérie, ressaisis-toi. Tu ne vas tout de même pas craquer devant ton vieux père, tu ne lui laisserais pas gagner la partie aussi facilement, hmm ?

A ces mots, il entendit Judith sourire et céder tout d'une femme. Elle raccrocha. Lou avala une gorgée de café tiède et posa sa tasse au bord de la table. Il s'intéressa vaguement à son livre de poèmes auquel il n'avait plus touché depuis plus d'un mois maintenant. Il prit une feuille et lut le poème à distance, comme pour mieux juger ce texte qui lui semblait étranger. « Qui est cet homme qui vient s'asseoir à ma table pour écrire ? » Voilà à peu près le genre de réflexion que lui inspira ce poème. Il attendit deux ou trois minutes sans rien faire en écoutant la charpente craquer. Il tira le câble du téléphone vers lui et s'étendit sur le lit. Il composa le numéro de sa fille.

– Allô ? Ah, c'est toi... bonjour Sam.

– Bonjour Lou. Tu voulais parler à Judith j'imagine. Elle est allée s'étendre un moment sur son lit. Mais je te rassure tout de suite, elle n'a rien contre toi, elle a seulement besoin de se reposer un peu...

Le vieil homme songeait que ses propos avaient pu la blesser. Et la réponse de Sam ne le rassura qu'à moitié.

– Elle est un peu sur les nerfs en ce moment. C'est bien simple, on ne peut rien lui dire... Je sais bien qu'on peut lui trouver des circonstances atténuantes mais je t'assure qu'elle ne me rend pas la vie facile.

– Je n'ai aucun mal à te croire...

Lou se sentit un peu désorienté. Bien qu'il entretînt d'excellents rapports avec Sam, il réalisa qu'il n'avait rien à lui dire. Il s'attendait à trouver sa fille à l'autre bout du fil. Il tenait à la reconforter un peu, à lui dire les mots qu'elle pouvait attendre d'un père. Et de demander à Sam de les lui transmettre n'aurait eu aucun sens...

– Mais ne te fais pas de souci Lou, je veille sur elle comme le lait sur le feu.

– Je te fais confiance. Dis-moi Sam, tu penses que Candice va bientôt rentrer ?

– Les médecins envisagent de la libérer ce week-end. De toute façon, le plus tôt sera le mieux.

– 'Sûr...

– Ca lui fera le plus grand bien de revoir le Bassin¹¹. Tu sais Lou, cette petite est vraiment incroyable, elle a toujours su se montrer digne malgré l'épreuve qu'elle traverse.

« Digne », ce mot irrita le vieil homme. Qui pouvait se montrer si suffisant pour pouvoir juger de l'attitude à adopter en pareilles circonstances ? Si Candice montrait le moindre signe de faiblesse, qui pourrait lui en vouloir ? Elle tenait bon. Cela signifiait-il pour autant que l'on pouvait souffler un peu et s'accorder du bon temps ? Pouvait-on s'abriter derrière la force de caractère qui l'habitait ? « Il ferait bien de garder ce genre de remarque pour lui avant de dire des inepties. » Lou aimait beaucoup Sam, si bien qu'il fut très déçu de l'entendre parler ainsi. Il était à deux doigts de raccrocher. Mais il avait encore un service à lui demander.

– Sam, puis-je te demander un service ?

– Bien sûr.

– Ecoute, je pense que Candice devrait venir passer quelques temps à Camitort. Ca lui ferait le plus grand bien et ça vous permettrait de vous retrouver un peu, toi et Judith.

– Excellente idée. Judith se demande si Candice ne devrait pas interrompre à nouveau ses études. Mais d'un autre côté, elle craint que sa fille considère ces “vacances”, si j'ose dire, comme un nouvel échec. Je suis d'avis qu'elle devrait reprendre ses cours une fois qu'elle sera tout à fait rétablie. Ce n'est pas bon de courir deux lièvres à la fois.

Sam remonta tout de suite dans l'estime du vieux.

¹¹ Bassin d'Arcachon

- Raison de plus pour qu'elle vienne respirer le bon air des montagnes. Qui sait, elle pourrait peut-être même suivre des cours par correspondance, dit-il en s'emballant un peu vite.
- Pourquoi pas, approuva Sam. Je suis persuadé que son médecin donnera son aval, mais ce départ ne se fera pas sans l'accord de sa mère ...
- Oui, le plus dur reste à faire, soupira le vieil homme.
- J'en toucherai deux mots à Candice. Je suis persuadé que ton invitation lui ira droit au cœur.

Avant de raccrocher, Sam lui rappela qu'il était toujours le bienvenu chez eux. Lou le remercia en se demandant depuis quand il n'avait pas revu la mer...

Le temps aurait dû tourner. On annonçait de nouvelles chutes de neige pour les prochains jours mais il fit un temps splendide pendant dix jours. Une injustice selon le vieil homme. Ses yeux gris et usés pouvaient jouir d'un panorama sans égal, quand ceux de Candice, si bleus et ardents à vivre, devaient sans doute se résoudre au chanci d'une toile triste à mourir dans sa chambre d'hôpital. L'avenir de Candice était aussi probable que le sien était assuré, aussi mérité que le sien était usurpé : sa petite fille se donnait du mal pour garder cette vie et lui, que faisait-il, il la provoquait cette vie, lui tournait le dos ou s'avavançait à découvert, s'offrant comme une proie facile et sans respect pour sa personne.

Rongé par le remords, il décida de retrouver forme et allure, le profil d'un poète respectable. Il fit sa toilette dans l'eau glacée du lavoir, se lava les cheveux, tailla sa barbe, jeta ses bouteilles de whisky au feu – un spiritueux au whisky au goût infect – et prit des repas à intervalles réguliers. Bien que son mollet le fit toujours autant souffrir, il sortit avec son chien faire de longues promenades le long du torrent où la neige sur les rochers et le soleil dans le débit du courant le ramenaient doucement vers la raison. Comme pour faire amende honorable, il se penchait au-dessus de l'eau et cherchait son reflet dans un bassin d'eau douce en marmonnant quelques mots dans sa barbe. Sauf qu'il n'y avait qu'un monde plongé dans un sommeil hiémal pour l'entendre. Il regardait la couleur claire, l'eau de menthe qui passait sur les pierres et, confession faite, il redevenait un homme raisonnable et mesuré. Il ne dérogeait pas pour autant à ses principes, mais il apprenait à devenir un peu moins dur avec lui-même et s'accordait une pause pour se récompenser de ses efforts. – L'homme, à l'image de l'arbre qui se distrait de sa course et se disperse en d'infinies ramures aux premiers vents du printemps, n'a-t-il pas besoin de s'accorder quelques écarts pour atteindre le but qu'il s'est fixé ? Connaître ses faiblesses, y céder avec raison mais y céder quand même, ne revient-il pas déjà à s'armer d'une plus grande force pour croître dans l'épanouissement de son être ? Mais Lou, loin de ces belles théories, avait toujours le sentiment d'avoir grandi sur un sol toxique : à part les immortelles, les œillets et les chardons des dunes, il ne connaissait guère de plantes qui poussaient à même le sable. – Ainsi, il ouvrait sa blague à tabac pour fumer un peu au bord du torrent. Il posait une première touffe dans le fourneau, grattait une allumette et attendait quelques prises avant d'enfoncer doucement la frise des brindilles dans le foyer

de bruyère. Il rallumait sa pipe et se perdait dans de belles pensées en suivant le vol d'un rapace, le passage d'un nuage au sommet d'un col ou la fuite soudaine d'une biche sur les près enneigés. Ainsi, comme le soir était rose, comme l'ombre des vallées gagnait les flancs de May Blanc, il grimpait avec son van jusqu'à la station de ski pour aller chercher le dernier soleil. Il s'asseyait à la terrasse et buvait un verre de vermouth qu'il prenait le temps d'apprécier. A la brune, il redescendait vers le chalet, mangeait un morceau et grimpait dans sa chambre avec sa pipe et une tasse de café. Oui, Lou s'était remis à écrire. Il travaillait d'arrache-pied à ses poèmes, en espérant que le téléphone allait retentir et Candice lui annoncer sa visite. Mais il n'eut pas le loisir de recevoir cet appel. Dix jours plus tard, tandis que la neige ressemblait au printemps autour du chalet, il entendit son chien aboyer et se ruer dehors en quatrième vitesse. Chose qui surprit tout à fait son maître car son chien avait beau flairer la visite d'un bouc ou entendre la cloche d'une vache qui s'était égarée, il ne daignait jamais quitter sa corbeille.

C'était Candice qui se tenait debout devant le portail de Camitort.

– Il serait peut-être temps que tu appelles ta mère. Elle doit se faire un sang d'encre.

Candice se leva de table et s'exécuta sans dire un mot. Son grand-père sortit sa blague et ramassa le tabac bien comme il faut dans sa pipe. Ce geste, qui exigeait une grande application, lui évita de se mettre en colère. Il alluma sa pipe et tira une large bouffée en contemplant le ciel. Connaissant Judith, il savait qu'il avait un peu de temps devant lui pour fumer. Elle ne tiendrait sans doute pas à accabler sa fille mais voudrait certainement entendre un mot d'explication sur son départ précipité. Lou prit les lunettes de soleil de Candice et les glissa sur son nez. Le ciel au travers était d'un beige fumé et la neige pâle comme le lit d'une rivière en crue. Il reposa les lunettes sur la table et regarda le soleil bien en face, comme s'il s'en foutait d'y laisser les yeux. « Bon sang, se dit-il, cette petite a de qui tenir. Elle aurait quand même pu la prévenir. » Candice, ayant obtenu l'assentiment de son médecin, avait fait sa valise et prit le premier train pour partir dans les Pyrénées, se contentant de laisser un mot à sa mère sur la table de la cuisine. Lou ne lui en voulait pas le moins du monde de lui avoir fait la surprise de venir, au contraire, mais il estimait que Judith ne méritait pas une telle méprise. Qui plus est, il ne tenait pas à ce que Judith pense qu'il eût pu être à l'origine d'un quelconque complot. Oui, l'attitude du vieux frisait la paranoïa mais il préférait imaginer le pire car il n'aspirait qu'à une seule chose désormais : la paix. Ainsi préférait-il anticiper la moindre réaction, la moindre interprétation fâcheuse qui pouvait occasionner un

nouveau dérapage. Il détourna les yeux du soleil, et le monde ne fut plus qu'un entrelacs de volutes jaunes et de vagues à l'encontre du bleu, un fond de papier calque sur la neige où le ciel n'existait plus que par intermittence. C'était tout ce qu'il avait cherché à voir en fixant le soleil. Il fumait la pipe et la fumée lui faisait du bien. Elle affluait dans ses veines, il apprenait à se détendre. Candice lui avait fait la surprise de venir. Pouvait-il espérer événement plus heureux en ce jour de ciel bleu ? On avait avancé la table de jardin sur la terrasse, déjeuné au soleil comme aux plus beaux jours du printemps. On avait savouré, en guise de dessert, une tarte aux myrtilles dont les baies avaient été cueillies là-haut, sur les pentes du Nerbiou. La neige chauffait les joues et il faisait bon être assis plein sud, le dos contre les pierres chaudes du chalet. Lorsqu'il entendit raccrocher, Lou fit mine de s'intéresser à son chien qui faisait la sieste sur le bois tiède du plancher. Son poil était chaud, sa tête lourde de sommeil. Candice sortit sur la terrasse avec un plateau dans les mains. Des volutes de fumée s'échappaient de la cafetière. Elle posa une soucoupe sur la table de jardin et commença de remplir une tasse. Son grand-père ferma les yeux et écouta avec délice ce bruit de porcelaine et de café. Ça voulait dire quelque chose, ça voulait dire que sa petite fille était là. Alors il abdiqua, et sans plus attendre, renonça aux couleurs étourdissantes du ciel bleu sur les aiguilles des sapins, au soleil oblique sur la neige, à tous les arguments du monde pour mieux saisir la paix d'un tel instant. – N'est-il pas troublant de vouloir s'aveugler de soleil ou se projeter dans le noir pour profiter d'un moment dans toute sa plénitude ? Mais cette obscurité cache un très beau secret, elle donne à cet "instantané" la lumière : toute l'éternité que le temps lui refuse. Et au vieil homme aux yeux fermés, la fumée du café s'illuminait comme l'auréole d'un soupir au-dessus de la neige, et le bruit du café qui coule brillait comme des écailles de soleil dans le courant des cascades. Oui, ce parfum de fruit torréfié, ce bruit de porcelaine, c'était le signe que quelqu'un était là, tout près. Et cette présence délicate faisait la lumière aux yeux du vieil homme : avec le feu de la neige, avec les vapeurs rousses et chaudes du café, il commençait vraiment à sentir que ses joues rosissaient.

– Maman est heureuse d'apprendre que je suis là. Te voilà rassuré ?

Lou ouvrit les yeux en un éclair. La blancheur du soleil dans la neige l'éblouit. Il saisit les lunettes de Candice et les posa sur ses yeux. Doucement, derrière le fumé des verres, il reprit place dans l'écrin des montagnes, dans un monde qu'il avait absous de toute épaisseur : le relief en imposait toujours autant de par sa puissance mais son interprétation en avait brisé les contours pour en faire un corps unique et diaphane, une silhouette liquide et marine où la glace ne pouvait prendre, où les glaciers, pentes de sel et d'eau blanche, ne tenaient debout que par la volonté de porter un regard d'abandon sur le monde. Se déprendre des autres, des paysages et des hommes sans pour autant se dédire d'un engagement à vivre. Ne plus rien apprivoiser du contenu, gommer les lignes et les contours, étendre une onde de passivité dans les yeux sans pour autant que le monde s'effondre à l'autre bout : cesser seulement d'accrocher le monde avec un regard dur. Ses prunelles s'habituaient au fumé des lunettes de

soleil, mais le ciel redevint aussi beige et la neige aussi pâle que le lit d'une rivière en crue.

– Je ne me rappelle pas avoir déjà vu le monde sous un oeil aussi fade. Tu devrais changer de lunettes.

– C'est que tu ne regardes pas comme il faut. Tu le trouves fade, je le trouve fané, ce n'est pas du tout la même chose. Ne trouves-tu pas que la nature montre des couleurs d'une gaieté licencieuse ? Ce soleil, ce ciel bleu... tant de joie me ferait presque de la peine.

– Je crois que je peux comprendre ça.

– J'ai un faible pour les incendies et les cendres, pour les feux de l'aube et les gris du crépuscule. La lumière ne triche pas, elle nous partage entre espoir et désespoir, entre joie et peine, et c'est bien là que nous sommes, parfaits équilibristes à jongler avec ces deux boules de feu dans nos mains.

– Tu es une vraie poétesse, ma chérie.

Le vieux lui sourit. Il porta une goutte de café à ses lèvres et frotta la tasse chaude contre sa barbe. Candice avait fait un très bon café, noir et amer.

– Tu penses que l'hiver touche à sa fin ? Demanda-t-elle de but en blanc.

– Je ne mettrais pas ma main au feu mais j'imagine que le ciel nous réserve encore bien des surprises. Le temps tourne vite en montagne.

– Mais c'est bien ce qui te plait, n'est-ce-pas ?

Candice lui lança un clin d'œil auquel il répondit par un amusement dans les yeux. « Ce soleil n'est là que pour nous divertir, sinon je serais déçu que le printemps sonne avant l'heure », pensa-t-il à part lui.

Lou ne s'étonna qu'à moitié de l'entendre tenir des propos poétiques : Candice avait cessé d'être une enfant dès lors qu'elle était tombée malade. C'était bien triste à dire mais malgré sa souffrance, elle était devenue une jeune femme en éveil, une jeune femme plus dure certes, mais dotée d'une sensibilité à fleur de peau. Il relança sa pipe, et Candice dut se résoudre au silence car il se réfugia dans une boucane de fumée qu'il prit soin d'éloigner vers la vallée. Autour, il n'y avait pourtant pas un souffle de vent, le ciel semblait loin et quelque chose d'immobile réveillait les murmures discrets de la vie : un filet d'eau qui coulait gros comme le pouce en bas du pré, le sifflement d'un aigle sur May Blanc ou un bouquet de frissons dans les branches des lauriers. C'était si calme que l'on aurait pu prétendre savoir en quel endroit du jardin l'écorce de neige craquait, en quel endroit du globe il s'était remis à neiger. La chaise adossée au mur du chalet, Candice dégustait son café qu'elle reposait soigneusement dans la soucoupe après chaque petite rasade. Elle se sentait bien, heureuse d'avoir retrouvé son grand-père. Encore tout ému et surpris par sa visite, Lou ne pouvait malgré tout s'ôter de l'esprit qu'elle ne serait pas revenue de sitôt à Camitort si elle avait recouvré la santé. Il aurait voulu la savoir absente et le plus loin possible de lui du moment qu'elle était guérie. Mais il ne pouvait oublier que ce qui eut été un sentiment noble, une échappée belle à bien des égards – comme la mésestime de ses propres craintes – n'était qu'un espoir déçu, l'aveu de l'irréparable faiblesse que l'on traîne à toujours vouloir protéger sa personne. Car la présence de sa petite fille malade auprès de lui le rassurait

autant que lui pouvait la rassurer. Elle le comblait de bonheur, car enfin il allait pouvoir partager ces lumières merveilleuses que lui révélait la nature. Il allait perdre cette vision égoïste qu'il avait de lui-même quand il était seul à profiter des paysages. Quel mal y avait-il alors à reconnaître que sa présence lui faisait du bien ? Pourquoi prétendre le contraire ? A quoi bon dissimuler cette vérité dans le mensonge puisqu'il s'agissait d'amour ? Etait-ce donc si difficile d'apprendre que sa fille lui accordait sa confiance et que cela lui faisait un bien immense ? Etait-ce si difficile de franchir un nouveau pas, c'est-à-dire d'éveiller ce bien-être, cet amour en lui-même ne serait-ce qu'au rang de tolérance ? C'était précisément cette vague d'amour qu'il avait peine à regarder déferler en lui-même, cette vague qu'il regardait jadis affluer vers son vieil amour et refluer vers lui sans que rien ne le choque, comme si ses veines étaient les siennes et vice-versa, comme si ce sentiment d'appartenance et de don était tout ce qu'il y avait de plus naturel au monde : Neige lui avait donné assez d'amour pour qu'il apprenne à s'aimer... Mais la rupture l'avait comme vidé de son sang. Il avait regardé tout cet amour se répandre autour de lui en pure perte. Depuis, il regardait cette vague sans vigueur venir mourir au rivage de son existence. En spectateur, il la regardait se gonfler et se dessécher aux aléas des jours et des courants, sans jamais avoir à cœur de se laisser emporter. Alors, l'émergence de cette affection nouvelle, qu'il ne voulait désormais plus refouler, lui apprenait à retrouver un peu goût de lui-même.

Pour autant, et à juste titre, on pouvait s'interroger sur les bienfaits d'une telle avancée. Car avec le temps, il avait habilement "détourné" cet impossible amour avec lui-même et ses semblables au profit d'un amour démesuré pour la nature qui présentait au moins l'avantage de lui donner plus de répits que de tourments. Les tourments pouvaient venir de la contemplation matinale d'un arbre immobile qui le rendait triste à mourir, les répits d'une averse brutale et gonflée de colère qui lui calmait les nerfs. Le lendemain, ça pouvait être l'inverse. Rien n'était écrit au cœur des interprétations du vieil homme : il s'en remettait à la nature et tentait, avec la plus grande application et le plus grand respect, d'essayer d'éprouver ce qu'elle lui donnait. Et ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'est que s'il désapprouvait la couleur d'un crépuscule ou la présence du vent sur l'aurore, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Ca lui simplifiait drôlement les choses.

Lou était encore tout retourné par la visite de Candice mais il estimait qu'elle avait pris une sage décision. Et maintenant qu'il avait reçu l'approbation de sa mère, il pouvait y voir un peu plus clair et envisager son avenir d'un oeil confiant. Il savait que la nature prendrait soin d'elle, que ce serait ici, parmi les montagnes, au bord des prairies minérales, auprès des rivières où l'on irait sans crainte boire après les bêtes, que Candice recouvrerait la santé. Il fallait seulement prendre le temps de bien éprouver les choses, il fallait seulement se laisser porter par le vent et les courants, compter avec les jours de neige et de soleil sans poursuivre ce but insensé qui est de toujours vouloir tout contrôler. Il fallait s'installer dans la durée, prendre patience et laisser à la nature le soin de faire son oeuvre. Le vieil homme était animé d'une foi inébranlable, d'une foi que rien ne pouvait contrarier : « C'est ici, en respirant l'air pur et parfumé

d'hiver, qu'elle guérira. C'est ici, depuis la frondaison des grands arbres du printemps jusqu'aux bouquets sucrés des soirs d'été, qu'elle grandira dans la joie », décida-t-il. Il jouait les prophètes et Candice prenait un bain de soleil maintenant. C'était bon pour sa santé toute cette lumière. Elle avait encore du mal à se l'expliquer, mais elle se sentait bien auprès de son grand-père, assez bien pour oublier un moment qu'elle était souffrante. Et lui la regardait en se disant que la maladie s'éloignerait doucement par-delà les montagnes, les collines, les pins des Landes et l'océan. Sur le café, Candice se servit une belle part de tarte aux myrtilles. Son grand-père fut flatté de la voir prendre un peu de dessert.

– Si le cœur t'en dit, nous pourrions aller nous promener à Barèges. Je connais une auberge au milieu des sapins qui sert des pâtisseries très séduisantes.

Candice porta une cuillère à sa bouche, puis ne toucha plus à son assiette. Le vieux se demanda alors s'il avait dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Elle resta un moment immobile, la bouche pleine, essayant de sourire pour cacher les larmes qui gonflaient dans ses yeux. Elle dissimula son visage sous ses mèches blondes, enleva soudain Réglisse à son sommeil – il dormait dans le poil chaud de Caçador – et se leva de table en priant son grand-père de l'excuser. Elle rentra pour aller faire la sieste. La maladie...un filet dans la voix qui trahit, une sécheresse d'eau et de sang dans le corps qui surprend et l'on apprend à se taire. On apprend à oublier la soif, cette soif de vivre qui insiste encore pour se frayer un chemin entre les bancs de sable noir qui émergent du corps et s'obstinent à faire barrage à tout ce que l'on entreprend. Alors on se retire discrètement pour ne pas trop déranger ceux qui vivent à côté, pour leur éviter d'assister à cette défaillance qu'ils connaîtront tôt ou tard. On se tient à l'écart avant qu'ils ne s'écartent, soucieux qu'ils sont de s'épargner la vision de la douleur qui les attend. La maladie...avec son cortège d'éveils et de sommes elle-aussi. Avec ce réveil qui sonne le glas d'une promesse défaite et le sommeil le rôle de la résurrection. C'était venu comme ça, sans prévenir. Une aspiration, un épuisement, et soudain plus de forces. Candice se sentait faible et vulnérable, "friable" serait plus juste car elle avait l'impression que ses os étaient soudain friables et brûlants comme des billes de mil sur la braise. Ses os étaient si faibles qu'ils n'étaient plus que sable noir fuyant au crible de la chair, plus que cendres de bois mort qui ne donneraient rien de bon...La maladie, aussi brûlante fut-elle, lui donnait des images si glacées d'elle-même qu'elle préférait se retirer d'un monde qui, pensait-elle, ne la voyait plus que comme un être dissident.

Mais Lou, désormais seul sur la terrasse avec son chien, n'en démordait pas : la guérison viendrait d'ici, et doucement, comme un chuchotement de neige soufflé dans des bulles de verre. Il avait bien vu que, la maladie se réveillant, Candice avait cédé au désarroi et à la colère. Elle avait dressé, comme ultime rempart, l'essence d'un esprit hostile autour d'elle : son corps, assiégé de solitudes, ne savait plus comment s'y prendre pour la défendre et la protéger du dehors...quand il fallait pourtant renoncer à prendre les armes. « Candice ne sera plus jamais seule. » Dit Lou en pointant l'index vers le ciel. « Oui, tout

viendra d'ici, du vent, de la neige et de l'air des montagnes, d'une vie à chaque heure sonnante au timbre des quatre saisons ; d'un automne venteux, plus roux et mélancolique que tous les vieux automnes, pour que les sentiments qui l'habitent cèdent à la détresse des feuilles ; d'un hiver plus neigeux que tous les vieux hivers, pour que ce manteau blanc vienne recouvrir ses blessures ; d'un printemps plus vert et chantant que tous les printemps à venir, pour que la frondaison d'un vert de sauterelle et l'éclosion de fleurs et de bourgeons pousse jusque dans ses veines. Et puis ce sera vraiment l'été. Une saison immobile. La guérison définitive. » Il gratta le crâne du chien et contempla un moment les forêts où là-bas, le vert avait regagné pour un temps la vallée et les jambes des montagnes. Mais le Viscos et le Cabaliros avaient encore de la neige jusqu'au ventre. A un moment, une langue de vent frais lécha la terrasse, et le soleil fut soudain d'une présence trompeuse, comme pour rappeler que ses rayons étaient bien chauds pour la saison. Lou remonta son ourlet de pantalon et fit en sorte que ce globe joyeux brille sur sa blessure. Il savait que la douleur ne le lâcherait plus, qu'il en serait quitte jusqu'à la fin de ses jours. Qu'il devrait s'en accommoder comme d'une vieille chose qui lui annoncerait le réveil des jours humides. Alors il s'attarda un peu dans sa chaise, avec sa tasse de café roulée comme une bague autour du doigt. Il porta une ou deux gorgées à ses lèvres en plissant des paupières, comme un qui fait semblant de réfléchir. Oui, décidément, Candice avait fait un très bon café. Le café et la neige, deux arômes qui témoignent de l'amer et du sucré de cette vie, deux arômes qui se conjuguent à merveille. Mais bon sang, comment cette étendue de neige aurait-elle pu le laisser insensible ? Elle le ramenait vers son vieil amour qui n'avait, avec elle, de ressemblance que le nom. Elle venait de l'océan mais ses cheveux étaient restés longs et noirs malgré le sel et le soleil, malgré les années qui étaient passées dedans comme une main aux doigts d'argent. Elle avait toujours dix sept ans, quelque part Lou en était sûr. Il se leva, enleva les couverts et passa un coup de chiffon sur la table de jardin. Soudain, il arrêta son geste et son regard se leva au passage d'un aigle sur May Blanc. Oui, l'épreuve du temps n'avait pas pu passer sur Neige. Il rentra faire la vaisselle et ce fut délicieux de sentir le soleil chaud dans la vitre de la cuisine, d'avoir les mains plongées dans la mousse et de penser qu'il pouvait, à sa manière, aider la jeune fille qui dormait dans la chambre à l'étage. Il projetait de l'emmener là-haut manger une crêpe et boire un verre de cidre à l'auberge de l'Arioutou, juste sous le Nerbiou qui se dressait au-dessus du toit d'ardoises comme une avalanche menaçante. C'était un endroit rustique, avec ses murs en grosses pierres carrées et scellées avec de la terre glaise, avec des bancs solides et une table si épaisse que l'on aurait pu y creuser des assiettes. Mais il ne fallait pas se méprendre : il y avait toujours quelque chose qui chauffait sur le feu, et le fumet qui s'en dégageait offrait assez d'intimité et de chaleur pour retenir un esprit agité. Derrière l'auberge, quand ce n'était pas l'hiver, il y avait un terrain accidenté coiffé de broussailles et d'arbustes qui cachait le sentier aux myrtilles.

Mais Candice ne se levait pas.

L'horloge sonna deux coups, puis trois puis quatre et Lou dans son rocking-chair commençait à se faire du mauvais sang. « C'est probablement le voyage qui l'a fatiguée. » Dit-il à Caçador. D'ailleurs, lui qui s'adonnait à des siestes épuisantes – pour qui le voyait dormir –, était aux aguets lui-aussi. Il multipliait les allées et venues au pied de l'escalier, dodelinant de la tête ou dressant les oreilles, et revenait sans cesse se renseigner auprès de son maître qui ne lui répondait que par une boucane de fumée. Il fumait la pipe et réfléchissait. Quand l'horloge sonna encore un coup, c'est à dire la demi de quatre heures, c'en fut trop pour lui. Il grimpa à l'étage pour s'assurer que tout allait bien. Il entrebâilla la porte et prêta une oreille dans la chambre. Un souffle ensommeillé lui répondit. Il referma la porte derrière lui et sourit en voyant Régliisse qui se faufilait entre ses jambes. Mais c'était davantage le signe d'un soulagement que la marque d'un sourire. Il redescendit dans le séjour et griffonna un mot pour Candice qu'il mit bien en évidence sur la table. Il sortit avec son chien. Ils avaient besoin d'aller se dégourdir tous les deux. Ils suivirent l'allée du Camitort et firent une halte à l'abreuvoir, au bord du chemin en coude qui descendait vers le village de Saint-André. Lou se tamponna le visage d'eau fraîche et contempla longuement le pré derrière lui où Candice venait jadis faire de la luge avec les gamins du village. Et il eut un pincement au cœur en se souvenant de tous ces mêmes qui riaient en jouant dans la neige. Le pré était désert et silencieux. Les cris de joie, les batailles de boules de neige et les courses joyeuses des enfants n'étaient plus que lointains souvenirs et facéties de l'esprit. Mais il voulut encore se prêter au jeu et étudia la pente avec l'œil avisé d'un expert : il estimait qu'elle offrait une piste parfaite, la neige glacée et intacte n'attendait plus que le fer des patins pour tailler dans l'écorce de glace. Caçador, qui gambadait à droite et à gauche, se retourna et aboya en direction de son maître. Les yeux mouillés par un vent de nostalgie, le vieil homme se remit en route et dut faire un bel effort pour ne plus penser au passé.

Marcher lui fit le plus grand bien. Ses jambes étaient ankylosées à cause de l'après-midi passée dans sa chaise. Il se ressentait toujours de sa blessure mais il marchait à bon train. Il savait qu'il allait au devant de certaines difficultés, qu'il allait s'exposer à des regards obliques et sévères mais rien ne pouvait réfréner son allure. D'ordinaire, il éprouvait une certaine réticence à aller au-devant des obstacles pour défendre sa cause, mais puisqu'il s'agissait de Candice, il se sentait touché par la grâce, épargné par son amour-propre et drôlement motivé. On lui adresserait quelques remontrances, lui reprocherait d'apparaître comme un fantôme pour qu'il mérite vraiment qu'on lui ouvre la porte. Mais dès lors qu'il exposerait clairement le bien fondé de sa visite, on le ferait rentrer, on l'installerait sur une chaise solide près du feu et lui servirait un grand verre d'eau-de-vie. Il remonterait tard sur le soir, le corps chauffé par l'alcool, le dos chargé de victuailles, d'œufs et de bidons de lait frais de jument qu'il n'aurait jamais trouvés ailleurs en arpentant la montagne.

Trois semaines passèrent. Une neige froide et bleue recouvrait les traces de son retour vers le chalet. L'hiver était plus que jamais l'hiver, le mal était toujours là, et le soleil était tout juste bon à réchauffer les âmes en peine. Il se

couchait chaque soir un plus tard derrière le haut plateau du Cabalirros mais le printemps venait d'ailleurs : si Candice était toujours malade, elle offrait une autre disposition à vivre. Le lait frais de jument, les oeufs au jaune comme des oranges et les mets que son grand-père lui préparait avec le plus grand soin lui rendaient l'apparence d'une jeune fille de son âge, ce teint rose sur les pommettes qui témoigne d'une gêne, du sentiment confus d'un être qui se disperse et se retrouve, partagé entre l'enthousiasme et la crainte durant cette saison précipitée qu'est l'adolescence, cette course dans le printemps où l'on s'étirole aussitôt qu'on s'émerveille, soucieux et insouciant de gagner au plus vite l'été, l'âge adulte et l'apogée. Lou s'interrogeait sur la nature du printemps qui poussait au cœur de Candice. Il n'était pas sûr que les produits du terroir, aussi bons soient-ils, fussent à l'origine de cette frondaison. Pour un peu, il aurait considéré que tout ceci ne revenait qu'à recourir à de maigres expédients car il était persuadé que tout ce qui la ramenait du côté de la vie venait du vent, de la neige et du soleil qu'il avait interpellés le jour où elle était arrivée à Camitort.

Une nuit, il fit très doux. Le fœhn avait soufflé un mensonge d'été sur les montagnes, un vent chaud qui laissait à penser que la neige ne serait bientôt plus qu'un ruisseau de peine noyé dans les fleuves. On aurait dit que la nature, avec sa cohorte de vent, de neige et d'air glacé, s'était retirée dans une longue méditation. Mais sur l'aube, une brume fraîche et bleue le tira du lit et le poussa dehors. Il sortit sur sa terrasse en chemise de nuit et se pencha au bord de la balustrade, sans très bien comprendre ce qu'il faisait. La nature, touchée par la sincérité du bonhomme, n'avait pas réfléchi longtemps avant de céder à sa requête : elle s'approcha de lui, épousa la forme d'une vieille femme aux cheveux blancs et lui chuchota, dans des lames de brouillard, qu'elle acceptait de l'aider d'autant plus qu'elle lui réservait une surprise de taille. Alors Lou demeura attentif. Il étudia avec admiration le penchant des arbres pour le soir, la course des aigles et la couleur des jours qu'ils prenaient sous leurs ailes, mais il ne voyait rien changer. Alors il tâcha d'oublier cette scène étrange sur la terrasse en se disant qu'il n'était qu'un incorrigible rêveur et qu'il n'avait pas encore bu son café ce matin là. Mais, par une belle nuit blanche, après avoir noirci quelques pages, il descendit boire un verre d'eau de Seltz dans la cuisine. Il regarda par la fenêtre et alors il comprit : il neigeait. Et il se mit à neiger la nuit et faire soleil le jour. Mais ce qui était incroyable, c'est que la nuit le ciel était rempli d'étoiles. Comme c'était fête sur l'aurore, il sortit prendre un moment le frais sur son balcon en encorbellement. Est-il plus belle lueur qu'une neige vierge brillant dans le soleil du matin ? Il regardait toute cette lumière et il avait peine à tenir ce bonheur en haleine. Dans sa chute, dans son éloignement, il éveillait chez lui déjà comme une douce nostalgie. Et la nostalgie nourrit son homme, elle est la source à laquelle il vient boire pour réécrire l'histoire, pour se tenir à distance du présent et garder soif de cette vie. Les yeux vissés sur May Blanc, Lou leva son verre vers le ciel pour saluer la beauté de son geste : la nuit, le bruit feutré des flocons abritait Candice de tout sommeil agité. Le jour, le soleil resplendissait sur son visage comme si elle était son unique paysage.

Lou rentra faire du café et du feu pour la petite. Il l'observait depuis quelques temps : ce n'était plus elle qui respirait la neige, l'air et le soleil, mais le soleil, l'air et la neige qui faisaient le chemin inverse, qui la respiraient du bout des chevilles jusqu'aux mèches de ses cheveux perdus dans le vent. Ils forgeaient son devenir. La glace rendait ses os plus durs, le froid affermissait sa peau, la neige pulvérulente formait corps avec la légèreté de l'esprit, et le soleil l'éblouissait d'un rayonnement inattendu : il brillait dans le foyer d'eau turquoise de ses yeux tel un incendie au-milieu d'un lac, comme s'il avait prêté serment d'y briller même aux jours les plus sombres de son existence. La nature accomplissait son oeuvre, lui donnait tout sans restriction, suçait, jusque dans la moelle des os, le poison qui la rongeaient et la faisait fléchir. A l'abri des regards, et pour ne pas détourner le monde de sa belle destinée, elle allait dans un lieu secret cracher tous les maux de Candice, ceux du corps et de l'esprit. Candice allait vivre. Elle faisait toujours de longues siestes mais elle se surprenait parfois à ne plus trouver le sommeil. Derrière les volets cabanés, à la lumière filtrée du soleil, elle ouvrait un livre et lisait, ravie de pouvoir terminer un chapitre sans tomber de fatigue. Combien de fois ne s'était-elle pas réveillée, le cou et les seins brûlants, le tee-shirt auréolé de sueur, en éprouvant toutes les peines du monde pour revenir dans le quotidien de sa chambre ?

Maintenant, elle faisait quelques pas avec son grand-père, côté nord du jardin, et le soir tardait à venir. Les ombres sur la neige hésitaient entre le pourpre et l'ardoise, et c'était quelque chose que le vieil homme pouvait comprendre, lui qui était d'une nature indécise. Une sapinière remplissait la parcelle du jardin.

– Je ne t'avais pas dit qu'il allait reneiger ? Dit Lou.

Candice lui adressa un sourire. Telle une élève studieuse, elle examinait avec attention des aiguilles de sapin.

– Ce sont des sapins de Noël, dit-il. (Candice se retourna et le regarda d'un oeil amusé). Tu te dis que cela fait beaucoup d'arbres n'est-ce-pas ? C'est-à-dire que je tiens chaque année à ce qu'il y ait un sapin pour Noël, et puis je viens ici le mettre en terre après les fêtes.

Elle trouva son geste touchant. On sème chaque jour un peu de soi-même partout où l'on passe, participe un peu plus aux jours d'hier, et bientôt il ne reste en soi qu'une sève qui n'a plus le goût de vieillir et qui recherche ses racines. – Lou, sachant qu'il suffisait d'un rien pour que Candice sombre dans une profonde détresse, se garda bien de lui dire cette dernière pensée, comme il se garda bien de lui dire qu'il préférerait ignorer le nombre de Noël qu'il avait passé seul avec son chien. – Il lui adressa un clin d'oeil et la prit par l'épaule pour aller profiter des derniers rayons de soleil, côté sud du chalet. Ils passèrent derrière le bosquet de lauriers et allèrent s'asseoir sur le banc qui donnait une vue plongeante sur la vallée. Lou, pour grand-père qu'il fut, avait l'oeil encore assez clair pour savoir que Candice était très belle. Il la trouvait très élégante ainsi gantée et coiffée d'un bonnet en laine blanche. Elle méritait une autre compagnie, le bras de la jeunesse, la convoitise des jeunes hommes. Elle était bien jeune pour souffrir le silence d'un vieil homme et des montagnes.

– Tu n'as pas froid ?

– Non...

Elle était enroulée dans un manteau de plumes d'oie qui lui tenait chaud au corps. Elle se rapprocha de son grand-père, et tous deux restèrent un long moment dans le silence, jusqu'à ce que le cri d'un chocard épouvante les arbres et déchire le ciel. C'était l'heure : à l'est, la nuit épongeait le ciel et le jour s'absorbait dans la rêverie des étoiles ; à l'ouest, le soleil, de verre et de feu, brillait comme une loupe dans les brumes froides du Cabalirros, jetant ses braises vers la mer. « Ce doit être quelque chose que de voir ça sur l'océan. » Se dit Lou.

– Demain, il faudra que j'aie à faire une prise de sang, dit Candice de but en blanc.

– Je connais un laboratoire dans la vallée. Je t'y emmènerai, dit le vieux.

Il se leva du banc et lui dit de l'attendre un moment. Il remonta vers le chalet. « Elle regarde le coucher de soleil mais elle pense qu'elle doit aller faire une prise de sang. Le chemin vers la guérison sera long. » Conclut-il. Mais qui donc regarde un coucher de soleil sans penser à autre chose... Combien de fois lui-même était-il venu s'asseoir sur ce banc pour voir le soleil plonger derrière le Cabalirros ? Car c'était un autre soleil qu'il voyait, un soleil qui brillait sur une mer déroulant dans les années cinquante. Il revint peu après, avec un mazagran de lait chaud.

– Tiens, ça va te réchauffer un peu. Si ta mère était là, j'imagine qu'elle te demanderait de rentrer tout de suite. Mais je pense que ça ne peut pas te faire de mal respirer au grand air.

Candice acquiesça d'un signe de tête et avala une gorgée de lait chaud.

– Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour aller passer la journée à Barèges ? On pourrait partir assez tôt demain matin et récupérer mes analyses au retour.

– Excellente idée. Nous irons déjeuner dans cette fameuse auberge dont je t'ai parlé. Ils proposent un vin chaud qu'il est difficile de refuser.

Depuis que Candice était arrivée à Camitort, il n'avait jamais eu la main lourde sur sa bouteille. Il se servait un verre de vermouth à l'heure de l'apéritif – il se gardait bien d'en proposer à Candice – et rangeait aussitôt la bouteille dans le placard de la cuisine jusqu'au lendemain soir.

– Je comprends que tu sois inspiré pour écrire, dit Candice. (Elle regardait les montagnes et ses yeux brillaient comme des étincelles). Pour un homme comme toi, tout cet espace, c'est du pain béni n'est-ce pas ?

Son grand-père l'interrogeait du regard. Si Judith s'était permis de lui faire une telle remarque, il est probable qu'il se serait mis en colère ou levé du banc. Mais dans la bouche de Candice, les mots semblaient purs et innocents. Les mots ne lui faisaient plus peur :

– Oui, dit Candice, on dirait des pages blanches qui n'attendent plus que la main du poète vienne semer une lueur sur leur obscurité.

Lou arborait un drôle de sourire.

– Hmm...c'est une belle image que tu proposes. Mais vois-tu ma chérie, je crois qu'il faut être un drôle d'oiseau pour venir jeter ses pensées sur tous ses champs de neige dans l'espoir d'y voir germer ne serait-ce que l'aube

d'un poème, dit-il en brassant l'espace de ses mains. Pour autant que je sache, aucun semeur de rêves n'a jamais été en mesure d'accomplir une oeuvre si parfaite. Et s'il y a bien quelques arbres qui quadrillent les prés, il n'en est pas un qui soit né de la graine d'un poème. Crois-moi ma chérie, il y a beau temps que les montagnes ont compris qu'elles devaient se résoudre à ce linceul de neige aux jours de l'hiver. Moi-même, à force de vivre ici, j'ai fini par m'y faire. Mais je te dirais que ça me plaît assez qu'il en soit ainsi.

– Pourtant tu n'as jamais cessé d'écrire ?

– Oh, je n'ai jamais pu tenir la distance, ni épouser la douce transition des saisons d'ailleurs. J'ai toujours été un homme en rupture. Je renais de mes cendres à l'automne, j'écris pendant l'hiver, mais mon cœur étouffe dès les premiers bourgeons, et je perds déjà le goût d'écrire. C'est un éternel recommencement...

– Eh bien, je ne vois là aucun signe de rupture, au contraire. Tu sembles vivre au rythme des neiges qui partent et qui reviennent. C'est un cycle en parfaite harmonie avec la neige, souligna Candice.

– Mais je n'ai jamais eu la force ni la prétention de me mesurer à une telle immensité ! Dit-il en se levant du banc pour montrer l'étendue de la chaîne. Mais voyons, qui pourrait écrire sur cette terre blanche ? Qui oserait souiller ce blé d'hiver semé par la main de Dieu lui-même ? Y a-t-il en ce monde plus pure semence que ces graines tombées du ciel ? Est-il en quelque endroit du globe terre plus saine et plus fertile pour la paix de l'esprit ? Voyons, que serait la poésie d'un homme, – pour autant que les pensées les plus saines l'assiègent –, à l'égal de ces flocons de neige ? Comment un vieil homme comme moi pourrait-il avoir l'impudence d'écrire sur cette terre vierge ? Comment pourrait-il noircir ces paysages d'hiver de sa seule verve ? Il ne ferait que les assombrir et faire affront à l'œuvre même du ciel. Fais-moi confiance ma chérie, les montagnes n'en sont plus à attendre la signature de l'homme, et ce d'autant plus qu'elles sont déjà griffées de tant de blessures que le souci majeur de l'hiver est bien de les ensevelir sous la neige !

Candice demeurait sagement assise. Elle plissait les paupières, elle aimait bien sentir la lumière du soleil passer sur ses yeux. Elle ne disait rien et attendait que son grand-père recouvre son calme. Elle tombait de fatigue, mais ça ne la gênait pas de l'entendre discourir. Elle se demandait seulement pourquoi il parlait toujours comme quelqu'un qui doit se défendre. Au bout d'un moment, voyant que personne ne répondait à ses provocations, il finit par se rasseoir sur le banc. Il reprit sur un ton mesuré :

– Mais sais-tu qu'en hiver la montagne est un cinéma muet ? Un spectacle invisible à notre oeil exercé ? Car les scénarios, les textes et les plus beaux dialogues sont là, fondus dans la neige, comme les congères sculptées dans le vent, comme les ailes d'une corneille déployées sur la neige ou les pas hasardeux d'une marmotte égarée. L'écriture blanche...Oui, c'est la neige qui nous renvoie à notre infirmité car nos yeux ne peuvent supporter longtemps son aveuglement. C'est la neige qui

nous tend le miroir qui regarde en nous-même, qui nous confronte à la sensibilité que l'on enfouit au plus profond de soi, quand il faudrait pourtant l'exprimer...

– La poésie, dit Candice.

– Oui, la poésie...c'est de là qu'elle est née. Elle est là, devant nos cœurs aveugles, elle brille d'elle-même. Et la seule ambition à laquelle le poète puisse prétendre est d'essayer de lui rendre le plus bel hommage qui soit. (Il ramassa un peu de neige dans ses mains et fit miroiter les étoiles au soleil du soir). Regarde...la poésie, c'est là qu'elle se trouve, dans cette réflexion que la neige nous suggère, dans ces jeux de scintillation et de lumière ! Elle s'y prend de fort belle manière pour nous faire embrasser ce regard en nous-même, et quand le soleil y met son grain de sel...

– Oui ?

– Eh bien, c'est comme une fête, elle s'approprie tous les penchants que le ciel a pour elle ! Elle prend les plus belles poses et devient un joli piège pour les yeux d'un homme comme moi !

« Pauvre fou... » Se dit Candice en pensée. Elle avait les yeux fermés et souriait dans sa tête en écoutant son récit : elle avait sommeil et de belles images passaient comme un film de lumière en berçant sa douleur. Son grand-père fixa les pentes de May Blanc et se tut subitement. Son exaltation disparut dans le halo de brume qui flottait comme une lueur irréaliste au-dessus des champs sous la neige.

Puis, après un long moment, il reprit son monologue comme il s'était tu. On aurait dit qu'il avait mûri une longue réflexion durant cette absence :

– As-tu bien observé les montagnes ? N'est-il pas étrange de voir comme elles semblent parfois s'afficher avec orgueil et se montrer distantes ? On les sent froides comme le marbre, blanches et malades de mépris, sans égard pour les paysans affligés de labeur...et tout au contraire, édifiées dans la plus solennelle humilité, elles semblent alors se dresser contre les mauvais jours de tempête pour mettre les hommes à l'abri, ceux qui vivent à-même les flancs ou reclus dans le fond des vallées.

Lou, coupé par le sifflement d'un aigle qui ouvrit le ciel, marqua un bref silence et reprit comme s'il voulait répondre au rapace qui tournoyait au-dessus de ses terres :

– Car le mépris des autres n'est qu'un mensonge adressé à soi-même, un rempart contre ses propres faiblesses. Quant à cette humilité qui se dresse, le printemps la confirme et s'en porte témoin : à la fonte des neiges, quand les oiseaux pépient à tue-tête, quand les hommes et les bêtes sortent de leurs tanières, quand les arbres déploient fleurs et bourgeons en pagaille et les champs dispersent les pollens et la joie, les montagnes, de guerre lasse, se meurent en silence. Mais les prairies sous un linceul de neige, affaiblies chaque jour et déprises de force des liens de l'hiver, agissent avec un magnétisme rémanent pour que les yeux pour un temps n'y voient que du feu : quand les neiges se meurent, les étoiles se meurent aussi sans bruit au soleil. Aussi longtemps que possible, les montagnes demeurent lisses et blanches comme un jeu de

miroir, sensiblement égales aux plus beaux jours d'hier, car l'eau s'écoule sous l'écorce de glace et suinte à même l'herbe sur la terre ; c'est un habile stratagème pour dissimuler ce qui n'est pas de l'eau mais des larmes, la peine de quitter l'hiver.

Lou, ému aux larmes, regardait le crépuscule ravir les montagnes. A mesure que le soleil baissait, la lumière donnait des reflets changeants : ici les prairies se fardaient de jaune et d'orange, là les arbres penchaient vers le bleu et le menthe, et plus haut et plus loin, les glaciers se blessaient au rouge pourpre du ciel. Les propos du vieil homme, qui respiraient l'humeur et la mélancolie du soir, révélaient aussi la vraie couleur de son âme. Et Candice n'avait pas besoin d'entendre ça. Elle avait l'âge où il fait bon écouter les beaux discours, où il fait bon entendre les jeunes hommes déclamer des poèmes et des mots d'amour. Quand le soleil disparut derrière le Cabaliros, le vieux avait encore les yeux dans le vague. Et le vent s'était levé aussitôt, comme si on avait ouvert une brèche dans le ciel. Des rayons projetaient une lumière mauve et brique sur les plus hauts sommets. C'était magnifique, comme une lumière divine. Mais sur les prairies de Camitort, la neige avait déjà retrouvé sa couleur des vieux jours, une couleur de vieux os qui faisait froid dans le dos.

– Je me suis longtemps demandé pourquoi, de sa plus belle palette de couleurs, le ciel nous montrait-il aussi cette “blancheur malade”, cette couleur de la neige comme aux plus vieux jours de l'été. Je suppose qu'il faut y voir dans ce signe comme un appel, celui de céder à l'indulgence à l'égard de soi-même. Oui, car malgré toute la volonté qui nous habite, on ne pourra jamais maintenir le corps et l'esprit dans une éternelle jeunesse, comme la neige ne saura jamais retenir l'hiver qui est sa source de lumière. (Il prononça un long soupir). A dire vrai, tout cela me laisse perplexe et je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que tout est parti de là. (Il montra la crête de May Blanc). Oui, tout est parti de la neige. C'est elle qui m'a appris à comprendre et interpréter mes propres couleurs.

Candice avait les yeux vers l'Espagne et ne l'entendait plus. Là-bas, des étoiles perçaient le ciel ocre au-dessus du cirque de Gavarnie. Elle avait glissé dans le sommeil et son grand-père avait enroulé son bras autour de l'épaule. La brise lointaine qui venait de la mer lui faisait du bien, il avait la tête ivre et parlait comme un homme saoulé par le vent.

– Tu te demandes ce que j'entends par-là, n'est-ce-pas ? Eh bien, c'est très simple. En vérité, la neige n'est jamais blanche. Elle n'a cette couleur liliale qu'aux jours les plus sombres et neigeux. Car aux jours de soleil, elle exprime ses joies et ses craintes : c'est un être qui blêmit sur l'aube, un être qui s'éveille et qui saigne sur l'aurore. Du matin au soir, c'est souvent une femme inquiète, un être qui passe tout le jour du bleu de l'espoir au mauve des mauvais coups. Mais il arrive parfois qu'elle brille de mille facéties et rougisse de plus belle à la brune, quand le jour lui adresse un dernier baiser de soleil. Je t'avoue que j'aimerais parfois lui ravir sa place...

Lou parlait sur un ton volubile en faisant de grands gestes, brassait le ciel comme un riche propriétaire qui montre l'étendue de son domaine. Candice

dormait avec un sourire accroché aux lèvres, il faisait bon dormir auprès de ce vieux romantique qui rêvait les yeux grands ouverts :

– Tu as entendu parler du code des couleurs, n'est-ce-pas ? Eh bien, je suis convaincu que nous en avons tous un qui nous est propre. Regarde, prenons l'exemple de la musique. Eh bien, si j'entends un air qui m'émeut au point de me troubler, je vois une couleur dans ma tête. Si j'éprouve une vive émotion, quelque chose qui me donne des frissons, je vois une couleur verte, d'un vert comme les aiguilles des sapins. Et c'est la plus belle couleur que je puisse éprouver : car dès lors que je la "visualise", je sais que je suis au summum de l'émotion. La couleur qui précède en intensité ce vert d'aiguilles est le bleu cyan. Probablement la couleur à laquelle j'aspire le plus. Pourquoi, me diras-tu ? Parce qu'elle exprime un sentiment de paix ; et cette couleur absorbe le rouge qui gravite autour de moi. Ensuite, et toujours par ordre décroissant, vient une couleur que je qualifierais d'orangeuse, c'est le "jaune citron vert", une couleur difficile à se représenter, j'en conviens. Elle baigne dans un globe rempli d'étoiles et de limailles dont l'agitation symbolise cette attraction vers les couleurs "bleu cyan" et "vert d'aiguilles". Voilà, ces trois couleurs forment les plus hautes marches de mon échelle de couleurs. Plus bas, vient la couleur noire ; peut-être en point de rupture. Pour autant, elle ne représente rien de sombre : si j'écoute un morceau de jazz qui me semble à la fois subtil et entraînant, c'est une couleur noire comme le charbon que je vois. Il peut cependant s'y glisser quelques pépites de vert d'aiguilles, de bleu cyan ou de jaune citron vert, c'est selon. Par contre, une musique qui me déplait déclenche la vision d'une couleur rouge. Et si l'on veut bien se donner la peine de descendre encore quelques marches et d'aller au plus bas de l'échelle, le jaune fade symbolise le vide dans toute sa dimension, la non-présence d'émotion. Note que je ne dis pas "l'absence" car l'absence est un mot d'une insondable richesse. Et il me semble qu'il serait bon de réfléchir un peu plus à son sens et de le manier avec davantage de précaution. Je ne t'ai parlé là que des couleurs essentielles. Mais comme tu as pu le remarquer, il semble manquer quelques barreaux à mon échelle de couleurs. C'est-à-dire que les marches ne sont pas très sûres et que les frontières sont floues, si bien qu'il convient de les gravir ou de les descendre avec la plus grande prudence.

Lou s'accorda une pause en se disant qu'il aurait bien aimé allumer sa pipe pour se réchauffer un peu. Mais comme d'habitude, il l'avait oubliée sur la table basse du salon. Un ciel bleu, net et froid comme le métal attirait vers lui toutes les attentions du monde, si bien qu'il était étrange d'entendre ce poète soliloquer sur son banc.

– Il va de soi, dit-il en jetant une bouffée blanche autour de lui, que ce code des couleurs ne se limite pas seulement au cadre de la musique. Il "s'applique" aussi bien à une personne, à un arbre ou au vent. Mais si une couleur vert sapin en vient à me distraire en présence de quelqu'un, je sais alors que j'éprouve des sentiments très forts pour cette personne. J'ai vu cette couleur auprès d'une femme, il y a fort longtemps. A l'époque, je ne

comprenais pas vraiment ce que cela signifiait, j'étais probablement trop jeune pour comprendre cette couleur qui inondait ma jeunesse, la mer et chacune des journées qui m'accompagnait. Mais aujourd'hui quand je repense à cette femme, tout a fondu dans les pastels...et la neige.

Il se demanda pourquoi son vieil amour devait toujours conclure ses raisonnements. Il devint soudain muet comme une souche. Candice dormait à poings fermés malgré le froid. Sa tête reposait sur ses genoux. Il passa une main dans ses cheveux blonds et lui dit en pensée : « Mais sais-tu la couleur que je vois auprès de toi ? » Candice, dans son sommeil, bougea doucement la tête en poussant un doux gémissement. « Du vert d'aiguilles dans un bain de bleu cyan. » Cette pensée lui fit le même effet qu'une vague qui déferle sur une plage de charbons ardents. Et à ce moment précis, il était difficile d'être aussi peu que le vieil homme sur le banc.

Après souper, Lou plia sa serviette et monta se coucher. Il se glissa sous les draps et plongea la pièce dans le noir. Il croulait de fatigue et rêvait de s'endormir en pensant à son vieil amour. Mais il ne put trouver le sommeil : à peine fermait-il un œil qu'il revoyait Neige, le visage bouffi et fripé par l'alcool, le teint cireux, les cheveux jaunes et cendrés comme une femme vieillie au tabac. Ce n'était plus la jeune femme de dix-sept ans qu'il connaissait, mais l'image d'une femme qui aurait mal vieilli en vivant près de lui. Ces visions l'horrifiaient et lui glaçaient les sangs. Était-ce à cause des propos qu'il avait tenus ce soir sur le banc ? Pourquoi diable fallait-il que Neige soit toujours en point d'orgue de ses discours ? Il se leva et alla s'asseoir sur la chaise près du mur. Il alluma une bougie, son poste Grammont et plaça la photo de Neige dans l'auréole de la flamme bleue. Un sourire éclaira un peu son visage comme il regardait son amour : elle retrouvait enfin le corps et les traits de la jeune femme qu'elle avait toujours été. Tel un jeune homme, il posa un tatouage sur une épaule, embrassa l'océan et le ciel en sépia, avant de décider de travailler à son recueil de poèmes. Il ouvrit le tiroir et posa quelques feuilles sur la table. Neige, c'était bel et bien un livre, un livre qui comptait déjà quarante poèmes et des poussières. Comme l'éclairage était trop faible, il ouvrit la lumière de la petite lampe en se disant que son vieil amour pourrait bientôt se retourner, lui faire face et regarder sans crainte dans le miroir de ses poèmes : car il allait lui écrire ses plus beaux textes sous le fard de la jeunesse, il allait faire un portrait de ses plus belles pensées. Il alluma sa pipe, posa sa plume sur le bois et

attendit que lui vienne un poème. Il prit le temps de tirer deux ou trois belles bouffées, se balançait sur sa chaise et son regard se perdit dans les étoiles qui brillaient dans le carré de la lucarne. Étaient-ce les mêmes étoiles qui brillaient l'été dernier sur sa terrasse ? Rien n'était moins sûr. Étaient-elles mortes depuis des millions d'années ? Il n'y aurait vu que du feu... Il avait retrouvé la plupart des poèmes qu'il avait composés dans de grandes pages de nuit durant l'été dernier, ce qui était déjà en soi une belle performance. Cependant, il était d'avis qu'une bonne dizaine de textes étaient encore éparpillés quelque part dans la nature et se faisait fort de lui mettre le grappin dessus. Il tira un peu plus fort sur sa pipe, essaya d'écrire quelques lignes mais il dut bientôt se rendre à l'évidence : c'était creux. Il fit une boule de papier et la jeta sur les planches. Il tira encore un grand coup sur le bec de sa pipe et se remit à pied d'œuvre. C'était vide. Rien ne tombait du ciel, ni cendre, ni poussière, pas une miette d'étoile qui aurait pu nourrir le corps ou fraîchir l'âme d'un poème. Alors il sut qu'il n'écrirait rien de bon. – Car un poème doit naître de la vérité, d'une vérité gagnée non pas au prix de la persévérance et de l'obstination mais bien au prix de l'abandon et d'une déprise absolue de soi qui seuls mènent aux voies de la sublimation. Oui, voilà bien le secret du poète : il doit se laisser porter dans son voyage imaginaire et intérieur sans subir aucune influence, sans se heurter à aucun courant de pensée. Dans l'exil, il saura trouver sa voie et se forger une identité. Il en reviendra avec des pensées neuves, avec des pensées fécondes qui sauront fertiliser le nu des feuilles vierges – . Tête basse, il resta prostré sur sa chaise en se tenant le ventre comme un homme perclus de douleur. Car la blessure était bien vive, il ne l'avait pas oubliée. Il avait même passé sa vie à ne faire que ça, entretenir la douleur pour ne pas oublier, si bien que c'en était devenu une raison d'être. Il avait les nerfs à vifs, le sang prêt à bouillir. Frustré de ne pouvoir écrire, il se leva soudain comme un fou furieux pour frapper du poing dans le mur. Mais il arrêta son geste au dernier moment, et posa sa paume contre la cloison. Candice dormait dans la chambre à côté.

« Candice... » murmura-t-il, et sa colère se brisa comme bruine dans son corps pour monter jusqu'aux yeux. Il céda au chagrin, tomba sur son lit et se mit en boule en serrant les draps dans ses poings.

Il voulait retourner au passé, il voulait retrouver son jeune amour et se passer en boucle les moments de joie comme les moments de peine qu'ils avaient connus ensemble. Il voulait retourner sur cette plage des années cinquante et respirer l'humeur de la mer aux jours aigue-marine ou d'orages. Sa place était là-bas, au bord des vagues pour essayer de comprendre. Mais il n'avait jamais eu le courage d'y retourner pour essayer de changer le cours des choses. Alors tout ce qu'il voulait, c'était revoir ces images pour goûter le sel de ces jours, quand le soleil leur brûlait la peau, quand il pleuvait à verses d'embruns sur les visages et les vagues. La mémoire et les poèmes, c'était bien la seule arme dont il pouvait encore user pour entretenir la douleur et garder une main mise sur le temps. Mais ce soir, à peine fermait-il les yeux qu'il était assailli par de terribles visions. Il faisait un bel effort pour retrouver son amour mais il n'apercevait qu'une femme livide, le corps navigant à la dérive, bras et jambes noués dans les algues, les cheveux avalés par l'écume et le refus des vagues. Il ne put

souffrir plus longtemps cette image et ouvrit les yeux en un éclair. Il avait le souffle court, la suée sur le front. Il s'assit au bord du lit et posa une main sur les pierres du chalet. Il avait besoin de toucher quelque chose de solide pour se rassurer. Sa mémoire lui jouait-elle un mauvais tour ? C'était comme si ces images, qu'il avait soigneusement conservées dans un coin de sa mémoire, qu'il avait mises à l'abri de la lumière, n'avaient gardé du passé que le contour et les ombres. Il ressentait un immense vide dans son cœur. Pourquoi ne pouvait-il plus revoir cette joie qui demeurait sur le visage de son vieil amour ? Pourquoi ces visions d'horreur le refoulaient-elles dans le présent de sa chambre ? Il leva les yeux au mur. Candice dormait dans la chambre d'à côté... Candice, c'était la jeunesse, c'était la promesse d'un bel avenir. Les poings fermés, le vieux baissa la tête. L'avenir... Comment songer sérieusement à l'avenir quand on sait que les plus beaux moments à vivre ne sont plus à venir... Il n'avait pas vingt ans quand il avait perdu son amour, l'être qui faisait la lumière sur chaque jour : quand il regardait le ciel, il ne voyait qu'une ombre d'éther ; qu'un miroir sans tain quand il regardait la mer, qu'un écran de brumes recouvrir l'horizon. S'il avait su marcher sur l'eau, qu'aurait-il trouvé là-bas derrière ? Les fleurs du deuil et la poussière ? Mais il n'avait jamais pu se résoudre à vivre seul dans la clarté du jour, il n'avait jamais pu oublier son amour et la laisser vivre des heures sombres pour l'éternité. Alors il était parti, il avait quitté la mer, et comment ne pas trouver refuge à l'ombre de la réalité ? Comment ne pas vivre dans la réclusion et dans l'imaginaire pour trouver encore une raison d'être ? Oui, la neige était devenue à ses yeux le seul élément, la seule matière pouvant répondre à son aveuglement. – Car il avait fait des projets avec son jeune amour : au crépuscule du soir, ils se promenaient main dans la main, pieds nus dans le sable frais sur la plage ou sur la jetée, et il lui montrait le lac d'eau douce qui brillait là-bas comme une flaque de soleil par-delà l'océan, l'endroit à l'abri des courants où il irait bâtir leur cabane posée sur une mer d'huile. Il lui montrait les branches des pins plantés dans les vagues où ils iraient s'asseoir à la brune et boire un peu de vin en passant des nuits blanches à écouter la mer ou le vent chaud-bruissant dans les aiguilles de pin. A l'aurore, ils étaient encore enlacés sur la plage, à regarder l'océan, à suivre l'encre bleu cyan des vagues qui déroulaient dans un plaisir de sons comme le chant des scies musicales, écrivant déjà l'avenir paisible auquel ils aspiraient tant, avec leurs chemises froissées dans le dos prenant déjà le pli des jours à venir... Mais la mer s'était retirée et il était resté seul à marée basse à mesurer l'ampleur du désastre : l'avenir avait sombré avec tous ses espoirs et n'était plus qu'un long chemin fait de rêves brisés. Et il n'avait pas eu à cœur de marcher pieds nus dans ces éclats de verre. Comme il ne pouvait rebrousser chemin, il était devenu un homme immobile. Un homme avec ses souvenirs. Avec sa mémoire comme boule de cristal. (Des bris de verre roulent toujours dans le ventre d'écume, et à l'inégal des vagues qui usent pour adoucir la douleur, Lou exerce sa mémoire, la frotte, l'aiguise, pour apercevoir ne serait-ce que l'ombre claire ou le reflet vif d'un moment d'amour passé avec Neige. Les mauvais moments, eux, ne se sont jamais usés au feutre des jours : ils sont toujours là, coupants et tranchants comme les tessons d'une bouteille plantés dans le corps). Comment

ne pas devenir poète ? Comment ne pas réécrire l'histoire ? Car son avenir était écrit. – Il leva encore les yeux au mur. Comment aurait-il pu voir l'avenir comme un allié. Il n'avait fait que l'éloigner chaque jour un peu plus de son vieil amour. Devait-il changer d'amures ? Mettre les voiles et cap sur l'horizon ? Prendre le large sans mettre un genou à terre ? S'éloigner sans plus jeter un regard aux brisures répandues sous la surface des eaux claires ? L'horizon pouvait-il redevenir bleu comme l'azur et le soleil pareil aux premières heures de sa jeunesse ? A soixante ans passés, pouvait-il envisager l'avenir sous un nouveau jour ? Porter sa pierre à l'édifice et construire l'avenir de Candice ? Car c'était bien de cela dont il s'agissait...Pouvait-il y être pour quelque chose dans la guérison de la petite ? Avait-il encore un rôle à jouer ? Etre son épaule, le temps de sa convalescence ? Autant de questions qui semaient le trouble dans son esprit. Lou était épuisé, déraciné, car cette hypothèse ruinait les fondements d'un monde qu'il avait bâti depuis près d'un demi-siècle. S'occuper de Candice signifiait s'interdire de regarder vers le passé, et s'interdire de regarder vers le passé signifiait...

Il se pencha et colla une oreille contre la cloison. Il pouvait presque entendre le souffle de la petite qui dormait. Oui, le sommeil oeuvrait pour sa guérison. Et le matin, un rayon de soleil passait sur son visage comme un gant de toilette et le jour s'ouvrait, fenêtre d'air pur, en dépoussiérant un coin de ciel bleu. – En spectateur averti, son grand-père observerait la nature, ce travail de longue haleine et fastidieux qui exigerait un bel effort et la contribution de tous, si bien qu'il faudrait se montrer patient et s'attendre à quelques sautes d'humeur : un jour, le vent capricieux viendrait se prendre dans les cheveux de la jeune fille ; un autre, la neige lasse de mourir sur les pentes de la soulane irait tomber plus haut sur les hauteurs, les abandonnant aux jours de pluie et de chagrin ; ou les oiseaux, fortement sollicités, cesseraient de chanter un instant pour montrer combien l'aurore serait triste sans eux. Mais la nature ne les abandonnerait pas, le vieil homme avait confiance. Le temps travaillerait pour eux, la nature ferait son œuvre ; et bientôt, il se féliciterait de l'ouvrage accompli sous ses yeux : Candice allait recouvrer la joie de vivre et la santé.

Lou dodelina de la tête, ayant peine à se faire à cette idée, à se dire que le futur pouvait avoir du sens, que l'avenir pouvait être enfin de son côté. Il se tenait la tête à deux mains, il n'arrivait plus à y voir clair, « un verre », oui, il avait besoin d'un verre, besoin de boire quelque chose de fort pour soulager sa conscience et se soustraire aux tourments qui l'agitaient. – Candice s'en voulait de ne pas l'avoir averti de sa visite, mais s'il y avait un tort dont on pouvait l'affubler, c'était bien de lui avoir offert une bouteille de Grand Malt pour se faire pardonner. – Il avait eu assez de cran pour oublier cette bouteille le temps d'un chapitre, mais elle apparut soudain comme une bénédiction. Il enfila sa veste en laine et descendit l'escalier en quittant une chambre enfumée. En bas, le chalet était plongé dans le clair-obscur et le relief rosé des braises. Dans l'âtre de la cheminée, la fumée grise s'échappait dans un soupir, la pendule faisait son tic-tac de métronome, la charpente travaillait à la mesure du temps qui s'use, le chien dormait dans sa corbeille : la nuit faisait son œuvre. Lou s'empara de la bouteille de Scotch dans le buffet, jeta deux glaçons dans un

verre et s'assit à la table en orme du salon. La glace craquait dans le verre, ses yeux s'usaient dans le miroir cuivré d'alcool, quand soudain son regard s'y brisa : il se mit à pleurer, doucement, comme une vieille femme à bout de force. Ca lui fit du bien de pleurer. « Il ne fait bon vivre en peine qu'au sortir de soi-même », avait-il lu ou écrit quelque part. Il ne se souvenait plus depuis quand il s'était remis à pleurer – c'était l'été dernier sur sa terrasse, comme des incendies de forêts ravageaient ses montagnes au beau milieu de la nuit –, il n'avait pas essuyé une larme pendant des années et voilà qu'il pleurait maintenant, comme si le chagrin l'avait rattrapé. Il pleurait, sans faire de bruit, sans essuyer les gouttes qui perlaient son visage. Et il buvait, lentement, remplissait son verre vide et buvait encore. Il vida quelques verres puis sortit sur la terrasse en emportant sa bouteille. Il faisait un froid glacial mais il ne sentait plus rien. Les planches étaient recouvertes d'une vieille neige qui avait fondu et gelé sur le soir. Accoudé à la balustrade, cheveux au vent, il fixa la silhouette sombre du Viscos et ne lui trouva rien de très rassurant. Il but à la bouteille et renversa la tête en arrière. Ses yeux accrochèrent le ciel et son peuple d'étoiles qui brillaient comme des éclats de sucre. Il s'essuya la bouche avec la manche de sa veste et demeura un moment interdit : c'était la nuit mais il ne neigeait plus. La nature dérogeait-elle à ses engagements ? Voulait-elle clairement lui signifier ses intentions, à savoir que ça ne l'intéressait plus de soigner la petite? Ou bien tenait-elle à faire un geste et l'aider à retrouver ses poèmes pour Neige? Il posa la question tout haut, il était saoul. Il rentra en laissant la porte ouverte en grand derrière lui. Il monta dans sa chambre et s'assit à sa table, bien décidé à écrire. Il ajusta sa chaise bien comme il faut, posa une feuille sur la table et dessina un cercle dans l'air avec sa plume pour tenter de rassembler ses pensées. Puis il se lança : « La neige au séjour de l'écume...», et ce fut tout, un poème éphémère comme une étoile filante. Il leva les yeux en implorant le ciel, déglutit une longue rasade de whisky et ralluma sa pipe pour tenter d'y voir un peu plus clair. « L'écume...», il fronça les sourcils et serra le poing. Il relut dans sa tête, murmura entre ses dents, « L'écume...», lut à voix haute, « L'écume...», dix fois, vingt fois, « L'ECUME ! L'ECUME ! L'ECUME ! » et si fort qu'il finit par réveiller Candice. Pris d'un accès de folie, il se mit à hurler : «MISERABLE POETE !!!» Ivre mort, il saisit la bouteille, son recueil de poèmes et descendit comme un fou furieux dans le séjour. Il se rua vers le feu. Des braises rougissaient encore par endroits. Il prit sa bouteille par le col, la vida d'un trait et la jeta dans l'âtre avec une violence inouïe. Le verre explosa contre les pierres dans un vacarme épouvantable. Par réflexe, il eut un mouvement de recul et se protégea les yeux. Puis il resta là sans bouger, dos voûté et tête basse, les bras ballants, avec son recueil de poèmes dans les mains. Caçador s'était terré sous le rocking-chair. Réglisse s'était noué comme une écharpe autour des chevilles de Candice qui l'observait depuis l'étage, le corps drapé dans une couverture, et cachée dans l'ombre de la balustrade. Des bris de verre scintillaient dans le cercle de la cheminée, brillaient comme des copeaux sur les chenets, dans le gris rouge des cendres, sur la poutre, sur les planches, dans les cheveux et la barbe du vieux...qui semblait calme tout à coup. Le bruit de verre brisé lui avait fait du bien, avait agi sur lui comme le reflux d'une

vague sur la grève. Il s'aperçut qu'il tenait quelque chose dans ses mains, son recueil de poèmes. Il s'avança vers l'âtre et le jeta au feu.

– Grand-père !

Candice se précipita dans l'escalier, traversa la pièce en courant et arracha le livre des braises. Elle lança sa couverture et se jeta aussitôt dessus pour étouffer le départ du feu. Son grand-père baissa les yeux et se cogna la tête contre la poutre de la cheminée, il n'avait pas le courage de lui faire face. Candice venait de sauver son livre des flammes. Elle le posa sur le banc et s'approcha de Lou ; le prit doucement par la taille et l'invita à s'asseoir dans son rocking-chair. Il se laissa faire, sans offrir la moindre résistance. Elle le couvrit avec sa couverture et lui borda les épaules. Elle posa une main sur son front, il était brûlant.

– Tu as de la fièvre. Tu devrais essayer de dormir un peu.

Il ne dit rien, ses yeux fixaient un feu éteint. Candice resta un moment près de lui, les yeux dans le vague et roulés dans les fumerolles qui serpentaient entre les cendres. Elle se dit qu'une tisane lui ferait peut-être du bien. Elle lui pressa un peu la nuque pour lui dire qu'elle ne serait pas longue et alla dans la cuisine. Sur une étagère, elle trouva tout un lot de flacons qui gardaient précieusement des racines de réglisse, des extraits de pissenlit, des feuilles de romarin et d'aubépine et même des fleurs d'aigremoine. Elle souleva les bouchons de liège et respira à plein nez le bouquet d'arômes. Ça sentait bon, ça sentait les grandes vacances, les odeurs douces et sucrées qui montaient le soir sur les prés. Elle choisit des extraits ici et là et composa une recette au petit bonheur la chance qu'elle mit à chauffer dans une casserole remplie d'eau. Peu après, elle versa l'eau frémissante dans un mazagran et l'eau fit son bruit d'averse qui grésille. Un bruit apaisant après le raffut qu'avait fait son grand-père. Elle lui porta son infusion mais ne trouva qu'un vieil homme endormi dans le rocking-chair. Alors elle s'assit à la table et posa la tasse sur le bois. Réglisse – qui ne l'avait pas quittée d'une semelle – sauta sur le banc et se blottit dans son giron. Candice écoutait le silence, le tic-tac dans l'horloge qui berce les heures, le chuintement des fumées blanches qui fuyaient de sa tasse, les tisons qui sifflaient dans l'âtre, quand elle remarqua le recueil de poésie qu'elle avait laissé là sur le banc. Elle but une gorgée chaude de tisane et le considéra avec attention. On aurait dit un parchemin avec ses cornes au papier beige et fumé. Elle passa une main sur le papier brûlé et se saisit du recueil. « Neige », murmura-t-elle en lisant le titre à peine lisible à cause du gris des cendres et des braises. « C'est quelque chose de tenir le destin d'un livre entre ses mains », se dit-elle. Mais elle ne se demandait pas si elle avait bien fait ou non de le sauver des flammes, elle avait agi sans réfléchir. Seul son grand-père, une fois dégrisé, pourrait peut-être lui dire si ce livre était si mauvais qu'il méritait de finir au feu. Certes, il avait choisi de le brûler mais ce geste était celui d'un homme saoul et désespéré, un geste qui ne remettait pas pour autant en cause la qualité de l'ouvrage. Elle tourna la première page. « Pour Neige. » Lut-elle. Ce livre, comme tous les autres, était dédié à son vieil amour. Candice avait eu vent de son histoire : « Ton grand-père est tombé fou amoureux d'une jeune fille quand il vivait près de la mer. Un jour, elle l'a quitté et il ne s'en est jamais remis. »

C'est à peu près en ces termes que sa mère avait résumé les choses. Candice avait lu la plupart de ses œuvres, – comme cette poignée de lecteurs qui lui était restée fidèle, elle avait dû pousser la porte d'une librairie pour se procurer ses livres car le vieux s'était toujours refusé à les offrir à sa famille. «Vous les trouverez en librairie au rayon Poésie», disait-il sans plaisanter –, et elle aimait bien ce qu'il écrivait, bien qu'elle eût un faible pour ses premiers poèmes qu'elle trouvait plus aboutis. Avec le temps, elle trouvait que sa poésie était devenue de plus en plus sombre, nue et abstraite. Et ni elle, ni Judith n'avait jamais su ce qui s'était vraiment produit pour que cette jeune fille ait pu le troubler à ce point. Car il n'avait jamais parlé d'elle que dans ses poèmes, qu'au travers d'images et d'allusions qui semaient davantage de confusion dans l'esprit de celui qui voulait y voir un peu plus clair... Judith, curieuse de nature, s'était bien une fois risquée à lui demander qui était donc cette Neige, mais son père lui avait retourné un oeil si noir qu'elle s'était jurée de ne plus jamais aborder le sujet. Ce recueil dévoilerait peut-être quelques secrets... « Pour Neige... C'est quand même fascinant de voir que tous ses poèmes sont dédiés à cette jeune fille... » Candice n'eut pas le temps de lire le premier texte qu'elle entendit son grand-père gémir dans son fauteuil. Elle sursauta, si bien que Réglisse fila sous la table comme un qui rapine. Elle posa le livre et alla prendre de ses nouvelles.

– C'est à cause de l'alcool, ta mère ne me l'a jamais pardonné...

Elle crut d'abord qu'il rêvait. Elle s'approcha de lui et prit ses mains calleuses. Ses yeux à lui fixaient la colonne de fumée.

– C'est à cause de l'alcool... Dit-il en montrant les bouts de verre éparpillés sur le sol.

– Lou, allons, calme-toi. C'est de ma faute, je n'aurais jamais dû t'offrir cette bouteille de Scotch. Allons, n'y pense plus, il faut essayer de dormir un peu maintenant.

Elle lui frottait les poings doucement, pour le rassurer, mais il ne semblait pas disposé à dormir.

– J'ai abandonné ta mère le jour de sa naissance : je l'ai abandonnée... et le soir même, je me suis saoulé à mort. Que dis-tu de ça...

Il se mit à sangloter et à renifler comme un gosse, de grosses larmes coulèrent dans sa barbe.

– Grand-père, calme-toi... Tu me l'as déjà dit. Allons, tout ça c'est de l'histoire ancienne.

Elle lui passa une main dans les cheveux et lui cordela quelques mèches pour essayer de le détendre un peu. Mais il tremblait comme une feuille et se mit à geindre de plus belle :

– Elle ne me l'a jamais pardonné, n'est-ce-pas. Elle m'en voudra jusqu'à la fin de mes jours. Et peut-être qu'une fois mort, elle m'en voudra encore!

Candice ne savait plus comment s'y prendre pour le faire taire. Ca lui faisait peine de le voir comme ça mais il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre.

– Il m'a fallu près de quinze ans pour arrêter de boire ! Près de quinze ans pour me faire à l'idée que j'étais père ! Et voilà le résultat, dit-il en montrant les bris de verre autour de lui.

Il brandit son poing vers le feu, mais ce n'était plus qu'un ramassis de cendres. Il baissa le bras et s'abandonna dans le fauteuil.

– J'ai probablement eu tout ce que je méritais...(Il soufflait, il soufflait).

Elle me déteste, hein, elle me déteste ?! Mais pour autant me détester, elle doit bien m'aimer un peu n'est-ce pas ?

– Tu te fais des idées, maman t'aime beaucoup...

Candice eut un sourire effacé. La maladie exigeait d'elle une telle fermeté, une telle dureté pour lutter contre le mal qui la rongait qu'elle en avait presque oublié qu'on pouvait aimer. Combien de fois avait-elle dû repousser les avances des jeunes hommes qui la trouvaient délicieuse dans sa pâleur malade. « La maladie lui va à ravir. » Croyait-elle lire dans les yeux ; des yeux qui pourtant ne savaient pas déchiffrer la souffrance. Elle lui pressa la nuque un peu plus fort.

– J'ai toujours aimé Judith. J'aimais cette enfant quand elle était encore dans le ventre de sa mère. Mais je ne me sentais pas la force d'être père, tu comprends...

Il renversa la tête en arrière. Ses yeux étaient injectés de sang. Candice se demandait pourquoi il lui racontait tout ça. Elle aurait pu lui rétorquer que ce n'était pas une raison pour l'avoir abandonnée, qu'il faudrait trouver autre chose, mais à quoi cela l'aurait-elle avancée ? Malgré tout le mal qu'il avait fait à sa mère, elle n'avait jamais éprouvé la moindre rancœur à son égard : depuis qu'elle était enfant, – et ce en dépit des disputes qui faisaient parfois trembler les murs du chalet, – elle l'avait toujours vu regarder sa mère d'un œil tendre et paternel.

– A propos, que devient ta grand-mère ? Demanda-t-il avec un intérêt qui surprit Candice.

– Elle tient toujours sa galerie d'art à Collioure et elle se porte comme un charme.

Elle était un brin irritée par cette question. Lou ne demandait jamais de ses nouvelles. Elle savait qu'il ne l'avait jamais aimée, qu'il avait abandonné sa grand-mère comme une malpropre.

– Elle peint ?

– Oui.

– Hmm...des couchers de soleil, toujours des couchers de soleil, j'imagine...je dois reconnaître qu'elle dispose d'un certain talent, – Judith lui avait une fois et une seule montré des tableaux de sa mère –, mais elle manque cruellement d'imagination. Des couchers de soleil, on dirait que c'est tout ce qu'elle sait peindre. Ses toiles, somme toute acceptables, ne sont probablement que de médiocres reproductions, de pâles copies des grands peintres dont le génie a illuminé la côte vermeille au début du siècle.

– Il fait trois cent jours de soleil par an et elle s'accommode fort bien de sa vieillesse. Dit Candice d'une voix sèche.

Elle aurait voulu faire taire ses propos d'ivrogne mais elle attendit qu'il se fatigue de lui-même.

– Tiens...c'est comme toute la clique qui vit là-bas. Ils se prennent tous pour les nouveaux Matisse et Derain !

Candice décida de ne plus répondre à ses provocations. Elle considérait au contraire qu'ils méritaient mieux qu'un succès d'estime. Elle trouvait même qu'ils faisaient preuve d'une belle humilité en s'effaçant dans l'ombre de leurs maîtres : ils étaient venus pour essayer de capter leur lumière.

Le vieux était saoul et ne faisait qu'aggraver son cas par ses écarts de langage. Il réclama une tisane pour étancher sa soif. Candice ne se fit pas prier pour retourner dans la cuisine. Elle récupéra le mazagran laissé sur la table et le vida dans l'évier. Elle gratta une allumette qu'elle approcha du gaz, remit l'eau sur le feu et attendit dans le clair-obscur, assise à la petite table. La lune passait par la fenêtre et posait comme un rond de lumière sur ses joues. Une main sur le menton, elle écoutait l'eau frémir, les yeux rêveurs et plongés dans les vapeurs d'eau blanche. Elle se demandait ce qui avait pu lui passer par la tête pour le mettre dans un état pareil. Elle ne l'avait jamais vu comme ça. Et puis elle pensa à sa grand-mère, à la solitude qu'elle avait due souffrir quand il était parti. Et ça lui fit mal de penser à ça. L'an dernier, Eliane était plusieurs fois venue la voir à la maison ou à l'hôpital. Elle n'oubliait jamais de lui offrir une toile faite par ses soins, une aquarelle où le soleil frappait les mâts des barques catalanes et le clocher de Collioure d'une lumière pleine d'espérance. Candice se leva et décida qu'elle irait lui rendre visite pendant l'été. Elle se campa devant le feu, et quand l'infusion fut prête, elle alla porter une tasse de tisane à son grand-père. Mais il dormait comme une souche. Elle poussa un long soupir, qui tenait plus du soulagement que du dépit. Elle retourna s'asseoir à la grande table du séjour et ne fut pas fâchée de quitter l'ivrogne pour retrouver le poète.

Quand elle releva les yeux du recueil, elle ne sut dire si c'était l'aurore ou l'humeur du dernier poème qui l'avait distraite : le jour entraînait comme une ombre dans le chalet, rampante et se couchant sur les planches et sur la belle table en orme comme une écorce de bois rose. Là, une auréole de tisane avait séché sur le bois. Candice oublia ce détail et se leva du banc. Elle avait besoin de prendre l'air. Elle sortit sur la terrasse et respira à pleins poumons, jusqu'à ce que l'air glacé lui fasse mal. Imitant Réglisse, elle s'étira et ses yeux croisèrent le soleil qui déroulait sur les montagnes une longue plage de lumière. Elle suivit son éveil, sa course fastidieuse sur les hauts plateaux, ses pauses dans l'ombre fraîche des bois, au cœur d'une forêt de hêtres, avant de briller de son plus bel éclat sur les extraits de granit et de quartz des roches roses et vertes de la marbrière. Vraiment, c'était un vrai bonheur que de jouir d'un tel spectacle depuis le bord de la rambarde. Mais si l'endroit était tout à fait propice à ce genre de débordement, Candice ne savait pas si elle souhaitait vraiment s'attendrir sur les merveilles du monde et de l'éveil. Elle n'était pas encore tout à fait prête, pas tout à fait tirée d'affaire, et c'est difficile de goûter à la joie de vivre quand on craint encore pour ses jours. Et elle eut un peu honte, sans savoir pourquoi. Elle baissa les yeux dans la coupe sombre des arbres, comme si elle devait s'infliger la noirceur au regard. Elle resta un long moment dans ce paysage d'arbres et d'abattement, mais par bonheur, un rai de

lumière jaillit d'un bosquet, là-même où ses yeux s'égarèrent. Ce fut comme si le soleil lui intimait l'ordre de redresser la tête. Il resplendissait sur le jardin de neige pour qu'elle se libère enfin du lourd fardeau qu'elle portait. Il inondait les montagnes et coulait sur les prés comme des cascades d'étincelles, il baignait dans ses yeux pour qu'elle vienne boire à la source de lumière qui débordait de vie : on aurait dit que la nature lui souriait, et Candice ne put s'empêcher de lui répondre.

- This place is so beautiful. It's a dream, don't you think honey ?
- Blue sky, sunshine and a nice glass of mulled wine. We couldn't ask for anything else.
- If only we could pause this moment in time. What I would give to spend here the entire winter...
- ...Having a glass of wine and just watching the world go by. You see what I mean ?
- With all my eyes wide open, darling.
- I think we should buy a chalet in Barèges. A chalet with a good view over the valley. Imagine, we could spend our winters skiing and chilling out by the fire, and in the summer we could go hiking in the forest.
- Now that would be a dream come true. How pleasant it must be to go for a walk amid these fresh trees. Breathe the air, it is so pure...
- Perhaps this is just what you need then. You might even find some inspiration to paint again because it seems that the mountains have a lot to say in here.
- Oh darling, you're always so good to me.

Candice sourit, heureuse d'avoir volé ce brin de conversation au couple anglais assis à la table voisine. Sans qu'elle ne puisse vraiment se l'expliquer, elle se prit d'une soudaine affection pour ces inconnus. La femme avait une voix de cristal que l'homme buvait sans en briser une note, tenait des propos fragiles et fruités auxquels il répondait sur un ton délicat et mesuré. – Barèges

ne serait plus Barèges sans la présence des Anglais : il y a bien longtemps qu'ils ont fait du village un lieu de prédilection pour aller en villégiature. La femme avait maintenant posé sa tête sur l'épaule de son mari. Il la tenait par la taille, et ils contemplaient ensemble le Pic du Midi de Bigorre. Soleil, ciel bleu et un verre à portée de main. Que demander de plus...Ce gentleman avait sans doute raison. Il suffisait d'oublier le bruit lointain des cannes qui tournaient dans la poulie du remonte-pente pour passer un très bon moment. C'était l'heure du thé, on avait servi du vin chaud en terrasse et personne n'avait rien trouvé à redire. Les vacances d'hiver étaient finies, il faisait un franc soleil et tout le monde était plus détendu pour travailler, si bien qu'on avait une bonne chance de se voir offrir une tournée. Basse saison, on ne comptait qu'une poignée de skieurs au pied du tire-fesses. « Il faut avoir du cran pour s'élancer sur la noire de l'Ayré. » Reconnut Lou à part lui. Il feuilletait la Dépêche du Midi mais ne la lisait pas. C'était juste histoire d'avoir quelque chose dans les mains, comme ses lunettes de soleil posées sur les yeux pour dissimuler son embarras : à dire vrai, il n'avait gardé qu'un vague souvenir de la nuit passée mais les bris de verre éparpillés sur le sol avaient suffi pour lui rafraîchir la mémoire. Autant dire tout de suite qu'il n'était pas très fier de lui...Il avait le masque, les traits tirés, la peau fripée par les tourments et l'alcool. D'ailleurs, cet incident devait soit-disant mettre un terme définitif à sa consommation d'alcool : c'était la décision irréfutable qu'il avait prise en se levant du rocking-chair...pour la récuser lui-même quelques heures plus tard en la balayant d'un revers de la main. Candice prenait un bain de soleil. Son chocolat chaud refroidissait sur la table et cette attitude "ailleurs" ne pouvait plaire davantage au vieil homme. Il interpella le garçon et commanda un autre verre de vin chaud. L'Auberge du Lienz s'était forgée une solide réputation avec son vin chaud. – Le bruit courait même qu'on ne trouvait pas meilleur breuvage d'un bout à l'autre de la chaîne et cette rumeur suffit à alimenter les arguments de tous les boit-sans-soif. C'était calme en terrasse, et la seule agitation visible était celle des oiseaux qui dansaient dans les branches sur le rythme frémissant du printemps, et la présence du vent du sud qui passait par-là comme un qui fait semblant de s'émouvoir. Inconsciemment, Lou regardait le couple britannique qui guignait fièrement ses arpens de terrain.

– Qu'as-tu pensé de mes poèmes ? Demanda-t-il soudain.

Qu'elle ait lu son recueil était une affaire entendue. Mais elle était persuadée que son grand-père se serait bien gardé de lui demander son avis. A son idée, ce n'était pas le meilleur livre qu'il avait écrit. Le dernier « Neige » l'avait un peu laissée sur sa faim, mais elle tenait à modérer ses propos.

– Candice, je t'en prie, ce n'est pas la peine de tourner autour du pot. Tu trouves que je me fais vieux ? Que mes poèmes ont un goût de moisi ?

– Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Ecoute, je me suis permise de lire un ou deux textes. J'espère que tu ne m'en veux pas trop...

– Pas le moins du monde, dit-il en faisant la grimace. (Il savait qu'elle lui racontait des salades. Mais ce n'était pas pour ça qu'il faisait grise mine : il se payait un mal de tête épouvantable, c'est qu'il avait pris une fichue cuite). Je trouve ça plutôt flatteur, au contraire. Mais c'est bien parce qu'il

s'agit de toi et de personne d'autre. (Il se ressaisit et ajouta aussitôt). Cependant, ne t'attends pas à ce que je te félicite pour les avoir sauvés du feu. Tu m'aurais probablement rendu service en les laissant brûler.

– Tu penses vraiment ce que tu dis ?

Il prit alors une pose énigmatique aussi soudaine qu'inattendue. Bien que Candice ne lui eût rien demandé, il se lança dans une explication sur sa technique d'écriture :

– Ce n'est pas chose facile que d'écrire un poème, mais ça l'est encore moins que d'atteindre ce que je nomme "l'art du désœuvrement".

Il se caressait la barbe, comme un qui fait mine de réfléchir.

– Et de quoi s'agit-il ? D'un nouveau genre philosophique ? D'une nouvelle façon d'appréhender la poésie ?

– Hmm hmm, en quelque sorte...

– Eh bien je t'écoute, dit Candice, un brin agacée par ses manières.

– L'humilité, lâcha le vieil homme en ôtant ses lunettes de soleil. Voilà la plus grande vertu pour approcher "l'art du désœuvrement".

Candice avait du mal à le suivre. Elle fronça les sourcils.

– C'est l'ultime étape avant que le poème ne dégage son effluve définitif. Dit le vieux. C'est sans nul doute la phase la plus délicate car il s'agit précisément de ne plus ajouter mais bien de soustraire : c'est-à-dire qu'il s'agit de procéder à une sorte de balayage et d'émondage, ceci pour supprimer la praline, les ombres et les mauvaises branches, tout ce qui peut nuire à la clarté du poème, tout ce qui détourne le filtre de lumière du cœur même du texte. L'idée est de faire table rase de tout artifice, de tout ce qui s'approprie injustement la nature du poème, de tout ce qui érode son relief ou aggrave sa profondeur : il faut faire en sorte que le poème ne soit plus que le vivier de sa propre vérité. "L'art du désœuvrement". Oui, c'est ainsi que je le nomme. Tu me trouves bien suffisant pour quelqu'un qui parle d'humilité, n'est-ce pas ? Comme je te comprends. Mais sache que je ne vaudrais pas moins que toute cette ribambelle de coquins de poètes, d'écrivailleurs ou de gratte-papiers qui ont le cœur qui saigne dès qu'il s'agit de supprimer, ne serait-ce qu'une virgule, tant ils sont convaincus que leur talent ne mérite pas un tel sacrifice.

– Comment fais-tu pour ressentir un tel mépris à l'égard de ceux qui cultivent ton art ?

– Ils m'épuisent, tous autant qu'ils sont. Probablement parce que je n'ai pas comme eux la même vision de la littérature, je n'ai jamais eu l'intention de bâtir une œuvre dans le but de la léguer aux générations futures...

Candice soupira, refusant une nouvelle fois de répondre à ses provocations.

– D'où ce goût pour le désœuvrement...

– On peut y voir un lien de cause à effet. Mais sais-tu quelle est la finalité d'une telle approche ? Ce n'est pas tant de faire en sorte que le poème se suffise à lui-même ou qu'il se régénère dans la source de sa propre lumière que de le percevoir comme une lueur bourgeonnante, comme un point de départ vers la dimension poétique ; oui, je place mes espoirs dans le

poème comme dans une source luisante à laquelle le lecteur viendra boire pour non seulement s'approprier le poème, mais aussi et surtout pour exprimer la poésie qui est sienne, dormante, et qui n'attend qu'à être révélée. Certes, je dois reconnaître qu'une telle approche est ambitieuse, mais n'est-elle pas pleine d'espérance ?

Candice l'étudia d'un œil intrigué.

– En somme, tu voudrais que tes lecteurs deviennent eux-mêmes les poètes ?

– Et pourquoi pas ? C'est un idéal qui en vaut bien d'autres, tu ne crois pas ? Honnêtement, je ne pense pas que cette exigence soit mauvaise. J'ajouterais même qu'elle devrait être la condition sine qua non à l'écriture d'un poème.

Il regarda longuement la forêt alentour. Il montra soudain une clairière à travers les sapins :

– Vois-tu ce flou artistique qui paresse au cœur des bois ?

Candice se pencha pour suivre son regard. La forêt était verte, le contour des arbres net, découpé dans le ciel azur et le blanc de la neige.

– La fraîcheur brumeuse et bleue de l'Atlantique perce jusque dans l'écorce des arbres et le vent chaud de la Méditerranée sucre et poudroie le toit des pins d'une lumière rose ardoise. On est au cœur des Pyrénées, à la croisée des deux mers, n'est-ce- pas merveilleux ?

– Grand-père, n'essaie pas de m'éloigner du sujet...

– Je t'en rapproche au contraire.

– Si je te suis bien, le poème n'est qu'un tremplin qui doit permettre au lecteur de rebondir afin de réfléchir et d'explorer sa propre dimension poétique, c'est bien ça ? Dit-elle en faisant tomber ses lunettes de soleil.

– C'est exactement l'inverse, dit-il. Le but n'est pas de le faire réfléchir mais de faire en sorte qu'il s'abandonne, qu'il se détache de la réalité du texte afin d'entrer dans une sorte de rêverie et de peindre son propre jardin poétique. Qu'il soit à la fois le pinceau et la toile, la plume et la page...

– Tu joues sur les mots...

– Je veux bien te l'accorder.

Le vieux eut un petit ricanement amusé.

– L'idée, c'est de faire en sorte que le lecteur devienne lui-même le créateur, le poète. C'est donc ça.

– Oui ! Dit-il avec exaltation. Y a-t-il un intérêt à ce qu'un texte vive pour lui-même ? Sans le lecteur, le texte n'est plus.

Candice se disait que, décidément, ses propos n'étaient qu'un tissu de contradictions.

– Mais il n'y a pas une minute, tu affirmais que le poème doit être « le vivier de sa propre vérité. » Cela ne suppose-t-il pas qu'il faut considérer le texte comme une fin en soi, qu'il ne faut envisager aucune perspective ?

– La vérité n’est qu’un point de départ, un point de départ qui doit mener vers la connaissance de soi, ma chérie. Si le poème est “le vivier de sa propre vérité”, il sera source de lumière et source d’eau pure, il rejaillira sur le lecteur et lui donnera le goût d’aller boire à son puits et de rester longtemps sous sa fontaine de lumière. Je ne vois là aucune contradiction.

Candice fit la moue, elle n’était guère convaincue par cette réponse qui ressemblait à un habile tour de passe-passe. Une vraie réponse de poète. Elle réfléchit un moment en regardant une branche qui penchait dans le vent. Puis elle tourna subitement la tête vers lui.

– Je ne voudrais pas t’offenser mais...on peut remettre en cause ta sincérité.

– Je t’écoute...

– Eh bien, pour quelqu’un qui prétend ne pas se soucier de l’opinion de ses lecteurs, ce point de vue peut paraître surprenant, voire paradoxal. (Lou leva les yeux au ciel et abandonna un long soupir. Mais Candice n’y prêta aucune attention). Si tu penses que tes poèmes ne peuvent pas vivre pour eux-même, qu’ils ne sont pas une fin en soi mais seulement un moyen, n’a-t-on alors pas le droit de remettre en cause la sincérité de tes écrits ?

– Je me suis déjà vexé pour moins que ça, en effet. Car l’accusation est grave, elle porte atteinte aux valeurs que j’ai le plus à cœur de défendre, à l’idée même que je me fais de l’écriture. Passe encore que tu critiques la valeur de mes textes, ça ne me gêne pas. Mais que tu remettes en cause l’intégrité de ma démarche, non, c’est quelque chose que je ne peux tolérer. Que veux-tu dire exactement ? Que je ne suis pas honnête et que je trompe mes lecteurs ?

Il s’était levé de sa chaise et son agitation avait alerté l’attention de la patronne et des clients.

– Grand-père, calme-toi voyons, ce n’est pas la peine de monter sur tes grands chevaux. Je ne t’ai encore accusé de rien, que je sache. On ne va tout de même pas en faire un plat...

Candice voulait calmer le jeu. Elle remit ses lunettes sur son nez et s’abandonna sur sa chaise. Elle ne pensait pas qu’il se mettrait dans un état pareil et se dit qu’elle y réfléchirait à deux fois à l’avenir, avant d’aborder un sujet aussi brûlant et passionné que la poésie. Mais après tout, n’était-ce pas lui qui avait commencé ? Et au lieu de recouvrer son calme, il repartit de plus belle en faisant lui-même les questions et les réponses.

– Devrais-je me soucier de l’opinion de mes lecteurs ? Devrais-je me soucier de leur sort ? Alors c’est ça, il faudrait les flatter, les caresser dans le sens du poil ?! Crois-tu vraiment que ce serait être sincère ? Mais ce serait les traiter par le plus grand des mépris ! Quand bien même voudrais-je cueillir les fruits de mon travail et récolter leurs impressions, je n’obtiendrais que des fruits verts, des écorces cachant des émotions dures comme des pierres : car crois-tu vraiment qu’ils iraient au bout d’eux-mêmes, qu’ils seraient disposés à s’asseoir sur un banc pour me raconter leurs voyages intérieurs ? Pourquoi donc me mettraient-ils dans la

confiance ? Regarde, toi-même, lorsque je t'ai demandé tout à coup ce que tu avais pensé de mes textes, as-tu, ne serait-ce qu'une seconde, songé à me révéler tes émotions les plus soudaines, tes impressions éruptives, celles qui sourdaient en toi, qui t'ont mis les nerfs à fleur de peau ou celles, au contraire, plus secrètes, intérieures, qui t'ont mené dans ton intimité, aux pays où se confondent les souvenirs et les songes ? M'as-tu rapporté les images et les rêves de ton sommeil poétique ? Non, tu m'as approché avec distance, prudemment : tu as tenté de me donner une réponse objective sur mes textes sans jamais songer à me dire ce qu'ils t'ont apporté, ni jusqu'où ils t'ont mené. Si je t'avais un peu forcé la main et t'avais demandé de me révéler tes voyages intérieurs, ce que tu as vraiment éprouvé, ce qui s'est passé au plus profond ou au plus près de toi, il est probable que tu aurais délibérément répondu à côté, que tu m'aurais parlé de la profondeur ou de la proximité de mes textes, n'est-ce-pas ? A quoi cela m'avancerait-il alors de connaître l'opinion de mes lecteurs si la seule réponse à laquelle j'ai droit est une analyse de mes textes ? Même profonde et lumineuse, celle-ci n'en demeurera pas moins superficielle : car à quoi cela m'avancerait-il de connaître ton opinion puisque au bout du compte je n'apprendrais rien de toi-même ?

Candice resta sans voix. Le vieil homme jubilait, il poursuivait :

– Mais dis-toi bien que je suis comme toi, comme le lecteur, je ne suis pas plus doué pour faire éclore mes émotions à la lumière des autres. Car ce n'est pas rien de prendre quelqu'un par la main pour aller lui montrer son jardin secret... Tu vois, je suis un peu comme le vieillard qui reste assis sur son banc dans un parc. Ma plume prend les gens par les yeux et les promène au gré des allées de poèmes. Moi, je lui fais confiance et comme je me tiens à l'écart, personne ne fait vraiment attention à moi. Et c'est très bien comme ça. Parfois, il y a bien quelqu'un qui s'arrête près du banc, mais c'est juste quelqu'un de très seul qui éprouve le besoin de bavarder un peu. Alors je lui tiens compagnie un moment et on parle de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, mais jamais de poésie. On parle, mais c'est juste histoire de rompre la solitude. D'habitude, personne ne s'arrête près du banc. Les passants poétiques se débrouillent pour être en galante compagnie, si bien qu'ils n'ont pas besoin de moi. Alors je prends un bain de soleil et je les regarde attraper des feuilles dans les branches, des bourgeons ou même des grappes de poèmes que certains n'hésitent pas à lire à voix haute, peut-être pour séduire la douce qui les accompagne, qui sait... J'écoute leurs commentaires, mais je n'y prête qu'une oreille distraite car il fait une très belle journée et ce serait dommage de ne pas en profiter. Il fait bon se taire écouter les oiseaux : leurs babillages valent tous les discours du monde.

– Oui, peut-être lisent-ils vraiment des bouts de poème eux-aussi, dit Candice d'un air amusé. Qui sait...

– Enfin, dit le vieux, impassible, je suis heureux si ça leur plaît à mes passants poétiques, mais je n'ai plus envie de leur demander pourquoi. Il y a bien longtemps que j'y ai renoncé. Je serais forcément déçu si je faisais

un tel effort, si bien que je préfère croire que quelque chose de très beau se produit au plus profond d'eux-mêmes, et cette espérance suffit désormais à mon bonheur. Je suis un vieil homme et il faut que je fasse un peu attention, tu comprends ? On est un peu trop sensible à la clarté du mensonge à mon âge.

« Preuve qu'il ne se désintéresse pas tant que ça de l'opinion de ses lecteurs », se dit Candice. Lou, qui mourait de soif, but un long trait de vin avant de poursuivre son soliloque.

– Veux-tu que je te fasse une confidence ? Eh bien je n'ai jamais choisi d'écrire. Déjà, quand je vivais au bord de la mer, je ne lisais pas. Le seul livre que j'avais dans les mains, c'était mon manuel de pêche. Car tout ce qui m'intéressait, c'était d'aller écrire sur l'eau avec ma canne à pêche et de lire la ligne d'horizon. (Il toussa pour s'éclaircir la voix). Je n'ai jamais choisi d'écrire, c'est elle qui a choisi pour moi et jusqu'à ce jour, je n'ai jamais su m'en délier. J'ai bien essayé mais...

Candice entendait très bien ce qu'il voulait dire par « elle » mais jugea bon ne faire aucune remarque. Cependant, elle n'avait pas perdu le cours du dialogue et remonta à sa source :

– Crois-tu vraiment que cela t'aurait aidé si j'avais laissé brûler tes poèmes ?

– Je...je ne sais pas, dit-il d'une voix mal assurée.

Il exigea aussitôt un autre verre de vin chaud au garçon qui s'accordait une pause-cigarette sur le pas de la porte. « Toute vérité n'est pas bonne à entendre », se dit Candice qui comprit qu'elle avait dû malgré tout le froisser. Elle chercha aussitôt à détendre l'atmosphère. Sa colère avait soufflé comme un méchant coup de tabac puis était retombée aussitôt. Elle ne tenait pas à la voir se lever à nouveau.

– As-tu lu les poèmes d'Emily J. Brönte ? Demanda-t-elle.

Elle avait reconnu la couverture d'un livre sur une étagère de sa chambre. Lou plongea ses yeux dans les siens avec une profonde tristesse. Il savait que la petite Brontë était morte de phtisie mais se garda bien de faire un commentaire. Il ajouta cependant :

– "...And what is the future, happy one ? A sea beneath a cloudless sun ; a mighty, glorious, dazzling sea stretching into infinity."

– Tu vois, dit-elle en souriant, je cite le premier auteur qui me vient à l'esprit et toi tu t'enflames.

– Je m'intéresse seulement aux poètes du 19ème, dit-il d'une voix de cendres, avant de se rencogner dans le silence.

« Il n'est pas sincère, se dit Candice. Il fait mine de s'insurger contre une foule d'auteurs, il fait de grands gestes pour se mettre en colère mais ça ne prend pas, le vent qu'il brasse n'est que le souffle d'une révolte éteinte. Il pique, il provoque et s'attaque à une armée de fantômes, mais il cherche seulement à se défendre contre un mal qui le ronge jusqu'au cœur : il souffre de la solitude et d'un cruel manque d'affection, et je suis à peu près certaine que le vieux bougre ne s'en aperçoit même plus...A trop s'abreuver de solitudes, l'homme finit par oublier de se nourrir de ce qui fait le monde, les autres. »

Lou suivait du regard deux gamins qui s'approchaient de la terrasse du restaurant avec leurs skis sur l'épaule. Ils avaient les joues roses et venaient visiblement de descendre la piste noire de l'Ayré. Et il ne fallait pas plus d'une minute pour s'apercevoir qu'ils étaient frères.

– Comment c'était là-haut ? Demanda le vieux.

– 'de la soupe. Dit le plus jeune. (Il avait de la neige plein les cheveux).

– Ouais. Dit l'aîné qui jeta un rapide coup d'œil vers Candice.

– C'est le printemps. Dit le vieux.

– Y a encore quelques bosses, mais pas de quoi se faire mal aux cuisses. Dit l'aîné.

– Ah oui ? Dit Lou, un brin étonné par la suffisance du gamin.

– Ouais, avec mon frerot on vient tous les mercredis après-midi alors on la connaît la Noire. C'est une blague, pas vrai frangin ?

Son frère plissa les paupières en signe d'approbation.

– Pour moi, la saison est finie, dit le vieux en montrant sa cicatrice au mollet.

– Vous l'avez déjà descendue la Noire ? Demanda le cadet.

– Et comment mon garçon. Fut un temps où je vous aurais donné une belle leçon.

– 'sûr. Dit l'aîné qui n'en croyait pas un mot. (Il était subjugué par la beauté de la jeune fille et ne la quittait plus des yeux).

Candice observait son grand-père derrière le fumé des verres de soleil. Elle s'étonnait de l'entendre bavarder avec ces deux petits chenapans. C'était comme s'il avait oublié son âge. « C'est un vieil enfant. » Se dit-elle en ayant un sourire auquel l'aîné répondit en croyant qu'il lui était adressé. Le cadet tira son grand-frère par la manche, et ils allèrent s'asseoir un peu plus loin en terrasse.

Lou fit tourner son verre sur le bois de la table. Il regardait en direction des deux gamins avec un sourire coquin.

– Je crois que l'aîné en pince pour toi ma chérie.

– Grand-père, je t'en prie. Ce n'est qu'un enfant.

– Hmm...en tout cas, il n'a pas les yeux dans les poches ce petit voyou.

Il hésita une seconde puis demanda :

– A propos, tu n'as pas laissé un petit ami au bord de la mer ?

Candice fit semblant de n'avoir rien entendu. Elle but le fond de son chocolat en espérant qu'il allait vite changer de disque.

– Je veux dire...il n'y a pas un jeune homme qui t'attend là-bas ? Dit-il en désignant la mer par delà les montagnes. Tu sais, rien ne t'empêche de l'inviter à venir passer quelques jours ici. Il est le bienvenu. Et pour peu qu'il aime la pêche, je me ferais une joie de lui montrer mes plus beaux coins pour attraper des truites ! On partirait tous les trois à la fraîche et on déjeunerait de notre pêche au bord de la rivière, sur une herbe aussi verte et douce que du gazon ! Hmm ? Qu'en dis-tu ? C'est que la saison va bientôt démarrer ! Fario, arc-en-ciel, ombre-chevalier ! Je les vois d'ici !

Il se balançait sur sa chaise et fit mine d'envoyer une bouffée de tabac dans le ciel. Candice tourna la tête, baissa ses lunettes sur le nez et le fixa droit dans les

yeux. Elle le fixa longtemps, assez longtemps pour qu'il comprenne de lui-même combien ses paroles étaient déplacées. Lou – qui la regardait d'abord d'un oeil innocent – finit par reconnaître son erreur. Il se sentit tout à coup gagné par la honte. Comment diable avait-il pu oublier que les circonstances actuelles ne lui permettaient peut-être pas de fréquenter quelqu'un ? Comment avait-il pu oser l'ennuyer avec ça, lui qui se mettait dans une colère monstre dès que sa fille abordait le sujet ? Son regard glacé lui fit l'effet d'une douche froide.

– Pardonne-moi ma chérie, j'ai bien peur de ne pas avoir encore recouvré tous mes esprits...Concéda Lou qui ne savait plus comment s'asseoir sur sa chaise. Je pense que je vais aller nous commander quelque chose à manger. (Il consulta rapidement la carte posée sur la table). Que dirais-tu d'une bonne garbure au jarret de jambon, d'une truite au Madiran ou de côtelettes de mouton au serpolet ?

– Je me contenterai d'un grand verre d'eau. Répondit froidement Candice.

Le serveur, qui se tenait à une distance respectable mais suffisante pour entendre ce qu'on disait, s'approcha de la table pour prendre la commande mais Lou lui fit signe de le retrouver à l'intérieur du restaurant. Il comptait sur cette retraite pour s'affranchir de son attitude déplorable.

En son absence, Candice eut tout le loisir de se morfondre. Au fond, elle n'avait aucun grief adressé contre lui, elle savait qu'il n'était animé d'aucune mauvaise intention. Elle lui en voulait surtout de l'avoir rappelée à sa triste condition : elle était malade. Bien que son entourage la couvât d'affection, elle éprouvait toujours de la peine à recevoir cet amour. A titre d'exemple, elle avait décidé de refuser toutes les avances que les jeunes hommes lui faisaient, non parce qu'ils manquaient de charme ou de fantaisie, mais bien parce qu'elle estimait ne pas mériter d'être aimée. Elle tira une chaise vers elle pour y étendre ses jambes. Elle enfouit ses mains dans les poches de son manteau et ferma les yeux. Le soleil sur ses joues était comme un gant de toilette plongé dans le chaud du bain.

Son grand-père, qui revenait du restaurant, considéra cette attitude comme un refus de communiquer. Il posa son plateau sur un coin de la table, sortit son Laguiole de sa poche de pantalon et coupa un quignon de pain. Il avala un bout de jambon de Pays et déglutit un grand verre de vin. Un climat pesant flottait autour de la table et le vieux continuait de manger en silence. Mais il fut bientôt gagné par le doute. Il s'essuya la bouche et se pencha vers sa petite fille. Il poussa doucement une mèche blonde qui couvrait son visage. Et alors il s'abandonna en arrière sur sa chaise en se disant qu'il n'était qu'un imbécile : Candice tombait simplement de fatigue et elle avait fini par s'endormir. Il lâcha ses couverts dans son assiette, mais le bruit du métal sur la porcelaine ne fut pas assez fort pour réveiller la petite. Il contempla la nature alentour comme un qui contemple avec des yeux chassieux. L'existence lui pesait tout à coup, il éprouvait comme un dégoût de lui-même. Il eut la faiblesse de penser que le ciel allait prendre pitié de lui mais le ciel n'avait jamais semblé si loin de ses tourments : bleu limpide, avec deux ou trois bandes de nuages, vraiment rien de bien méchant. Une vague de miel traversait la forêt en donnant une belle

couleur dorée sur les aiguilles de pins. Lou réfléchit un long moment en regardant les branches vermeilles, il commençait doucement à comprendre...« Tout ce soleil, ça ne peut pas lui faire de mal. » Conclut-il à part lui. Il commençait doucement à comprendre que la présence de Candice l'empêchait de tourner en rond et de s'apitoyer sur son sort. Il se pencha vers elle. Elle avait le sourire aux lèvres, elle avait l'air de faire un joli rêve. Son visage respirait la paix et le sommeil avait pour un temps gommé ses traits tirés. Comme elle dormait, on ne voyait plus cette expression dure dans les yeux qui n'était pas de la tristesse, non, c'était autre chose, mais le vieil homme n'aurait su dire ce que c'était. Il était épuisé lui-aussi, mais il ne put se résoudre à dormir un peu. Il craignait d'avoir le sommeil agité et préférait s'en remettre aux bruits de la forêt qui s'éveillait sur le soir et aux jeux des oiseaux qui imitaient le vent dans les arbres, ça avait au moins le mérite de le distraire. Les mets étaient succulents, mais il laissa son assiette de côté. Ses yeux naviguaient aux aléas des paysages, et il se souvint que des "œufs" rouges grimpaient là-bas, vers la Laquette à travers les sapins. Ils étaient suspendus là-haut depuis plus de vingt ans et on s'était enfin décidé à les redescendre.¹² Il poussa un soupir et accrocha du regard les colonnes de lumière, les magnifiques stalactites qui coulaient du toit d'ardoises de l'Auberge. Des rayons bleus, éclaboussés de soleil, projetaient un halo turquoise autour de la glace. C'était la même lumière qu'il voyait parfois flotter le soir au-dessus des champs de neige. L'aura de la plénitude, c'était ainsi qu'il la nommait. Avec la paume de sa main qui lui mâchait la joue, le vieil homme subit son influence dans un demi-sommeil, son jeu de miroir et d'étincelles qui faisait, comme May Blanc, lentement reluire son passé : sa chaise grinça un peu sur le parquet, sa tête pencha sur le côté et les colonnes de lumière penchèrent doucement dans la diagonale, se couchèrent dans ses yeux comme des cylindres, comme des rouleaux à l'horizon où l'écume jaillissait par-delà les vagues telle une main blanche pour écrire un rêve sur une plage des années cinquante... Couché au sommet de la dune dans les panicauts de mer, un jeune homme est bien décidé à composer avec la nature pour écrire un poème. Il guette la mer et sonde le cœur de l'océan. Au bout de ses doigts une feuille de papier claque dans le vent et ne demande qu'à s'envoler dans le ciel pour faire une moisson de nuages : il en est encore à ses balbutiements, et sa poésie n'est qu'un courant d'air qui préfère courir les vagues. C'est peut-être à cause du vent qui vient de l'est, il soulève des vagues parfaites sur la mer, des lignes qui rident l'horizon comme si l'océan n'en finissait plus de vieillir. Mais ses yeux s'en reviennent vers les terres, embrassent les perles qui jaillissent de la fontaine d'embruns, et avec elles, la légende qui raconte que cette eau coule comme l'eau douce et bénit l'âme des jeunes poètes... Alors, bien qu'il n'ait encore jamais rien écrit, il lui semble que la seule volonté d'écrire un poème suffise pour que son vœu soit exaucé. L'idée qu'il puisse échouer ne l'effleure même pas. Avec le soleil de profil qui éclaire les traverses de sable, il sait qu'il est à la meilleure place. Autour de lui, le vent rapporte le parfum des aiguilles de pins brûlées au ciel bleu, et là-bas, l'océan se plisse en un feuil de vernis où les algues marines éclairent la mer de zébrures vertes. Tapi sur un sol d'or,

¹² Les télécabines de la Laquette et les installations furent démontées en 2001.

entre le bleu et le vert, il sait qu'il est à l'endroit idéal pour écrire un poème. Il s'arme de patience, aiguise son regard, et contemple les déferlantes qui s'approchent du rivage en portant le vent qui mugit dans une sourde colère. Il pressent que c'est là, dans le ventre des vagues que naîtra sa poésie. Alors il écoute encore la mer, la mer qui se garde bien de mourir. Il y a quelque chose qui le retient ici, quelque chose de pur et d'égal dans le courant, l'équilibre en mouvement. Oui, c'est ici que le retient le désir de vivre.

Il relève les yeux. Oublie ce bout de poème qui cherche encore du relief et son identité parmi ces paysages d'océan et de sable où la seule écriture unit par le courant et le vent. Lou écoute la mer, ce grondement familier qui fait froid dans le dos. Mais il aime sentir ce frisson qui hérissé l'échine, quand les déferlantes se dressent comme une crinière d'embruns et de sel qui jaillit vers le ciel. Un éclair d'écume découpe un bras de mer, les vagues s'engouffrent dans la brèche, leur ventre se crève comme des poches de peine, et s'éteignent sur la grève dans un bruit de braise qui n'effraie plus personne. La mer a déroulé ses fastes sur quelques misérables mètres de sable. Lou plie soigneusement sa feuille blanche, la range bien au chaud sous sa chemise et longe la dune par les caillebotis. Il aime entendre le bruit de ses sandales sur les planches qui ont pris le soleil ; un bruit de bulles d'air qui perce l'été. Mais il se retourne une dernière fois pour contempler l'étal du soleil sur la mer : à l'horizon, une parenthèse de ciel menthe s'ouvre dans les couleurs grenat du crépuscule. Il esquisse un sourire pour tromper sa mélancolie, attend jusqu'aux premiers scintillements, et la pleine lune le guide bientôt pour trouver son chemin dans la forêt de pins. Il rejoint facilement sa cabane abritée par une belle nuit d'étoiles. – Cette cabane, il l'a construite de ses mains. Il n'y a qu'une fenêtre mais il a pris soin de l'ouvrir du côté de la mer. En guise de porte, on trouve une grande ouverture qui donne sur de splendides levers de soleil sur la lande. Depuis son matelas rempli de pignons et d'aiguilles de pins posé à même les planches, il aime à regarder l'écorce, l'ajonc et la bruyère traversés de lumière. A son idée, c'est le plus beau réveil-matin qu'un homme puisse connaître. – En attendant, il tire une chaise et s'assoit à la table qu'il a déniché dans une brocante. Les pieds sont calés avec de la cire à cause du plancher qui s'affaisse par endroits. Il allume une bougie, moude un peu de café et allume son camping-gaz pour faire chauffer de l'eau dans une casserole. Puis il sort sa feuille de papier collée sur sa poitrine : il est bien décidé à composer un poème pour Neige. Il dessine quelques cercles dans l'air avec son crayon mais il éprouve les pires peines à se lancer. Pourtant, ce n'est pas l'odeur amère de résine qui sèche comme du lait caillé sur l'écorce de pin ou le parfum chargé d'iode qui vient de la mer qui pourraient le distraire. Non, c'est seulement son amour, qui illumine sa cabane : Neige rayonne de par son absence. Maintenant, sa présence mauve et discrète, sa présence d'ombre lui manque. Alors il se lève et va mettre le nez dehors. Il respire la nature par bouquets, la bruyère dans les gousses des genêts, le cœur des mûres violacées dans les fougères, les fleurs des arbousiers, l'essence des pins, le parfum de résine et d'aiguilles qui coule dans le vent vert ; et peu importe les saisons, tous ces fruits et ces arômes sont là, cueillis et frais à sa mémoire. Il penche une oreille sur le bruit d'une pigne qui craque en se

refermant dans sa coquille et lui dérobe un pignon tant qu'il est encore temps, suit avec amusement la course d'un écureuil qui court à travers branches pour rattraper le jour qui a fui. Oui, la forêt lui sert de prétexte pour rester sur le pas de la porte : mais est-il plus belle source d'inspiration pour écrire un poème que le beau bruit de la mer et du vent dans les arbres...

A l'affût du moindre éclat sur les brindilles, il guette la visite impromptue de son amour. Une étincelle, un craquement, un éclair de lune qui jaillit dans la brande, et il sourit en secouant la tête : il sait bien que Neige ne viendra pas dans la forêt au beau milieu de la nuit. Comme tous les jours, elle viendra le retrouver « demain matin, à l'aube sur la plage. » Il entend sa voix qui lui dit bonsoir et rentre dans sa cabane. Il remplit un mazagran de café, et comme l'arôme s'enfuit par les pré-ombres en éclairant la nuit comme un jeu de fantômes, il se dit qu'il est temps de se mettre à l'ouvrage. C'est qu'il tient à avoir fini son poème avant le lever du jour. Il s'assoit sur sa chaise tressée de paille, et d'abord il repense aux vagues, au vent d'est qui soulève des ondes parfaites. Il entend les séquences du flux et du reflux, et se dit que son poème viendra peut-être de là, de cette rencontre de chaque instant entre l'océan et le sable.

Après s'être épuisé en de touchants efforts, il laisse tout en plan sur la table et prend sa nasse et sa canne à pêche. Enfile sa sacoche en bandoulière, souffle sur la bougie et file vers la mer avant le lever du soleil. Il compte sur le jour pour mettre en lumière son texte. Il fait encore nuit quand il pêche, mais les étoiles lui montrent le chemin sur la mer. Et il aime ça, être seul sur la plage, avec juste le bruit du lancer qui gicle par-delà les rouleaux. Son acharnement au travail trouve une belle récompense, et bientôt de belles prises s'agitent dans une poche d'eau où repose sa nasse. Comme il fait une bonne pêche, il prend un bain dans l'océan et se lave au crin des algues vertes avant d'aller s'asseoir sur le sable. Il ouvre sa sacoche, et en sort du linge propre et une chemise blanche qu'il enfile sur sa peau humide.

Etendu sur le sable en bras de chemise, il regarde la mer. C'est l'aube, le ciel encore aux étoiles et les vagues molles sur la grève en reflets de diamants. Un sourire dans les yeux, il regarde la ligne d'horizon comme on regarde l'avenir d'un oeil sûr. Tout est si calme, le vent, les vagues, trop calme pour un seul homme. Mais il sait la solitude océane, il sait les influences du vent, et rien ne semble pouvoir troubler la paix profonde qui l'habite, pas même le bruyant souvenir de la guerre. Il remplit ses yeux de l'océan, écoute la brise marine qui passe comme le chant d'une scie musicale, et pour rien au monde il ne voudrait se détacher de la mer. C'est dans sa nature de rêver les yeux grands ouverts. Et Dieu sait combien de temps le jeune homme serait resté là, dans le clair du jour, si l'océan n'avait pas soudain disparu de sa vue. Mais il n'en est pas troublé pour autant et son visage s'éclaire même d'un franc sourire en sentant des mains venir se poser sur ses yeux.

C'est Neige.

Après avoir fait l'amour, Neige et Lou remontent la dune, main dans la main, via le vieil escalier en bois qui fait son bruit de vieille femme qui se plaint tout le temps. On n'entend plus que les grelots d'une canne à pêche oubliée sur la plage et l'éclaboussure des louvines, des maigres et des dorades royales qui s'agitent dans la nasse.

A l'orée de la cabane, Neige passe une main sur sa joue à lui :

– Rentre te reposer un peu mon amour, je vais aller cueillir de la bruyère pour ta maison.

Il l'embrasse et rentre s'étendre un moment sur son matelas de fortune. Après une nuit blanche, il s'endort avec le sourire aux lèvres, ivre de fatigue et heureux, déjà, du réveil qui l'attend. Et il est encore en train de rêver quand il s'éveille, quand une bise de vent frais soulève ses paupières. C'est Neige, bien sûr. Il ouvre douloureusement les yeux et aperçoit son amour dans un liseré de ciel bleu. Son visage fait comme une ombre blanche dans la pénombre, il est aux anges. Elle passe une main dans ses cheveux et des rides se dessinent au coin des yeux, il est tout sourire. Ça sent bon le café dans la cabane et c'est déjà une bonne raison pour trouver goût à ce jour. Neige sait que l'arôme du café le met toujours de bonne humeur pour commencer la journée. Elle glisse un oreiller sous sa tête et veille à ce qu'il soit bien réveillé avant de lui servir un bol de café. Alors, comme elle lui demande de patienter un peu, il jette un regard sur la table où un bouquet de brins de bruyère et d'ajoncs piqués dans des fleurs de genêts et d'arbousiers rayonne comme les plumes d'un paon. Son poème a disparu, mais cela ne le trouble pas le moins du monde. Il écarte les bras et se lève même pour aller voir la forêt d'un peu plus près. Il s'installe sur le pas de l'entrée, pieds nus dans les aiguilles de pins déjà tièdes. Tout autour, les criquets font un chant de braises qui couvre le bruit sourd de la mer. Neige apporte le café, avec du pain frais et des chocolatines qu'elle a achetées au village, puis se fait un coin au plus près de son homme. Il esquisse un sourire en voyant qu'elle a glissé son poème dans son corsage. Le soleil sur la peau, ils prennent leur petit déjeuner en silence, avec le chant fruité des oiseaux et le bruit feutré du vent. Là-haut, le toit des pins dodeline de la tête et ça les fait sourire.

Mais Lou est soudain saisi d'une bouffée d'angoisse. Neige lui passe une main dans la nuque.

– Qu'as-tu mon amour ?

– Rien...tout va bien ma belle.

– Ne me racontes pas d'histoires, je vois bien qu'il y a quelque chose qui te travaille.

Alors il oublie un soupir en regardant les arbres.

– Tu te fais du souci pour la forêt, c'est ça ? Je le vois bien. Ecoute, il va bientôt faire de l'orage.

Mais le soleil est déjà haut et il fait une chaleur étouffante. La canicule écrase tout le pays depuis plus d'un mois et un vent sec et brûlant traverse la lande comme une torche. Lou a peur pour les arbres il craint qu'un incendie ne se déclenche il perce le cœur de la brande regarde au loin voit soudain avec horreur jaillir une boule de feu dans un trou d'aiguille elle perce le feuillet de

brumes grossit à vue d'œil dévaste l'étendue des pins et du ciel les paysages se froissent comme du journal se plient comme un décor de papier Lou reste muet paralysé par la peur il serre la main de Neige son regard s'aveugle aux courants de lumière mais les flammes se ruent sur le visage de Neige et ses yeux à lui vieillissent tout d'un coup...s'ouvrent en un éclair sur la lueur blanche des champs, et ce mauvais rêve retourne dans les années cinquante.

– Tu me fais mal, dit Candice

Il cligna des yeux. Tourna la tête et s'aperçut qu'il lui serrait le poignet. Il le lâcha aussitôt.

– J'ai passé l'été à attendre qu'un orage éclate, dit-il. Il faisait une chaleur à crever. Neige est partie et...

Lou sortit péniblement de sa torpeur mais il ne sembla pas trouver la force de poursuivre. Il avait un méchant goût de sel dans la bouche et il avait soif. Il remplit son verre, le leva et lampa son alcool d'un trait. Candice était inquiète. Son grand-père était encore à chercher sa pipe dans la poche de sa veste. Il aurait voulu fumer quelque chose, une cigarette, n'importe quoi. Il oublia un regard déteint vers le ciel et ses yeux s'assombrirent, bien qu'il n'y eût que du bleu. Candice comprit qu'il n'était plus tout à fait assis à cette table, plus tout à fait à cette époque.

– Il faisait une chaleur à crever. Neige est partie et...

Il avait de l'eau dans les yeux. Candice n'osait plus le regarder en face. Il semblait avoir fourni un effort extraordinaire pour lui dire ces quelques mots. Mais ce n'était pas tant cet aveu que de s'entendre le lui dire qui lui avait coûté: cinquante ans d'une vie ne suffisent pas toujours pour entendre une vérité. Candice n'était pas sans ignorer que son grand-père s'était mis à écrire par amour pour Neige. Comme elle n'était pas sans ignorer que c'était elle qui l'avait quitté et non le contraire, cela ne souffrait à ses yeux d'aucune discussion. Sinon pourquoi lui aurait-il dédié l'intégralité de son oeuvre si ce n'était par amour ou par désespoir ? En revanche, elle ne savait pas ce qui avait bien pu motiver cette séparation. Elle avait bien une petite idée mais...elle se refusait encore d'y croire. Certains poèmes étaient empreints d'une étrange violence, faisaient allusion au feu et à la douleur, mais son grand-père s'était jusqu'alors bien gardé d'en parler.

Si Candice avait de l'admiration pour le vieux poète, elle était déroutée par l'attitude désespérée de son grand-père, à moins que ce ne fut le contraire...Comment un homme pouvait-il en arriver là ? Consacrer toute une vie à écrire des poèmes pour l'amour d'une femme ? Certes, lui dédier toute son oeuvre était un geste probablement sans égal, mais qu'en est-il dès lors qu'il s'adresse à un être que l'amour à présent indiffère ? Car cette histoire d'amour était belle et bien morte – elle avait peut-être duré un an ou deux – et cinquante ans lui avait passé sur le corps. Ne voyait-il pas que cet amour n'était plus qu'un chuchotement que personne n'entendait ? Que cette flamme se lassait d'être ranimée ? Était-il encore aveugle à cet espoir ? Qu'avait-il donc pu souffrir pour que son existence ne soit plus qu'obstination à souffler sur des cendres ? Était-ce un acte désespéré, une course éperdue ou bien gardait-il espoir de reconquérir encore cette femme ? Pourrait-elle un jour reconsidérer

son amour ? Mais si tel était le cas, qu'attendait-il pour aller la retrouver ? Avait-il au moins déjà fait l'essai ? Non, c'était impossible, sinon le corps des poèmes aurait épousé le pli d'une femme vieillie. Et tous ses textes ne parlaient que d'une jeune fille de dix-sept ans et des poussières. Pourquoi ne pouvait-il rendre à cette histoire toute la dignité qu'elle méritait, celle d'appartenir au passé ? Quiconque a durement souffert par le passé, apprend, sinon à oublier ses blessures, à apaiser sa mémoire pour rendre son existence plus douce, mais lui semblait semer du sel sur les plaies pour raviver la souffrance. Et les poèmes lui servaient-ils de remède ? On pouvait en douter si on s'en tenait au discours sur la poésie qu'il avait tenu le soir de Noël. Pourquoi n'avait-il donc pas laissé cet amour vieillir au bord de l'Atlantique, pourquoi ne l'y avait-il pas laissé mourir... Si Candice lui avait posé la question, son grand-père lui aurait peut-être dit que cet amour reposait en paix au bord d'un océan qui n'avait pas pris une ride après tout ce temps. Il lui aurait peut-être dit qu'elle était dans le vrai, mais que tout ce qu'il voulait à présent, c'était de continuer de penser à son vieil amour.

Candice voyait un carré de sapins dans la forêt. Elle ne le regardait pas vraiment, mais il attira son attention quand les arbres fondirent soudain dans une flaque de buée verte : elle s'était mise à sangloter sans s'en apercevoir sous ses lunettes de soleil. Elle retira sa monture et ne se donna pas la peine de s'essuyer les yeux. Des larmes étaient venues, et c'était bien ce qui l'attristait : elle ressentait une telle sécheresse dans le corps qu'elle se demandait d'où ces larmes pouvaient bien affluer. Oui, ça lui faisait toujours ça quand elle était au bord de l'épuisement. Elle ne savait pas si c'était à cause de la maladie, à cause du traitement, ou des deux. Elle ne savait plus, comme elle ne savait plus de quel droit pouvait-elle se permettre de juger son grand-père, elle qui ne connaissait de sa vie qu'une poignée de poèmes...

– Elle avait les yeux pleins d'amour quand elle regardait la mer, et je crois que cela a fini par me rendre jaloux. Dit-il. (Il se sentit soudain comme déchargé d'un poids immense d'avoir dit ça. Il avait vu que sa petite fille avait les yeux mouillés, mais le simple fait de parler pouvait-il commuer sa peine en un élan de joie ?) Oui, je crois que tout a commencé comme ça. Comment aurais-je pu mieux parer à cette jalousie sinon qu'en lui écrivant des poèmes ? C'était bien la seule tentative que je pouvais poursuivre pour tenter de répondre à l'amour qu'elle vouait à la mer. Oui, elle regardait la mer avec un cercle de confiance qui était déconcertant pour qui percevait l'horizon comme une énigme. On aurait dit qu'elle ne voyait jamais le mal, qu'elle ne pressentait jamais le mensonge. La vérité était là, autour d'elle. Je me souviens... elle regardait l'océan comme si elle voulait s'y noyer, elle regardait le ciel comme si elle voulait y perdre la vue, elle marchait sur la plage comme si elle était le vent, elle respirait l'iode comme si elle était l'air autour de nous. C'est elle ma source pour écrire... Il me suffit de la regarder faire, de suivre ses gestes ou d'être à l'endroit où elle pose les yeux pour comprendre. Mais je crains que mes poèmes ne soient jamais bien peu de choses à l'égal de ce que la mer peut lui offrir. Comment pourrais-je cesser de lui écrire ? Mes poèmes sont tout

ce qu'il me reste...alors j'essaie encore d'apprendre, de lire dans ses yeux qui regardent la mer. Pourtant je sais bien que mon travail sera à jamais inabouti, imparfait comme une œuvre qui se tient à distance, car il ne s'agit que d'une interprétation. Et interpréter n'en revient toujours qu'à s'éloigner davantage d'une vérité que l'on tente d'approcher. Au fond, je voudrais bien cesser d'écrire mais je reprends toujours ma plume, prétextant que je peux y arriver cette fois, que je vais trouver cette vérité. Je sais bien que je mens.

– Peut-être que c'était toi, que c'était elle et votre devenir qu'elle lisait là-bas par-delà les vagues. Dit Candice. (Elle n'était qu'à moitié surprise de l'entendre parler comme s'il la fréquentait encore).

Lou, fort remué par ces paroles, tremblait comme une feuille et ne tenait plus en place sur sa chaise. Il avait besoin de fumer quelque chose. Il se leva et s'avança vers le serveur qui fumait une cigarette sur la terrasse. Celui-ci ouvrit son paquet de Gitanes en le voyant approcher, lui tendit une brune et se pencha vers lui pour l'allumer. Il tira une large bouffée et envoya un panache de fumée dans le ciel. Il remercia le garçon et retourna s'asseoir auprès de Candice en se disant qu'il n'était qu'un menteur. « C'est Neige que je recherche désespérément à travers mes poèmes et non pas le regard qu'elle posait sur le monde, car ce monde ne mérite plus que l'on y regarde en son absence. Je ne connaissais rien à l'amour avant de la connaître et sa perte a fait de moi un homme en déshérence. » Il fumait et ses lèvres tremblaient. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier.

– Tous les gamins font ça quand ils tombent amoureux, dit-il d'une voix de rogomme, hein, tous les gamins, ils écrivent des poèmes à leur bien-aimée. (Il pleurait comme il parlait, les mots roulaient comme des cailloux dans sa gorge mais il ne pouvait plus se taire). Mais ils s'arrêtent un jour eux, bon sang, ils s'arrêtent hein...et moi ? Je n'ai jamais su m'arrêter de l'aimer alors je n'ai jamais su m'arrêter d'écrire...ou bien c'est peut-être le contraire, je ne sais plus, je ne sais plus...Voilà ma chérie, il ne faut pas t'en vouloir tu sais, tu ne m'aurais pas sauvé si tu avais laissé brûler ces poèmes. Il y a une éternité que j'essaie de l'oublier...ça faisait peut-être cinq ans que je n'avais plus écrit une ligne, je croyais presque que j'étais guéri, et puis il s'est mis à faire si chaud, si chaud, tu comprends...c'était comme si je revenais là-bas, sur la plage, et je n'ai pas pu m'empêcher de me remettre à écrire et à boire...je n'ai pas pu faire autrement tu comprends.

Les larmes roulaient dans sa barbe, il reniflait dans ses manches comme un gosse. Candice éprouva une vive agitation en voyant son grand-père pleurer. Elle ne voyait pas très bien ce qu'il voulait dire à propos de la plage et de la canicule, mais elle avait depuis longtemps deviné qu'il avait dû se passer quelque chose de grave là-bas. – Tous ces recueils de poèmes y faisaient allusion. Elle était saisie par une exaltation étrange, à la fois peinée et émue, car ce qui devait être une tentative d'explication sur ses premiers pas dans l'écriture tournait en une éprouvante confession. Lou avait bu beaucoup de vin et se

ressentait encore de sa méchante cuite de la nuit passée, de sorte que la fatigue éveillait toute son émotivité.

– Crois-tu que de ne plus écrire t'aurait aidé à l'oublier ? Dit Candice d'une voix de velours. (Elle s'adressait à lui comme une mère à son fils).

– Je ne sais pas, je ne sais plus, dit-il en frottant ses yeux rougis.

Il n'avait plus le cœur à poursuivre. Il fut saisi par une irrépressible envie de noyer son chagrin dans l'alcool. Il appela de nouveau le garçon et réclama un double Scotch qui lui fut apporté sur-le-champ. Candice avait la larme à l'œil elle-aussi. A mesure que ses pensées déroulaient, elle réalisait que pour rejoindre son vieil amour, son grand-père avait passé sa vie à tenter de prendre la mesure sur l'éloignement et l'oubli par le biais de la dimension poétique.

– Si tu me permets d'ajouter un mot, je te dirais que je trouve ce geste très touchant.

Son grand-père ne dit rien et se rinça la bouche au Whisky. Le soleil passa dans le dos de l'Auberge et la fraîcheur du soir se fit tout de suite sentir. Lou s'aperçut que Candice commençait à grelotter. Il se dit qu'il était temps de rentrer. Elle était sans doute impatiente de passer prendre ses résultats au laboratoire d'analyses. Il appela le garçon et paya l'addition. Laissa un pourboire sur la table et se leva.

– Rentrons, dit-il.

Candice se proposa de conduire mais son grand-père ne voulut rien entendre.

– Je ne suis pas saoul, dit-il.

Alors elle se cala au fond du siège et regarda la route. Elle pensait à ses résultats d'analyses. Elle essayait de penser à autre chose mais c'était difficile. – Une fois par mois, elle devait se plier à ce bout de papier qu'elle avait appris à déchiffrer avec l'œil avisé d'un expert. Avec le temps, elle avait aussi appris à éviter les regards, sources de bonnes ou mauvaises nouvelles, et ses yeux cherchaient aussitôt les indices probants qui l'informerait sur son état de santé. – Elle tourna la tête vers les près sous la neige. Bientôt les vaches, les brebis ou les chèvres viendraient ici cueillir une grappe d'herbe fraîche au pied des clôtures, un fruit tombé du ciel, une pomme dans les branches. En lieu et place des prairies, des pistes de ski au relief bleui par les ombres suivaient les lacets de la route. Un skieur dévalait la pente à vive allure et Candice put suivre un long moment sa progression d'un œil amusé. Il avait un style coulé et très pur, il dessinait de belles courbes sur la piste. On pouvait même entendre le bruit des carres qui raclaient la neige, ça faisait envie. L'homme s'arrêta soudain au bord de la piste bleue, près d'une grange. Il tenait à profiter du dernier soleil qui donnait sur le pic de Midi de Bigorre avant de plonger vers Barèges. Candice le salua d'un geste tendre et ferma les yeux, cet inconnu avait eu au moins le mérite de la distraire un moment.

C'était calme dans le van. Son grand-père avait descendu un peu son carreau et l'air frais lui faisait du bien. Il conduisait d'une main, accoudé à la portière. Les routes de montagne n'avaient plus de secret pour lui. Il ressentait toujours une immense fatigue mais son verre de Scotch lui avait donné un petit coup de fouet qui le gardait éveillé juste ce qu'il faut pour conduire. Il n'avait aucun mal à garder les yeux sur la route mais il redoutait que son esprit connaisse encore une absence. Il repensait à ce rêve, à cette journée d'été où Neige était venue s'asseoir auprès de lui sur le pas de sa cabane, et déjà les brumes de chaleur couvraient tout le pare-brise de buée...

– ...car il fait chaud aujourd'hui, il fait chaud comme c'est pas permis, murmura le vieil homme qui se perdit encore en pensées.

Au bord de son homme, Neige sourit et s'en soucie comme d'une guigne : c'est fête aujourd'hui. Mais ils restent silencieux sur le pas de la cabane où se taire apporte à la brise qui traverse les pins. Le vent, le trait d'une hirondelle, un écureuil qui grignote une pomme de pin, la vie bat son plein. Ils sont assis là, à l'endroit où l'on prend le café du matin. On dirait qu'ils n'ont pas bougé de tout le jour et c'est peut être vrai. On regarde la forêt, chacun avec ses yeux. A mi-chemin, sur le sentier d'aiguilles, des poches de brumes roses épongent les derniers rayons bleus et menthe qui éclairent les feuilles, un leurre pour appâter les yeux avec un peu de fraîcheur. C'est le 14 juillet, et il y a de bonnes chances pour qu'on tire le feu ce soir. Neige adore les feux d'artifice. Mais Lou montre un autre visage, triste et sombre.

– Qu'as-tu mon amour ?

– Hmm ?...Mais rien, tout va bien ma belle.

– Ne me racontes pas d'histoires, je vois bien qu'il y a quelque chose qui te travaille.

Il oublie un soupir.

– Je ne sais pas...je...je suis inquiet mais je ne sais pas pourquoi.

Elle lui passe une main dans la nuque.

– Tu te fais du souci pour la forêt, c'est ça ? Je le vois bien. Ecoute, il va bientôt faire de l'orage. (Elle lui chiffonne la tête et le prend par les yeux...). Je te dis qu'il va bientôt pleuvoir. Fais-moi confiance. (...jusqu'à le convaincre. Il esquisse un sourire). Allez viens, lève-toi, il est temps d'aller faire la fête.

– Tu as raison.

Ils vont sur la plage, et Lou déterre la bouteille de champagne qu'il avait enfouie dans le sable frais. Il nettoie le verre dans une poche d'eau et fait sauter le bouchon par delà les rouleaux. Neige applaudit, et il remonte s'asseoir auprès d'elle au milieu de la dune. Il fait soleil, la mer brûle à perte de vue comme le bleu des flammes, elle s'éteint comme le pli d'une écaille en conclusion des vagues. Il n'y a personne d'un bout à l'autre de la plage. Le cri d'un goéland, l'impatience de faire une bonne pêche, voilà à peu près tout ce qui se dit sur la plage car Neige et Lou boivent en silence. Ils ne sont pas taciturnes de nature. C'est la mer qui apprend à se taire. Ici, il roule toujours comme un grondement sourd. Alors quand les vagues sont mortes, les paysans de la mer s'arrêtent parfois pour tendre l'oreille : ils se demandent quel est ce

bruit sourd que l'on entend. Car ici, le silence est dans le roulement des vagues. Quand on n'entend plus la mer, c'est que quelque chose se prépare. Quelque chose qui ne laisse présager rien de bon. Ce soir les vagues ne sont pas encore mortes, mais on dirait que les vagues se meurent. « C'est des paroles d'anciens, des paroles dans le vent », se dit Lou à part lui. Et puis le soleil se couche, et ce n'est jamais un moment très facile pour Lou. Quand le crépuscule gagne la plage, quand les ombres avalent les marches de l'escalier en bois, Neige le presse un peu contre lui et lui dit doucement qu'il est temps d'y aller. Elle sait que ça lui coûte de quitter l'océan, mais pour rien au monde elle ne voudrait rater le feu d'artifice. Lou, il pourrait très bien rester ici toute la nuit à contempler les étoiles et la mer.

– Tu es comme les gosses, lui dit-il comme ils remontent la dune.

Ils font un détour par la cabane, enfourchent les bicyclettes posées contre un pan de mur encore tiède et filent vers le village par “les pistes des Allemands”, – ces étroites dalles de béton armé qui jalonnent les forêts de pins depuis la guerre. Une fois rendus au village, ils rangent leur vélo près du casino et vont faire quelques pas sur le front de mer où la foule des grands jours a déjà pris place pour assister au feu d'artifice. Les habitants des villages océans ont fait le déplacement pour voir le feu qui jouit d'une belle réputation sur la côte d'Argent. On dirait que tout le monde s'est donné le mot : la jetée est noire de monde et les bateaux mouillent par dizaines au bord de la mer. Depuis les canotons, les pinasses et les bateaux à voile, on lance des fusées de détresse, on use des klaxons et des cornes. La Guerre hante encore les esprits, alors tout éclat de joie ou tir de balles à blanc rassemble les âmes autour d'une paix qui rassure. Il faut jouer des coudes pour se frayer un chemin parmi les badauds. Mais il règne une ambiance bon enfant, et Neige et Lou traversent la foule en se tenant la main, courent en riant pour un rien, le ventre vide et la tête chahutée par les bulles de champagne. A bout de souffle, ils s'arrêtent enfin au bord de la fontaine qui orne la place du village. Neige s'asperge le visage à grands renforts d'eau et comme elle est penchée sur la margelle, elle aperçoit soudain leur bonheur : deux chaises vides à la terrasse d'un café. « Dépêche-toi mon amour ! » Sans plus attendre, elle se précipite vers la terrasse. C'est un emplacement idéal, avec une perspective qui doit tenir toutes ses promesses. Et en effet, c'est bientôt un vrai délice d'être assis là auprès de Neige, d'oublier tout ce qui trouve autour et en retrait, l'animation des silhouettes, les jets d'eau de la fontaine, les lumières aux fenêtres, la nuit et son rideau d'étoiles. Ils boivent un verre de Lillet et il fait bon se désaltérer tout en prenant patience. Car l'air est sec, chaud et craquant comme une allumette. D'ailleurs, la canicule anime les conversations autour des tables. Tout le monde s'inquiète car il faudrait que le temps soit lourd et humide pour qu'il tourne à l'orage. Ici, on aime l'air marin, ça sent l'iode, et le vent frais vous donne un coup de frisson en courant sur la peau. Lou essaie de se détendre et de ne plus y penser. Il croise les bras derrière la tête et se balance sur sa chaise pour apprécier son amour à distance. Mais il commet une maladresse et bouscule la personne qui se trouve assise là derrière. Celle-ci était en train de porter son verre à ses

lèvres, elle renverse du sirop sur sa chemise en flanelle. Lou se retourne aussitôt.

– Oh...fait-il en constatant les dégâts. Je suis vraiment confus.

– Ce n'est rien. (C'est un jeune homme très élégant, le cheveu gominé et le visage rasé de frais. Il est assis à une table avec une jeune fille et un jeune homme vêtus de façon aussi distinguée).

– Je suis vraiment désolé, dit Lou.

– Ne vous en faites pas, dit le jeune homme en épongeant la tâche à l'aide d'un mouchoir. Je vous assure que ce n'est rien.

Mais Lou, fort embarrassé, tient à se faire pardonner.

– Laissez-moi vous offrir un verre, dit-il.

– Je ne refuse jamais un verre, dit le jeune homme qui se tient à la droite de la jeune fille. (Il tient un fume-cigarette en se donnant un air sophistiqué. Il a dans les vingt ans, un regard dur, le visage taillé à la serpe et de longs cheveux blonds noués en un catogan).

– Eh bien, puisque vous y tenez...dit le premier.

Lou appelle le garçon et commande une tournée. Neige sourit, elle n'en attendait pas moins de son amour.

– ...Mais venez-donc vous joindre à nous, dit-il.

– C'est très gentil, dit Neige.

Le jeune homme se lève de table et lui tend la main.

– Permettez-moi de me présenter : Paul, et voici Tony et Ethel, son amie.

– Neige. Et voici Lou, mon amoureux.

On écarte les chaises et on agrandit le cercle pour leur faire de la place autour de la table. Le garçon revient du café et passe un coup de chiffon sur le bois. Il pose les verres sur la table et un ramequin rempli d'anchois et d'olives noires.

– Vous êtes venus voir le feu d'artifice ? Demande Neige.

– Comme tous ces braves gens, dit Paul en brassant d'une main le paysage alentour.

– Alors comme ça vous êtes de la mer, dit Ethel. (Elle a le cheveu noir et noué en une longue tresse, des yeux verts comme le saphir, une bouche fine et sans lèvres).

Cette remarque surprend un peu Lou, mais il préfère s'en tenir au silence.

– Oui, nous sommes « de la mer », dit Neige un brin amusée. Pas vous ?

– Nous ne sommes pas du coin, dit Tony.

Cette note lui vaut les mauvais regards des tables voisines. On n'aime guère les étrangers et on aime encore moins les voir s'asseoir à la terrasse du café en le disant haut et fort. L'endroit est connu pour être le repaire des pêcheurs et des gens du cru.

– Mais notre cœur est ici, corrige Paul. Nous venons ici tous les ans pendant les grandes vacances. Mon grand-père était pêcheur, mais il a laissé sa vie en mer. Alors nous venons rendre visite à ma grand-mère qui est souffrante. La solitude, vous comprenez...notre compagnie lui apporte un peu de réconfort. (Il baisse les yeux).

– Oh ! Dit Neige.

Tony et Ethel lancent un bref sourire vers Paul. Son mensonge force le respect. Les mauvais regards des tables alentours se dissipent aussitôt, et Lou n'y aurait aussi vu que du feu s'il n'avait pas remarqué le clin d'œil que Paul et Tony avaient échangé.

Grisée par l'alcool et portée par son allant naturel, Neige se montre disponible et répond aimablement aux questions de Paul et de Tony. Mais Lou ne partage pas le même enthousiasme. Il éprouve une certaine méfiance à l'égard de ces gens de la ville. « Ils sont bien mondains pour se mêler à une fête populaire. Et puis, que signifient ces regards entendus ? » Se demande-t-il. Il se tient à une distance respectable et préfère suivre la conversation des yeux. Neige dit qu'elle a soif, et celui qui répond au nom de Tony se fait un plaisir d'offrir une tournée à ses « nouveaux amis. » Lou tente de conserver son calme, mais il est un peu dérouté par la tournure des événements. « Ces types sont bien pressés de nouer des liens. » Il doute fort de leur sincérité. Mais soudain, on entend une détonation au-dessus de la plage, suivie de quelques cris qui montent du front de mer et des terrasses des cafés. Cette fois, ça y est. On va tirer le feu. On tourne les chaises vers la mer et tout le monde se tait. Il règne un silence religieux sur la terrasse. Lou essaie de se détendre en regardant le feu. Mais il a un mauvais pressentiment. « Les anciens ont peut-être raison. Quand les vagues sont mortes, c'est peut-être bien que quelque chose se prépare... » Des étoiles rouges et vertes fusent dans le ciel. Des bombes retombent comme des saules-pleureurs, comme le jet d'eau des fontaines en couleurs. La foule pousse des *oh !* et des *ha !*, des enfants pleurent, et Lou succombe à l'inquiétude : « Qui sont ces gens assis auprès de nous ? Pourquoi sont-ils donc si pressés de devenir nos amis ? » Il s'en veut à mort d'avoir bousculé ce type. « On n'en serait pas là à l'heure qu'il est... » Il regarde Neige, elle est assise à l'autre bout de la table, où Paul et Ethel lui ont fait un peu de place. « Qui sont-ils pour se mettre entre mon amour et moi ? » Neige frappe dans ses mains et son visage brille de bonheur après chaque détonation. Il n'avait pas un seul instant imaginé de devoir assister au feu sans être assis auprès d'elle. Cette contrariété ne fait que le conforter dans son malaise. « Nous les quitterons après le feu », décide-t-il à part lui.

Le bouquet final reçoit une salve d'applaudissements. Lou se lève de table pour prendre la parole. Il veut s'enfuir, quitter ces gens au plus vite.

– Bien...c'était un très beau feu...ravis de vous avoir connus, dit-il en tendant la main vers Ethel.

– Comment, s'oppose Paul, vous prenez déjà congé de nous ? Allons, permettez que j'offre aussi ma tournée.

Lou se sent terriblement mal à l'aise. Il est debout, la main tendue vers Ethel. Tous les regards sont tournés sur lui. Il sait qu'il a manqué de fermeté en prenant la parole. Il doit se ressaisir, tout de suite.

– Je crois que votre ami nous a déjà remis une tournée, dit-il d'une voix sèche. Quant à moi, j'ai payé ma dette.

– Dette ?...Qui vous parle de dette ? Allons mon ami, ne le prenez pas sur ce ton. C'est fête ce soir, n'est-ce-pas ? Dit Paul.

Le jeune homme a parlé avec calme, sur un ton qui ne montrait aucune animosité à son égard. Lou est tout à fait déconcerté. Un filet de sueur coule dans sa nuque, il a la gorge sèche. Il ne trouve plus ses mots pour se tirer d'affaire. Il sent que Neige l'observe. Il sait qu'il ne pourra pas lui résister bien longtemps, qu'il sera désarmé sitôt qu'il croisera son regard.

– Allons mon chéri, restons encore un moment avec nos amis. Rien ne presse, n'est-ce-pas ? « Qu'y-a-t-il mon amour ? » semble-t-elle lui dire avec les yeux.

Et quand elle le regarde comme ça, il n'y a plus grand chose à attendre de lui. Il baisse les yeux, rajuste maladroitement sa chaise et se rasseoit en silence. Paul se retourne et appelle aussitôt le garçon.

– Remettez-nous la même chose !

Sur la terrasse du café, la fête bat son plein. Les tournées succèdent aux tournées, les paroles et les rires font recettes autour des tables. Les guirlandes de lumière suspendues comme des grappes de vigne sur les murs et au plafond ont l'air de danser autour des convives. On se donne du bon temps, on bavarde, on glisse quelques gentilleses à l'oreille de Neige et comme tout le monde s'en donne à cœur joie, Lou prend part à la fête à sa façon, en se réfugiant dans l'alcool.

Après une dernière tournée, tout le monde quitte la terrasse pour aller au bal qui se tient sous les arcades, près de la place du village. Comme l'a dit Tony, c'est fête aujourd'hui. Mais la piste de danse est un vrai désert. Seuls deux ou trois couples, la cinquantaine passée, font le spectacle en dansant valse et tangos avec une facilité déconcertante. Autour des arcades, une nuée de jeunes gens trépigne d'impatience. On siffle, on exige cette nouvelle musique qui fait fureur – le rock n'roll. Sur l'estrade, l'orchestre a l'air de s'ennuyer à mourir. Les musiciens, vêtus de costumes au feutre sombre, jouent avec les yeux dans le vide et enchaînent les morceaux en demeurant sourds aux protestations de la jeunesse. Quelques fruits mûrs commencent à voler vers l'orchestre. Une tomate bien rouge passe à dix centimètres de l'oreille de l'accordéoniste. Soudain, Paul fait un signe à ses amis et se dirige d'un pas sûr vers l'estrade, en veillant bien à ce que Neige n'en perde pas une miette. Lou voudrait lui parler, lui dire qu'il est temps de rentrer, mais elle se fraye déjà un chemin dans la foule et grimpe sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir Paul. Qui contourne la scène, monte discrètement sur l'estrade et, avec un naturel surprenant, s'approche des musiciens sans pour autant troubler le déroulement du concert. Il chuchote quelque chose à l'oreille de l'organiste et celui-ci, sans cesser de jouer, acquiesce en hochant la tête. Paul s'éclipse discrètement et s'empresse d'aller retrouver ses amis. Bientôt la musique s'arrête et il réclame aussitôt le silence. Les musiciens se lèvent et se dirigent vers l'arrière de la scène pour revenir un instant plus tard avec des guitares électriques en bandoulière. Paul se tourne vers l'orchestre en prêtant l'oreille. Tout à coup, le batteur donne le rythme et les musiciens entonnent *Anatol Ta Ch'mise Coll*¹³ tandis que des cris de joie grimpent des gradins et des stands. Paul peut afficher un air triomphant : une foule de jeunes s'élance comme une furie sur la piste et

¹³ Adaptation française de Rock Around the Clock de Bill Haley

Neige ne peut résister à cet élan de joie. Elle prend Lou par la main mais il refuse d'aller danser. Il n'est pas mauvais cavalier, loin de là, mais il souffre d'un manque cruel d'assurance. Alors il reste là, tout penaud, tête baissée, à frotter le parterre avec ses pieds. Neige tente encore sa chance mais il n'y a rien à faire. Il ne veut pas y aller. Alors Paul surgit et profite de l'aubaine pour entraîner Neige au milieu de la piste. C'est un danseur hors pair. Il joue d'une belle souplesse de corps, d'un pas de danse étourdissant, de sorte qu'on fait bientôt de la place autour d'eux pour admirer leur prestation. Lou, pris d'un profond dégoût, se retire vers la buvette. Il commande un verre et allume une cigarette. Il regarde la piste. Neige est au centre des ébats. Elle tourne, elle danse, elle rit, et l'autre la mène avec brio. Ca lui fait mal de voir ça. Il pose une main sur ses hanches, effleure sa poitrine, hume le parfum dans sa nuque. Lou tire un long trait sur sa cigarette mais il ne s'y prend pas comme il faut, il tremble et un grand chambardement s'opère dans toute sa chair. Il serre le poing, tente de réprimer sa colère mais c'est insoutenable au regard. Il se tourne vers le bar. Il ne veut plus s'infliger un tel supplice. Il boit, mais l'alcool ne fait qu'aggraver son état.

Après une dernière danse, Neige s'empresse de rejoindre son homme. Il se retourne, la face défigurée par la jalousie.

– Tu en fais une drôle de tête. Tu es sûr que tout va bien ?

Il écrase sa cigarette et lui retourne un sourire qui vaut toutes les grimaces du monde.

– Ne t'en fais pas. Je suis seulement un peu fatigué.

– Tu as peut-être un peu trop bu, tu ne crois pas ?

– Tu as sans doute raison.

– Hmm...Moi je meurs de faim ! Je vais nous commander quelque chose à manger.

Elle se penche vers le bar et Lou regarde sa robe. Le tissu est tâché de sueur. Des mains étrangères se sont posées là, sur ses hanches. Elle achète deux sandwiches et un cornet de frites. Elle se retourne vers lui.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? (Elle mord dans son sandwich à pleines dents).

– Hmm ?

Elle lui tend son sandwich mais il n'y touche pas.

– Tu n'as pas faim ?

– Non. Je te remercie mais je n'ai pas le cœur à manger.

Neige pose son sandwich sur le comptoir et le prend par les épaules.

– Qu'est-ce qui ne va pas mon amour ? (Elle le prend par les yeux, comme elle sait si bien le faire mais il baisse la tête).

– Tu es jaloux ? C'est ça, n'est-ce pas ? Tu es jaloux parce que j'ai dansé avec Paul, hein ? Regarde-moi mon amour.

– Mais non...

Mais ils n'ont plus le temps de parler. Lou, en redressant la tête, aperçoit Ethel et Tony qui se dirigent vers eux. Paul est sur leurs talons. « Ce n'est pas possible...ils ne vont donc jamais nous ficher la paix. »

– Vous ne voulez plus danser ? Demande Paul.

– Oh, je crois que ça suffit pour aujourd’hui ! Dit Neige.

– De toute façon, le concert est bientôt fini, dit Tony.

Et en effet, quelques instants plus tard, la musique s’arrête, aussi brutalement qu’elle était venue. Bien que les jeunes scandent le nom de l’orchestre, les musiciens, imperturbables, rangent leur instrument dans leur étui et descendent de l’estrade sans même se donner la peine de saluer la foule.

– Détonant cette musique, dit Paul.

– Jamais rien entendu de pareil, dit Neige. C’est incroyable.

Tony régale encore le groupe. Neige prend son verre avec elle et décide d’aller se rafraîchir à la fontaine. Lou l’accompagne et s’assoit au bord de la margelle. Le bruit de l’eau qui ruisselle lui fait du bien. Il se passe un peu d’eau dans la nuque et tente de recouvrer son calme. Il contemple les étoiles en plissant les paupières. Neige se fait un coin près de lui et enroule son bras autour du cou. Il a le sentiment que tout est là, que leur complicité se résume dans ce geste. Il lui sourit mais Neige se retourne pour regarder Paul qui esquisse quelques pas de danse autour de la fontaine. Ethel et Tony se mettent à taper des mains pour l’encourager. Lou, qui leur tournait le dos, ne les avait pas vus s’approcher.

– Il est formidable, n’est-ce-pas, dit Neige.

Lou ne répond pas et montre un air renfrogné.

Là-bas, sur le front de mer, la foule a déjà quitté les lieux. Des types passent un coup de balai en sifflotant sur la jetée. D’autres s’accordent une pause et s’en grillent une en regardant la mer. Les forains baissent les devantures des stands, les marchands de glace et de barbe à papa ferment leur boutique et un vendeur ambulancier offre son dernier bouquet de roses à un vieillard sur un banc. Au loin, on entend le bruit des Tractions couleur noires et gris perle et les Arondes sur le chemin du retour. C’était un beau feu d’artifice. Les gosses dorment sur les sièges en skaï, la tête pleine de rêves. Seul un gamin regarde par la vitre arrière de la voiture, il voit un drôle de vieil homme qui se frotte la barbe avec un bouquet de roses.

Il est tard. La chaleur n’est pas retombée. Paul s’arrête soudain de danser, comme traversé par un trait de lumière.

– J’ai une idée, dit-il. Puisqu’ils ne veulent plus s’amuser ici, allons poursuivre la fête chez moi !

Lou fronce les sourcils.

– Excellente idée ! Dit Tony.

– Oui, renchérit Paul, ma grand-mère a dû s’absenter quelques jours. Elle dispose d’une modeste villa mais je puis vous assurer qu’il y a tout ce qu’il faut pour faire la fête...

– Je croyais que votre grand-mère était souffrante, dit Lou d’une voix sèche.

– C’est-à-dire que...oui, justement...elle a décidé d’aller passer quelques jours chez une amie à la campagne. Le bruit de la mer lui fichait un blues épouvantable.

Tout cela respire le mensonge à plein nez. Lou n’en doute pas une seconde. Neige regarde sa montre.

– Vous êtes très gentils mais nous devons rentrer, dit-elle. Il est tard et ma mère va se faire du mauvais sang.

– Allons, laissez-vous tenter que diable ! dit Ethel. Accordez-nous ce dernier plaisir. N'avons-nous pas passé une bonne soirée ?

– Justement, dit Lou. Il est grand temps de rentrer.

Il ne sait pas ce qu'elle manigance mais quelque chose lui dit qu'il doit s'en méfier comme de la peste. Tony a un petit rire sec et moqueur, Lou le dévisage d'un oeil noir. Ce type lui a déplu dès le premier regard et il n'a qu'une hâte : quitter ces inconnus, déposer son amour sur le pas de sa maison et rejoindre sa cabane. « Demain sera un autre jour, se dit-il. J'irai pêcher avant l'aube, Neige viendra me retrouver sur la plage et tout rentrera dans l'ordre. » Mais Neige ne semble plus tout à fait sûre de vouloir rentrer : elle se mordille les lèvres et le regarde avec des yeux qui en disent longs sur son désir de poursuivre la fête.

– Neige, il faut rentrer maintenant. Ta mère va s'inquiéter...

Paul, la voyant hésitante, intercède en sa faveur :

– Où est le problème ? Dit-il. A cette heure-ci, je suppose que votre mère est déjà couchée, n'est-ce-pas ? Eh bien, rentrez, faites un semblant de bruit pour la rassurer, patientez un moment dans le noir et ressortez en silence. Croyez-en mon expérience, ce tour de passe-passe est infallible.

– Ca marche à tous les coups, dit Tony.

Paul, agacé par cette remarque, lui fait signe de se taire. Il a la situation bien en main. Il ne tient pas à ce qu'il lui rende la tâche plus ardue. Il reprend :

– Si votre mère ne dormait que d'un oeil en vous attendant, elle esquissera un sourire et se rendormira d'un sommeil de plomb.

Il lui donne un peu de temps pour réfléchir. Il la tient, il le sent. Le truc, c'est d'éviter de la faire culpabiliser et le tour est joué.

– Nous avons une voiture, dit-il. Nous vous attendrons près de chez vous et nous couperons le moteur pour ne pas réveiller le voisinage. Quand vous estimerez que tout est calme, vous sortirez sans faire de bruit et sans vous presser. Ne vous inquiétez pas, nous attendrons patiemment. Puis nous irons faire la fête tous ensemble à la villa et vous ramènerons avant l'aube. Je vous assure que votre mère dormira sur ses deux oreilles et n'y verra que du feu.

Lou ne sait plus quoi dire. Il est sidéré, écoeuré par le sans-gêne de ce type. « Ces salopards ont bien orchestré leur affaire. »

– Neige, ce n'est pas raisonnable voyons. Ton père serait furieux s'il apprenait ça.

– Mais tu connais mon père, il ronfle comme un ours et dort comme une souche. Et si jamais ma mère découvrait le pot aux roses, je suis sûre qu'elle garderait le secret. Après tout, je ne risque pas grand-chose...

– Alors venez avec nous ! Dit Ethel en lui prenant les mains.

Ses ongles peints, ses mains qui n'ont jamais connu le labeur et la mer, nouées dans celles de Neige... Lou réprime un violent désir de gifler cette petite garce. Il regarde son amour, mais il est déjà trop tard.

– Bon d'accord, dit Neige. Mais je compte sur vous pour être de retour avant l'aube.

– Tu peux nous faire confiance, dit Tony.

Comme prévu, Tony coupe le moteur de la Corvette à une centaine de mètres de chez elle. Neige sort de la voiture et embrasse Lou par le carreau ouvert.

– Attendez-moi ici, j'en ai pour cinq minutes.

Lou se retourne et la regarde courir derrière la vitre. Tony allume une cigarette et joue avec la boîte à vitesse. Le coude sur la portière, il dévisage Lou dans le rétroviseur. Ethel se refait une beauté dans le miroir de courtoisie du pare-soleil. Paul s'est assoupi à côté de Lou, la tête penchée sur la portière. Tony tire sur le filtre. Un bruit de braise. Le cri des grillons dans les écorces de pins. Le silence laisse un goût sec de tabac dans la gorge. Lou reste immobile et muet sur son siège. Il envisage un moment de s'enfuir et de courir chez Neige pour l'empêcher de sortir, quitte à faire un esclandre. Mais il ne trouve pas le courage et redoute les conséquences d'un tel acte. Il se trouve lâche. Il se déteste, comme il déteste ces gens et cette voiture de luxe – sa condition modeste a, par réflexe, développé chez lui un profond mépris pour les riches. Il se sent mal à l'aise assis sur le cuir de la banquette arrière. Il ouvre la portière et sort faire quelques pas sur le trottoir. Les autres ne bronchent pas. Tony jette son mégot par la fenêtre.

– Huit minutes, dit-il. Le temps de fumer une cigarette. Elle ne va plus tarder maintenant.

Les mains au fond des poches, Lou fait les cent pas. L'air est chaud comme le feu, craquant comme du bois sec. La nuit est chargée d'une haleine de soufre. Il réfléchit, essaie de trouver une solution pour leur fausser compagnie. Mais il aperçoit déjà Neige qui sort de chez elle en courant. Elle l'embrasse et se glisse aussitôt sur le siège arrière de la Corvette.

– En route, dit-elle. Tu avais raison Paul, ça a marché comme sur des roulettes.

Tony met le contact et lance un clin d'œil à Ethel que Lou intercepte dans le rétroviseur. La Corvette roule un long moment vers le sud puis s'engage dans une épingle à cheveux, avant de suivre un sentier d'aiguilles qui mène vers la mer. Tony coupe le contact et on n'entend plus que les gommages de la Corvette qui crépitent sur les aiguilles et les écorces de pin. Les roues s'enfoncent dans le sable et les phares ronds éclairent un passage dans les dunes. Paul ouvre sa portière et fait signe aux autres de le suivre. Il s'engage dans le chemin de sable et fait une halte un peu plus tard au milieu des dunes. Il montre du doigt la crête de sable où, à claire-voie entre les branches des pins, on aperçoit de belles villas dominant l'Atlantique. C'est la villa qui se tient le plus au nord, à l'écart des autres. – Il s'agit d'une bâtisse remarquable : l'architecte qui a dessiné les plans a été fort inspiré pour aussi bien convaincre la pierre de la force du bois, pour nouer la souplesse du bois dans le cœur dur des pierres sans pour autant rompre avec la courbe harmonieuse dessinée par les dunes de sable. A la contempler, on pourrait dire qu'elle est à la fois bâtie sur le socle massif et fier des maisons du Pays Basque et des Landes, que sur les pilotis des maisons

tchanquées de l'île aux oiseaux¹⁴. Cette villa est comme un écrin dans un décor de sable, si bien qu'il est difficile de rester muet en foulant les marches du perron.

– Ca n'a rien d'une modeste villa, dit Lou. Vous êtes sûr que votre grand-père était pêcheur ? Je n'ai jamais connu aucun pêcheur capable de se payer une telle baraque.

– Lou ! Qu'est-ce qui te prend ? Dit Neige.

Furieux, il sort enfin de sa coquille.

– Mais enfin, tu vois pas qu'ils sont en train de se payer notre tête !

– Vous avez raison, dit Paul d'une voix calme. Mon grand-père n'a jamais été pêcheur. Mais il est probable que vous n'auriez jamais osé venir si je vous avais montré une photo de la villa, n'est-ce pas ? Vous ne m'avez pas laissé le choix, dit-il en sortant un jeu de clé de sa veste.

– Ca ne fait pas l'ombre d'un doute, dit Lou entre ses dents.

– C'est très gentil à vous, dit Neige tout apprivoisée.

Elle lui emboîte le pas en lui jetant un oeil réprobateur. Elle ne l'a jamais regardé comme ça. Tony a encore un petit rire sardonique. Paul ouvre la porte d'entrée et s'empresse d'inviter Neige sur la terrasse. « Vue imprenable sur la mer ! » Dit-il en ouvrant la porte donnant sur l'océan. Ethel et Tony les rejoignent. Lou se jette dans un fauteuil. Un paquet de cigarettes traîne sur la table basse du salon. Il attrape une brune et l'allume. Il envoie de grands panaches de fumée dans la pièce et contemple d'un oeil triste les peintures accrochées sur les murs. « Ces salopards sont pleins aux as », dit Lou à voix haute. La décoration de la villa n'a rien de celle d'une veuve qui a perdu son mari en mer. D'ailleurs, il n'y a jamais eu de vieille femme ici. Lou est anéanti. Neige ne l'a jamais regardé comme ça. Il fume et joue distraitement avec le paquet de cigarettes. L'heure tourne. Il est presque une heure du matin. Il sait qu'il ira pêcher demain matin sans avoir fermé l'œil de la nuit et qu'après, il faudra encore aller à la criée pour essayer de vendre son poisson. – Parfois, ça suffit pour s'en sortir, mais c'est rare. La plupart du temps, il doit encore rester pour filer un coup de main aux mareyeurs pour remplir les caissons de bois de poisson frais et tenir la caisse pendant la journée. Ca ne rapporte pas beaucoup mais ça lui permet de joindre les deux bouts. Hier, c'était fête, alors il avait décidé de s'accorder un peu de bon temps et de goûter à ce jour avec Neige. Mais dès l'aube, il faudra reprendre le travail. Ca ne lui fait pas peur, il en a vu d'autres. Ca lui plait bien de travailler à la criée. Il fait du bon boulot et les gars le traitent avec respect. « Demain, j'irai à la pêche à la pointe de la nuit et du jour et Neige viendra me rejoindre sur la plage. Et puis on rentrera à la cabane, elle s'endormira sur mon lit et je partirai travailler. Quand je serai de retour, elle m'aura préparé un bon café. Oui, ça sentira bon le café et la résine des arbres à pin dans la forêt. Elle me servira un bol, on passera un moment sur le pas de ma porte et je repartirai travailler le cœur léger. » Depuis le début des grandes vacances, Neige venait le retrouver sur la plage à l'aurore, et il se disait qu'elle devait beaucoup l'aimer pour se lever de si bonne heure tous les

¹⁴ Île du Bassin d'Arcachon ceinturée par une couronne de parcs à huîtres et gardée par les cabanes tchanquées.

jours...Il esquisse un sourire en se disant que demain matin tout sera comme avant.

– Qu'est-ce qui te fait sourire ? Dit Paul en rentrant dans le salon. Tu ne veux pas profiter de la vue ? (Il ouvre le buffet et sort des verres en cristal).

– Si, dit Lou en écrasant sa cigarette dans le cendrier. J'allais justement sortir pour aller pisser. (Il se lève et sort en laissant la porte grande ouverte derrière lui).

– Quel foutu caractère...Dit l'autre en remplissant les verres.

Sur l'Atlantique, le vent s'est levé. Appuyée à la balustrade, Neige reçoit la brise dans les yeux et le vent peigne ses cheveux. Ethel et Tony se bécotent à l'autre bout de la terrasse.

– Dis-donc, il a l'air drôlement remonté ton ami. A-t-il quelque chose à nous reprocher ? Lui demande Paul en lui tendant un verre de vin.

– Ne fais pas attention. Ça lui passera. Je crois tout simplement qu'il est jaloux.

– Tu plaisantes ? Dit Paul. Parce que j'ai dansé avec toi ? Tu sais bien que tu n'as rien à craindre. Jamais je n'oserai...

– Je sais bien. Dit Neige. Ne t'en fais pas. J'avoue que sa réaction me déçoit un peu.

En-haut de la dune, Lou pourrait presque les entendre s'il prêtait l'oreille. Mais le souffle chaud du sud pousse leurs paroles vers le nord. Sur la mer, on aperçoit l'écume qui éclaire les flots. En arrière, l'écorce craque dans les pins, les premières pignes tombent des branches, réveillées dans leur sommeil. Les branches se frottent au crin de l'écorce, ploient sous le coup de violentes bourrasques. Non, ce vent du sud ne promet rien de bon. Neige se recoiffe, déguste un verre de vin en regardant la mer. Paul se tient silencieux auprès d'elle. Ethel et Tony retournent dans le salon. Ethel ouvre une autre bouteille de Margaux. Tony pousse la table contre un mur, sort le pick-up et fouille dans des pochettes de disques pour étudier les 78 tours à la lumière.

– Ils sont en parfait état, dit-il.

– Qu'est-ce que tu croyais ? Dit Ethel. Trouve-nous donc un truc qui décoiffe.

– Je crois que j'ai ce qu'il nous faut.

Soudain le son électrique de la guitare de Bill Haley jaillit sur la terrasse.

– Il ne manquait plus que ça, dit Lou en grinçant des dents.

Il remonte sa braguette et retourne dans la villa. En poussant la porte, il surprend Tony en train de tripoter Ethel. Il a glissé une main dans sa culotte. Pris sur le fait, Ethel le repousse aussitôt.

– QU'EST-CE-QUE T'AS ? Lui demande Tony.

Ils sont obligés de crier pour s'entendre tellement la musique hurle dans les enceintes. Ethel fait un signe de la tête vers la porte.

– CA TE PLAIT ? Dit Tony. J'PARIE QUE T'AS JAMAIS FAIT ÇA AVEC TA COPINE, HEIN ?

Il le regarde avec des yeux pleins de vice, attrape Ethel par la nuque et lui colle sa langue dans la bouche. Ecoeuré, Lou se remplit un grand verre de vin

mais le laisse sur la table. Il prend une cigarette dans leur paquet de Lucky Strike et l'allume.

– TE GENES SURTOUT PAS, dit Ethel.

– Il manquerait plus que ça. Des Américaines, ça se refuse pas. Dit Lou.

Il décide d'aller prendre le frais sur la terrasse. Neige, en le voyant s'approcher, décide aussitôt de rentrer.

– Viens, dit-elle à Paul, j'ai envie de danser.

La musique couvre le bruit de la mer. Lou contemple le ciel avec les yeux bruyants de peine et le vent vient lui voler une larme. Il ouvre la bouche, il voudrait crier mais le vent chaud étouffe sa colère. « Ils sont tout ce que je ne suis pas. Ils ont tout ce que je n'ai pas et tout ce que je n'aurai jamais. Mais ils ne valent pas mieux que moi. » Il regarde la mer en serrant le poing. Il jette sa cigarette sur la dune et retourne dans le salon, animé des pires intentions. Mais il voit Neige en train de danser le rock avec Paul et toute la violence contenue dans son poing se délite comme une brassée de sable. Paul se tient à une distance respectable, il ne la touche pas, il ne s'approche pas, et bien qu'ils dansent de façon académique, Lou est persuadé du contraire. Ses yeux lui jouent un mauvais tour. Un homme jaloux aurait pu recourir à la violence, mais lui s'abandonne à la détresse. Il s'effondre dans un fauteuil et vide cul sec un grand verre de vin. Il est amorphe, comme un homme vidé de son sang. Neige et Paul, Ethel et Tony. Ils n'arrêtent plus de danser, lui passent en revue toute l'histoire du rock, be-bop, boogie-woogie, rythm and Blues etcetera pendant que les Bill Haley, Gene Vincent et autres Presley, Perkins et Chuck Berry défilent sur le pick-up. Il grille cigarette sur cigarette et continue de se saouler. Malgré le bruit assourdissant de la musique, il s'assoupit et finit par s'endormir.

Il se réveille en sursaut, le visage couvert de sueur. Son pantalon est fardé de cendres et sa chemise blanche est souillée de tâches de vin. Autour de lui, il règne un calme irréel. Un disque tourne en craquant sur le pick-up. Il n'y a plus personne dans le salon. Il se lève, fouille dans toutes les pièces et monte comme un fou dans les chambres à l'étage. Mais la villa est déserte. Il sort sur la terrasse et scrute l'horizon, mais il fait encore nuit sur la plage. « Où sont-ils passés nom de Dieu... » Pourtant le ciel est noir d'étoiles, blanc comme la craie. Penché sur la balustrade, il tente d'apercevoir une silhouette sur la plage mais il ne distingue qu'une vastitude de sable nu et là-bas l'océan brillant dans la nuit comme un ourlet de sel. « Ils ne sont quand même pas allés prendre un bain de minuit... » Il cherche à reconnaître des mouvements de brasse dans l'eau mais on ne devine que le reflux des vagues sur la grève. Bien qu'un esprit censé eût d'abord songé au danger qu'il y avait à se baigner dans l'océan au beau milieu de la nuit, Lou est bouleversé à l'idée de penser que Neige est peut-être en train de se baigner nue avec ces étrangers. C'est insoutenable, mais il ne peut s'ôter cette image de la tête.

Il règne un calme étrange, venté, absolu, si contradictoire avec l'agitation bruyante de la nuit. Sa chemise est trempée de sueur et un relent de vent lui fait froid dans le dos. « Au nom du ciel, où sont-ils passés ?! » Il est sur le qui-vive,

cerclé par une horde de mauvais sentiments. Il se penche et cherche encore à voir des nageurs dans les vagues. « Ils sont là-bas, j'en suis sûr. » Mais c'est marée basse. Trop loin pour distinguer quoi que ce soit. Alors il se met à appeler :

– NEIGE ! NEEEEEEIIGE !!!

Il enjambe la balustrade et saute sur la dune. Fait une cabriole dans le sable, retombe aussitôt sur ses jambes et se met à courir vers la mer. Le sable, gonflé d'air, siffle et se dérobe sous ses pieds. L'air sec, le vent chaud, le tabac, une brûlure dans la gorge. Tout lui fait mal. Il court et l'océan lui semble à l'autre bout de la mer. Puis soudain, une lueur sur la plage, des habits jetés en boule sur le sable. Il force son allure, rejoint enfin le tas de vêtements abandonnés sur la grève et coupe son effort. Il aperçoit la chemise de Neige qui traîne sur le sable et s'enroule dans une poche de vent. Il l'attrape et la serre contre sa poitrine.

Il scrute la mer, il croit l'entendre gémir. Comme une plainte, comme un long gémissement craintif. Saisi d'effroi, il sort tout ce qu'il a dans ses tripes et se met à hurler :

– NEEEEEEIIGE !!!!!

Il cherche à reconnaître un signe dans la barrière des vagues mais personne ne répond. Seul l'océan immuable gronde en refoulant les assauts répétés du vent. Il respire la sueur encore fraîche sur la chemise de Neige – le parfum vert de sa peau qui sent comme les aiguilles de pin – et court vers l'océan. Il court sur la bande de sable humide qui brille comme un miroir sous le clair de lune. Il jette ses souliers, arrache sa chemise et se précipite dans la mer. Bon nageur, agile comme une anguille, il se fraye un passage dans la mousse avant de gagner les rouleaux. Il passe facilement le premier écueil, plonge au pied des rouleaux qui déferlent, nage vers le large quand soudain, sur la crête d'une vague, il aperçoit des ombres qui s'agitent dans l'eau. Il entend crier, cette fois, il en est sûr. Le bruit de la mer qui couvre les cris ne saurait le faire mentir. Il reprend son souffle, plonge profond sous une dernière vague et en perfore le ventre. Le corps souple comme une écaille, il regagne la surface et sort de l'échine de l'onde pour reprendre de l'air. Une mer d'huile l'attend, calme et lisse comme un lac au lever du jour. La risée du vent s'est pour un temps retirée dans les dunes.

Un silence abrupt en rupture des vagues. A perte de vue, le reflet de la lune, l'eau nuit et moirante comme une traînée de poudre.

Et soudain, une vision d'horreur lui explose au visage. A quelques mètres de là, un cercle d'écume jaillit de l'eau noire et laiteuse. Ecailles contre écailles, peau contre peau, une danse nuptiale orchestrée par les hommes éclabousse la surface. Lou suffoque, boit la tasse et ne peut s'empêcher de vomir. Des filaments de bile et de vin se dispersent dans l'eau, il a comme du sang autour de la bouche. Il se débat, lutte pour ne pas sombrer par le fond, brasse l'écume et remue les jambes. Il y voit clair, il n'est plus saoul. Ses yeux ne sont plus les yeux du mensonge : Tony et Paul jouent avec son corps, Ethel les encourage. Ils tirent ses cheveux, posent leurs sales mains sur son corps, lui caressent le

cou et les seins. Neige ne bouge pas. Elle se laisse faire et ne fait rien pour se débattre. Elle est terrorisée. Elle pleure, avale ce flot d'injures, de sel et de mer, elle tousse, et il y a ce cri de noyée, cette grimace horrifiée sur sa face qui lui glace les sangs. Lou pousse un cri de rage, nage un crawl vif et furieux et se jette sur eux sans qu'ils aient le temps de parer à son attaque. Il frappe au hasard, coule des têtes, et l'effet de surprise les repousse un instant. Il prend son amour sous son aile et la serre dans ses bras. Il la soulève mais ses yeux sont ailleurs.

– NEIGE ! NEIGE, REGARDE-MOI ! REGARDE-MOI ! (Il la secoue, la gifle violemment mais elle ne réagit pas). NEIGE, ECOUTE-MOI, IL FAUT QUE TU NAGES VERS LE LARG....

Sans qu'il ait le temps de se défendre, Tony l'a saisi au collet. D'un bras noueux et solide, il lui serre le cou et lui maintient la tête sous l'eau. Lou a juste eu le temps de bloquer sa respiration. L'air lui manque, il fait sombre, mais il ne cède pas à la panique. Il se concentre et envoie de grands coups de coudes dans les côtes. Par réflexe, l'autre desserre son emprise et le relâche. Mais Lou ne remonte pas à la surface et plonge au contraire plus profond. Un mètre, deux mètres, puis il remonte chercher de l'air plus loin vers le large. Il n'est pas resté plus d'une minute sous l'eau mais il a brûlé beaucoup d'oxygène et laissé des forces dans sa lutte. Sa cage thoracique le serre, ses poumons le brûlent. Il pousse la tête hors de l'eau et va chercher une grande bouffée d'air dans le ciel. Sur le qui-vive, les jambes faisant des cercles vifs dans l'eau, il jauge d'un rapide coup d'œil la situation et tente de réfléchir au plus vite. Neige gagne la côte au lieu de fuir vers le large, Ethel est à sa poursuite. Neige a une bonne longueur d'avance, la peur a fait place à l'effroi, la peur lui donne la force de fuir. Il peut encore la rejoindre mais il sait que ce sera difficile de leur échapper sur la plage. Leur salut est là-bas, vers le large, dans la nuit et l'obscurité. Neige est une excellente nageuse, son crawl est vif et fougueux. Il sait qu'ils pourraient les semer en nageant fort vers le large. L'obscurité et la distance les feraient sûrement renoncer. Il leur suffirait de nager un ou deux kilomètres vers le sud et ils seraient sauvés.

– NEEEEEEIIIIIIIGE !!!

Mais il est déjà trop tard. Paul et Tony foncent droit sur lui, Ethel est dans le sillage de Neige. Il fait du surplace, jette un regard furtif, à droite, à gauche. Il faut prendre une décision, maintenant : se battre avec ses deux enfants de salaud ou rattraper Neige pour tenter de s'enfuir avec elle par les dunes. Il a un petit avantage : il est dans l'eau, dans son élément. S'il affronte ces deux types, il aura une bonne chance de les retarder et Neige pourra peut-être s'en tirer. Il pourra peut-être même sauver sa peau. Mais la fille semble être de la même trempe que ces deux-là et Neige n'a aucune expérience de la violence. Bien que cette réflexion ne lui prenne pas trois secondes, Lou n'a plus le temps de tergiverser quant à l'option à prendre : Tony, comme frappé par un trait de lumière, se retourne vers Paul et lui intime l'ordre de nager vers la plage.

– RATTRAPONS CETTE SALOPE ! ON REGLERA SON COMPTE A CE FILS DE PUTE SUR LA PLAGE !

Tony coupe sa trajectoire et les deux hommes se mettent à nager fort pour gagner le rivage. Lou donne un coup de poing rageur dans l'eau et n'a plus d'autre choix que de se mettre à leur trousses. Paul et Tony s'immiscent dans la ligne des ondes, mais Paul, peu à l'aise dans l'eau, nage un crawl désaxé et dévie dangereusement de sa trajectoire vers un courant de baïne. Tony ne se soucie guère de son sort et poursuit son effort. Lou est en train de le reprendre. Il a bientôt ses chevilles en point de mire. Il est sur le point de l'attraper quand il se sent refreiné par le ventre mou d'un rouleau qui s'est formée dans son dos. Tony profite de l'aubaine pour lui fausser compagnie. Mais c'est sans compter sur Lou et son sens des vagues. Il regarde par-dessus son épaule et pressent qu'une onde se lève. Progressant doucement et gérant son effort, il la laisse passer et attend la suivante, plus forte et plus puissante qui le propulsera vers la plage. Elle approche, il voit sa lèvre d'écume, il se glisse dans son profil, garde ses bras tendus le long du corps et surfe la vague qui déferle en recouvrant la masse spumeuse sur la mer. Il donne encore quelques tours de bras et parvient enfin à s'extirper des remous. Il dégage une mèche brune qui lui cache les yeux et aperçoit Tony à vingt mètres vers le sud. Il marche d'un pas puissant dans la mousse, quand une lame le surprend et le balaye comme un brin de luzerne. Mais c'est un dur, et il se relève aussitôt pour se mettre à marcher dans l'écume. Il marche comme s'il piétinait quelque chose, comme s'il fauchait la mer avec ses bras. Lou la regarde, sa grande carcasse blonde brillant dans la nuit claire, et un frisson lui traverse l'échine. « Où est passé l'autre ? » Se demande-t-il tout à coup. Il regarde autour de lui et aperçoit Paul à la dérive sur sa droite. Il est dans une poche d'eau, il n'a pas pied. Bouche ouverte, pris de panique, il subit les assauts des rouleaux qui se croisent et déferlent sur lui. Il s'épuise en tentant de gagner le rivage. « Un de moins. Ce salopard s'est fait entraîner par un courant de baïne. Il n'est pas près d'en sortir s'il ne repart pas au large. »

Tony est déjà en train de courir sur le listel de mer, l'eau giclant de ses chevilles. Neige fuit vers le sud, elle court entre la frange de mer et de sable. Il fait nuit. La lune éclaire sa course et la sueur sur sa peau. Elle marque le sable d'une foulée vive mais Ethel lui file toujours le train. Neige se retourne et cède toujours un peu de terrain : la silhouette se profile à l'horizon, grandit, prend forme dans son dos. Neige pleure, les larmes fuient ses yeux dans le vent, elle gémit, cherche un peu d'air, un point de repère, un abri, peut-être le blockhaus là-haut sur la dune. Lou lui supplie d'aller vers la villa mais elle ne l'entend plus. – Il faut pourtant aller là-bas, trouver le jeu de clés pour filer avec la Corvette. Car il est inutile d'appeler à l'aide pour espérer trouver du secours alentour. Il n'y a pas âme qui vive dans le coin, il n'y a que des volets clos. En arrivant, Lou avait remarqué qu'aucun véhicule n'était garé aux abords des dunes. C'est la haute saison, le hameau est tout à fait désert. De voir toutes ces villégiatures inhabitées n'avait fait que renforcer son mépris pour les riches. – Neige court de toutes ses forces, traverse une lagune et s'épuise en remontant la dune où le sable est plus lourd. Elle gagne enfin le bunker, mais une ombre grandit à côté, une ombre ovale et sombre. Ce n'est pas la sienne, c'est l'ombre d'Ethel.

Là-bas, au sortir de l'écume, Lou et Tony se lancent dans un sprint infernal. Les cuisses galbées et puissantes de Tony font d'abord la différence dans le sable mou. Mais Lou donne tout ce qu'il a, tout ce qui lui reste d'amour et il reprend du terrain, cinq mètres, dix mètres, peut-être plus. Ils courent et traversent la lagune, l'eau giclant des chevilles, la voix séchée par le sel, les yeux rivés sur le blockhaus où Neige, le corps huilé de sueur, échappe une première fois à Ethel. Le vent mugit, redouble de violence, souffle l'haleine de la mer, soulève un brouillard de sable sur les dunes ; les rouleaux crèvent sur la grève, l'écume bave sur les terres et jaillit en éclairant les ombres qui luttent là-haut sur la façade éclairée du blockhaus. C'est le regard de la souffrance, le regard d'un jeune homme aveuglé par l'amour et la peur. Une troisième ombre avale les deux autres sur le mur du blockhaus. C'est Tony. Il s'appête à bondir mais Lou revient à sa hauteur et lui fait un croc-en-jambe. Tony trébuche et s'étale de tout son long dans le sable.

– VIENS M'AIDER ! Dit Ethel. CETTE GARCE SE DEBAT COMME UNE ANGUILE !

Mais Tony a du sable plein la bouche et les cheveux collés sur les joues. Il tousse, il se redresse et titube en se frottant les yeux. Lou est à bout de forces. Mais il arrache Neige des griffes d'Ethel.

– Neige, écoute-moi. Il faut que tu retournes à la villa. Il faut...il faut trouver les clés de la voiture, tu m'entends ? NEIGE !

Il a les yeux rutilants de haine, prêts à jaillir comme de la lave. Il lui fait peur. Elle ne bouge pas, elle demeure figée comme un animal fasciné par sa proie.

Ethel revient à la charge et bondit comme une lionne. Lou, animé d'un étonnant réflexe, l'attrape par la tignasse et lui assène un méchant coup de tête. Un bruit de nez cassé. Ethel se roule sur le sol en se tordant de douleur.

– C'EST TOUT CE QUE TU MERITES ! Dit Lou.

Il prend Neige par la main.

– VIENS ! TIRONS-NOUS D'ICI !

Mais Tony ne l'entend pas de la même oreille. Il se relève, frappe en aveugle et touche Neige au visage. Elle s'effondre sur le sable.

– NEIGE ! (Il se tourne vers Tony). TU VAS ME LE PAYER, ESPECE DE FUMIER ! Dit Lou.

Il lui saute à la gorge mais Tony le repousse une première fois en lui envoyant un grand coup de poing dans le thorax. Il remet ça avec un terrible direct du gauche dans le foie. Lou est plié en deux, séché sur place. Il grimace mais la douleur le transcende, lui fait un faciès que Neige ne lui connaît pas. Il la dévisage et se rue à nouveau au combat. Il s'avance la tête la première et le plaque aux jambes. Imparable pour envoyer un homme à terre. – Tony bascule en arrière et tombe violemment sur le dos. Les deux hommes se livrent alors à un combat sans merci. Lou prend aussitôt le dessus. Il le travaille au corps, frappe dans les côtes, à droite, à gauche, et lui envoie coup sur coup deux superbes crochets en pleine figure. Tony est touché. Il a une arcade ouverte et son nez pisse le sang. Lou continue à cogner. Il donne tout ce qu'il a et frappe de plus en plus fort. Mais l'autre encaisse les coups. Lou est en train de le démolir, le sang gicle de la bouche. Mais ce salopard a comme un sourire au

coin des lèvres. On dirait que ça lui plaît de recevoir les coups. Lou s'épuise à force de cogner. Son bras est plus lent. Il arme encore son poing pour frapper mais sa main tout esquinée s'enfonce dans le sable mou. L'autre a glissé la tête sur le côté. De son bras droit, Tony parvient à repousser Lou qui retombe sur le dos comme un poids mort. Tony se redresse. Il met un doigt dans sa bouche et en goûte le sang. Il esquisse un nouveau sourire. Il se remet debout. Ses jambes tremblent. Il s'approche de Lou qui lui fait face, étendu sur le sol. Il est épuisé, les coudes plantés dans le sable. Il n'en croit pas ses yeux.

– Debout, dit Tony.

Après la raclée qu'il vient de prendre, ce type est là à le défier, ses longs cheveux blonds trempés de sang. Lou se traîne sur le sable et se relève comme il peut. Il titube, il s'avance vers Tony pour lui envoyer son direct au visage mais il est trop lent. Tony intercepte son poing et lui écrase la main. Il l'attire vers lui et lui adresse un terrible crochet du droit qui lui ouvre la pommette. Lou chancelle, bascule en arrière. Tony avance encore d'un pas, lui donne une tape amicale sur la joue et lui envoie en suivant un terrible uppercut qui le projette en arrière contre le blockhaus. Sa tête heurte violemment le mur. Il glisse lentement le long de la paroi en regardant la lune et s'évanouit.

Lorsqu'il rouvre les yeux, un flou artistique et rose brille sur le sable. C'est l'aurore, et ses yeux s'ouvrent sur un foulard de vent jeté sur les vagues. L'air est chaud et il flotte comme un parfum de sucre sur la plage. Il a soif, un méchant goût de sable et de sang dans la bouche. Sa tête lui fait mal. Il se touche le crâne, une croûte a séché dans le cuir chevelu. Ses mains lui font mal, des gravillons et du sang sont collés sur les phalanges. Il se relève péniblement et s'appuie au mur pour rester debout. C'est tiède dans le dos. Mais il est perclus de douleur. Il regarde l'océan et reste un moment immobile, bouche ouverte, avec ce reflet aveugle et blanc de mer dans les yeux. « Neige... » Murmure-t-il. Mais on n'entend qu'une réponse de vagues sur la grève. « Neige... » Il voit des traces de lutte devant l'entrée du bunker. Il glisse le long de la paroi et se penche pour regarder dans l'ouverture étroite et sombre : le contraste est si brutal avec la lumière du dehors que l'obscurité en est comme aveuglante. Seul un trait de lumière filtre à travers une meurtrière, en éclairant un pan de mur. Il s'en sert comme point de repère et s'avance dans la pénombre à l'intérieur du blockhaus. Il attend que ses yeux s'habituent au noir. Il tente de rester calme. Il ne veut pas penser au pire, mais les secondes d'attente lui semblent interminables. Soudain, il la voit, Neige, elle gît sur le sol, couchée en chien de fusil. Ses longs cheveux noirs tombés en éponge autour des épaules. « Neige, mon amour... Dieu soit loué, tu es là... NEIGE ! »

Le van se déporta dans un virage, défonça une ornière de neige et arracha un pan de clôture. De la neige et des planches giclèrent devant le pare-brise. « LOU ! » Candice, animée d'un étonnant réflexe, se pencha vers lui et redressa le volant d'un coup sec. Le vieux sortit de sa torpeur et envoya un grand coup de patin. Les pneus glissèrent sur la chaussée et le vieux Ford s'immobilisa en travers de la route. Lou coupa le contact. Restait un moment

silencieux avec la tête coincée dans le volant. Puis il déplaça sa vieille carcasse, ouvrit la portière du van et sortit. Les mains sur les hanches, il respira un moment la fraîcheur des neiges qui couvraient les prés et nourrit ses yeux clairs de la couleur verte des branches. L'air pur lui fit du bien. Il secoua la tête comme s'il voulait sortir tout à fait de son absence. Il mit les clefs dans les mains de Candice avant d'aller s'asseoir côté passager.

– Tiens, dit-il, prends le volant, cette fichue blessure à la jambe me gêne pour conduire.

Candice ne fit aucun commentaire et alla s'asseoir derrière le volant. Elle fit mine d'étudier la boîte à vitesse.

– Qu'y a-t-il ? Dit le vieux d'une voix faible et lointaine.

– Rien, dit Candice. Mais je n'ai jamais conduit sur des routes de montagne.

– Eh bien c'est le moment idéal pour apprendre. C'est un modèle standard 1967. La première, c'est en haut à gauche.

– Bien, je t'aurais prévenu.

Son grand-père lui jeta un rapide coup d'œil. Il ouvrit la boîte à gants, sortit une fiole remplie de whisky et but une profonde rasade.

– En route, dit-il.

Candice s'exécuta. Elle conduisit prudemment, en gardant un œil sur son grand-père. Elle ne savait pas ce qui avait bien pu se passer pour qu'il perde le contrôle du véhicule. Il lampa son alcool pendant la descente et Candice se garda bien de l'interroger. Le van traversa les villages de Barèges, Luz St Sauveur et Pierrefite-Nestalas. A Argelès-Gazost, elle fit une halte au laboratoire d'analyses pour prendre ses résultats. Elle déchira l'enveloppe tandis que le moteur du Ford Transit tournait. Elle parcourut calmement le feuillet, le plia dans la poche de son jean et grimpa sur son siège. Les résultats étaient encourageants mais elle n'en souffla pas un mot à son grand-père qui faisait semblant de dormir.

Et le crépuscule répondit au faux sommeil du vieil homme en faisant pâlir la rougeur sur les prés.

A leur arrivée, Caçador leur fit la fête mais Lou l'envoya sur les roses. Son maître avait grand besoin de repos. Il rentra dans le chalet, enfila ses charentaises et s'abandonna dans le rocking-chair près du feu. Il n'en bougea plus pendant une semaine. A force de tirer sur la corde et de jouer au plus malin, sa santé en avait pris un sacré coup. C'est tout juste s'il se levait pour aller pisser dans le jardin ou chercher du bois dans la remise. Il avait de la fièvre et il avait beau jeter des planches dans le feu, il n'arrivait pas à se réchauffer. Il avait une méchante quinte de toux et tremblait comme une vieille femme dans son cardigan à grosses côtes. Il arrangeait les bûches dans l'âtre en affichant un air maussade qui était tout à fait dans l'humeur du temps : les nuages mauves flottaient comme la tristesse répandue sur les prés. L'autre jour, un soleil printanier tintait encore d'une lumière métallique sur les ardoises du chalet, mais une vague neigeuse et froide avait coupé court à cet élan de joie. Camitort était cerclé par une écharpe de brumes et ce regain d'hiver était à prendre au sérieux : vingt centimètres de fraîche recouvraient les carrés verts des vallées. A la radio, on racontait que cette vague de froid touchait tout le

grand sud et que la neige avait recouvert le sable sur les plages de l'Atlantique. Mais cette anecdote laissa le vieil homme de marbre. Pire, elle raffermi son attitude austère.

Candice se faisait du souci pour son grand-père. Elle trouvait qu'il devait faire plus attention à sa santé. Elle lui préparait son remède miracle – une infusion à base de plantes aromatiques ou une soupe au potiron – mais il y touchait à peine. Il trempait les lèvres dans le breuvage et laissait son bol refroidir dans ses mains en gardant les yeux au feu. Elle lui dit d'aller consulter un médecin, se proposa même d'aller lui acheter du sirop contre la toux mais il n'y avait rien à faire, c'était une vraie tête de mule : quand elle s'approchait pour lui en toucher deux mots, il balayait ses conseils d'un revers de la main et demandait à ce qu'on lui fiche la paix. Candice changea alors d'attitude et fit mine de s'en soucier comme d'une guigne. Le matin, elle prenait son petit déjeuner à la table en orme, dégustait un morceau de gâteau à la broche avec un bon chocolat chaud en regardant la neige tomber sur les prés. Puis elle enfilait son anorak, se couvrait la tête avec sa capuche et sortait promener Réglisse et Caçador sans lui demander son avis. Chaussée de ses boots, elle marchait dans la neige poudreuse le long des tortilles et se tenait un moment à l'abri sous les branches et les grappes de neige à humer l'odeur froide et pure qui transpirait des terres. Réglisse, roulé comme une pelote de laine dans les bras de Candice, observait d'un oeil vif et allumé les fouilles minutieuses auxquelles Caçador s'adonnait au bord du chemin, la truffe toute blanche. Ils se promenaient dans les forêts de Camitort, se mettaient un moment à l'abri dans le cercle d'ami d'un sapin où le sol était encore chaud et les aiguilles de pins à fleur des racines. On voyait les montagnes à claire-voie entre les branches, et là-haut les pistes de ski du Hautacam et le sommet blanc du Nerbiou entre deux éclaircies. C'était étrange de voir la station de ski sous la neige comme aux plus beaux jours de l'hiver et fermée : en fin de saison, on n'ouvrait les pistes que pendant le week-end. Sur les pentes, de longs pylônes de métal brillaient dans une averse de neige ou un jet de soleil, les poulies ne tournaient plus et les câbles d'acier pendaient dans le vent. C'était étrange, un spectacle triste et inutile. Un silence et une solitude qui avaient pourtant quelque chose d'émouvant. Quand les cloches du village d'Artalens sonnaient midi, ils remontaient vers le chalet pour aller déjeuner. Ça leur faisait du bien d'avoir marché au grand air, ça les oxygénait et leur ouvrait l'appétit. Candice préparait les gamelles de ses deux acolytes puis se lavait les mains en regardant le jardin sous la neige, avant de se mitonner un bon petit plat. Elle s'asseyait à la table de la cuisine et prenait un repas frugal qu'elle concluait d'un café léger en écoutant "Le jeu des mille euros" sur France Inter. Elle aimait bien entendre le bruit du petit maillet sur les lames de bois du xylophone. Puis, comme d'habitude, elle montait dans sa chambre faire une sieste avec Réglisse qui, le ventre tout gonflé, ronronnait comme une boîte à musique dans ses bras chauds et tièdes. Elle se glissait sous les draps frais et allumait son baladeur en posant les écouteurs sur ses oreilles. Les yeux rivés sur la fenêtre où dégringolaient des flocons comme les premiers perce-neige, elle écoutait un brin de *mimosa* d'Herbie Hancock avant de s'endormir. Et son sommeil était bercé par le bruit de feutre qui touchait la fenêtre. Elle se relevait

au beau milieu de l'après-midi et s'étirait en souriant, car c'était chaque jour un peu plus facile. Elle prenait une bonne douche chaude et séchait soigneusement son corps qui retrouvait une ligne qu'elle apprenait à regarder avec plus d'estime. Elle en arrivait même à regretter qu'il n'y eût pas de miroir dans la salle de bain pour étudier ses formes. Puis elle redescendait dans le séjour, la tête encore saoulée par la fête des flocons de neige.

En-bas, c'était encore l'hiver. L'auréole fanée du feu traversait la pénombre et le vieil homme était toujours dans son fauteuil à bascule, guère d'humeur à guetter la percée des beaux jours. La flèche du baromètre était coincée sur *pluie ou vent*, et son profil reflétait tout à fait le temps qu'il faisait dehors : de la neige, un velours de nuages gris et la nuit qui tombait à cinq heures de l'après-midi. Sur les piquets au bord des prés, les chocards faisaient office d'épouvantail. Il en faudrait du soleil pour voir passer les oiseaux migrateurs dans le ciel...Candice observait son grand-père sans pouvoir réprimer l'inquiétude qui la rongait. Un matin, ne sachant plus que faire, elle alla dans le cellier décrocher le téléphone. Elle appela sa mère et lui exposa les faits.

– Candice ! Tu veux que je me fâche ?! C'est pour me parler de ce vieux bouc que tu m'appelles ? Ecoute-moi bien ma chérie, ton grand-père n'a jamais été malade. Je connais l'animal. Attends, laisse-moi deviner, il a perdu la parole et passe son temps à fumer sa maudite pipe dans une boucane de fumée ? C'est ça, n'est-ce pas ? (Candice n'eut pas le temps de répondre que sa mère repartit de plus belle). Il n'y a rien à tirer de lui quand il est dans cet état, c'est une vraie soupe au lait. Mais ça lui passera, tu peux me croire. Tu devrais profiter de ce répit pour te reposer ! Tes résultats sont rassurants ? Eh bien c'est tout ce qui compte ma chérie !

La conversation tourna court. Judith lui demanda de l'appeler plus souvent, l'embrassa et raccrocha avant d'aller fumer une cigarette au bord de sa fenêtre qui donnait sur la mer. Candice trouvait que sa mère était vraiment "quelqu'un". Judith n'avait jamais débordé d'affection – on ne lui avait jamais appris comme faire – mais son amour était là, à l'intérieur et diffus dans un champ infini vers sa fille. Candice, en ouvrant la porte du cellier, entendit son grand-père qui marmonnait dans son fauteuil. Elle referma la porte et s'approcha de lui.

– Eh bien, il y a des progrès. Je croyais que tu avais perdu la parole.
– Ha ha, je vois que tu as de qui tenir. J'ai l'impression d'entendre ta mère. A propos, comment va-t-elle ?
– Tu écoutes aux portes maintenant ?
– Je n'ai plus beaucoup de distraction à mon âge...Trêve de plaisanterie, elle va bien ?
– Elle se fait du souci pour toi.
– Candice, ne me racontes pas de salades. Le jour où ta mère commencera à se faire du souci pour moi, c'est que j'aurai un pied dans la tombe.

Candice oublia un profond soupir. Elle se tenait juste derrière lui, dans le dos du fauteuil.

– As-tu quelque chose à me dire ?
– Pas que je sache.

– A me reprocher ?

Lou pencha la tête en arrière.

– Candice, où veux-tu en venir à la fin ? Pourquoi donc aurais-je quelque chose contre toi. Dit-il sur un ton qui ne devait laisser planer aucun doute.

Mais la petite crut entendre un silence à la fin de sa phrase, un silence qui ne faisait que confirmer ses soupçons.

– Je ne sais pas, ça fait une semaine que tu ne m'adresses plus la parole.

Soudain, son grand-père se mit à tousser comme un poitrinaire. Il n'arrivait plus à s'arrêter. Depuis qu'ils étaient rentrés de Barèges, sa toux n'avait fait que s'aggraver.

– Tape-moi dans le dos ! Dit-il entre deux quintes de toux.

Mais Candice ne pouvait pas. Elle était comme paralysée.

– Mais tape-moi dans le dos, sacré nom d'une pipe !

Il toussait de plus belle. Candice fit le tour du fauteuil et le regarda en mettant sa main devant la bouche comme s'il venait de se produire une catastrophe. Une fois la crise passée, Lou s'essuya les yeux et la bouche avec son mouchoir. Le tissu était tâché de sang.

– Par le sang du Christ ! Tu voulais me laisser mourir sur place ?

Candice demeurait immobile, bouche cousue et le regard vibrant d'inquiétude.

– Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

Le vieux examina son mouchoir et le fit disparaître en un tournemain sous la couverture.

– Tu devrais consulter un médecin.

– Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu crois que j'ai du temps à perdre ? Que je vais aller moisir toute une après-midi dans une salle d'attente ?! Non, je suis trop vieux pour ça. Et puis de toute façon, c'est impossible de descendre avec ce fichu temps. La route doit être coupée.

Candice baissa la tête, des larmes roulèrent sur ses joues. Son grand-père lui saisit le menton et la regarda dans les yeux.

– Candice, dis-moi...qu'y a-t-il ?

Elle était incapable de dire un mot. Il l'observa attentivement. Il commençait doucement à comprendre.

– Mais qu'est-ce que tu es allée te mettre dans la tête...Tu crois que j'ai attrapé ta maladie ? C'est ça ? Candice, regarde-moi quand je te parle.

Elle plongea ses yeux brûlants dans les siens.

– Est-ce que tu as déjà toussé avant de tomber malade ?

Elle hocha la tête pour faire signe que non.

– C'est bien ce que m'a dit ta mère. Ecoute-moi bien ma chérie, je vais peut-être te sembler un peu dur mais il faut que tu comprennes les choses une bonne fois pour toutes : crois-tu qu'on t'aurait laissée sortir de l'hôpital et te balader dans la nature si tu étais encore contagieuse ? Les médecins réfléchissent à deux fois avant de prendre une telle décision. Pour autant que je sache, tu ne t'es pas échappée de l'hôpital ?

– Non...

– Figure-toi que ce n'est pas la première fois que je tousse. Oublie ce que tu as vu, je peux t'assurer que ça n'a rien à voir avec ce que tu as eu. Et je

vais encore te dire ce que je pense : il faut que tu cesses de nourrir un sentiment coupable, tu m'entends ? Ce n'est pas de ta faute si tu es tombée malade. Alors cesse de penser que tu présentes une menace pour les autres !

Candice baissa de nouveau les yeux. Elle montra un temps d'hésitation avant de parler.

– Comment peux-tu en être si sûr ?

– Ecoute, c'est à cause de ça, dit-il en montrant sa pipe. Ca n'a rien à voir avec toi.

Lou réfléchit et prit une décision :

– Dorénavant, j'irai fumer dehors. Tu ne seras plus dérangée par la fumée.

Candice ouvrit la bouche.

– Il n'y a pas à discuter, dit-il.

Il tira sur ses bras et s'arracha du fauteuil, moyennant une belle grimace.

– Je crois que j'ai besoin de faire un peu d'exercice, j'ai les bras rouillés comme les ailes d'un vieux moulin, dit-il en se dirigeant vers le cellier où étaient rangés ses boots et son manteau. Je vais sortir prendre un peu l'air, ça me remettra les idées en place. Et ne t'inquiètes pas, je vais suivre tes conseils et veiller à me soigner. Je ne tiens pas à te refiler mes saloperies. Je vais prendre ce qu'il faut, ta mère a jugé bon de me laisser un stock de médicaments au cas où il m'arriverait un pépin.

– Preuve qu'elle tient encore un peu à toi...

Il lui lança un clin d'œil. Candice était un peu désemparée par ce changement d'humeur. Il n'avait pas dit un mot depuis des jours et voilà qu'il se levait et se mettait à parler comme une pie. Il allait refermer la porte derrière lui quand elle l'interpella. Elle tenait à être rassurée sur un point.

– Grand-père...

– Hmm ? (Il pencha la tête dans l'entrebâillement de la porte).

– Tu es sûr que tu n'as rien contre moi.

– Candice, combien de fois faudra-t-il te le dire ? S'il y a bien quelqu'un qui a quelque chose à se reprocher ici, c'est bien moi.

– Je ne te suis pas...

– Bon sang ma chérie, dois-je te rappeler que j'ai failli nous envoyer dans le décor ? (Il s'avança d'un pas dans le séjour). Tu imagines un peu les conséquences ? Hein ? Et s'il t'était arrivé quelque chose ?

Son visage s'assombrit. Lou fut soudain saisi d'une inquiétude à laquelle Candice coupa court :

– Rassure-toi, je ne lui ai rien dit. Maman n'en saura jamais rien.

Il opina du chef et referma la porte. Il faisait toujours un froid glacial dans le cellier. Il sortit, et la neige qui lui tombait sur le crâne lui fit tout de suite du bien.

Cette petite conversation devait une bonne fois pour toutes briser le silence et les rapprocher définitivement. Et la plus belle manifestation de ce rapprochement fut cette promenade où, bien des jours plus tard, ils marchèrent côte à côte sur le chemin du Camitort, le grand-père avec le bras roulé autour de l'épaule de sa petite fille. – Profitons d'ailleurs du temps qui leur fut

nécessaire pour rejoindre les granges sur le champ des Péré pour comprendre le mutisme dans lequel le vieil homme s'était enfermé. S'il était en effet peu fier de l'écart qu'il avait fait avec le van, il s'était bien gardé de préciser que c'était à cause d'une absence qui l'avait rejeté cinquante ans en arrière, sur une plage de l'Atlantique qui hantait toujours sa mémoire. Ils avaient frôlé l'accident. Alors c'est là, près du feu, qu'il s'était laissé aller à nourrir un sentiment coupable. Mais il s'en voulait surtout de s'être livré à une longue confidence pendant qu'ils étaient assis en terrasse, à l'Auberge du Lienz. Il s'en voulait surtout d'avoir montré des signes de faiblesses et d'avoir parlé de Neige. Que s'était-il donc passé pour que Lou se reprenne ? Trois semaines avaient passé mais le temps était toujours au brouillard et aux brumes à l'entour des montagnes. Candice s'était mise à pleurer devant lui, et en faisant éclat de l'émotion la plus neuve, elle avait un instant lavé l'affront que le passé lui faisait subir : elle l'avait mis sur un pied d'égalité. – Et maintenant, tout en se rapprochant des granges qui peuplaient les terres, chacun faisait son chemin dans sa tête et mesurait, qu'au-delà d'une véritable complicité, s'ouvrait une belle perspective : celle de pouvoir réduire un peu la souffrance de l'autre. On entendait le bétail qui trépignait d'impatience sur les planches de l'étable. Mais il faudrait encore se frotter les cornes et mâcher du foin avant d'aller gambader dans les prés pour brouter l'herbe verte des montagnes : une neige mauve couvrait la chaîne des Pyrénées, signe d'un mauvais coup du sort dont les bergers se seraient bien passés. Avec ce regain d'hiver, les hommes s'inquiétaient de manquer de fourrage pour nourrir les bêtes. C'était encore un ciel d'hiver, un ciel gris et plissé, un ciel de cernes, mais il ne neigeait plus. Depuis quelques jours déjà, les chutes de neige étaient moins abondantes et l'aiguille du baromètre remontait doucement. C'était plutôt bon signe. Dès les premiers rayons, le printemps reprendrait aussitôt ses droits et la neige disparaîtrait en quelques jours, peut-être même en quelques heures sur les pentes de la soulane. Lou se tourna vers l'ouest et pointa l'index vers le pic du Balaitous en indiquant que le beau temps viendrait de là. Candice observa son grand-père. Elle se demandait s'il parlait vraiment du temps ou s'il faisait allusion à l'océan qui se trouvait là-bas par delà les montagnes. Il avait recouvré la santé et montrait un visage calme et plein. Ses yeux tournés vers l'ouest semblaient regarder la mer. Elle l'étudiait sans pouvoir cesser de retourner cette question dans sa tête : « Pourquoi ne s'est-il jamais donné la peine d'aller revoir la mer ? » Peu après, ils remontèrent vers Camitort et la seule chose qui peina le vieil homme ce jour-là fut de voir une grange en ruines où un arbre avait poussé en son cœur.

L'éclaircie qui s'ouvrit à l'ouest fit bientôt tâche d'huile dans le ciel. C'était le lundi de Pâques et Lou décida que cet événement devait marquer le retour des beaux jours. De mémoire d'anciens, on avait rarement vu un empêchement recouvrir si longtemps les prairies. Cette année, avec les fortes chutes de neige de janvier et cette dernière vague de froid, les montagnards avaient trouvé l'hiver interminable. Même le vieux, qui d'habitude ne trouvait rien à redire, estimait qu'il était temps que la douceur revienne : il pensait à Candice, aux

bergers et aux bêtes, à ses rosiers et aux fraises sauvages qui poussaient dans les pierres, il pensait à son potager et aux graines prises dans le gel qu'il faudrait replanter – Lou, un brin optimiste avait semé ses graines en attendant un printemps précoce. – Oui, tout le monde avait grand besoin du soleil.

Lou traînait dans la salle de bain ce matin-là. En se lavant les dents, il aperçut Candice par la fenêtre ouverte. Elle étendait de grands carrés blancs sur le fil à linge au-dessus du jardin. La brise soufflait sur sa robe en faisant comme des poches au creux du linge. Quelques plaques de neige fondaient comme des éponges de sel sous le vent tiède. On entendait comme un froissement d'air, un souffle neuf qui lui inspirait une couleur verte et fraîche. Il sut alors qu'il ne neigerait plus cette année, car la neige avait fini par s'user au feutre des herbes. Il regarda Candice d'un œil tendre. Ses cheveux blonds brillaient comme si le printemps y avait fait son nid. Son grand-père exprimait un certain ravissement à voir le retour des beaux jours mais il ne pouvait tout à fait refouler une vieille inquiétude : bien qu'il aimât s'adonner aux plaisirs de la pêche dans les lacs de montagne, passer le bleu rose de l'aube à bichonner ses fruits et légumes dans son potager, bien qu'il aimât faire de longues promenades dans les forêts en fête, il ne respirait qu'avec une certaine retenue, pour ne pas dire avec une certaine réticence, cet air qui venait de la mer en portant la promesse d'une saison chaude qui n'était qu'un éternel recommencement depuis près d'un demi-siècle. Sur les sentiers de Camitort, les longues marches d'errance et de réflexion étaient ridées par le pli des souvenirs que seuls les jours de neige savaient cacher à ses yeux. Cependant, cette année, Lou voulait bien recevoir la visite du printemps comme une bonne nouvelle. Si le vent soufflait toujours un air de revenant, il était traversé par un courant de paix : il passait par les fenêtres du chalet en touchant les pierres et les poutres, en soulevant les feuilles d'écriture d'une main rassurante. C'était à cause de Candice, bien sûr. Elle était née avec le vent bleu de mai et sa seule présence pouvait l'apaiser. Elle s'était levée de bon matin. Elle se sentait beaucoup mieux depuis quelques temps : la petite conversation qu'elle avait eue avec son grand-père avait en quelque sorte mis un terme à l'hiver qu'elle manifestait au plus profond d'elle-même. Ce jour là, elle avait attendu qu'il sorte prendre l'air dans le jardin pour éclater en sanglots. A croire qu'elle avait eu besoin d'un bon sermon pour comprendre qu'elle n'y était pour rien si Lou tombait malade ou était de mauvaise humeur. Elle s'était cependant félicitée de le voir aller consulter un médecin dans la vallée – il était hors de question de le faire monter jusqu'ici et de le faire entrer chez lui – et remonter avec une poche frappée de la croix verte remplie de médicaments qu'il avala sans maugréer. De toute façon, il n'avait eu guère le choix : Candice vérifiait les boîtes derrière lui et comptait le nombre de cachets en veillant bien à ce qu'il prenne son traitement jusqu'au bout. Mais Lou n'avait pas pour autant cessé de fumer la pipe.

Dès lors, Candice cessa de se rendre coupable de tout et de rien, et apprit doucement à profiter du retour des beaux jours. Après tout, ses derniers bilans de santé étaient rassurants et, comme disait sa mère, c'était bien là l'essentiel. Ca lui donnait bon moral. Elle avait enfin le sentiment de pouvoir s'abandonner

un peu et d'envisager l'avenir autrement que dans une sombre perspective. Elle voyait même d'un très bon oeil la venue du printemps. Le printemps...quand les ruisseaux imitent les torrents, quand les bourgeons craquent dans leur écorce de fleur, quand les pistils et pollens tombent sur les prairies comme un parfum qui enivre. Comme un boit-sans-soif, Candice avalait cet air à l'état brut fondu dans la roche des glaciers. Elle buvait de tout son saoul cet arôme de menthe qui transpirait des terres et des cours d'eau en crue, témoins de la source et de l'humeur d'un hiver qui ne pouvait tout à fait se résoudre à se taire. Parfois, on entendait la jeune fille rire sous l'aile d'un oiseau migrateur, parfois on l'entendait pleurer d'une joie douce-saine, émue aux larmes par le chant de braise des abeilles. Elle goûtait la sève des bourgeons et l'amer des fruits verts, éprouvait la force grandissante des branches. Elle prenait chaque jour un peu plus de la lumière et de l'âme d'ici, le soleil éclairait son chemin à mesure que les jours s'allongeaient. Voilà le genre de rêverie que lui inspirait Candice quand son grand-père la regardait. Il était persuadé qu'elle allait bientôt être guérie et qu'elle sortirait grandie de cette épreuve. Ses cheveux s'étaient défaits des paysages en noir et blanc, son expression éloignée des aurores et des crépuscules en sépia de l'hiver. Lou commençait à déceler chez elle comme une aspiration, comme une seconde nature à vouloir imiter le devenir du printemps : l'été, être une saison à l'apogée, une saison après la guérison. Il la regardait, de son sourire nostalgique : il commençait à se faire à l'idée qu'elle ne resterait plus très longtemps à Camitort.

Profitant du ciel azur, il décida d'aller finir sa toilette au lavoir. Le fond de l'air était frais et le vent qui lui courait dans les jambes le mit tout de suite de bonne humeur. Il se passa un gant de crin sur le visage puis se frotta le torse. Il aimait sentir ce courant frais sur la peau. Il se lavait et sifflotait, heureux de sentir la présence chaude et calme qui l'entourait : Caçador roupillait dans un carré d'herbe au soleil et Candice révisait maintenant ses cours sur la terrasse. Elle buvait une tasse de café, les yeux ouverts sur un grand cahier. La cafetière fumait encore sur la table de jardin et son arôme parfumait le vent. Réglisse faisait sa toilette sur les planches de la terrasse. Le bois était si tiède sur le poil qu'on l'entendait ronronner jusqu'à l'autre bout du pré. Lou sourit à part lui. Il avait le sentiment que tout était à sa place, que rien ne pouvait bousculer l'ordre intime qui se créait naturellement autour de lui. Même le chant des oiseaux qui pépiaient à tue-tête là-haut dans les bouleaux et les frênes ne le dérangeait plus. – Avec l'arrivée du printemps, il n'était pas toujours disposé à supporter les hymnes à la joie qu'ils diffusaient du matin au soir, si bien qu'il n'était pas rare de le voir trouver une seconde jeunesse et grimper aux arbres comme un fou furieux pour accrocher son transistor dans les branches avec le volume poussé à fond. C'était radical pour les faire fuir. Mais cette année, il voulait bien faire la sourde oreille. – Ce moment n'avait de tourmenté que le bruit du vent dans les feuilles, et le vieux coupait quelques boucles à l'aide d'une petite paire de ciseaux de couture en se disant que ce printemps sur le tard serait beau, que ça allait être différent cette année. Il taillait sa barbe et fredonnait en étudiant son profil dans la glace de son miroir de poche, mais il suffit parfois d'un rien pour se blesser. Et la fissure en travers de la glace qui lui faisait comme une cicatrice

sur la pommette lui rappela soudain le méchant coup de poing qu'il avait reçu cinquante ans plus tôt sur la plage. Pourquoi fallait-il qu'aujourd'hui sa mémoire aiguisée à nouveau sa blessure ? Cela faisait plus de vingt ans qu'il utilisait ce miroir ébréché...C'était une belle journée, claire et tiède, et il n'était pas dit que ça allait durer.

Lou n'avait jamais été très doué pour savoir apprécier très longtemps la paix d'un moment. A dire vrai, il avait toujours davantage cru en l'apaisement qu'en la paix. A son idée, si l'homme pouvait bien aspirer à la paix, il ne pouvait sérieusement l'envisager comme un état définitif. Car elle n'est qu'un état à un moment donné dans le cycle des émotions. Elle participe d'un processus réversible : comme la joie vient après la peine ou la peine après la joie, comme la bravoure vient après la peur ou la peur après la bravoure, elle vient avant ou après la guerre, et pour combien de temps...En dépit de ses croyances religieuses, il avait fini par se dire que la paix n'était qu'une distraction, qu'un leurre pour rassurer les idéalistes et les âmes sensibles, aveugles comme lui de la froide réalité de l'existence. A force de vivre en retrait du monde, à prendre si bien exemple sur l'attitude réfugiée de certains animaux, il avait fini par s'approprier ce trait de caractère inné fait de méfiance et d'instinct. Il savait bien qu'il n'avait aucune raison de se faire du mouron : il était dans un triangle de confiance, avec son chien et Candice, et rien ne pouvait plus le rassurer que de sentir leur présence. Mais depuis qu'il avait connu cette terrible absence à Barèges, le souvenir de la plage le hantait comme un mauvais rêve. Et le rai de soleil sur les tempes n'était pas sans lui rappeler que l'été se profilait à l'horizon, et qu'il n'y avait jamais rien eu de plus réel que cette nuit du 14 juillet. Il ôta son gant de toilette, chassa la mousse de ses yeux et regarda longuement les montagnes vers l'Espagne. Là-bas, le relief était nu. Le contour du cirque de Gavarnie était net comme le trait noir d'un crayon et le ciel clair comme le bleu d'une aquarelle. Oui, autour on entendait comme un frémissement de vent dans les feuilles et aujourd'hui, il n'y avait aucun souci à avoir de ce côté là, aucune crainte de voir les Pyrénées se voiler dans les brumes. Mais qu'en serait-il demain...

Candice allait de mieux en mieux. Et si son grand-père était le premier à s'en réjouir, il savait aussi ce que ça voulait dire : elle allait bientôt rentrer chez elle. Les jours froids et neigeux du printemps l'avaient jusqu'alors préservé de l'idée que la date de son départ puisse approcher. Mais sa mère l'appelait plus souvent et la réclamait auprès d'elle. Bien qu'elle se plût beaucoup à Camitort, il devinait qu'elle ne résisterait pas longtemps au bonheur de la retrouver pour lui montrer les progrès qu'elle avait faits. Et la joie sur le visage de Judith serait comme une douce récompense. Ce serait un retour triomphant, une douce revanche sur la maladie qu'elle savourerait en secret : car on la regarderait d'égal à égal, le regard fixé sur la même ligne d'horizon. Finies les visites à l'hôpital et les regards debouts sur une malade alitée.

Lou avait toujours vécu comme un ours, retranché sur les hauteurs. Mais aujourd'hui, la seule idée de se projeter à nouveau dans la solitude lui donnait des sensations de vertige. Il s'appuya au bord du lavoir, comme s'il venait de recevoir une grande claque dans le dos. Il pencha la tête au-dessus de l'eau

savonneuse. Il voulait oublier l'Espagne, il voulait oublier le sud et le soleil qui restait chaque soir un peu plus tard au-dessus du Cabaliros. Qu'est-ce que le ciel allait lui réserver cette année...Il redoutait que la canicule frappe à nouveau le pays. Elle n'avait épargné personne l'an dernier et il ne voulait pas revivre une telle épreuve. Il n'en aurait pas la force. Il cherchait son visage dans l'eau du lavoir, mais il n'était plus tout à fait sûr de pouvoir y faire face. Il plongeait ses mains dans l'eau crayeuse et chassa le gras de la surface pour tenter d'y voir plus clair. Était-ce vraiment la perspective de se retrouver seul qui l'effrayait ou bien celle de ne plus voir Candice ? Peut-être bien les deux...Pourtant, il y avait peut-être un moyen de la retenir : il pouvait trouver un quelconque prétexte pour l'encourager à revenir passer l'été à Camitort après ses examens. « Je pourrais l'appeler et faire semblant d'être tombé malade...» Il se passa de l'eau dans la nuque et redressa la tête. « Bon sang, mais qu'est-ce que je raconte...Tu devrais avoir honte, espèce de salopard. » Il était écoeuré, comment une idée aussi sordide avait-elle pu lui traverser l'esprit ? Il se trouvait misérable, et l'homme dans la brisure du miroir ne lui inspirait qu'un profond rejet.

– Grand-père ? Tu as dit quelque chose ? Demanda Candice en levant les yeux de son cahier.

– Non, non, ma chérie...À force de vivre seul, il m'arrive parfois de penser tout haut. Ce n'est rien...

Il eut un petit rire sec adressé à lui-même. Il saisit une poignée de cheveux blancs dans sa nuque en regardant les jeunes pousses et les rameaux alentour jouer avec la bonne humeur d'un vent qui se fait de nouveaux amis. Il tourna la tête et reconnut au loin le rire des jeunes rivières qui débordaient de joie sur les rives et plus haut les torrents dans la force de l'âge qui roucoulaient sur les galets. Ses mémoires étaient comme du bois vert, comme les braises d'un mauvais feu qui ne prenait pas et qui n'avait jamais pris. Ses espoirs n'étaient fait que de bois mort, ses lendemains nourris de souvenirs et de certitudes. Candice ne connaissait rien des jours à venir, elle avait tout à écrire, tant d'espoirs à embrasser. Elle était née avec le vent bleu de mai, elle était l'amie de la jeunesse, elle était au printemps de sa vie. Comment avait-il pu s'imaginer qu'ils avaient quelque chose en commun ? De quel droit avait-il pu penser que la souffrance les rapprochait ? Comment diable avait-il pu se laisser séduire par cette idée ? Si le ciel pouvait faire un geste pour elle, il ne pouvait plus rien pour lui. « Il serait bon que je l'encourage à rentrer. L'air des montagnes l'a presque remis sur pied, les vertus de la mer feront le reste. » Une nouvelle fois, il faudrait s'armer de force et ne pas s'apitoyer sur son sort pour affronter l'été. Il se rinça le visage et le torse à l'eau fraîche, enfila une chemise propre usée jusqu'à la corde et fit le tour des lauriers pour aller s'asseoir sur son banc. D'ici, il pouvait tout à fait mesurer ce que signifierait un tel effort : il faudrait se construire une passerelle, un équilibre de fortune pour traverser ces mois de pénitence. Se forger un mental d'airain, refouler la souffrance par delà les brumes de chaleur, éviter de faire un pas dans le vide. Mais à son âge, il fallait trouver une bonne raison pour garder l'équilibre : il était fatigué de jouer au trapéziste, las de jongler avec des boules de feu et de neige, épuisé d'attendre

que l'hiver recouvre les vieilles blessures que l'été révélait. Et maintenant qu'il avait goûté à la présence de Candice, il n'était plus tout à fait sûr d'avoir encore soif de solitude. Il retourna sur ses pas. Il leva les yeux vers Candice. Il souffrait de ce que le peu d'attache qu'il gardait pour cette vie ne s'éloigne avec elle : pour autant de jours de sécheresses et de jours accablants, d'aucuns n'avaient brûlé sa mémoire, d'aucuns n'avaient séché sa peine.

Candice révisait ses cours à la table de jardin, ou du moins essayait-elle car Régliisse passait et repassait sans cesse devant les pages du cahier, piétinait les notes qu'elle prenait ou s'enroulait comme une écharpe autour des poignets en plissant les paupières. Ses examens approchaient – elle devait repasser le baccalauréat – mais elle ne s'en inquiétait pas outre mesure, elle avait d'autres chats à fouetter... Elle trempait les lèvres dans son mazagran et réfléchissait en regardant le sommet encore enneigé du Viscos. Il y avait quelque chose dans sa présence, comme un rayonnement autour d'elle. C'était quelque chose que son grand-père ne pouvait s'expliquer, c'était peut-être à cause du soleil dans ses cheveux de blé. Mais ce champ de lumière n'était pas comme une révélation à ses yeux : il avait compris depuis longtemps que Candice étouffait ses ardeurs, le mal qu'il se donnait pour entretenir la flamme de son vieil amour, ce mal obsessionnel qui le tuait à petits feux. Oui, sa présence minérale dans ces paysages d'hiver avait su le distraire et lui faire un peu oublier sa préoccupation de toujours : nourrir un sentiment coupable pour ce que Neige avait souffert. Bien qu'il sût qu'il était de son devoir de l'encourager à rentrer, il ne pouvait réprimer l'envie de la garder encore quelques temps auprès de lui. « De toute façon, retenir Candice ou l'hiver, c'est pareil. » Dit-il en esquissant un sourire. « Cette petite a du tempérament, et quand bien même j'essayerais de la retenir, ça n'y changerait rien. » Des larmes lui perlaient le coin des yeux. C'était rien, c'était juste le soleil.

Candice avait décidé de rester jusqu'à la fin du mois de mai à Camitort, et de rentrer seulement quelques jours avant de passer l'épreuve de philosophie.

La fin du mois approchait, et le printemps avait été à la hauteur de leurs espérances, clair et franc comme le soleil qui baignait les prairies et les cimes avec cette lumière de sel coulant dans le corps des cascades. Quelques saines averses tombaient parfois sur le soir pour laver le poil des bêtes et donner de l'eau aux fruits et légumes du jardin. – Quand il pleuvait à verse, le vieil homme enfilait son ciré et mettait sa capuche en prétextant qu'il devait aller s'assurer que ses fruits du jardin tenaient le coup. Quand il tombait une pluie fine, il était à court d'argument et sortait sans rien dire : il aimait bien rester debout au milieu du potager pour écouter la bruine faire son bruit de braise sur les feuilles des choux et des bettes à côtes roses. Le matin, après les averses de la nuit, le ciel était d'un bleu si pur qu'ils avaient pris l'habitude de prendre leur petit déjeuner sur la terrasse, au-dessus des prairies au soleil. Candice tenait à se lever de bonne heure pour prendre un café avec son grand-père. Le soir, elle se couchait tôt et réglait son réveil avant de s'endormir d'un sommeil de plomb, harassée par une journée passée au grand air et ravie à l'idée du matin à venir. Dans l'après-midi, elle faisait une bonne sieste pour récupérer, et cette hygiène

de vie – hormis le soir de son anniversaire – l'aidait à guérir. Lou préparait le café et Candice était chargée de faire griller le pain, de sortir le beurre et les pots de miel et de confiture. Sur la terrasse, le vent portait l'odeur sucrée des tilleuls et des roses. La vue donnait sur toutes les vallées du Lavedan et c'était un vrai bonheur de boire un bol de café en gardant les yeux vissés sur le Viscos et le Cabaliros. Lou reprenait un fond de café puis ils partaient en balade avec Réglisse et Caçador du côté du torrent. Il souffrait toujours du mollet mais la douleur était supportable à l'égal du bonheur d'avoir sa petite fille auprès de lui. Il lui montrait le pic du Gabizos, ou là-bas, au pied du Cabaliros, l'Abbatiale Romane de Saint-Savin. Au retour, ragaillardisé par cette marche et de fort bonne humeur, il aimait bien faire une halte au bord des prés pour bavarder un moment avec les bergers. Ils s'appuyaient sur leurs bâtons et le vieux, qui d'ordinaire se montrait avare de paroles et attentif à leurs préoccupations, les interrompait sans cesse pour parler de sa petite fille. Alors les paysans préféraient en sourire : ils soulevaient leurs bérets et le félicitaient d'avoir une si jolie petite fille. Ils ne se lassaient jamais de raconter qu'elle faisait toujours autant de ravages dans les villages : c'est bien simple, les gamins avaient toujours été sous le charme, et maintenant qu'elle était devenue jeune fille, personne n'avait encore osé l'approcher ! Mais tant pis, on se la disputait et se battait comme des chiffonniers ! On parlait d'elle depuis Ayzacost jusqu'au pic de Hautacam ! Sur quoi, les hommes se fendaient d'un grand éclat de rire, c'était juste histoire d'oublier un moment leurs soucis. Candice leur tournait le dos pour cacher la rougeur sur ses joues. Comme elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'ils racontaient – les hommes parlaient à moitié en patois, à moitié dans leur barbe (sauf quand ils avaient besoin de se faire entendre) –, elle se tenait un peu en retrait et regardait les vaches et les chèvres qui goûtaient au plaisir de courir au grand air dans l'arrière-plan des montagnes.

Judith voulut lui rendre visite pour son anniversaire mais Candice n'y tenant pas vraiment, elle dut user de diplomatie pour ne pas la froisser. Elle lui proposa de faire une grande fête dès son retour et lui promit de rentrer bientôt. Sa mère lui manquait, mais elle voulait rester encore un peu seule avec son grand-père : elle ne voulait pas rentrer avant d'être tout à fait guérie et d'avoir abordé certain sujet avec lui. Elle redoutait que la présence de sa mère ne vienne contrarier le plan qu'elle avait ébauché. Ce soir-là, pour fêter ses dix-neuf ans, ils avaient dîné dehors, à la table de jardin couverte d'une belle nappe blanche et éclairée de bougies de cire bleue pâle. Malgré la fraîcheur du soir, Candice avait tenu à passer la soirée sur la terrasse. Lou avait approuvé mais tenu à ce qu'elle mette un chandail sur ses épaules et à « préparer quelque chose de chaud et consistant. » Il prépara donc une bonne garbure bigourdane – préparée avec des haricots tarbais, oignons, carottes, navets et un bon morceau de confit d'oie – et ouvrit une bonne bouteille de Madiran pour se réchauffer le corps. Puis il sortit un bout de fromage de brebis pour finir la deuxième bouteille de rouge, et une “petite” blanquette de Limoux pour accompagner un clafoutis aux pruneaux et aux pommes. Après dîner, il ne résista pas au plaisir

de s'allumer une pipe et de noyer son café d'Armagnac. Pour la première fois depuis des mois, Candice monta se coucher sans ne plus se rappeler qu'elle était convalescente. Ils avaient passé une excellente soirée sous les étoiles, à parler de musique et de peinture, d'autant de sujets qui trouvaient tout leur sens à ces heures avancées du soir, quand les paysages approchés par la nuit offraient une palette de couleurs tirant sur des pastels bleu, orange et mauve. Lou semblait connaître une paix profonde, sa voix était calme, ses gestes mesurés. Mais Candice ne s'y trompait pas : sous ses airs de vieux sage, elle savait qu'une vieille colère le rongait jusqu'au cœur. Depuis ce qui s'était passé à Barèges, elle pensait qu'il éprouvait le besoin de se confier et de parler du passé. Elle ne savait pas le mal dont il avait souffert mais elle voulait essayer de l'aider. Elle estimait que c'était son devoir de le faire. Elle pensa que cette soirée était tout à fait propice pour aborder des sujets plus intimes, si bien qu'elle tenta de l'approcher et de le mettre en confiance en parlant de poésie, mais son grand-père refusa d'entrer dans son jeu et fit en sorte d'esquiver ses questions. Comme elle ne tenait pas à gâcher la paix du moment, elle finit par renoncer mais se promit de trouver une occasion plus favorable, quitte à le pousser dans ses retranchements.

Le mardi, jour de marché, ils descendaient de bonne heure dans la vallée faire le plein de provisions. Lou s'arrêtait devant tous les éventaires, inspectait les boules de fromages frais, les vaches, les purs brebis, étudiait les talons de jambon à la lumière, le calibre des oeufs de ferme : il cherchait les meilleurs produits pour accommoder ses produits et ses herbes du jardin. Candice le suivait d'un oeil amusé, goûtait avec lui au plaisir d'être de la fête et savourait sans partage ces moments de joie et de convivialité. Elle le perdait parfois aux aléas des allées, le temps d'aller essayer une jupe dans le vestiaire d'une camionnette, pour le retrouver un peu plus loin, tenant une tranche de melon frais d'une main et de l'autre un verre de Porto. Quand midi sonnait à l'église d'Argelès-Gazost, ils allaient prendre l'apéritif en terrasse à l'ombre des platanes. Lou Camitort éprouvait toujours la même fierté à présenter sa petite fille aux vieux bigourdans attablés autour d'une bouteille de pastis. Ils les saluaient et se rasseyaient sans pouvoir s'empêcher de penser que cette petite devrait manger plus de viande rouge. Puis ils reprenaient leur discussion, qui était plus ou moins la même depuis plus de vingt ans. Candice et Lou s'installaient un peu à l'écart pour prendre leur consommation. Le vieil homme tenait à ce que personne ne vienne troubler leur déjeuner : il savourait avec délice cet instant de paix et tâchait de ne pas trop faire attention à celle qui le guettait là-bas, au bout de la terrasse où il viendrait bientôt s'asseoir avec les autres, la solitude. Il commandait le plat du jour et ils partageaient leur repas en silence, à peine distraits par le soleil qui perçait entre les jeunes feuilles olive et amande. Au retour, ils s'arrêtaient au village d'Arbouix et achetaient du lait frais aux fermiers. Une fois les bidons remplis, ils reprenaient la Départementale et s'arrêtaient quelques kilomètres plus loin au village d'Artalens pour « passer dire bonjour » et boire un digestif, et plutôt deux fois qu'une. – Il y avait deux cafés dans le village et comme personne ne voulait plus entendre parler de concurrence, le curé avait tranché : désormais, on irait

prendre l'apéritif dans les deux établissements, un point c'est tout. Le dimanche, après la messe, il sermonnait son auditoire et rappelait le devoir de chacun. Mais les fidèles n'eurent aucun mal à exaucer sa prière, et ce d'autant plus que les cafetiers, fort satisfaits de cette initiative divine, n'hésitaient pas à remettre une tournée.

Le soir, après dîner, Candice aimait bien soigner les rosiers et les arbustes autour du jardin pendant que son grand-père arrosait ses plants de fraisiers, ses haricots verts et ses pieds de tomates avec son arrosoir à poire. Et c'est ici, un soir où la lumière était assez courte et intime, qu'elle prit son courage à deux mains pour lui annoncer son intention de rentrer. Le vieil homme ôta son chapeau de paille et s'épongea le front. Il contempla le crin de vent qui glissait sur l'herbe mauve du jardin. Le crépuscule était toujours un moment délicat à vivre. Il avait la gorge un peu serrée et il dut faire un bel effort pour prendre un air dégagé :

– Je crois que c'est une sage décision. Tu as une mine radieuse et ta mère mérite vraiment de voir ça...

Elle lui avait expliqué qu'elle devait rentrer pour repasser son baccalauréat. Bien sûr, il était au courant. Bien que ce fût un argument irréfutable, elle fut soulagée de voir qu'il abondait en son sens.

– Je te remercie grand-père.

– Candice, tu n'as pas à me remercier. Tu es plus que majeure à présent...

– Je ne parlais pas de ça...

– J'avais deviné mon enfant. Mais je n'y suis pour rien, tu ne dois la guérison qu'à toi-même.

– Je te dois beaucoup au contraire.

Mais Lou ne voulut rien entendre.

– A propos du baccalauréat, tu te sens prête ?

– Je crois que je suis de taille, dit-elle en lui lançant un clin d'œil.

– Bien. C'est de bon augure.

A dire vrai, elle n'en avait pas la moindre idée. Mais elle préférait le savoir rassuré. Le connaissant, il était encore capable de nourrir un sentiment coupable si jamais elle échouait. Elle n'avait pas suffisamment révisé pour être en mesure d'afficher une pleine confiance mais elle avait encore un peu de temps devant elle. Et puis elle avait recouvré la santé, la guérison était proche, promise pour l'été, de sorte qu'elle envisageait l'avenir avec sérénité et n'éprouvait aucune inquiétude particulière à devoir repasser les épreuves du baccalauréat. Son médecin la contactait régulièrement, et à la lecture des analyses qu'il recevait et de l'avis d'un confrère qu'elle consultait dans la vallée, il estimait qu'elle pourrait cesser de suivre son traitement dans le courant de l'été. Lou promenait son arrosoir à poire aux aléas du jardin, donnait un peu d'eau à ses fruits et ses légumes comme si de rien n'était. Bien qu'il se fût depuis longtemps préparé à ce moment, il sut à présent combien l'été serait long et difficile.

La veille de son départ, au bout d'une aube montrant les signes d'un jour bleu, ils partirent passer la journée au lac d'Isaby. Et c'est finalement ici, dans cet endroit paisible et loin des hauts lieux touristiques, dans ce cirque entouré de montagnes, que devait se jouer une dernière scène qui déciderait du sort du vieil homme pour l'été. Il tenait à profiter une dernière fois de sa petite fille avant qu'elle retourne dans les bras de sa mère. Une journée entière, de l'aube à la brune, il estimait que ça n'était pas trop demander. Comme prétexte, il avança qu'il avait envie d'aller taquiner la truite dans les lacs de montagne et qu'on pouvait bien sûr l'accompagner. Mais il ne faudrait pas rechigner à se lever aux aurores si on voulait découvrir un endroit délicieux. Ses propos produisirent l'effet escompté et Candice ne se fit pas prier pour le suivre.

Lou s'était levé dans la nuit pour aller cueillir des fruits et des légumes dans le potager. Et il avait une drôle d'allure à arpenter son jardin armé d'une lampe de poche. D'ailleurs, Caçador – qui avait osé s'aventurer sur la terrasse – observa un instant cette ombre qui gâtait dans la nuit en se demandant où avait bien pu passer son maître ; il leva le museau pour renifler et fila aussitôt se réfugier dans sa corbeille. Puis Lou avait fait du café fort et préparé un petit déjeuner copieux pour Candice. Il avait avalé un petit noir, rempli un panier de vivres et vérifié minutieusement son matériel de pêche. Avant de partir, il avait encore pris soin de préparer deux gamelles et une assiette d'eau qu'il avait laissées sur la paillasse devant la porte du chalet pour Réglisse et Caçador. – Candice avait secrètement laissé une fenêtre entr'ouverte : son chat aimait bien dormir la tête

au soleil sur les draps amidonnés. – Il lui avait laissé le volant, elle avait conduit le vieux Ford sur la route du Hautacam jusqu'au col de la Moulata. Là-haut, la station de ski avait une drôle d'allure avec ses remonte-pentes immobiles, ses ballots de paille au pied des pylônes et ses flaques d'eau dans le repli des bosses. Depuis longtemps, on avait rangé les cannes dans les cabanons, enlevé les piquets qui balisaient les pistes et rentré les chaises et les bancs sur la terrasse du bar-restaurant. La neige qui avait recouvert un moment les pistes sur la fin avril n'avait leurré personne. C'était morte-saison, et il fallait avoir beaucoup d'imagination pour croire que la neige recouvrait ces prairies d'estives en hiver.

Ils avaient pris le sentier qui commençait entre deux pignons rocheux avant de se séparer en deux branches, l'une vers le lac d'Isaby et l'autre vers la Hourquette d'Ouscouaou. Ils avaient choisi la première et marché un bon moment en suivant les sentes qui marquaient la montagne depuis des siècles pour descendre vers le lac. Et maintenant, sur les bords du lac qui formait comme une assiette creuse, ils formaient des proies faciles au regard du vautour fauve qui les observait depuis la crête sommitale. D'un oeil cocardier, il étudiait la pelouse sur laquelle on avait déplié une grande couverture, et là-bas, le panier qui cachait mille secrets dans le nid d'un rocher. Candice, la tête coiffée d'un bob, était juchée sur le plat d'un rocher. Les jambes repliées sur les genoux, elle buvait une tasse de café en regardant distraitement son grand-père qui pêchait, les cuissardes montées jusqu'à la taille. Seuls ses bras tournoyaient et sa ligne sifflait comme un feu de vent quand il lançait sa canne au-dessus de l'eau. Un bruit sourd, et le bouchon flottait sur la surface ardoise et pourpre de l'eau chahutée par l'éveil. Les flancs rocheux des montagnes plongeaient encore le cirque lacustre dans l'ombre, et Lou semblait avoir froid à rester immobile. Candice ouvrit le Thermos et lui remplit un mazagran de café.

– Grand-père, veux-tu un peu de café ?

Il débloqua son moulinet pour donner du mou et recula doucement pour prendre le mazagran.

– Merci ma chérie. Le soleil va bientôt percer, dit-il à voix basse et en levant les yeux vers les sommets. Tu n'as pas froid ?

– Tout va bien, ne t'inquiètes pas.

Il jeta un coup d'œil sur le rocher et aperçut son recueil de poésie. Un galet était posé dessus. Il ne fit aucun commentaire et s'éloigna dans l'eau avec son café. Il portait le nectar à ses lèvres tout en surveillant sa ligne qu'il avait coincée sous son aisselle et qu'il tenait du bras droit. Des volutes de fumée s'échappaient du mazagran et l'arôme lui chatouillait les narines. Mais il n'était pas d'humeur à rire : il se demandait bien pourquoi il avait fallu qu'elle emporte ce livre. Elle l'avait déjà lu et relu. Elle l'avait sauvé du feu, avait-elle maintenant l'intention de le jeter à l'eau ? Il tâcha de recouvrer son calme et de se concentrer sur sa pêche. Ce n'était jamais bon d'être dans cet état pour pêcher, Lou était persuadé que c'était quelque chose que les truites pouvaient sentir. Et puis, Candice partait demain et il ne tenait pas à tout gâcher. Alors il apprit à se détendre et but doucement, par petites rasades. Il voulait garder longtemps le goût de ce jour sur les lèvres.

Il devait convenir qu'on n'était jamais tout à fait seul à pêcher ici au milieu du silence ; du silence qui prenait corps dans la chute des pierres dégringolant soudain sur l'abrupt des pentes, qui prenait âme dans le sifflement d'un aigle déchirant le ciel, pour former l'esprit de l'eau vive qui roulait là-bas sur les roches, dans le rein de la Cascade de Paspich qui charriait toutes les peines de l'hiver et des montagnes. Oui, le vieux aimait les regarder ses montagnes. Et il ne mentait pas, ou si peu, car il n'avait pas un instant quitté le bouchon des yeux. En face, comme dans le reflet menthe du lac, les sommets remplissaient surface et espace en forçant le respect : le relief était si pur, la ligne si tranchante, qu'on aurait dit qu'on les avait frottés au papier de verre. C'était l'œuvre de la neige, cette lave d'hiver. Elle était pour les pierres ce qu'était le soleil d'été pour les eaux glacées sombres des lacs, la lumière.

Puis un feuillet de vernis toucha la surface de l'eau et le lac d'Isaby s'éclaira d'un vert émeraude. C'était le soleil, il jouait comme un gosse dans une mare près du lac. Avec le soleil et le café, Lou eut bientôt assez chaud pour retirer sa laine et se mettre en bras de chemise. Coiffé de son chapeau de paille – ce n'était pas encore le solstice d'été, mais ici, à mille cinq cents mètres d'altitude, le soleil vous tombait pile sur le crâne et il valait mieux se protéger –, il était parti confiant, il avait encore lancé ses amorces droit devant lui et il faisait face sans complexe à la rigueur des montagnes. Mais après deux heures de pêche, il dut se rendre à l'évidence : ça ne mordait pas. Il eut beau écrire sur l'eau, ce passage du récit fut à l'image de cette matinée de pêche : bien maigre. Une Fario, une belle petite truite certes, mais il n'y avait vraiment pas de quoi fouetter un chat. Pourtant, on distinguait bien ça et là des ronds à la surface du lac, des gobages furtifs, signes évidents que le lac avait bien été aleviné. Lou commençait à perdre patience et il n'était pas le seul... Là-haut, sur la crête, le rapace qui les surveillait depuis les premières lueurs du jour, esquissait un pas de danse sur lui-même comme s'il trépignait d'impatience. Il attendait son heure, guettait le moment où les étrangers iraient faire une sieste sur l'herbe grasse à l'ombre des rochers pour fondre sur le panier rempli de victuailles. Car il y aurait peut-être quelque chose à se mettre sous le bec, quelques détritiques, des baies, des galettes ou qui sait, peut-être même des oeufs frais. Lou s'interrogeait, il se demandait pourquoi ça ne mordait pas. Il tenta de fournir une explication mais vraiment, il ne voyait pas. Il estimait que l'eau du lac avait eu le temps de s'oxygéner et de fournir aux truites de quoi subsister. Il utilisait des mouches naturelles comme appâts. « Peut-être bien que je n'appâte pas à ce qu'il faut ou peut-être bien que je me fais vieux, se dit-il. Oui, il ne faut pas aller chercher bien loin. » Il n'y eut donc pas grand chose à se mettre sous la dent jusqu'à l'heure du déjeuner. Comme mise en bouche, au lieu d'un dialogue entre Candice et Lou, il fallait se contenter du discours que tenait le monde alentour et qui n'était qu'un récital de silences, à l'image du chant discordant du vent qui faisait ses gammes et qui courait dans l'herbe comme un déguisement. Cliquetis lent et méthodique du moulinet de la canne à pêche, bruit de poèmes quand la petite tournait les pages du recueil. Oubliant qu'elle était plongée dans sa lecture, elle se surprit à lire un extrait à voix haute :

– Te souviens-tu de cette mer

qui versait dans les larmes
le sel d'amour et de diamants
pour que nos cœurs s'unissent au sable
dans la pluie tourmentée des cendres ?

Candice leva les yeux et considéra son grand-père avec attention. Il faisait mine de surveiller sa ligne, les accents circonflexes, les cercles et les bulles d'air qui prenaient forme autour du bouchon, mais il l'avait bel et bien entendue. Il se sentit observé.

– Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Demanda-t-il sans tourner la tête.

Il montrait un profil tendu, gardait la mâchoire serrée. Il n'avait fait aucun commentaire sur le fait qu'elle amène ce livre mais n'en pensait pas moins. Candice avait envie de le complimenter sur ce poème mais l'air froid et sec qu'il montrait exigeait d'elle une certaine retenue. Elle hésita un moment, puis se risqua à lui demander :

– Neige...ce n'était pas son vrai nom, n'est-ce-pas ?

Lou poussa un soupir et baissa la tête. Il avait pourtant espéré passer une journée tranquille et sans histoire. Sa question fut si brutale qu'elle le heurta avec la même violence qu'un jet de fronde en pleine tempe. Il aurait voulu tomber face contre terre, se morfondre et pleurer dans l'herbe. Il regarda l'eau qui cerclait ses cuissardes. Il aspira une longue goulée d'air, leva les yeux et fit mine de fouiller le lac du regard. Une main sur le front en guise de visière, il cherchait à ombrer sa douleur.

– Je crois que j'ai une touche, dit-il d'une voix de vieillard.

Sa canne se mit à trembler. Il manœuvra habilement en gardant le crin déployé. Le fil zébrait le plan d'eau, glissait vers la rive, sa canne courbait l'échine à mesure qu'il ramenait sa ligne, mais ça ne prenait pas :

– Neige, c'est un très joli nom. Ajouta Candice.

Lou perdit soudain son sang-froid. Le visage grimacé par l'effort, il se mit à actionner son moulinet et à ramener sa ligne vers lui à toute vitesse. Il remonta son bas de ligne, les plombs dansaient dans le vide. Pas la plus petite friture, pas même une algue ne pendait aux hameçons. Les appâts étaient toujours là, intacts. Il faudrait trouver autre chose pour leurrer la jeune fille.

– J'ai été joué. Dit-il.

Sans se donner le temps de vérifier de près ses amorces, il débloqua le frein du moulinet et lança la ligne aussi loin que possible sur le lac. Candice s'absorba dans le silence et fit semblant de retourner à sa lecture. Entre eux, il n'y avait plus que ce fil de pêche qui n'en finissait plus de filer par les eaux et les airs. Elle l'avait touché dans son orgueil et cette atteinte lui fit de la peine. Elle avait cru qu'ils avaient franchi un cap, que les longues promenades autour du chalet les avaient suffisamment rapprochés pour qu'ils puissent aborder des sujets plus intimes : il avait fait preuve d'une belle patience pour lui apprendre à distinguer l'ancolie de l'iris des Pyrénées, lui avait fourni une explication détaillée sur le comportement migrateur du circaète et raconté avec ferveur les histoires qui hantaient encore les montagnes. Mais, bien qu'il sût nouer son affection autour d'elle, cette intimité n'eut de proche que la chaleur de ses mains posées sur l'épaule. Son grand-père n'avait plus fait écho au passé

depuis leur entretien d'hiver à la terrasse de l'Auberge du Lienz. Il ne semblait plus décidé à en parler mais elle ne l'entendait pas de cette oreille. Elle n'imaginait pas qu'il puisse lui faire certaine révélation avant d'avoir fait face à son passé, avant d'avoir regardé dans les yeux ce qu'il avait toujours refusé de voir. Mais ce n'était pas tant pour satisfaire sa curiosité que pour le mener sur la voie de la guérison qu'elle voulait l'aider à agir. Pour ça, elle avait une petite idée derrière la tête, elle n'était pas sûre que son plan marcherait mais elle estimait que ça valait la peine d'essayer. Et ce n'était pas par hasard si elle avait pris son recueil de poèmes. Elle parcourait les pages en se disant que s'il l'avait renseigné sur la nature des âmes qui peuplaient les montagnes, il ne lui avait finalement rien appris de lui-même.

– Oh et puis, à quoi bon. Je ne sais plus comment m'y prendre pour leurrer les truites. Entendit-elle.

Il se rapprocha de la rive, coinça sa canne entre deux pierres et laissa le fil dériver sur un plan d'eau sans se donner la peine d'actionner le moulinet. Puis il ôta ses cuissardes, enfila ses pataugas et s'assit là où il aimait s'asseoir, à mi-chemin entre l'herbe moelleuse et la plage de sable ardoise. Il alluma sa pipe et se noya dans une boucane de fumée pour oublier le lac dont la surface imperturbable ne faisait que renforcer son abattement.

– J'ai lu quelque part que les truites sont mieux éduquées et qu'elles se méfient de tout. Il va falloir que je songe sérieusement à me débarrasser de toute cette vieille quincaille, dit-il en désignant sa canne à pêche.

Lou disposait d'un matériel de pêche qui avait connu son heure de gloire. Il n'était plus tout à fait à la page, mais il savait que le problème était ailleurs : le diamètre du fil de nylon était trop gros, ses plombs étaient trop bien équilibrés, pas assez répartis vers le bas et ses mouches naturelles ne constituaient peut-être pas l'appât le plus adéquat pour pêcher dans les lacs de montagne où les truites daignaient faire beaucoup d'efforts à cette époque de l'année. Pour autant, ce n'était pas une mauvaise pêche qui pouvait lui saper le moral. – Combien de fois s'était-il levé au milieu de la nuit pour aller gagner des lacs d'altitude après des heures de marche sans jamais rien attraper. Il rentrait bredouille, la tête saoulée par le vent et le bruit des cascades, abruti de fatigue et usé par l'effort, mais dans un tel état d'épuisement que l'insatisfaction en devenait supportable : c'était même un grand soulagement, un vrai confort de se dire qu'on pouvait encore accepter l'échec avec un certain détachement. Ca ne lui laissait pas un goût amer dans la bouche, plutôt même un goût de victoire. – Non, c'était toujours la même chose qui le travaillait : Lou n'arrivait plus à se sortir Neige de la tête. « Pourquoi a-t-il fallu qu'elle emporte ce livre... », se disait-il. C'était une belle journée et il n'en demandait pas tant, il tenait seulement à profiter de sa présence avant qu'elle ne s'en aille. Demain, et les jours d'après, il aurait tout le temps de penser à Neige.

Mais Candice avait, pour ainsi dire, envisagé que cette journée ne puisse pas être de tout repos. Ces derniers temps, elle s'était bien gardée de l'attaquer de front. Elle avait préféré le ménager et attendre le moment propice pour ne pas gâcher le bonheur d'être ensemble. Mais aujourd'hui, elle savait que c'était sa dernière chance, que le moment était venu de tenter quelque chose, quitte à

perdre son estime. C'était du quitte ou double. Elle partirait demain. Ils se quitteraient peut-être en mauvais termes ou ne se quitteraient pas du tout. Elle était prête à courir le risque. Ce serait à lui de décider.

– Que dirais-tu de casser la croûte. Lui demanda-t-elle.

– C'est probablement ce qu'il y a de mieux à faire. Dit Lou. A-t-on pris quelque chose à boire ?

– Du vin rouge, dit-elle en soulevant le torchon qui couvrait le panier.

Candice descendit du rocher et lui tendit la bouteille. Il la prit doucement et la mania avec une infime précaution. Il siffla.

– Haut-Médoc. Château de Lamarque, 1985. Oui, on peut dire que Sam ne s'est pas fichu de moi. Tu as bien fait de prendre une bouteille.

– C'est pour l'occasion.

Il lui jeta un coup d'œil intrigué.

– Aurait-on quelque chose à fêter ?

– Je ne sais pas encore, ça dépendra de toi.

Lou se demandait ce qu'elle mijotait. Il prit le tire-bouchon, cisela la capsule et ouvrit la bouteille en la toisant du regard. Son air provocant n'était pas sans lui rappeler quelqu'un...Candice sortit les vivres du panier et les disposa sur la nappe : il y avait du jambon noir de Bigorre, un fromage de chèvre, des cerises, des fèves et un pain de campagne. Le vieux remplit les verres et huma le bouquet. « C'est déconner d'ouvrir un grand vin pour un pique-nique. Le pauvre vieux n'a même pas eu le temps de prendre l'air et le voyage dans le panier a dû lui casser les reins. » Se dit-il en pensée. Il renversa la tête en arrière et but une longue goulée de vin. « Au diable les bonnes manières... » Candice avait laissé le recueil de poèmes sur la pierre au soleil. Son grand-père tendit la main pour s'en saisir. Il regarda la couverture de papier brûlé et se mit à tourner les pages avec un certain détachement, comme s'il feuilletait un vulgaire magazine de mode. Candice se coupa un quignon de pain et un bout de fromage. Elle avala une bouchée qu'elle mâcha lentement en se demandant ce qu'il fabriquait. Il avait roulé le recueil comme une longue-vue et scrutait le lac à travers le cercle.

– Sais-tu comment s'est formé ce lac ? Demanda-t-il.

– Je ne sais pas, dit Candice. Avec la fonte des glaciers, j'imagine.

Lou baissa la lunette et oublia un soupir.

– Je vais te raconter une histoire, dit-il. Il y a fort longtemps, ce lac n'existait pas. Il n'y avait ici que des ruisseaux où vivait un énorme dragon. Il mangeait tout ce qu'il voyait, tout ce qui pouvait bouger ou ramper sur le sol. Il semait la terreur dans les villages et jusque dans la vallée. Un jour, un forgeron prit son courage à deux mains et décida d'aller l'affronter. Il installa sa forge près d'un ruisseau d'Isaby et se mit à faire fondre du métal. Le dragon, animé par le même appétit, s'approcha lentement puis se jeta sur lui pour le dévorer. Mais le forgeron jeta sur lui le liquide bouillant que l'hydre avala aussitôt. C'était si chaud que le dragon se précipita pour aller boire toute l'eau des ruisseaux alentour. Il gonfla, et gonfla tellement qu'il finit par éclater. Toute l'eau qu'il avait bue forma alors un très beau lac : le lac d'Isaby.

– C'est une belle histoire, dit Candice.

– Oh, je n'ai rien inventé. C'est une des nombreuses légendes qui hantent les vallées du Lavedan. Mais autrefois, les villageois y croyaient dur comme fer.

Candice attrapa la gourde et but une gorgée d'eau fraîche.

– Où veux-tu en venir ?

– Eh bien, au fait que l'imaginaire approche peut-être plus la vérité que le réel ne le fait. (Il ouvrit son recueil, au hasard d'une page qu'il montra). Cette histoire n'est peut-être qu'une fable et on peut en effet se demander si Neige a vraiment existé. Ce fort sentiment tient au fait que les poèmes portent en eux déjà plus de vérité que notre propre histoire : car eux-seuls sauront passer l'épreuve du temps...

– Tu ne voudrais tout de même pas me faire croire que cette histoire tient de la légende ? Tu ne penses tout de même pas que je vais avaler ça ? (Candice était un peu fatiguée d'entendre toujours la même ritournelle).

Lou se leva pour aller prendre du feu et sa pipe qu'il avait posée sur un rocher. Il revint s'asseoir en tailleur auprès d'elle et tira vers lui sa veste pour attraper sa blague à tabac dans une poche. Candice prépara une assiette et l'approcha près de lui, bien qu'elle sût qu'il n'y toucherait pas. Elle-aussi avait perdu l'appétit mais elle savait qu'il était capable de se mettre en rogne si elle ne mangeait pas un peu.

– Tu ne veux pas manger un morceau ? Lui demanda-t-elle par politesse.

– Non. Je te remercie ma chérie, je n'ai pas faim...Tu avais raison, dit-il après un long silence. Neige, Ce n'était pas son vrai nom...

Candice attrapa la bouteille et lui remplit son verre en espérant que sa langue allait enfin se délier. Le vieux la remercia et but une gorgée de vin.

–...mais ce n'est pas ce que tu imagines, dit-il d'une voix blanche. (Candice l'interrogea du regard mais il baissa les yeux, comme un qui a soudain un peu honte.) Car je suppose que je ne t'apprendrai rien en te disant que Neige était vierge. Tu avais compris depuis longtemps que nous n'avions jamais...enfin...tu sais...

Bien qu'elle se doutât en effet qu'ils n'avaient jamais fait l'amour, Candice n'en fut pas moins décontenancée d'entendre son grand-père aborder le sujet avec un tel détachement. Elle était troublée et sentit son visage s'empourprer. Elle se mordit les lèvres et tourna la tête vers le lac, n'ayant pas imaginé que sa curiosité puisse soudain la mettre terriblement mal à l'aise.

–Oh, ce n'est pas l'envie qui nous a manqué, dit Lou. Mais nous n'étions pas mariés, nous n'étions même pas majeurs, et ces choses ne se faisaient pas, c'est tout...Alors, quand je repense à elle, mes souvenirs sont comme des pensées noyées dans du papier buvard, des pensées édulcorées au fil du temps. Oui, c'est tout ce que je retiens du passé, des souvenirs qui ont baigné à la fois dans la vérité et le mensonge. Mais cette mémoire n'en constitue pas moins mon histoire et la seule réalité qui m'appartient. Mais n'en est-il pas de même pour tout le monde ? Les rêves, les mensonges du passé existent pour nous rendre un peu ce que la réalité nous a volé, n'est-ce-pas ?

Candice se sentait incapable d'ajouter quoi que ce soit. C'était elle qui se sentait un peu honteuse à présent...

– Cependant, reprit-il d'une voix émue, ce n'est pas parce qu'elle était vierge qu'elle est devenue Neige à ma mémoire. Non, c'est à cause de l'écume. On passait des heures sur la plage à regarder les vagues. On pouvait même parfois rester des journées entières à regarder la mer. L'écume brillait comme le sel, et on s'usait les yeux à la regarder déferler sur l'échine des vagues et le sable. Mais ce n'était pas de l'aveuglement, non, c'était comme si on avait trouvé la lumière. Et je n'ai jamais connu moment de plus grand bonheur.

Candice, soudain très émue elle-aussi, sentit une larme rouler sur sa joue. Elle se cacha derrière ses cheveux blonds.

– Et puis quand mon amour m'a quitté, je me suis mis à traîner au bord de l'océan pour essayer de comprendre. Mais cela devint bientôt insoutenable de rester seul sur la plage à regarder les vagues. C'était quelque chose qu'on partageait ensemble, tu comprends. Mais cette lumière me manquait terriblement. Elle était vitale à mes yeux et je souffrais du désir de regarder l'écume, je ne savais plus vers qui me tourner pour combler ce manque qui me laissait dans les ténèbres...

Lou débourra sa pipe et prit une pincée de tabac qu'il tassa bien comme il faut dans le foyer en bois de bruyère. Il régnait un calme si brut autour d'eux qu'on n'entendait plus que le bruit du tabac séché écrasé sous son pouce.

– J'ai commencé par ressentir quelque chose d'étrange, dit-il, quelque chose qui me poussait à regarder en arrière, dans la direction opposée de la mer. C'était comme une force qui me tirait par delà les dunes, par delà les collines, vers les montagnes. Alors, sans offrir de résistance, j'ai suivi cette force qui était devenue mon guide. Quand je suis arrivé dans les Pyrénées, c'était le début de l'hiver. En voyant la neige pour la première fois de ma vie, j'ai compris. J'ai compris que c'était l'écume qui brillait sur la montagne de May Blanc.

Lou sortit une boîte d'allumettes et gratta un brin de bois qu'il plongea dans le foyer, un oeil briqué vers les sommets du cirque. Il tira plusieurs bouffées, secoua l'allumette et envoya un jet de fumée vers le lac.

– Candice, ma chérie, tu te souviens de cette échelle de couleurs dont je t'ai parlé...

Elle ôta ses lunettes de soleil et montra un air étonné :

– Une échelle de couleurs ?

– Tu sais très bien de quoi je veux parler.

– Non, je t'assure que je ne vois pas.

– Bien, je sais que tu mens mais ça ne fait rien. Car j'ai menti moi-aussi, ou disons que je t'ai caché une partie de la vérité. Mais peut-être préfères-tu ne pas l'entendre ou faire encore semblant de dormir ?

Candice le regarda avec les yeux comme deux ronds de flan. Elle ne voyait pas du tout de quoi il parlait, et ce d'autant plus qu'elle dormait profondément sur son épaule, ce soir d'hiver où il lui avait parlé de son échelle de couleurs sur le banc au-dessus des montagnes. Bien qu'elle n'eût aucun souvenir de cette histoire, elle voyait cependant très bien où il voulait en venir. Mais elle tenait à

l'entendre de sa bouche et se promet de ne pas l'interrompre. Elle ouvrit son Laguiole et commença à trancher un bout de pain.

—...car il y a bien une autre couleur après la couleur verte. Une couleur que l'on ne voit pas sur mon échelle de couleurs car elle se trouve au-delà de la dernière marche. Je dis “au-delà” car il ne s’agit plus d’une simple couleur. Pour l’atteindre, il faut franchir un dernier palier.

— Tu me donnes le vertige, ne put s'empêcher de dire Candice.

Lou ne prêta aucune attention à sa remarque et poursuivit sur un ton plein de verve en agitant sa pipe dans le ciel.

— Sur mon échelle, comme tu le sais, à chaque couleur correspond un degré d’émotion. Eh bien, si tu suis mon petit raisonnement, cette couleur se situe par voie de conséquence par-delà même le plus haut degré d’émotion que l’on puisse jamais espérer atteindre. Elle ne se situe pas pour autant comme un point de rupture, non, elle est une aspiration, une poursuite qui devient une raison d’être...

— La neige, dit Candice en lui coupant la parole. (Elle mit sa main devant la bouche comme si elle avait fait une bourde).

Le vieil homme posa sa pipe sur le recueil de poésie. Il but un trait de vin, se leva calmement et s'avança près de l'eau. « C’est la couleur de la neige qu'il éprouvait auprès de cette jeune femme. » Pensa Candice.

Lou négligea son reflet, puisa de l'eau dans le creux de ses mains et mouilla ses yeux pour cacher son chagrin.

— Ce n'est pas tout à fait ce que tu crois, dit-il en se redressant. Car ce n'est qu'après notre rupture que j'ai “vu” cette couleur, cette couleur de neige ou d'écume. Quand nous étions ensemble, je ne l'ai jamais “ressenti”. Je voyais une couleur verte dans mon esprit, un vert d'aiguilles de pin dont j'étais bien incapable d'en décrypter le sens. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai réussi à faire ce rapprochement, à comprendre ce parallèle entre les couleurs et mes émotions. Car ce que j'éprouvais pour Neige, bien sûr, je le savais déjà...Après notre rupture, j'ai, si je puis dire, continué de vivre un temps avec cette couleur verte. Mais par je ne sais quelle alchimie, elle s'estompa au fil des jours pour fondre dans les pastels et disparaître. Oui, elle a disparu pour renaître dans une lueur blanche et aveuglante, une lueur de neige et d'écume...

Candice essayait de faire le moins de bruit possible en mangeant un peu, elle écoutait son étonnant récit sans en perdre une miette. Lou discourait avec calme, comme si tout devenait plus clair à son esprit à mesure qu'il parlait.

— Grand-père...

— Hmm ?

— Il y a tout de même une question que je voudrais te poser. Mais j'ai peur de te froisser.

Mais il eut un petit rire amusé.

— Tu te demandes comment j'en suis arrivé à confondre les sentiments et les couleurs, comment j'en suis arrivé à confondre la neige avec ma bien-aimée, n'est-ce-pas ?

Candice demeura interdite.

– Comment...reprit-il. C'est une question que je me suis longtemps posée et que je ne me pose plus. Oui, c'est sans doute à cause de l'écume. C'est à peine croyable, n'est-ce-pas, mais c'est pourtant la vérité : ce que j'aimais regarder pendant des heures auprès de mon amour a commencé par lui ressembler, et à lui ressembler si bien qu'elle a fini par être son devenir. Et comme je ne pouvais plus supporter de rester seul à regarder l'écume, la neige s'en est fait le reflet.

La petite ne touchait plus à son assiette à présent. Elle l'écoutait de toutes ses oreilles.

– Je te laisse imaginer à quel point j'ai pu être secoué par une telle découverte et ce qu'il m'en a coûté de l'accepter. D'ailleurs, j'ai longtemps feint d'ignorer cette vérité. Par crainte de sombrer dans la folie, je m'entourais de paroles rassurantes en me répétant que tout ceci n'était que l'œuvre de mon imagination débordante. Aussi, je mettais une belle obstination à refouler cet amour pour une lueur qui me donnait des sueurs froides dès que j'y pensais. Je voulais me préserver de lui, le rejeter au fond de ma tête comme une arrière-pensée qu'on veut oublier. Mais cette tentative de persuasion ne fit pas long feu devant l'ardeur glacée qui me brûlait le cœur. Je compris alors qu'il valait mieux céder à l'évidence : la neige devenait ma compagne au chevet de ma solitude. Oui, je compris qu'à mon impossible séjour au bord de l'écume, il vallait mieux céder et accueillir cette vérité à bras ouverts plutôt que de s'épuiser en de blessants efforts. Mais lorsque je me sentis prêt à me déprendre de l'écume, à quitter ce mouvement de flux et de reflux qui avait jusqu'alors bercé mon existence, lorsque je fus prêt à embrasser les terres immobiles des montagnes et gagner ma retraite blanche, un événement fortuit vint contrarier ce départ...

Lou tira sur sa pipe en auscultant la fragilité de l'air autour de lui. Peut-être espérait-il une réaction de la part de Candice. Comme il n'entendit rien, il perçut le silence comme un signe d'encouragement à se taire. Les yeux couverts de brume, il observa longuement la risée sur le lac qu'il vit fondre et sécher comme des rides sur le sable ardoise. La mer à marée basse. Il s'essuya les yeux et ravala ses larmes. Il préférerait garder pour lui ses mémoires...

Après Neige, n'ayant plus la force d'aller seul au bord des vagues, il abandonna son métier de pêcheur et sombra bientôt dans la détresse. Il commença à rôder autour du village et à traîner sa misère dans les bars où il passait son temps à se saouler à mort, de sorte qu'il finit par y laisser toutes ses maigres économies. Il avait besoin d'entendre la vie bruir près de lui et de boire de l'alcool pour se détruire. – Les gens le regardaient d'un drôle d'air, partagé entre une affliction profonde et une délectation malsaine. Si certains bénissaient le ciel de voir bientôt ses deux êtres unis pour la vie, d'autres maudissaient en secret cet amour qu'ils couvaient de méprisables desseins. A lire l'écœurement vibrant dans les yeux et le venin dans les cœurs, Neige et Lou semblaient leur infliger un véritable supplice. Mais peut-on incriminer deux jeunes innocents de montrer leur amour au grand jour ? – Lou était là, à

errer comme une âme en peine lorsqu'il fit la rencontre d'Eliane. C'était une jeune fille paumée et alcoolique. Mais elle fut bien la seule à oser l'approcher. Oh, ce n'était pas pour s'apitoyer sur son sort, Lou n'était pas dupe : bien qu'il n'eût presque plus un sou en poche, il était bien le seul type disposé à lui payer un verre. Alors ils restaient ensemble, à se saouler à mort, sans rien dire, et la présence de l'un n'apportait rien à la détresse de l'autre. C'était juste deux âmes échouées, deux jeunes ivrognes qui faisaient peine à voir.

Eliane était un drôle d'oiseau. Oui, la grand-mère de Candice était loin d'être une Sainte à l'époque. Les soirs où il y avait bal, elle passait son temps à se trémousser sur la scène, à aguicher la plupart des types pour se faire payer des verres aux buvettes. Et à ce qu'on racontait, elle ne se faisait pas prier pour se faire payer en nature et descendre sur la plage avec le premier gars qui lui faisait des avances. Oui, Eliane s'était forgée une sale réputation au village et cette idiote n'était pas la dernière à alimenter la rumeur : quand elle était ivre, elle avait toujours la bonne idée d'aller raconter son aventure sur la plage à qui voulait bien l'entendre. Elle allait parfois jusqu'à donner des détails croustillants juste pour épater la galerie. Bien sûr, elle ne faisait que se couvrir de ridicule et le lendemain, une fois dégrisée, il ne lui restait plus que ses mains pour cacher sa honte et ses yeux pour pleurer. Elle était plutôt jolie fille mais sa réputation l'avait salie au point que plus personne ne voulait d'elle, si ce n'était dans l'ombre des arbres ou la nuit dans le repli des dunes. Et si jamais elle avait la mauvaise idée de s'approcher du type avec qui elle avait passé la nuit, il l'envoyait sur les roses en la traitant par le plus grand des mépris devant ses amis. C'était l'occasion de se payer une bonne tranche de rigolade. C'est peut-être à cause de tout ça qu'elle a commencé à tourner autour de Lou. Parce qu'il était seul, comme elle, et qu'il n'avait pas le cœur à lui faire du mal. Elle grimpait sur son tabouret, s'allumait une cigarette en s'accoudant au comptoir. Puis elle attendait qu'il se décide à lui payer un verre. Mais un soir, Lou en eut assez de tout ce cirque. La perte de son amour avait fait de lui un homme irascible et cette fille commençait sérieusement à lui taper sur les nerfs. Il la fit boire plus que de raison et l'entraîna vers la plage. Il la plaqua sur le sable. Elle chercha un moment à se débattre et le griffa au visage en criant. Mais il la tira par les cheveux et la gifla violemment pour la ramener à la raison. Il la saisit fermement par les poignets et ouvrit sa braguette. Elle gigota encore un moment en lui jetant un oeil brûlant de colère, mais il la prit si violemment qu'elle finit par se laisser faire et se mit à pleurer en attendant qu'il eût fini. De toute façon, elle savait que personne ne viendrait pleurer sur son sort si elle allait dire qu'il l'avait violée. On lui aurait probablement ri au nez ou dit qu'elle l'avait bien cherché. Lou lui présenta ses excuses à la première lueur du jour, c'est tout ce qu'il trouva de mieux à faire. Elle lui pardonna aussitôt, lui expliquant que d'ordinaire personne ne s'empressait de lui présenter des excuses. Il se souvint qu'elle avait posé sa main sur sa joue et eu un regard tendre en lui disant tout ça. Cette aventure, si elle eut pour effet de le dépuceler, ne fit qu'accroître le dégoût que la vie lui inspirait, et le pardon accordé que grandir le mépris qu'il avait de lui-même.

Mais l'histoire voulut qu'Eliane tombe enceinte quelques temps après. Elle avait couché avec des dizaines de types mais elle eut assez d'aplomb pour le montrer du doigt. Elle promit aussitôt qu'elle irait crier sur tous les toits qu'il l'avait violée s'il ne l'épousait pas. Ce n'était pas une idée très originale mais avait-elle vraiment le choix ? Lou était bien le seul type à lui témoigner un peu d'égard et Eliane ne tenait pas du tout à se retrouver seule pour élever l'enfant. Pour la simple et bonne raison qu'elle était orpheline. Elle ne voulait sûrement pas que son enfant subisse le même sort. Ses menaces, pour peu qu'elle les mît à exécution, n'auraient pas pesé lourd étant donné la vie de débauche qu'elle menait. Lou n'était absolument pas sûr d'être le père. Mais il était encore dans un tel état d'abattement qu'il ne se souciait guère de savoir si cette histoire ferait des vagues ou pas. Il était à bout de forces et d'amour, bien loin de se soucier du jugement des autres et de la sentence qui lui serait promise. Son avenir était déjà tout tracé. Lou aussi était orphelin – ses parents, résistants pendant la Guerre, étaient tombés sous les balles de l'ennemi lors d'une mission de nuit qui avait mal tourné, – et s'il refusait d'y voir là un signe du destin, il se disait que le ciel lui donnait peut-être une chance de se racheter. Il voulut donc bien reconnaître la paternité de l'enfant à naître et épousa Eliane, sans pour autant prétendre être un bon parti. Ils étaient sans le sou, seuls et alcooliques, mais dans un tel état d'égarement que cette union était peut-être la meilleure chose qui pouvait leur arriver. Du moins, c'est ce dont Lou essayait de se convaincre, après avoir pris sa décision. Il regardait Eliane et il espérait que l'avenir lui offrirait des jours meilleurs, elle le méritait. Il caressait en secret l'espoir de voir cet attrait pour la neige et l'écume s'éloigner pour toujours. Il évitait, autant que possible, les promenades au bord de la mer ou sur la jetée. Quand il ne pouvait y échapper, il essayait de fixer un point bleu dans le ciel ou un nuage à l'horizon pour détourner son attention de l'écume. Pendant quelques temps, Lou crut qu'il serait vraiment capable d'oublier Neige. Il en tirait même une certaine fierté. Pendant la grossesse, ils réussirent même à arrêter de boire tous les deux. Ils vivaient de bric et de broc, mais Lou avait pu retrouver du travail à la criée. Ils arrivaient tout juste à joindre les deux bouts, mais ils se disaient qu'ils pourraient peut-être s'en tirer. Lou commençait même à se faire à l'idée qu'il pourrait faire un bon père, qu'il serait assez fort pour faire le deuil de son vieil amour. « Neige, s'était-il dit en lui-même et sans très bien savoir pourquoi. Si c'est une fille, elle s'appellera Neige. » Il ne craignait plus de fuir devant ses responsabilités, il se sentait même de taille pour assister à l'accouchement. Mais lorsque sa petite Neige vit le jour, une lueur blanche et aveuglante se mit à graviter tout autour de la pièce. Il tenait l'enfant dans ses bras qui criait. Il crut qu'il allait défaillir. Il rendit l'enfant à sa mère et s'enfuit en courant, sans se retourner, en bousculant les infirmières et les patients dans les couloirs. C'était au-dessus de ses forces. Il était incapable d'être le père de cet enfant, il ne pourrait jamais aimer sa mère. Le soir même, il s'enfuit sur la plage, se saoula à mort auprès des vagues et fixa l'écume jusqu'à y perdre la vue. Le matin, après avoir passé une nuit blanche, il se mit à courir, à tituber, à tomber, à se relever, à courir au bord de la mer jusqu'à épuisement, les yeux aveuglés par le soleil et l'écume. Il s'effondra, s'endormit. Se réveilla, quitta la

mer et courut à travers dunes, à travers champs, à travers les collines. Il traversa les terres, les routes et courut ainsi pendant des jours.

Il s'était enfui sans donner signe de vie. Épuisé, il trouva alors refuge dans les Pyrénées qu'il ne devait plus quitter. L'éloignement lui fit du bien et lui évita de sombrer dans la folie. Au bout de quelques temps, il réussit même à trouver du travail dans la vallée : il fut d'abord embauché comme homme à tout faire dans un petit hôtel minable, fit les foins pendant l'été et participa même plus tard à l'aménagement de la station de ski du Hautacam où il devait faire ses premières gammes à ski. Il travailla surtout comme manoeuvre puis comme mécanicien dans la vallée, à l'usine de Pierrefitte-Nestalas : le dos brisé par la fatigue, éreinté par les trois-huit, il fut comme la plupart de ses collègues remercié pour avoir donné trente ans de sa vie à l'usine quand les cheminées cessèrent de cracher leurs fumées. Par chance, il avait réussi à mettre un petit pécule de côté qui lui permettait de s'en sortir. Et puis, il n'avait jamais eu besoin de grand chose pour vivre : il n'achetait presque rien, un peu de quoi manger pour lui et son chien, du tabac pour sa pipe, un peu d'essence pour le fourgon... Pourtant, avant de gagner une retraite bien méritée, il retourna quelques années "faire la saison d'hiver" à la station de ski, où il devait travailler comme perchman cette fois. – Les gosses adoraient ce bonhomme qui ressemblait au père Noël avec sa barbe grisonnante et qui "oubliait" de poinçonner leur ticket qui donnait droit à dix ou vingt descentes.

Aussi, peu après s'être retiré dans les pyrénées, un paysan qui s'était pris de sympathie pour cet étranger qui n'avait « pas peur de travailler dur », lui donna un lopin de terre en échange de quoi il s'engageait à « faire quelque chose du terrain » et continuait de « laisser passer les bêtes. » Alors Lou s'installa sur le lieu-dit de Camitort, où il vécut longtemps dans une caravane. Il travailla d'arrache-pied à la construction du chalet. Avec l'aide des paysans qui venaient lui donner un coup de main le soir ou le dimanche, sa maison, bâtie avec les pierres des ruines alentour, vit enfin le jour par un dimanche d'octobre, quand les premières neiges fardèrent la crête de May Blanc.

Durant toutes ces années, Lou ne cessa jamais d'écrire. Personne n'étant au courant de son travail, ses poèmes seraient sûrement restés dans l'anonymat sans la volonté farouche d'une fille pour retrouver son père.

Bien qu'il l'eût abandonné le jour de sa naissance, Judith retrouva sa trace assez facilement. Lou s'était bien gardé de lui demander comment elle avait fait, mais se doutait qu'Eliane l'avait mise sur la voie. Judith avait seulement fait le chemin que sa mère n'avait eu ni la force ni le courage de faire. Lou supposa que le chagrin qu'il lui avait causé était trop lourd à porter pour venir jusqu'ici lui infliger l'humiliation qu'il méritait de subir. A force de mensonges, Eliane avait pu retenir l'enfant de rechercher son père. Mais face à l'insistance et la curiosité de l'adolescente, elle avait fini par lui dire que son père était peut-être encore vivant quelque part dans les montagnes : lors d'une de leurs nombreuses beuveries, Lou, les yeux dans le vague, avait émis le désir de tout quitter, l'océan, la pêche, pour partir vers les montagnes. Il avait parlé de la vallée du Lavedan dans les Pyrénées, tout simplement parce qu'il y avait vu la neige pour la première fois sur une carte postale, dans une pile oubliée sur le

comptoir par des touristes étrangers. Il avait dit ça les yeux dans le vague, d'une voix lointaine, mais dont l'attitude déterminée était restée dans la mémoire d'Eliane.

Elle avait pourtant prévenu sa fille. Elle lui avait bien dit que c'était un beau salaud. Il lui inspirait un tel dégoût qu'il ne méritait pas qu'elle fasse l'effort de le retrouver pour lui faire payer sa lâcheté. Et il n'avait pas fallu en entendre davantage pour motiver cette gamine au caractère bien trempée. Elle avait bien l'intention de le retrouver pour lui cracher son venin au visage. Bien qu'il ne l'eût jamais revue depuis le jour de sa naissance, Lou sut tout de suite que c'était elle qui se tenait debout devant le portail de Camitort. En venant trouver refuge dans les Pyrénées, il n'avait jamais envisagé un instant devoir faire face à une telle situation. Sa fille répondait au nom de Judith et non pas de Neige comme il l'aurait souhaité. Il supposait qu'elle avait dû faire le tour de tous les bars dans la vallée jusqu'à ce qu'un ivrogne la mît sur la voie. Ses yeux étaient brillants, son regard venimeux, sa bouche révoltée par quinze années de colère, d'incompréhension et de mépris. Heureusement, il y avait ce portail qui les séparait. Elle semblait prête à le couvrir d'injures, sur le point de lui cracher au visage. Elle se pencha pour le regarder de plus près, cet homme qui avait osé l'abandonner le jour de sa naissance. Mais son visage se décomposa tout à coup et sa colère devint fade comme une tristesse d'amour. Elle s'effondra et fondit en larmes. Son père put alors mesurer tout le mal qu'il avait fait derrière lui.

Si elle avait pu le retrouver, comment aurait-il pu garder un secret caché derrière une simple porte...Lou, qui fermait toujours sa chambre à double tour, lui en avait toujours formellement interdit l'accès. Mais Judith, fort intriguée par cette injonction, ne mit pas long à braver l'interdiction : un jour, comme il s'était assoupi dans son fauteuil près du feu, elle parvint à tromper sa vigilance et à subtiliser la clef dans la poche de son cardigan. Elle monta l'escalier en silence, introduisit la clef dans la serrure et ouvrit la porte de la chambre en mettant sa main devant la bouche pour ne pas pousser un cri : les murs étaient couverts de poèmes. Elle fit lentement le tour de la pièce, les regarda de loin, se rapprocha, effleura une feuille puis une autre. Elle décrocha un poème du mur et le lut en silence, assise au bord du lit. C'est à partir de ce jour, en découvrant son jardin secret, qu'elle comprit qu'elle avait un père. Lui était déjà dans l'embrasement de la porte à l'observer. Il rentra en silence, s'assit auprès d'elle sur le lit et ils restèrent ainsi un long moment côte à côte, sans rien dire. La soirée, en revanche, fut fort animée. Judith – qui avait de la suite dans les idées – s'était vite remise de ses émotions et avait aussitôt abordé l'aspect pratique de la chose, de sorte que le dîner tourna vite au débat sur la publication des poèmes. Son père se montra ferme et résista courageusement jusqu'au dessert avant de céder sur l'Armagnac : Judith eut le dernier mot et obtint son accord pour tenter de faire publier ses textes. Ce ne fut pas chose aisée, mais n'étant pas du genre à renoncer facilement, elle multiplia les démarches et réussit à charmer l'œil d'un vieil éditeur qui se découvrit une soudaine admiration pour ce style de poésie qu'il qualifiait « d'obsolète et mélancolique ». Il voulait bien publier les poèmes de son père mais il l'encourageait vivement à se lancer dans l'écriture

de nouvelles ou d'un roman pour « gagner en popularité. » Judith, qui abondait bien évidemment dans son sens, se fit alors un devoir de lui rebattre les oreilles avec cette histoire. Elle espérait bien qu'il allait aussi céder sur ce point et enfin s'essayer à l'écriture d'un roman. Mais c'était sans compter sur le caractère aussi trempé de son père, car cette « persécution » – comme il la nommait – ne fit qu'affermir davantage sa volonté de ne se consacrer qu'à la poésie. Personne n'ayant jamais voulu céder d'un pouce, ce pont de discordes restait encore à ce jour leur sujet de dispute favori.

Lou eut un petit rire nerveux. Il fixa un point précis dans le reflet du lac. Il semblait regarder ce jour qu'il avait à jamais marqué d'une pierre blanche. Ce jour qui célébrait plus une rencontre que des retrouvailles. C'était un hiver sans neige, une saison tiède, où la sueur sur les terres laissait un goût fade dans la bouche des bêtes qui mâchaient les herbes d'hiver, où le vent coulait sur le visage des paysans comme un air de tristesse. Car les hommes l'attendaient l'hiver, ils le redoutaient comme ils le respectaient. Mais un hiver sans neige, ça ne donnait jamais rien de bon au moral des femmes et des bêtes, et augurait d'un printemps peu fécond. Malgré cet hiver de terres noires, Lou perçut la visite de sa fille comme une lueur d'espoir : elle éclairait chaque matin et lui donna assez de forces pour retrouver un peu d'estime pour cette vie. Judith vint le voir à chaque saison et Lou put assister au plaisir de voir sa fille devenir femme. Si elle fit preuve d'une certaine indulgence, elle ne put jamais tout à fait refouler sa rancœur, de sorte qu'ils entretenirent longtemps des rapports tendus et difficiles. Un événement dramatique devait pourtant les rapprocher : Judith, qui avait largement passé la trentaine lorsqu'elle se décida enfin à s'engager et avoir un enfant, – cet atermoiement s'expliquait sans doute par la méfiance qu'elle avait développée à l'égard des hommes de manière plus ou moins consciente après que son père l'eut abandonné – perdit son époux dans un accident de la route alors qu'elle était enceinte de Candice. Le traumatisme qu'avait vécu sa mère se reproduisait. Très affectée par ce mauvais coup du sort qui ressemblait à une malédiction, Judith étouffa son chagrin en donnant tout son amour à sa fille.

Après ce drame, bien qu'ils n'eussent plus vraiment le cœur à se disputer, le père et la fille continuèrent de se lancer des piques et de tenir des propos venimeux. C'était une manière dissimulée de se dire qu'ils s'aimaient.

Lou jeta un caillou dans l'eau qui vint semer le trouble dans ses pensées. Il secoua la tête.

– Je sais très bien à quoi tu penses, dit Candice.

Il poussa un long soupir. Il se retourna et l'examina en tirant une belle bouffée sur sa pipe. Une vague de fumée bleue vint parfumer l'herbe des prairies d'Isaby. Il se demandait ce qu'elle pensait vraiment de lui, comment elle faisait pour lui témoigner encore un peu d'estime après le mal qu'il avait fait à sa mère. Le cœur contrit, il lui tourna le dos une nouvelle fois. « Pour mieux cacher ses mensonges... » Se dit Candice en pensée. Il virevolta. Candice le fixa droit dans les yeux, un grain de sable et de malice agitait sa pupille. Elle pensait à Neige, elle aurait bien voulu en apprendre un peu plus sur les circonstances de sa

disparition. Elle avait depuis fort longtemps compris qu'elle était morte et que son grand-père s'était toujours refusé d'y croire. Mais elle estimait qu'il avait assez souffert comme ça et qu'elle n'avait plus le droit de l'interroger pour seulement satisfaire sa curiosité. Peut-être même était-il de son devoir de respecter ses mensonges et son silence. Il avait ramassé des galets oblongs et plats sur le rivage, il faisait des ricochets sur la surface plane du lac. Au troisième jet, Candice compta sept ricochets. Lou attendit que son caillou disparaisse sous l'eau et dit :

– 5 mètres 80 de profondeur, 159 000 m³ de volume d'eau.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je trouve ça fascinant qu'il y ait des lacs à 1500 mètres au-dessus du niveau de la mer...

– Les légendes peuvent parfois soulever des montagnes, glissa Candice avec une pointe d'ironie.

Le vieux lui jeta un coup d'œil en biais et se rassit sans rien dire sur un rocher. Les coudes aux genoux, il continua de fumer la pipe en fixant le pic du Yéous.

– Grand-père, tu ne voudrais pas nous servir à boire ? Dit Candice en lui montrant son verre vide.

Lou se pencha pour attraper la bouteille dans le gazon. Il lui remplit son verre de vin et but à la bouteille. Il se remit à fixer le sommet.

– Tu vois ce pic ma chérie, dit-il en pointant le Yéous de l'index.

Candice leva les yeux vers l'arête de granit et de glace.

– Eh bien je suis comme lui avec mon vieil amour, à me demander ce que le ciel voudra bien me laisser pour la fin de l'été. Il reste encore un beau névé là-haut, n'est-ce-pas ? Mais pour combien de temps...En été, le soleil brûle la vieille neige d'une flamme chaque jour plus violente. D'où vient un tel acharnement ? Je voudrais la mettre à l'abri de la lumière, je voudrais la protéger des pluies chaudes que j'entends la nuit sur les ardoises. Mais de quelle arme disposé-je donc...J'en ai perdu la foi et le goût de la prière...Il ne me reste plus que mes poèmes pour attendre l'hiver, mais il y a longtemps que je ne les relis plus. Ils ont perdu cette odeur rémanente des livres qui peuvent encore sauver les mémoires du temps. Non, mes poèmes sentent le renfermé et ont pris un sale goût de moisi. Alors, quand la chaleur devient insupportable en été, je passe mes nuits sur la terrasse à composer d'autres poèmes dans ma tête, et je traverse ces mois d'errance en me saoulant à mort pour oublier ce que l'été a fait de moi : un vieux poème, un vieil homme qui écrit toujours au passé. La neige me quitte et me précède, et je ne te cache pas que j'ai parfois songé à me donner, moi et mes poèmes, en pâture au soleil.

– Grand-père, tu ne devrais pas parler comme ça...

« L'été est pour lui une éternelle épreuve », se dit Candice. Elle avait de la peine pour lui, elle imaginait ce qu'il devait souffrir. Les yeux accrochés au sommet, il but un long trait de vin et jeta la bouteille vide dans le lac. Candice cassa une écorce de pain et la mit dans sa bouche. Ses yeux gâtaient dans l'herbe verte comme le vent aux aguets, brillaient dans un courant d'étincelles qui traversait l'eau du lac. Elle avait grand-peine à avaler quelque chose, à ne

pas repenser à ce qu'elle avait entendu. Son grand-père s'était relevé et lui tournait le dos. Il penchait dans la perpendiculaire du lac. Les mains sur les hanches, il regardait ses pataugas qui trempaient dans l'eau. On aurait dit qu'il allait basculer d'un instant à l'autre dans le lac.

– Mon amour était un être pur et j'ai fini par la confondre avec la neige, avoua-t-il tout à coup.

Il abandonna un soupir et redressa la tête.

– Je suppose que cela ne répond pas à toutes tes interrogations, dit-il en se retournant vers Candice qui fut surprise d'entendre cette remarque.

– En effet, dit-elle avec un certain aplomb. Maintenant que tu m'as mise dans la confiance, j'estime que j'ai le droit de connaître le fin mot de l'histoire. Mais cela ne tient qu'à toi et je saurai me montrer patiente, dit-elle d'une voix aimable. « Qu'a-t-il donc pu souffrir pour que la vérité soit si dure à dire ? »

– Je vais aller faire quelques pas du côté de la cascade. Je crois que j'ai besoin d'aller me dégourdir les jambes, dit-il. Tu devrais faire une sieste et te reposer un moment.

– Oui, tu as raison.

Lou plissa les paupières et se mit en marche. Candice le regarda s'éloigner un instant et l'appela :

– Grand-père !

Il s'arrêta et virevolta.

– Tu sais que je dois rentrer demain.

Elle avait comme un sourire d'excuse au coin des lèvres.

– Sois rassurée, je n'ai pas oublié.

Elle se mordit la langue, puis se décida enfin à lui dire ce qui lui trottait dans la tête :

– Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Tu pourrais venir passer quelques jours chez nous, tu n'es jamais venu à la maison, n'est-ce-pas ? Et puis, tu pourrais aller revoir l'océan ...

Elle le regardait d'un oeil entendu. Il demeurait immobile, interdit.

– Je te remercie Candice, je vais tâcher d'y réfléchir. (Il rajusta son chapeau de paille sur sa tête et s'éloigna vers les montagnes). Revoir l'océan, dit-il en regardant la neige des sommets.

Dès le lendemain, ils quittèrent Camitort et partirent pour la mer. Lou conduisait le vieux Ford d'une main, sans oublier un regard pour les Pyrénées dans le rétroviseur, sans plus s'interroger sur les raisons qui l'avaient poussé à prendre le large. Il avait pris sa décision au pied de la cascade de Paspich : il avait puisé un peu d'eau douce dans ses mains et y avait trouvé un goût de neige et de sel dans lequel il avait voulu y voir comme un signe du ciel. A présent, il écoutait le vent qui passait par le carreau en soufflant dans un bruit de roulis, neutre et monocorde comme le roulement des vagues. Le vieux aimait ça, comme il aimait entendre le ronflement du moteur qui couvrait l'habitacle du van en interdisant toute discussion. Il ne se reconnaissait pas dans l'homme bavard de la veille et appréciait de devoir se taire. Il se sentait bien, frais et dispos. Il était bien entouré et n'avait aucune appréhension particulière : Caçador dormait sur une couverture à l'arrière du fourgon et Réglisse faisait sa toilette sur les genoux de Candice qui lisait "*Les vagues*" de Virginia Woolf. Leur seule présence rompait la monotonie du voyage. Il faisait beau, la route était dégagée et c'était agréable de conduire par temps clair. Les paysages n'avaient rien perdu des paysages des années cinquante. Les feuilles des platanes, grandes comme les mains d'un homme, ombraient déjà la chaussée. – Bien que ces arbres fussent décimés par milliers, bon nombre d'entre eux bordaient encore la "route des Landes". Les platanes étaient toujours au cœur d'une belle polémique : d'un côté, des associations de victimes exigeaient une coupe pure et simple car ils faisaient chaque année trop de morts

; d'un autre, les défenseurs de l'environnement affirmaient qu'ils jouaient un rôle essentiel dans l'écosystème et refusaient de les voir disparaître... Ainsi, assistait-on parfois à un drôle de spectacle : un groupe de motards venait de bonne heure, en cohorte bien rangée, pour scier toute une colonne de platanes qui avait coûté la vie à un des leurs, pendant que les opposants manifestaient en rangs serrés dans le champ d'en face, agitant pancartes et banderoles pour protester contre de tels agissements. – Lou aperçut un bouquet de fleurs noué autour d'un tronc mais se garda bien d'en parler à Candice : c'était un platane qui avait coûté la vie à son père. Oui, les paysages n'avaient rien perdu des paysages des années cinquante, mais ni les vieilles fermes à flanc de collines, ni les champs de tournesol ou les coteaux de vignes ne pouvaient le distraire : il gardait les yeux rivés sur la route comme un qui poursuit une idée fixe. Candice était détendue, elle lisait son livre sans se préoccuper de la route. Elle pouvait montrer un air satisfait : elle avait réussi à convaincre son grand-père de revenir voir la mer. Certes, rien ne permettait de croire qu'il allait guérir, mais ce retour sur ses terres était déjà comme une petite victoire. Elle savait qu'il ne pouvait plus rebrousser chemin. Il avait pris sa décision et il allait s'y tenir. Elle se doutait qu'il ne resterait pas longtemps chez eux et qu'il avait d'autres projets en tête. Cependant, elle espérait qu'il ferait tôt ou tard la lumière sur cette part d'ombre qui couvrait toujours son histoire, à savoir les circonstances dans lesquelles avaient eu lieu sa rupture avec Neige et qui avaient probablement entraîné la mort de la jeune fille. Elle observait son grand-père du coin de l'œil et avait peine à réprimer un sourire. Il faut dire qu'il avait fière allure avec sa belle chemise en flanelle, sa barbe taillée et les cheveux coupés : il pouvait désormais se présenter devant son vieil amour en gardant la tête haute. C'était du moins l'avis de Candice qui lui avait fait une belle toilette la veille au soir sur la terrasse, tandis que le ciel à la brune témoignait d'un bel adieu rose et poignant sur les montagnes.

Après cinq heures de route, ils gagnèrent enfin la Gironde et les abords du bassin d'Arcachon. Le Ford Transit, sorti de la lisière de la forêt de Gascogne, longea la rive nord du bassin pour rejoindre l'Herbe, un petit village de pêcheurs échoué sur un banc de sable aux heures du jusant. Pour l'atteindre, le Ford dut rouler encore un moment sur une route couverte d'aiguilles et bordée de pins sylvestres. Il prit la direction du Cap-Ferret et, après le village du Canon, prit à gauche au rond-point de "La vigne", en direction de la Villa Algérienne¹⁵ où la mer éclata dans les yeux du vieil homme.

Cinquante ans sans voir la mer.

Il essaya de garder son sang-froid mais il crut qu'une attache allait rompre du cœur. C'était marée haute, le soleil glissait sur une mer d'huile et cette lumière chaude baignée d'or et de bleu venait mourir sur les cristaux de sable comme dans un jeu de miroir. Candice était partagée entre joie et inquiétude, elle se demandait si son grand-père allait tenir le choc, s'il n'allait pas renoncer à aller voir "la grande", là-bas, par delà les dunes...

¹⁵ Vaste construction de style mauresque entourée d'un magnifique jardin de 25 hectares. Edifiée par Léon Lesca, qui fit fortune en Algérie et construisit le port d'Alger. La "Villa Algérienne" fut progressivement laissée à l'abandon après sa mort en 1913 et fut démolie en 1965.

Sur le bassin, on avait l'habitude de vivre entre deux eaux : on vivait de la mer à marée haute, on vivait de la mer à marée basse. Mais on se souvenait davantage des pêcheurs à pieds et des bateaux échoués sur la vase que des pêcheurs à la ligne ou des voiliers longeant le trait de côte. Il fallait se lever de bonne heure ou ne pas se lever du tout (et surtout ne pas oublier de consulter les horaires des marées) si jamais on avait décidé de sortir en mer, de sorte que cette image de paysans de la mer travaillant cette grande vase était ancrée dans la mémoire collective des citadins qui se promenaient le dimanche sur le front de mer. Ils venaient chez Magne déguster quelques huîtres autour d'un verre de vin blanc frais, dans l'espoir d'y croiser une célébrité assise en terrasse. Oui, à marée basse, la "petite mer" du bassin pouvait se retirer sur près d'un mille marin, révélant alors les piquets des parcs à huîtres et les veinures des chenaux, et laissant derrière elle des coques de pinasses et de voiliers couchés sur la vase par centaines.

Lou gara le van devant la mer et coupa le contact. Il ouvrit la portière et Caçador en profita aussitôt pour enjamber les fauteuils et aller gambader sur le bout de plage qui bordait le parapet. Candice baissa le pare-soleil, étudia son visage dans le miroir de courtoisie. Elle trouvait qu'elle n'avait pas bonne mine, elle avait les traits tirés à cause du voyage. Elle envisagea un instant de se refaire une beauté puis décida que c'était aussi bien de rester naturelle : elle n'avait aucune envie de tricher et de se présenter devant sa mère en montrant un visage qui respirait le mensonge. Elle tira ses cheveux en arrière, les noua en un catogan et rabattit le pare-soleil. La lumière gîta alors dans tout l'habitacle mais son grand-père ne détourna pas les yeux de la mer. Candice mit ses lunettes de soleil et descendit du van en se demandant ce qu'il pouvait bien regarder comme ça...Mais il ne regardait pas la mer, il regardait aussi loin qu'il lui était permis de voir, il cherchait dans sa mémoire, il fouillait du regard et voyait la ville, là-bas, sur l'autre rive, il apercevait la jetée, oui, il pouvait la voir, comme il pouvait revoir la fontaine et le café où ils avaient pris un verre, et là-haut, les fusées du 14 juillet qui touchaient les étoiles comme Neige applaudissait des deux mains. Le vieil homme baissa en grand le carreau de sa fenêtre et prit une bouffée d'air frais qui venait du bassin. Ça sentait l'iode et le varech, ça sentait la mer. Ça traversait la course des courants, ça traversait des siècles et des siècles de légendes, des histoires d'hommes et de pêcheurs. C'était dans le vent, dans les yeux des veuves qui portaient l'âme de tous ces marins perdus en mer. Rien qu'à y penser, ça vous fichait la chair de poule. Lou tentait de ne rien y laisser paraître mais il fut trahi par le vent qui courait sur ses mains.

Après un long moment, il se décida enfin à sortir du van. Il avait les reins brisés à cause du siège en skaï. Il fit quelques étirements et s'assit sur la murette qui bordait la plage de sable blond. Candice fit le tour du Ford et resta debout, un peu en retrait. Elle tenait à le laisser seul un moment retrouver l'âme du bassin : le cri des mouettes et des cormorans, les plates de pêcheurs qui revenaient d'avoir posé leurs filets, un bruit de vent dans la voile d'un grément...mais il y avait surtout cette humeur, cette humeur si caractéristique qui ne vous quitte plus jusqu'à la fin des jours une fois qu'elle vous a pénétré. C'est comme le parfum d'une femme qu'on a aimée jadis, et qui vous

bouleverse quand on le rencontre sur la peau d'une autre. Oui, cette humeur avait quelque chose de cette saudade que l'on rencontre dans les yeux des gens du sud, quelque chose de cette joie nostalgique où la mélancolie est un mal désirable. Et Candice voulait qu'il se rappelle, qu'il ait vent de cette mélancolie apprise jadis aux jours de bruine, quand les mers étaient alors nourries de souvenirs vivants et moins tristes. Alors il regardait de ses yeux tout écarquillés ...un voilier suivait le chenal en traversant la risée dans un courant de soleil, un chaland rejoignait l'embouchure du petit port de Piraillan. Là-bas, sur l'île aux Oiseaux, les maisons tchanquées surveillaient du haut de leurs échasses les plaisanciers qui s'approchaient un peu trop près de leurs terres ; et ici, juste derrière la baie abritée de pins maritimes, la "petite mer" donnait sur les passes nord en s'ouvrant sur l'océan. "La grande mer"...Lou écoutait ce mince reflux des vaguelettes qui chatouillaient le rivage, et ça l'aurait presque fait sourire. C'était loin du bruit des rouleaux, mais ça portait déjà ce roulement dans la gorge qui vous serre le cœur...

Il faisait bon, le vent était juste comme il aimait, et c'était un bonheur presque trop lourd à porter. Sans pouvoir défaire ses yeux de la mer, il dit :

– Je ne t'accompagne pas plus loin Candice.

Elle ne dit rien, défit le nœud dans ses cheveux et s'approcha du parapet en fermant les yeux. La brise tiède de début d'été coiffait ses mèches blondes aux travers desquelles Réglisse regardait le ciel bleu, perché sur l'épaule. Elle prenait le soleil et affichait un visage serein. Maintenant, elle avait les traits reposés, comme si ce vent avait passé sur elle une éponge de mer.

– Hmm...que c'est bon de sentir l'iode, la mer m'a manqué. Dit-elle.

Lou posa ses mains calleuses sur la pierre, il avait besoin de s'appuyer sur quelque chose de solide pour parler.

– Je vais aller vers le sud. Dit-il. Je ne serai pas long...un jour ou deux, pas plus.

A sa grande surprise, Candice n'émit pas la moindre protestation. Les yeux au vent, elle savourait cette petite victoire. Elle regardait une pinassotte qui passait au loin en espérant seulement qu'il lui donnerait vite de ses nouvelles. Son grand-père semblait brasser le bassin du regard mais son esprit était ailleurs, déjà porté sur l'océan.

– Il y a longtemps que tu n'avais pas vu le bassin, n'est-ce-pas ? Dit Candice.

– Oui. Et je ne l'avais jamais vu depuis "l'autre" rive. La vue est encore plus belle d'ici. C'est comme si je le voyais pour la première fois.

Candice sourit, et portée par un bel enthousiasme :

– L'île aux oiseaux, dit-elle en désignant les cabanons sur pilotis qui semblaient, par Dieu sait quel miracle, flotter sur la mer. "La grande blonde"...(elle montrait la dune du Pilat).

– Cent sept mètres au-dessus de la mer...Dit Lou.

Là-bas, par delà le banc d'Arguin où les parcs donnaient des huîtres claires et succulentes, les passes sud s'ouvraient aussi sur l'océan. L'océan...Lou voulait partir au plus vite. Partir avant la marée, partir avant de voir tous ces bateaux

qui mouillaient s'échouer lentement sur la vase. Il ne tenait pas à se retrouver seul sur une plage au milieu des corps morts. Un frisson lui traversa l'échine.

– Bien, il faut que j'y aille, dit-il. Tu...tu crois que ta mère m'en voudra ?

– La maison est à deux pas d'ici, dit-elle en montrant la ruelle baignée de glycines et de roses trémières.

Lou jeta un oeil vers la ruelle qui donnait sur les cabanes de pêcheurs. La maison de Candice était juchée sur la dune de pins sylvestres, en encorbellement au-dessus de la mer et des cabanes peintes de toutes les couleurs. Au lever du jour, quand le soleil rose tapait sur les planches, la lumière vous remplissait le cœur. Alors, quand c'était pleine mer...

– Ne t'en fais pas, dit Candice, maman n'attend plus après ta visite. Je saurai trouver quelque chose...

– Tu connais Sam, il essayerait de me retenir par tous les moyens. Se crut-il obligé d'ajouter.

– Oui, il se fera une joie d'ouvrir de bonnes bouteilles pour fêter ton retour. Lui dit-elle.

Elle baissa ses lunettes de soleil et le regarda d'un oeil qui en disait long sur ses espoirs de le revoir.

Lou eut soudain besoin d'occuper ses mains pour dissimuler son embarras. Il trouva un bout de corde qui traînait sur le sol et fit un nœud coulissant, comme il faisait autrefois, quand il se trouvait dans une situation inconfortable. Elles revenaient déjà, les vieilles habitudes de pêcheur... Certes, Judith aurait un petit pincement au cœur en apprenant qu'il ne s'était même pas donné la peine de venir lui dire bonjour. Mais elle lui pardonnerait bientôt ce manque de savoir-vivre en apprenant tout ce qu'il avait fait pour aider sa fille à recouvrer la santé. Candice se tenait à présent devant lui et affichait une forme qu'elle ne devait envier à personne. Elle avait le teint frais, du rose sur le haut des pommettes. Elle regardait l'horizon et ses yeux, habités par une ambition lucide, semblaient parfaitement maîtriser les contours de l'avenir qui se déployait devant elle. Oui, elle montrait un regard flambant neuf, des pupilles animées par la joie d'en sourire.

Lou, en pleine contemplation, étudiait attentivement le visage de sa petite fille. Il ne put rester insensible à ce paysage accompli qui respirait la joie de vivre, de sorte qu'il en oublia aussitôt la gêne qu'il éprouvait.

– Tu as une mine radieuse Candice, dit-il.

Oui, elle arborait un sourire amène et paisible. Elle respirait à pleins poumons ce vent nourri du sang vert des marées et prenait un immense plaisir à revoir cette plage piquée de parcs à huîtres et de cabanes qui sentaient bon la mer. Elle l'avait quittée en hiver, quand les brumes de l'aube au-dessus des vasières ne lui laissaient qu'une vague impression de tristesse, quand le ciel écorché de l'aurore ne faisait que rouvrir ses blessures : la maladie ne lui laissait guère entrevoir qu'un avenir sombre et voilé de rets noirs ; le mal lui laissait un goût amer dans la bouche, un goût de vase, la frustration plutôt que le chagrin, de se savoir incapable de goûter aux joies douces du jeune âge. Elle regardait les enfants courir dans les ruelles, un couple d'amoureux s'embrasser dans l'interstice des cabanes puis refermait les brise-bise en s'effondrant sur sa

couche, ivre de fatigue et brisée par la colère. Pendant sa convalescence, agitée par le doute et l'inquiétude au quotidien, elle fut longtemps animée d'un esprit de revanche ; désormais, elle n'envisageait plus d'affronter l'avenir autrement qu'en agitant un rameau d'olivier.

Candice et Lou furent soudain arrachés à leurs pensées par les ébats bruyants de Caçador. Il s'agitait dans l'eau et jouait avec une bouée crevée en faisant un tel raffut qu'il attira l'attention des badauds. Tous deux se fendirent d'un bel éclat de rire.

– Il n'a pas peur de l'eau ! Dit Candice, étonnée. (Elle s'essuya le coin des yeux, émue par cette séparation imminente et douloureuse).

– C'est bien la première fois...il n'a jamais voulu se baigner dans les lacs de montagne...(Le vieux leva les bras au ciel, un brin dépité). Enfin...si tu n'y vois pas d'inconvénient, je te le laisserais bien pour quelques temps.

– Comme un gage de ton retour ?

– Je tiens à cette bête, dit-il en la regardant d'un oeil entendu. Tu penses que Judith sera d'accord ?

– Tu connais maman, elle serait capable de le mordre...

Lou siffla son chien. La bête abandonna sa bouée et sauta la murette avec une facilité déconcertante.

– Il aurait pu faire un bon chien de chasse...souponna-t-il.

Caçador s'approcha avec son flegme si caractéristique et se secoua mollement. Son maître lui donna une tape amicale sur l'arrière-train.

– Comme dit le proverbe, « Un chien tout seul ne peut pas s'occuper d'un vieil homme »...Ecoute-moi mon brave, tu vas rester ici quelques temps avec Candice... (Caçador le regardait en ouvrant de grands yeux tristes, se demandant ce qu'il lui prenait de lui montrer autant d'affection tout à coup). Tu ne pensais tout de même pas te débarrasser aussi facilement de Réglisse, hmm ?

Lou se redressa en se tenant les reins et s'approcha du van. Il ouvrit la porte latérale et attrapa les affaires de Candice.

– Ce n'est pas trop lourd ?

– La maison est à deux pas d'ici, dit-elle en montrant la ruelle.

– Bien, il est temps que j'y aille. Dit-il.

Sans qu'il eût le temps de faire un geste, Candice se blottit dans ses bras. Il la serra contre elle et chiffonna ses cheveux blonds de ses mains calleuses. C'était la première fois qu'ils se donnaient l'accolade, et Candice avait grand-peine à se défaire de son étreinte. Son grand-père était heureux, et pour une fois en paix avec lui-même : il pensait à Judith, elle allait retrouver sa fille en bonne santé. Il regardait la mer en se disant que c'était peut-être le plus beau gage d'amour qu'il pouvait lui faire. C'était peut-être même la seule chose qu'il avait jamais fait de bien dans cette fichue vie. Candice allait parler mais il posa une main sur sa bouche.

– Candice, ne dis rien je t'en prie...

Il lui embrassa le front et grimpa dans le van.

– Caçador, je compte sur toi pour veiller sur Candice, c'est entendu ? Lui dit-il à travers le carreau baissé.

La tête inclinée, le Retriever l'interrogeait du regard en lui demandant s'il n'avait pas oublié quelque chose.

– Au revoir, grand-père. Prends bien soin de toi.

– A bientôt ma chérie...

Candice virevolta, elle ne voulait pas le voir partir. Elle s'essuya le coin des yeux et s'éloigna vers l'ombre bleue de la ruelle. Et lui resta un long moment, le coude planté dans le volant, à regarder ses cheveux blonds danser dans son dos comme une vague de soleil.

Il garda une main sur la clé de contact en attendant que sa silhouette disparaisse tout à fait dans le fond de la ruelle. Il dodelina de la tête et contempla les reflets olive et bleu du bassin où le soleil doré passait au travers en formant comme une mer d'huile qui séparaient les eaux et les courants. Mais le vent déjà se levait. Les vagues mortes allaient bientôt gésir dans un grésillement de cendres sur le sable, et des poches de varech, happées par le reflux de la mer, formeraient les premières lignes d'abandon à la guise du courant. Auprès du rivage et au large, les quilles des voiliers toucheraient le fond des vasières. Aux aléas des crassats et des esteys, les parcs à huîtres dessineraient alors ce paysage si typique du bassin.

Oui, la marée allait tourner. Il était vraiment temps de partir. Car ce serait bientôt les heures creuses sur la mer et le temps des terres noires. Mais Lou n'en ressentait pas la moindre tristesse : il oubliait un dernier regard vers le bout de cette ruelle, vers l'ombre d'eau qui coulait à deux pas d'ici, vers la joie des retrouvailles et de belles embrassades. Il esquissa un sourire et fit marche arrière pour reprendre la route.

Il conduisit en gardant le visage de Candice calquée sur la mer et cette image ne devait plus le quitter jusqu'à la fin du voyage. Ils avaient passé plusieurs mois ensemble, blottis dans l'écrin des montagnes, de sorte qu'il était difficile de ne pas être affecté par une séparation aussi brutale. Et son chien lui manquait aussi déjà terriblement... Il roulait, le carreau ouvert, la tête chavirée par les senteurs de juin qui sortaient par bouquets de la forêt : ça sentait bon la résine de pin, comme au temps des gemmeurs ; ça sentait les fougères, les ajoncs et la bruyère. Et c'était des parfums qui cachaient tous une histoire, un poème pour Neige couchée sous une pierre, le soleil dans l'interstice des planches de sa cabane, un bon moment passé auprès de son vieil amour, un bon moment passé à l'attendre, des paroles douces et discrètes qu'il cherchait parfois à entendre dans les aurores sucrées, quand il mettait le nez à la fenêtre de son chalet du Camitort pour retrouver les vieilles saveurs des bois qui rôdaient jadis autour de sa cabane. Il roulait, le carreau ouvert, essayant de garder la tête froide et ne pas trop se laisser distraire par les fantaisies du passé qui bourdonnaient à ses oreilles comme le doux secret du mensonge : il ne revenait pas ici, sur l'aire de jeux de son enfance, pour embrasser la joie et la nostalgie, mais bien pour affronter la douleur et la dure vérité qu'il avait toujours refoulées. Il avait beaucoup plu depuis toutes ces années sur les forêts des Landes, et la pluie avait porté tous ces parfums loin par-delà les vagues. Et tout

ce que le vieil homme respirait à présent, c'était ses mémoires, ce vent qui n'avait de saveur que la joie du leurre. C'était des histoires, et il fallait oublier tout des bons moments, n'en rien garder pour ne pas céder à la mélancolie. C'était bien tout ce qu'il devait se dire.

Soucieux de gagner au plus vite *la plage*, il décida d'éviter le bourg d'Arcachon et descendit vers le sud, par la route blanche qui longeait les plages de l'Atlantique. On entendait les grillons qui crissaient dans les écorces de pins, le Föhn qui brassait par vagues les aiguilles vertes auxquelles se frottaient les pommes de pin, les gommages du vieux Ford qui s'usaient dans un bruit sourd sur les pigments de la vieille route. Mais il pouvait aussi l'entendre, l'océan qui grondait par delà les dunes et les forêts.

Bien des kilomètres plus loin, à la croisée d'un chemin, Lou ralentit et se gara sur le bas-côté de la route. Il coupa le contact et sortit du vieux Ford. Sa cabane était quelque part, là-bas, cachée dans la pinède. Il avait longtemps hésité à s'arrêter mais la tentation avait été trop forte. Il se soulagea au pied d'un chêne qui semblait se plaire au milieu des pins et s'enfonça dans la forêt. Il poussa une branche qui bouchait l'entrée d'une tortille ornée de cerceaux de broussailles et de ronces où pendraient bientôt de belles grappes de mûres : c'était la piste qui menait tout droit vers sa cabane. Que pouvait-il bien rester de sa lampe-tempête et de la lumière qui filtrait à travers les lattes de bois par les jours de soleil. Que pouvait-il rester de ces moments passés auprès de Neige et de ces moments passés à l'attendre...Sa cabane n'était sûrement plus qu'un amas de débris et de planches pourries que l'humus avait englouties. Il regarda ce chemin abandonné, au prolongement fait de branches mortes et de moments immuables, à peine battus par les averses et le vent des marées. En temps de guerre, les Allemands juchés sur leur BMW y roulaient à fond de cale pour donner les dernières dépêches et acheminer vivres et matériel aux blockhaus juchés sur les dunes ; en temps de paix, Neige s'y promenait à bicyclette pour venir prendre le petit déjeuner avec son amoureux...Et il la revoyait, flanquant son vélo contre un arbre pour se jeter dans ses bras, courant sur la plage pour lui sauter au cou, les yeux brillants de joie et en sueur. Une foule d'images lui traversait l'esprit, quand soudain la brise agita un bouquet de branches dans les bois. Il prêta l'oreille et entendit comme un bruit de sonnette. Il tourna la tête et aperçut le fantôme de Neige perché sur une bicyclette qui passait près de lui en lui faisant un grand sourire. Cette vision lui glaça les sangs et le vida de ses forces. Troublé, il s'appuya contre un tronc d'arbre et posa une main sur sa poitrine. Il n'avait jamais imaginé que revenir sur ses terres serait chose facile, mais il ne s'attendait pas à ce genre de surprise. Son cœur battait tempête, sa tête bourdonnait, il entendait l'océan, il n'entendait plus rien autour des grillons et du vent. Plus question de s'aventurer dans l'allée...Il tenta de recouvrer son calme et fit demi-tour en sifflant son chien : le vent lui répondit par un miaulement.

Il se remit en route, mais s'arrêta quelques minutes plus tard dans une station-service perdue au bord de la Nationale en prétextant qu'il avait besoin de faire le plein d'essence. Un bistrot jouxtait les pompes à essence et de forts relents de

gasoil polluaient l'air ambiant. Il poussa la porte et commanda un café au bar. Jeta un rapide coup d'œil à la carte qu'il repoussa sur le zinc. Il n'avait rien avalé depuis la veille mais il n'avait pas faim. Il s'assit sur son tabouret en attendant qu'on le serve. Une mouche bourdonnait au plafond, le patron écoutait siffler les cuivres du percolateur, sa femme essuyait une tâche imaginaire sur un verre, Lou sentait qu'on l'observait : on n'aimait guère recevoir la visite d'un type qu'on avait jamais vu dans les parages, et ce d'autant moins quand il refusait de commander à l'heure du déjeuner et restait attablé devant un café. Une vieille soûlaude le dévisageait depuis le coin du zinc, Lou lui retourna un franc sourire, de sorte qu'elle tourna aussitôt la tête en crachant sur le sol. Ce geste lui valut les réprimandes du patron auxquelles elle répondit par un râle d'ivrogne. Lou comprit qu'il était devenu un étranger sur ses terres, sur ses terres océanes qui avaient pétri son corps et purifié son âme : l'eau de sel avait toujours coulé dans ses veines, l'esprit des vagues avait formé son âme de pêcheur, l'océan lui avait enseigné l'humilité et la patience. Il attrapa une boîte d'allumettes qui traînait sur le zinc et alluma sa pipe. Mais il avait d'autres soucis en tête : cette histoire de fantôme lui avait vraiment fichu la chair de poule, il avait besoin de réfléchir pour tâcher de tirer cette affaire au clair. Il savait que c'était sa mémoire qui lui jouait encore un mauvais tour, mais il se demandait s'il ne fallait pas y voir comme un signe, comme un encouragement à reprendre la route et battre en retraite. « Peut-être serait-il plus sage de rebrousser chemin », se dit-il. Oui, il pouvait encore renoncer. Il pouvait regagner Camitort, il pouvait choisir de fuir une nouvelle fois. Il prit sa tasse de café et alla s'asseoir près d'une fenêtre. Il regarda la route à travers les brise-bise qui donnait sur les dunes. Les dunes...la tête rêveuse, la main posée sur le menton, il se mit à fixer longuement les collines de sable où un vent léger poudroyait les crêtes, s'éblouit dans les déferlements de vagues de mica, de cristaux de silice qui brillaient comme des paillettes d'argent, essaya d'attraper encore cette robe de fantôme qui distillait son savoir sur les terres en soufflant comme un feu facétieux. Soudain, comme happé par une force invisible, il ouvrit la fenêtre et, se penchant au dehors, il entendit comme une voix de velours et de sable, comme un chuchotement qui remontait de la mer en parlant d'écume et de neige. Il se mit à fixer les dunes avec les yeux d'un illuminé : elles semblaient auréolées d'une lueur blanche, de cette lueur liliale qui gravitait autour des sommets blancs des montagnes, qui brillait toujours au-dessus de May Blanc...

Puis le vent tomba tout d'un coup sur les crêtes.

Et le vieil homme retomba avec lui, et si brutalement qu'il renversa son café sur la table en s'asseyant. Il rajusta sa chaise et épongea la flaque de café avec son mouchoir qu'il fit disparaître dans sa poche de pantalon. Il renonça à commander un autre café et dut refréner une envie folle de demander un verre d'absinthe. – Bien que cet alcool ne fût pas en vente libre, il se doutait que l'arrière-boutique cachait toute une caisse de bouteilles que le cafetier faisait clandestinement venir d'Espagne. – Il sortit sa blague à tabac, débourra sa pipe et remplit le foyer encore chaud pour s'occuper les mains et tenter de réfléchir calmement : en observant les dunes, il avait vraiment crû voir les montagnes.

Mais les Pyrénées étaient seulement accessibles aux palombes, aux tourterelles et aux poètes, ces hommes que la réalité laissait en mal d'inspiration, si bien que seule l'imagination avait souvent force d'existence et donc de vérité. S'il descend dans le sud, il les verra ses montagnes...Ce sera d'abord les collines du Pays Basque, vagues au départ de la mer de Biscaye, puis ce sera les monts fiers au caractère bien trempé, comme les hommes qui vivent dans le lit des vallées, et enfin ce sera le massif, la chaîne pyrénéenne tout entière, tout en orgueil, sûre de sa force et pleine d'une arrogance à défier les plaines de ciel bleu....Mais elles seront à l'heure d'été ses montagnes, estives grasses et vertes sur les pans des sommets, roches à l'air libre et menthe sur les glaciers. Lou mit les mains sur ses tympan, voulant rester sourd au chant des sirènes. Il tira sur sa pipe et souffla une belle bouffée vers la fenêtre. Il s'interrogeait sur ces étranges phénomènes qui semblaient vouloir le contrarier dans sa démarche et l'encourager à rentrer. Il ne cherchait ni à les nier, ni à en minimiser la portée, mais il refusait de leur accorder plus d'importance qu'ils n'en avaient, pour la simple et bonne raison qu'il savait fort bien qu'il se cachait derrière ces manifestations : lui-même et son imaginaire.

Bien qu'il eût toujours vécu sans montre, il jeta machinalement un coup d'œil à la pendule accrochée au-dessus du bar. Deux heures de l'après-midi. Il estimait que *la plage* était à moins d'une heure de route. Oui, il pouvait choisir de fuir, encore une fois. Il était passé maître dans l'art de l'évitement alors c'eût été facile d'abandonner. Il suffisait de faire un détour...l'idée était séduisante. Mais il n'y songea pas sérieusement. Il avait pris sa décision au pied de la cascade de Paspich, et il allait s'y tenir. Il tira sa chaise derrière lui. Elle grinça sur les carreaux. Il se leva, fit rouler quelques pièces de monnaies sur le zinc et sortit sans dire au revoir.

Il s'assit derrière le volant en lorgnant le troquet du coin de l'œil. Au moment de faire chauffer le moteur, il abandonna un long soupir et dodelina de la tête. Il remit les clés dans ses poches et fit un bref aller-retour dans le café. Il discuta un petit moment avec le patron, sortit quelques billets de sa poche, discuta encore et ressortit peu après avec un sac en toile de jute. Il reprit la route, les yeux pénétrés d'une couleur bleu vert, le visage de Candice calqué sur la mer. Candice...Oui, c'était sa couleur cyan, elle absorbait le rouge qui gravitait autour de lui. C'était d'elle qu'il tirait cette force de caractère et cette volonté d'aller jusqu'au bout de son oeuvre. Elle avait soutenu son projet, et cet assentiment l'avait libéré des interdictions qu'il s'était toujours imposées. Après d'elle, il avait fini par comprendre que ce n'était ni la distance, ni la solitude qui était à l'origine de sa profonde apathie, c'était cette absence de liens, de rattachement aux pensées de ceux qu'il aimait qui avait fini par l'égarer : son isolement l'avait confiné dans une sorte de brouillard aveugle dans lequel il s'était plu à subir sa mauvaise influence, à écouter cette voix intérieure qui le guidait vers l'illusion et l'encourageait à rester sourd à l'appel de la raison. Sans elle, il aurait peut-être encore attendu avant de faire le pas. Sans elle, il n'aurait rien entrepris du tout, il aurait vieilli et serait mort à Camitort sans jamais retourner voir la mer. Il serait resté l'homme inaccompli qu'il avait toujours été. Désormais, à mesure qu'il approchait de *la plage*, il retrouvait étrangement

calme et sang-froid, car il n'était plus tout à fait seul : Candice veillait sur lui comme au chevet de ses pensées.

Il gagna *la plage* en milieu d'après-midi. Il coupa le contact et laissa les gommes du van glisser sur les écorces de pin et s'enfoncer dans le sable. – Comme la Corvette, cinquante ans auparavant. – Ca ne lui avait pas pris longtemps pour s'y rendre. Il avait pris une patte d'oie après le dernier hameau, roulé un moment sur une route au goudron d'un gris rose et suivi une large piste qui serpentait entre les dunes de pins où les arbres, hauts de cent pieds, montraient un alignement parfait qui témoignait de l'ouvrage de l'homme. Lou ouvrit sa portière mais resta un moment derrière le volant à contempler les pins avec approbation. Ils étaient en pleine forme. Oui, ils affichaient une santé qui faisait plaisir à voir. Le soleil filtrait à travers les aiguilles de pin, les touchant à peine d'une pointe de bleu, mais ce geste suffit à lui percer le cœur : une douleur, déchirante, profonde, se réveilla soudain dans sa poitrine. Et un silence brutal l'étourdit. Plus de vent, plus de ciel, plus de mer, plus de bruit de cigales, plus rien. Seulement l'image d'un homme qui souffre et se souvient en gardant une main froissée sur le cœur. Lou avait envie de crier, mais la douleur, étouffée, depuis si longtemps refoulée, lui priait de se taire. Des larmes roulèrent sur ses joues. Il comprit qu'il était à nouveau seul, seul et livré à lui-même. Si Candice l'avait accompagné jusqu'ici, elle ne pouvait désormais plus rien pour lui. La vigueur des arbres, les écorces, les pignes, le parfum vert et vibrant des aiguilles et les fruits tombés avaient fait sourdre de terre une vieille odeur de brûlé, une couleur morte-cendre, un lit de résine répandu comme flots de chagrin autour des racines coupées de la vie.

C'était seul qu'il devrait franchir ce dernier rempart, cette dune de sable qui se dressait contre une vie entière. Lou attrapa son sac en toile de jute et descendit mollement du van en se laissant glisser le long de la carrosserie. Il fit coulisser la porte latérale et fouilla l'intérieur du regard. Attrapa son vieux fusil roulé dans une couverture et son sac à dos qu'il mit sur l'épaule. Il referma la porte et demeura un moment immobile, les yeux au ciel où flottait comme une nuée de vagues blanches. Tout cela n'avait aucun sens...Il secoua la tête, emprunta le chemin de sable et se mit à marcher fort vers la mer. Il ne savait pas ce qui l'attendait là-bas, ou le savait trop bien. Il jeta ses pataugas en chemin, et de marcher pieds nus dans le sable réveilla une vieille connaissance dans sa jambe, une douleur intime, presque amicale, tant elle lui signifiait qu'il ne rêvait pas. – Jeune, il lui arrivait de marcher pieds nus pendant des heures dans le sable brûlant quand il avait été piqué par une vive, c'était radical pour calmer la douleur. – A travers les branches des pins, il aperçut la villa, ou du moins, ce qu'il en restait : un grand pan de mur tenait debout sur la dune par la seule force des vents. La seule vision de cette ruine lui donna des sueurs froides, et le vent qui courait dans les herbes n'y était pour rien. Des piles de briques, des tuiles noires et cassées jonchaient le sol. Autour, les villas offraient le même paysage désolé, l'image d'une terre à l'abandon, un désert où il n'y avait ni stèle, ni rien qui puisse apaiser les mémoires, une terre morte où rien ne poussait hormis l'oyat et le liseron de sable, une peau morte, une terre inculte, oubliée des hommes et de l'Histoire, au mépris de ce que Neige avait souffert. Mais ce

paysage n'était ni l'œuvre des violentes tempêtes ni celle des dunes de sable qui progressaient vers les terres, et Lou le savait mieux que quiconque.

Bien qu'il dût grimper à travers dunes, il accéléra l'allure et progressa, tête baissée, les yeux rivés sur le sable et les panicauts de mer qu'il croisait en chemin : il avait l'air d'un vieux prophète venu chercher Dieu sait quoi avec son fusil qui lui servait de canne. L'océan...Il l'entendait gronder, rougir de sa présence qui se faisait plus proche. Et quand le vent se prit dans ses cheveux, il sut qu'il n'était pas loin du sommet de la dune. Alors, il s'arrêta, et redressant lentement la tête, ses yeux se remplirent de larmes de mer. L'océan...Lou demeura interdit, figé comme une statue de sel, la bouche grande ouverte. L'Atlantique. Il resta sans voix. A l'est, à l'ouest et au nord, et aussi loin qu'il lui était permis de voir, tout était bleu. Il s'appuya sur la crosse de son fusil, il cherchait un étai pour son corps. Il avait le souffle court, il cherchait un répit pour ses yeux. Mais comment, avec ce soleil calqué sur la mer comme un feuil de vernis ; comment, avec ces vagues menthes élaboussées d'écume comme une fontaine de neige. Alors, privé de ce qui avait nourri son âme depuis cinquante ans, il se mit à fixer la mer, à s'y user les yeux, à sentir l'humeur iodée du vent jusqu'à s'en étourdir, si bien qu'il finit par perdre vue et connaissance du vent et des vagues de ce jour : il lui traversait le visage, elles ne lui parlaient pas. Il s'enivrait du parfum d'une autre époque. Sur sa droite, il aperçut la villa qui dominait la mer avec une belle arrogance. Sur la plage, il reconnut la lagune aux eaux pâles et turquoises, et plus loin, là-bas sur sa gauche au sommet de la dune, le blockhaus qui continuait d'imposer son écrasant mépris. Soudain, le vieil homme se sentit accablé par le poids du passé, sonné par un soleil de plomb, abruti par le vent. Aujourd'hui, seule une brise d'épée passait dans les herbes des dunes, mais il subissait le souffle d'un vent chaud et violent, le souffle d'un vent vieux d'un demi-siècle. Et il soufflait assez fort pour le faire plier. Un genou à terre, agrippé à son fusil planté dans le sable, il s'accrochait à tout ce qui lui restait de forces pour faire face à cette nouvelle épreuve. Il avait l'air d'un soldat blessé, à rester là, tête au soleil, et à subir les assauts d'un mauvais vent qui semait le désordre dans sa tête. Mais il ne cherchait plus à se cacher, il ne cherchait pas à se montrer digne. Il était venu ici pour guérir, pas pour se repentir ; car il s'était lui-même infligé sa peine et sa torture : cinquante ans d'une longue retraite éloignée de la mer. Bien qu'il fût à ses yeux coupable aujourd'hui comme hier, il voulait se ressouvenir, essayer de recevoir ce qu'il n'avait jamais pensé mériter de recevoir : le pardon. Il n'avait jamais promis de réussir, sinon de faire de son mieux. Il se sentait seul, seul et engagé dans un combat inégal. Sans l'intervention de Candice, il ne serait pas là, dans ce paysage de dunes et de sable, à se tenir le ventre et souffrir le martyre. Mais il ne l'accablait pas pour la douleur qu'il éprouvait, car il ne s'était jamais fait la moindre illusion sur ce qu'il faudrait souffrir pour se guérir d'un mal et d'une ombre qui avaient plané sur son existence en ne lui laissant comme chaleur que le foyer d'un bleu à l'âme. Il n'était pas encore passé maître en souffrance mais il avait appris à taire sa douleur et à ne plus se plaindre. Il cherchait son second souffle, mais l'odeur suffocante et sucrée du vent lui donnait la nausée. Il faudrait pourtant revenir à ce vent d'aujourd'hui qui courait

comme un môme insouciant sur la plage, qui soufflait dans le cor des coquillages en entonnant l'air frais qu'il aimait. Il n'y avait rien à craindre de la mer et du ciel de ce jour, les vagues bleues zébrées de vent d'est et l'horizon sans nuage n'auguraient d'aucun présage. Était-il plus belle inspiration que le vol des oiseaux blancs, que le rire des mouettes et des cormorans jouant au-dessus des vagues pour revenir à ce jour ? Car il n'y avait rien à redouter de cette après-midi de début d'été. Il ne se passerait rien, rien de bien extraordinaire, rien qui puisse bousculer l'ovale du soleil dans sa course ou la saison des marées. L'océan était calme, l'horizon était clair, mais Lou ne voyait sur la mer que brisants et vagues blessées, que tourbillons d'écume et d'embruns poudroyant l'horizon d'une blanche faisselle, qu'une boule de feu vibrant dans un ciel voilé par les brumes.

Et alors, comme autrefois, pris soudain de vertiges, il perd l'équilibre et vacille, cherche un appui mais ne trouve que l'épaule fourbe et fuyante de l'air. Il bascule dans le vide, roule sur le dos de la dune ; sa chute est brutale, sourde, et couverte par le bruit du sable. Et il roule, marionnette de chair, jetant bras et jambes vers le ciel, volées de sable dans les airs, avant que sa tête ne vienne heurter violemment le flanc mou et graisseux d'un marsouin échoué sur la plage. – Le cétacé avait dû se prendre dans des filets en chassant près des côtes et perdre trop de force dans sa lutte pour pouvoir combattre les vagues et regagner le large. Lou le regarde, l'oublie, se redresse, ramasse son fusil et son sac et se met à déambuler sur la plage. Un sourire ivre sur les lèvres, les yeux hagards, il devine la mer par delà le rideau de brumes qui flottent sur la plage. Alors, comme un homme chaviré de bonheur, il se dirige à bras ouverts vers les vagues. Mais l'océan recule à mesure qu'il s'approche, car ce n'est pas la mer qu'il voit mais du sable, des dunes bleues, du bleu à perte de vue. Errant au hasard dans le sable, traînant fusil et bouteille, il aperçoit la masse épaisse et brune du blockhaus qui se détache dans l'horizon de mer. – Le bunker a depuis longtemps glissé de la dune et l'entrée est maintenant en grande partie bouchée par le sable. Mais le vieux, revisité par ce brûlant été des années 50, voit bien qu'il est aux avant-postes, toujours là-haut sur la dune à guetter l'ennemi sur la mer. Il erre sur la plage et rejoint le bunker. Il approche les mains, le mur est encore tiède, pose une joue sur le béton et colle une oreille pour entendre l'histoire qui le retient encore dans ses murs :

– Neige...Dit-il d'une voix de vieillard.

Alors il comprend qu'il s'est passé quelque chose. Il tremble, il ne sait pas comment faire et découvre la peur. Il approche une main qu'il retire aussitôt, comme s'il l'approchait trop près d'un feu. Il n'ose pas toucher son amour de peur de lui faire mal. La douleur est encore vive, il sait qu'elle a souffert. Mais il veut la vivre sa douleur, en sentir les braises jusqu'au cœur. Il se penche au plus près, l'effleure d'une main agitée. Il tremble, car elle ne bouge pas. Il écarte une mèche d'un noir de jais et découvre sa face à la lueur des yeux qui regardent le vide. Il met sa main devant la bouche pour étouffer un cri et réprimer une envie de vomir : ils lui ont tailladé le visage, les paupières et les lèvres. Alors il l'éprouve sa blessure, et la douleur lui fend la poitrine. Il regarde son amour, d'un sourire rance qui en dit long sur sa détresse. Il se serre

contre elle, comme fait l'enfant vers sa mère. S'effondre tout d'un homme et pleure sur ses seins. Il en baisse les yeux, et voit, entre ses jambes, le filet de sang séché qui ne coule plus. Il comprend qu'elle n'a plus qu'une vieillisse d'amour à offrir. Alors il pose sa tête sur son cœur, là où elle aime tant qu'il la pose. Et il a si mal, si mal que c'est pas permis de souffrir comme ça. Il inonde ses cheveux de larmes et il pleure, tout homme, tout enfant qu'il est. Il pleure, et si fort, que son chagrin la réveille. « Sois vie Neige, sois vie... » Il écoute, il entend que son cœur veut battre. Il sourit, il respire, confond son souffle et le sien :

– Neige, regarde-moi, je vais te sortir d'ici tu m'entends ?

Elle essaie alors de lui dire quelque chose mais il pose un doigt sur sa bouche :

– Ne dis rien mon amour, je t'en prie...

Il passe une main sous sa nuque et lui soulève doucement la tête. Il lui sourit, la contemple d'un œil tendre ombré de tristesse. Un bel effort, elle soutient son regard un instant, puis dévisage l'ailleurs avant de s'évanouir.

– Neige...

Il s'y refuse, la secoue avec force mais les larmes le surprennent, réprimant aussitôt la violence du geste.

– Mon Dieu, qu'ai-je fait ?! Pardonne-moi mon amour, pardonne-moi...

Il pose un baiser sur une coupure de lèvres et la prend dans ses bras pour la porter vers la lumière. Dehors, le jour les écrase aussitôt de soleil et de vent, d'un soleil brûlant comme un feu de vent, d'un vent brûlant comme un soleil de feu. Les yeux piqués de sable, Lou s'avance au bord de la dune, son amour gisant dans les bras comme une morte. Ils prennent l'escalier qui descend sur la plage et c'est le bois qui craque, et c'est l'air qui siffle à travers les planches et soulève le sable en une poussière de sel ; et c'est le soleil d'airain qui sèche les lèvres et demande à se taire. Neige est comme un poids mort dans ses bras, elle est lourde comme une vieille femme accablée de chagrin. Mais Lou n'a pas le temps de s'adonner à la peine. Il progresse, doucement, les bras ouverts en prière, portant ce corps nu en offrande ; il marche et s'en remet au ciel. Il descend maintenant sur la plage, s'avance à genoux ployés dans le sable brûlant ; et tout son corps est en travail, ses épaules roides roulant comme des poulies, la sueur graissant muscles, coudes et rotules, si bien qu'il se ressent des coups qu'il a reçus la nuit dernière. Mais la blessure n'est rien à l'égal de la souffrance que lui inflige le sang noir sur le ventre de Neige. Alors il lève les yeux, et aperçoit la lagune qui forme comme un croissant d'eau douce, une éclaircie entre les brumes sur la mer et le flou des vagues sur la plage. Il marche dans le sable, enjambe le varech, et la couche là, dans une poche d'eau claire. Mais c'est bien de l'eau de mer, le sel pour réveiller les blessures, l'eau pour lui rendre la vie.

– L'océan ne viendra plus jusqu'ici, repose-toi mon amour.

Et Neige, retrouve un instant l'éclat de vie dans ses yeux :

– Mon ange...

– Ne dis rien mon amour, ne dis rien, je t'en prie...

Allongé auprès d'elle, il lui passe un peu d'eau de mer sur le front, lui lave le corps et frotte doucement le sang séché sur ses jambes et son ventre. Il lui parle, de la voix la plus rassurante qu'il sait.

– Lou, j'ai soif...Murmure-t-elle du bout des lèvres. J'ai soif...

– Je sais mon amour, je sais...je cours te chercher de l'eau...

Ses yeux accrochent la villa en haut de la dune. Mais il reste là, sans bouger, à passer une main dans ses cheveux cendres et blanchis par le ciment et le sable. Elle a l'air d'une femme grimée, d'une femme qui a vieilli en une nuit. Le soleil dans les yeux, elle le regarde avec un sourire qui en dit long sur sa détresse. Alors il pose sa tête sur un coussin de sable et embrasse ses paupières.

– Ne t'en fais pas mon amour...je reviens tout de suite...

Il se relève et voit ses yeux désormais perdus dans le vague. Il la regarde, l'esprit hanté par la peur, comme un qui craint de ne plus jamais la revoir. Puis il se met à courir vers la dune, en avançant couché dans le vent. Le sable brûle comme la braise sous les pieds, et le soleil frappe au hasard, la nuque, le crâne, mais il court encore et toujours en jetant ses dernières forces, guidé par la seule volonté de trouver de l'eau pour son amour. Il traverse la plage dans la diagonale, grimpe la dune par l'escalier en bois et s'accorde une pause contre l'épaule d'un arbre, un beau pin sylvestre qui penche. Entre les branches qui gîtent dans le vent, il voit encore la villa, son arrogante façade plongeant au-dessus de la mer. – A qui appartient-elle ? Il n'en a pas la moindre idée. Il a depuis longtemps compris qu'elle n'était là que pour planter le décor, qu'elle faisait partie de la machination que ces trois salopards avaient mise sur pied : elle était la façade idéale pour polir davantage leur image d'enfants sages et bien élevés.

Pris d'une colère aveugle, il brandit le poing et frappe l'écorce ; il frappe, hurle, mais le bruit du vent couvre ses cris et la vue du sang sur ses mains l'affaiblit. Il enroule ses bras autour du tronc et ferme les yeux un moment. Il cherche un peu de réconfort, un répit, un peu de chaleur auprès de l'arbre, mais ce n'est pas le moment de s'attendrir et une branche le gifle. Il secoue la tête comme un boxeur sonné, rouvre les yeux et se précipite sans réfléchir vers la villa. La porte d'entrée claque dans le vent. Il s'arrête un instant sur le perron, s'enlève le sel de la bouche, puis s'engouffre à l'intérieur. Il fait bon, l'air frais lui fait tout de suite du bien. Mais il pense à Neige qui souffre en bas sur la plage et s'interdit aussitôt ce bonheur, – il aurait pu la porter jusqu'ici, ils y seraient peut-être arrivés, mais lui demander de revenir dans cette villa maudite eût été pour elle un véritable supplice – il se rue dans la salle de bain, vole un grand flacon d'eau, une serviette, fouille dans le placard à pharmacie et vole tout ce qui peut soigner son amour. Il n'y a personne à cent lieux à la ronde mais il se dépêche comme s'il craignait d'être pris sur le fait. Il trouve une poche, y entasse son butin et s'enfuit en se cognant dans les meubles.

Mais au moment de sortir, en jetant machinalement un dernier coup d'œil dans la villa, il tombe nez à nez avec un paquet de cigarettes oublié sur la table basse du salon. Ce sont les cigarettes de Paul. Les cigarettes de Paul...Il garde les yeux rivés sur ce paquet, la main toute tremblante sur le loquet de la porte. Cet instant lui est fatal. En un éclair, il revoit toute la scène : ce salopard en train de

danser avec Neige, il la tient par la taille, lui met une cigarette dans la bouche et s'amuse à fumer avec elle. Et cette idiote, elle glousse, elle rit, d'un rire de femme saoule, d'un rire qui le déchire, lui qui assiste à ce triste spectacle depuis le fond du fauteuil. Pourquoi n'a-t-il pas réagi, pourquoi...Pourquoi ne s'est-il pas levé pour le frapper au visage...Et toute sa colère alors passée sous silence maintenant se réveille. Il flanque un grand coup de pied dans la porte et retourne comme un fou furieux dans le salon. Jette sa poche sur le sol, renverse table et fauteuils, trouve un couteau de cuisine, éventre le cuir du canapé, les toiles sur les murs, se rue vers le buffet et balance tout un service en porcelaine, attrape une chaise et la jette dans la vitre de la véranda : elle explose dans un fracas épouvantable. Le bruit du verre lui calme les nerfs. A bout de souffle, dégoulinant de sueur, il reste au milieu de la pièce, tête basse, bras ballants, et tenant à peine sur ses jambes. Il cherche autour de lui, titube, comme un homme ivre, et se précipite vers le bar. Il ouvre une bouteille d'eau-de-vie, répand l'alcool sur le cuir et le bois, imbibe les rideaux, les tapis et vide la bouteille. Craque une allumette et la lance aux rideaux. Le tissu s'enflamme, prend comme une torche et le feu se propage aussitôt dans le salon. Attaque les toiles, le cuir, les planches, et lui reste là au milieu des flammes, la tête fendue d'un grand rire et les yeux rougis par les larmes. Une flamme lui touche le bras, il la regarde un instant brûler sur sa peau, avant de réagir vivement et se frotter le bras. Saisi d'effroi, il comprend tout à coup ce qu'il a fait. Il se précipite au-dehors, se jette face contre terre mais se retourne aussitôt pour faire face à l'horreur de son oeuvre. Les mains jointes en prière, il assiste impuissant au spectacle brûlant qui s'offre à ses yeux : le feu dévore tout, solives, poutres, portes, que le vent soulève en sifflant vers le ciel où les flammes lèchent les têtes des pins qui s'embrasent aussitôt comme des d'allumettes.

– MON DIEU, MON DIEU, QU'AI-JE FAIT ?!!

Il se relève, brasse l'air alentour, mais ses mains se coupent au fleuret des flammes qui tombent des branches. Il avance, en aveugle, en se protégeant du bras contre le chaud brouillard de cendres qui coulent en volutes autour des écorces grises, autour des arbres pleurant des cierges de résine ; mais le vent, séduit par l'esprit du feu, se mue en épouse diabolique, refoule cet ange indésirable et lui crache au visage un feu hurlant sa colère. La fumée âcre lui pique les yeux, l'odeur de soufre lui râcle la gorge ; il appelle à l'air, il suffoque et se noie dans cette toile de brume qui referme sur lui son étau. Pris soudain de vertiges, il perd l'équilibre et vacille, cherche un appui mais ne trouve que l'épaule fourbe et fuyante du vent. Il bascule dans le vide, roule sur le dos de la dune ; sa chute est brutale, sourde, et couverte par le bruit du sable. Et il roule, marionnette de chair, jetant bras et jambes vers le ciel, volées de sable dans les airs, avant que sa tête ne vienne heurter violemment un tronc mort.

Un sourire brille sur ses lèvres. Il s'est évanoui.

Et le vent maudit ignore maintenant ce corps endormi, erre sur la plage comme une âme en peine en soufflant sur les braises de ce petit être. Laisse pour mort, il rêve, il rêve de la nuit pour oublier le jour, s'éprend des brillants qui tombent du ciel, se nourrit de l'air et de la matière, de la nature et de

l'essentiel : il apprend à devenir poète.

Puis le jour, à nouveau, se pose sur ses yeux et l'emprisonne, ou le libère du sommeil et des songes. Il rouvre doucement les paupières et n'en croit pas ses yeux : il neige, il neige sur la plage, et c'est comme une poussière semée par les anges. Alors, de ses yeux ivres, il reste un long moment à regarder ces flocons sur le sable...avant de revenir à lui et de comprendre que ce jour n'a rien de poétique, que les flocons de neige ne sont que les cendres des pins soufflés vers la mer.

Alors il se met sur les coudes et se tourne vers le sommet de la dune où les arbres brûlent par centaines vers le sud. Les flammes déchirent l'écorce et dévorent les branches, hurlent par-delà les dunes en montant dans le ciel que traverse une longue plainte, le chœur des âmes brûlées des pins et des chênes. Lou regarde le feu de ses yeux incrédules, l'esprit assailli par mille questions. D'où vient ce feu ? Que fais-je ici à moitié nu sur la plage ? Son dernier souvenir remonte au moment où il partait à bicyclette avec son amour pour aller voir le feu d'artifice. Et où est-elle ? Il virevolte, regarde autour de lui, mais tout ce dont il se souvient est lisse comme une plage après le flux et le reflux des vagues. Il ne sait plus ce qu'il a fait, mais il devine qu'il est responsable d'un tel désastre. Alors il se relève, les yeux pleins d'effroi, en proie aux ires des flammes et du vent qui le montrent du doigt. Il marche à reculons sur la plage, tombe et se relève en suppliant le ciel. Mais là-haut, tout est sombre, et le ciel sourd à ses incantations. Il neige sur la plage, il neige une pluie fine de cendres et le vent se soulève, les flammes se dressent, et même la mer en verdit de colère. Que faire contre cette foule d'éléments qui l'accusent ? Il pose ses mains sur ses oreilles mais n'entend que le bruit de son corps qui se mue en écorces et se nourrit des braises. Il est pris du même tourbillon, du même vertige des arbres. D'instinct, comme un être qui veut se sauver de lui-même, il s'enfuit en hurlant vers la mer. Le sable brûle comme la braise, comme s'il courait pieds nus dans la neige ; le vent l'imite, se fait les griffes sur ses blessures à vif. Alors il court, la bouche grande ouverte. Il aperçoit l'océan là-bas, les vagues cernées par les brumes bleu cendre, il court et la raison maintenant le rattrape ; il court et rencontre les vagues qui le renversent comme un château de sable.

Il se relève au milieu de l'écume, et fouillant des yeux chaque recoin de la mer, il réalise la folie de son geste. Il brasse les vagues et se met à hurler d'une voix de vieillard :

– NEEIIIIGGGEEE !!!

Mais la lagune a déjà disparu sous la mer. Il embrasse les cieux avec les yeux d'un fils qui implore, appelle encore après son amour d'une voix de crécelle, mais seuls l'air et la mer froissés dans le pli sourd des vagues lui répondent. Et il ne sait plus qui est des vagues et du vent, il ne sait plus la douleur de cet homme qui se blesse au tranchant des rouleaux qui déferlent. Torse nu, dans une mer houleuse, on dirait d'un brisant heurté par l'écume.

Mais il s'avance encore dans l'eau, dans cette mer mauve et mauvaise, couverte de brumes et d'embruns, quand soudain vers le sud le ciel ouvre comme une brèche dans l'océan lie-de-vin. Il aperçoit une ombre, une ombre

blanche et criblée de cendres comme de balles à blanc. Il essaie de courir, brave courants et rivières qui traversent la mer. Il chute au pied des vagues, se relève, pour s'effondrer encore, fauché par les lames de fond. Alors il nage sous l'eau, se laisse porter par le courant qui l'entraîne vers elle. Entre deux brasses, il l'aperçoit, son ombre blanche, sa noire chevelure flottant comme une couronne posée sur une vague morte. Enfin, il rejoint ses chevilles, se penche sur son amour qui dérive, couchée sur le lit de vagues à fleur d'eau. Il la retourne doucement, et comme ses yeux regardent l'ailleurs, il la serre très fort dans ses bras.

Et leurs corps viennent s'échouer sur le rivage. Lou range ses jambes à elle sur le sable, et la dispose comme il faut pour qu'elle voie l'océan. Il se sent bien, en paix ; des larmes coulent sur ses joues, mais ça n'a plus la moindre importance maintenant. Il sait que Neige se repose dans son étreinte, où son corps apprend à se défaire des mauvaises rencontres. Il regarde la mer. Il n'attend plus rien du ciel, sinon peut-être qu'il fasse un geste, celui qu'il n'a pas su faire : lui fermer les paupières car il neige une pluie fine de cendres dans ses yeux.

Lorsque Lou rouvrit les yeux, il était redevenu un vieil homme. Son visage était ravagé par les larmes, mais un affluent de paix coulait sur ses joues. Une dernière fois, oreille et mains collées sur le mur du bunker, il voulait entendre et toucher son histoire, percevoir un écho, saisir les vibrations pour revivre et ressentir encore la douleur de son vieil amour. Mais c'était fini maintenant, il le savait. Alors il fit l'effort de se redresser en s'aidant du vieux fusil. Il regarda l'océan. Les vagues étaient calmes et vertes, d'un vert d'opale. Neige s'était-elle noyée par sa faute ? S'était-elle laissée cueillir par les vagues ? Toute son existence avait été nourrie par cette double interrogation. Elle était faible quand il l'avait posée au bord de la lagune, mais peut-être pas au point de ne pouvoir se défendre ou de ramper vers la dune avant les premières coupes d'écume. S'était-elle laissée mourir pour n'avoir pas pu souffrir ce qu'elle avait subi ? Cela n'avait jamais suscité chez lui le moindre soulagement ou pu lui ôter tout sentiment de culpabilité. Pas plus que le fait de savoir que les trois salopards étaient morts quelques mois après Neige. En effet, bien qu'on ne retrouva jamais la trace des criminels, un coup du sort les mit entre les mains d'une foule innocente : leurs photos fit la une du quotidien régional. *La mort frappe la jeunesse ivre au volant* titrait le journal en gros caractères. C'était la mi-décembre, les fêtes de fin d'année approchaient et un froid glacial balayait le front de mer. Lou était dans un bar, assis au comptoir devant son verre. Le journal traînait à côté de lui sur le zinc. Il le fit glisser vers lui et tressaillit en voyant la photo des ces trois salopards. Les yeux rivés sur la photo, il sortit s'asseoir sur la terrasse vide et battue par le vent. Il ouvrit le journal pour lire l'article, mais ses yeux se remplirent de brume, de cette même brume qui couvre la mer aux longues journées de bruine. Ils étaient morts. Tous les trois. Paul avait donc réchappé de la noyade...pour rien. Il replia le journal, sortit son couteau de poche et troua leurs yeux de papier avant de rentrer se saouler à mort.

Il jeta ses vêtements au vent et, fusil et sac sur l'épaule, il déambula nu sur la plage, le regard à la dérive, cherchant désespérément le pli qu'ils avaient laissé sur le sable ce jour-là.

L'océan était désormais au jusant, mais il n'osa pas s'aventurer plus loin que la lisière des algues. Il s'assit en tailleur dans une poche de sable, le regard aveugle et tourné vers une plage de sable blanc que la mer traversait si souvent: il regardait la lagune, qui n'était aujourd'hui qu'un banc de sable ridé par le courant des vagues et du vent ; et il était à l'image des arbres qui avaient jadis péri dans les flammes, nu, épuisé d'avoir tant lutté. Aujourd'hui les forêts avaient reverdi, les aiguilles de pin brillaient dans le soleil et un vent jeune innocent jouait avec les vagues qui déroulaient sans heurt et sans écume. Lou, dans son épuisement, ressentait enfin cet état nouveau et inespéré, une sérénité qui ne le troublait plus, et la vue des bâtisses en ruines, désormais fragiles, ajoutait un sentiment de paix au silence intérieur. Le blockhaus n'était plus qu'un brisant échoué sur la plage et la villa, un pan de mur à la merci du vent des dunes. Les vieux arbres étaient morts, le vieux vent était mort, le vieil océan était mort. Aujourd'hui, tout n'était que jeunesse et innocence, que terres conquises au seul prix de la paix. C'était fini. Il regardait autour de lui, passait au crible le sable dans ses mains comme un qui cherche à s'assurer que tout est vrai : le sable, comme le ciel et l'océan, tout était bleu. Du même bleu qu'il voyait en rêve et qu'il touchait autrefois auprès de Neige quand elle venait s'asseoir auprès de lui sur la plage. De ce bleu disant que c'était l'aube ou le crépuscule, et aujourd'hui c'était le crépuscule. Lou était un vieil homme, un vieil homme au crépuscule de sa vie, mais ce soir la lumière au mourant du soleil baignait son visage d'une paix chaude et nouvelle. Il se sentait comme un pêcheur qu'on vient d'absoudre. D'un regard paisible, presque avec détachement, il embrassait la nature alentour qui n'avait plus rien de l'air grave des paysages qu'il avait connus, plus rien de cette couleur de branches mortes, d'encens et de cendres qui avaient à jamais assombri sa mémoire. Même l'océan là-bas n'avait plus rien d'une vieille carte postale en sépia. Un monde s'animait en lui et autour, il découvrait les couleurs, un univers dans sa pleine réalité, si bien qu'il sentait doucement s'éloigner de lui son attrait pour l'absence et le rêve, et avec lui, la raison même d'être poète. Le coffre et la bouche grands ouverts, il respirait ce vent humide et vert, buvait à grandes goulées cet air riche d'iode et de voyages soufflés aux jours de tempête ; s'usait la rétine à contempler le bleu rouge du ciel, l'oblique des rayons et l'ovale miel sur la mer. Il suivait le bruit des vagues qui déroulaient devant lui sur la grève sans connaître l'offense, pétrissait le sable dans ses mains comme un qui retrouve et reconnaît sa terre. Oui, c'était un homme réconcilié avec lui-même.

Depuis l'aile d'un cormoran qui planait au-dessus de la mer, on voyait ce vieil homme assis nu sur la plage. Il avait l'air d'un homme immobile, ni contemplatif, ni rêveur, juste d'un homme immobile. Il regardait l'océan et donnait le sentiment d'être arrivé au bout de quelque chose, d'avoir atteint le point de non-retour, mais cette révélation ne le troublait pas au point de céder à la panique, au contraire : s'il avait attendu toute sa vie que l'océan réponde à cette même et seule interrogation qui le hantait jour et nuit – Neige s'était-elle

noyée par sa faute ? S'était-elle laissée cueillir par les vagues ? –, il réalisait maintenant que son silence était la plus belle réponse qu'il pouvait espérer. Tout lui semblait limpide et harmonieux, l'océan et lui réconciliés, l'horizon aux augures clairs et la nuit promise aux étoiles. Il se sentait bien, privé d'imagination, privé de poésie, et, bien qu'il n'eût pas pour autant le sentiment d'être tout à fait libre, il éprouvait étrangement le sentiment d'être libéré de quelque chose, d'être un homme enfin chevillé à la réalité de ce monde, comme si la seule ambition qu'il avait jamais poursuivie durant toute son existence avait été d'appartenir à la réalité. Mais quelle réalité ?...Il avait envie de boire et de fumer un peu pour goûter à ce moment délicieux. Son sac à dos était posé à côté de lui, près du vieux fusil. Il se frotta le sable des mains et ouvrit les bretelles du sac pour attraper sa pipe et sa bouteille d'absinthe, quand sa main toucha une couverture qu'il reconnut tout de suite. C'était *Neige*, son dernier recueil de poèmes. Il le sortit à la lumière du soir et le posa sur le sable. – Candice l'avait bien sûr glissé à son insu. – Il sortit ses outils pour fumer et se donna le temps de bien ramasser le tabac comme il faut avec le pouce. Il alluma sa pipe avec son briquet-tempête et tira quelques bouffées tout en étudiant son livre du coin de l'œil. Il se demandait si le geste de Candice avait une signification, mais il n'en voyait aucune. Il avait seulement l'impression que ce livre ne lui appartenait plus. Sa bouteille d'absinthe brillait en miroir sur le sable. Il regarda sa bouteille et son recueil de poèmes en se disant que tout ce qui lui avait permis de garder un peu d'estime pour cette vie se trouvait là, dans la poésie et l'alcool. Maintenant, il se sentait habité par une grande force, il se sentait même de taille à jeter sa bouteille à la mer et à mettre le feu aux poèmes. C'était peut-être ce que Candice attendait de lui finalement...Mais il avait soif, il avait grand besoin de boire un coup pour se remettre de ses émotions. Il estima cependant qu'il pouvait patienter un peu, et puis, il tenait à avoir l'esprit clair pour assister au coucher du soleil. Cela faisait une éternité qu'il attendait ce moment. Combien de fois l'avait-il vu disparaître derrière le Cabaliros en l'imaginant plonger dans la mer ? Pour rien au monde, il n'aurait voulu rater ça. Alors il prit son mal en patience en allant fumer et marcher dans le sable. Ça réveillait de bonnes sensations sous la plante des pieds. Mais il éprouvait encore une certaine réticence à s'aventurer près des vagues, près de celles qui lui avaient pris tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Il tressaillit, mais ce n'était rien, c'était juste le vent qui s'était levé à la brune et lui courait dans l'échine ; c'était la brise en prélude au coucher de soleil sur la mer.

Et ce fut un chef d'œuvre, peut-être un des plus beaux couchers de soleil qui lui avait été donné de voir. Mais c'était sûrement l'oubli qui lui faisait dire ça : une boule de feu, brique et pleine comme une lune, descendit lentement et sans brume par-delà les vagues qui déroulaient comme des huiles mortes. Un vrai joyau, un jour de moins, mais Lou n'avait pas le moindre regret. Il restait là, ému aux larmes, à convoiter l'océan et la plage comme un riche propriétaire guignant l'étendue de son domaine. Car tout cet espace sauvage lui avait appartenu autrefois, depuis les chardons bleus sur la dune jusqu'au soleil à l'autre bout de la mer. Il plongeait justement, là-bas dans les tréfonds de l'océan, où une lueur d'adieu faisait lanterne en éclairant la ligne des vagues, le

trait bleu sombre à l'horizon et le croissant de dunes au sud dans une rectitude parfaite.

Avant de retourner vers la lagune, le vieux resta encore un moment à fumer la pipe sur la frange de sable et d'écume. Jadis, il n'aurait pu résister longtemps au bonheur de s'approcher des vagues qui mollissaient sur la grève, mais aujourd'hui l'écume lui inspirait encore une crainte qu'il avait grand peine à contenir. « *Lasses d'avoir porté l'océan au rivage, les vagues s'en retournent vers le grand large...* ». Entendit-il dans sa tête, mais il refoula aussitôt cette pensée. C'en était fini de la poésie. Il s'éloigna de la mer et retourna s'asseoir au bord de la lagune où Neige avait reposé.

Le ciel était déjà sombre et marine par delà les dunes, la nuit allait tomber, il faisait plus frais. Mais Lou n'était pas du tout disposé à partir : il estimait que c'était une belle revanche que de renouer ici, sur les lieux mêmes du drame, ses liens avec l'océan ; il se réjouissait même à la perspective de passer la nuit sur la plage. Il fouilla dans sa barbe, réfléchit un moment et décida de construire un feu. Il prit son fusil, ramassa le recueil, et remit la bouteille dans son sac. Il alla s'installer un peu plus loin au pied de la dune où il ramassa tout ce qu'il trouvait de branchages, de pignes et de planches pour en faire un joli tas de bois sur le sable. Puis il arrangea un feu : il disposa du petit bois sec en collier sur lequel il posa doucement des planches plus larges qu'il mania avec une infime précaution. Quand tout fut prêt, il prit un peu de recul pour étudier son projet. Il s'estimait plutôt satisfait. Il y avait assez d'air entre les branches et le bois était sec. Ça ferait un bon feu. Cependant, il réalisa qu'il n'avait pas de quoi le faire partir. Comme par un fait exprès, les pages du recueil de poèmes bruissèrent dans le vent du soir. Ses yeux allèrent du feu aux poèmes et des poèmes au feu, et il fit aussitôt le rapprochement entre les deux. Son livre était là, à attendre le sort qui lui était réservé. Était-ce là le geste que Candice attendait de lui ? Serait-ce là une preuve pour montrer qu'il était guéri ? Il se saisit du recueil, mais se sentit incapable d'en arracher une seule page. Alors il resta un moment interdit, surpris d'être encore animé par le doute et l'hésitation. Epris d'une sourde frustration, il jeta son livre dans le sable et se mit à courir pour aller chercher ses habits jetés sur la plage. Puis il revint vers son coin et s'agenouilla au-dessus du bois mort qui attendait de vivre. Il déchira des petits bouts de tissu de sa chemise qu'il roula comme du papier à cigarette, les coinça ça et là dans les joints du petit bois et alluma les pointes sèches de tissu. Le feu prit, doucement, dans un feutre de vent, comme un grésillement d'aiguilles. Il fallait veiller à ce qu'il prenne bien comme il faut, si bien que toute l'attention requise pour les braises lui interdisait de penser à autre chose. Le vieil homme était redevenu un homme tranquille.

Il faisait nuit et une chape d'étoiles avait rempli le ciel. De belles flammes, hautes d'un mètre, réchauffaient un large cercle autour du vieux. C'était étrange, ce feu isolé au milieu d'une plage plongée dans l'obscurité. Mais Lou n'en ressentait pas la moindre inquiétude. Les bras croisés derrière la tête et allongé sur le sable, il regardait le ciel et se disait qu'avec un peu de chance, il verrait peut-être une étoile filante. Il écoutait le vent dans les flammes, le bruit

dormant de la mer qui montait jusqu'à lui, et il pouvait entendre son cœur battre et refluer d'un même souffle. Car il était fait de ce bois-là, il avait baigné dans ces eaux : il était à la source, dans son puits de vie et au nœud des racines. Il brassait le sable et le sel, il s'en remettait à la terre qui avait pétri son corps, donnait yeux et pupilles à la mer qui avait nourri son regard d'une pauvreté d'âme ; de cette pauvreté d'âme bleue, pure et noble, dans laquelle versaient toutes les âmes des marins et des pêcheurs, car c'était le destin que devaient connaître ces paysans de la mer qui moissonnaient les algues et qui couraient les vagues. Lou vouait une admiration sans limite à ce jardin d'Atlantique : il lui avait donné soif d'humilité et offert un paysage d'océan et de dunes où il n'y avait rien à cultiver qu'un goût affamé pour la solitude.

Il se sentait dans de bonnes dispositions pour passer la nuit ici, mais il n'avait pas sommeil. La tête posée sur un coussin de sable, il fumait la pipe et contemplait le champ d'étoiles qui brillait à perte de vue vers l'Espagne et le sud : c'était un vrai conte de fées là-haut, un miroir d'étincelles qui touchait le toit du monde. C'était fête, et dans le discours de la nuit, un reflet menthe d'eau douce traversa l'océan pour venir chuchoter quelque chose à l'oreille du vieux. Il fut d'abord un peu surpris et intimidé par cette visite, mais il décida d'écouter ce que la mer avait de si important à lui dire pour qu'un souffle ardent se mette à bruire près de lui : mais c'était comme un feu de vent faible, un message d'eau douce à l'abri du sel, des mots sans écume, des paroles douces et refoulées dans les vagues depuis cinquante ans. Lou se taisait bien sûr, il écoutait. Mais il n'était plus un enfant et prit le parti d'en sourire : toute une vie vouée aux poèmes et pour finir, on ne croit plus au chant des sirènes. A présent, il voulait profiter du silence et des branches qui craquaient dans le feu, de l'amitié que lui faisait le vent tiède à veiller sur le foyer. Etre à ce moment, avec les flammes qui lui chauffaient le corps en faisant comme une peau chaude de femme sur le torse ; avec le sable frais, un brin humide sous l'échine, qui lui donnait assez de vigueur pour rester éveillé. Il aimait ce contraste, sentir ce frisson dans le dos, cette brûlure sur le torse. Ça réveillait de bonnes sensations, ça lui donnait la certitude d'être en vie. Sa bouteille d'absinthe gisait dans le sable, il n'avait qu'à tendre la main pour s'en saisir. Il avait longtemps feint de l'ignorer et tenu à rester sobre pour goûter la réalité qu'il découvrait. Mais il n'avait rien mangé depuis la veille, et il saisit la bouteille en prétextant qu'un verre d'absinthe l'aiderait à lui couper la faim. Il dévissa le bouchon qu'il noya d'alcool et s'envoya une belle lampée en se disant qu'il méritait bien de s'accorder un peu de bon temps après une telle journée.

Il buvait bientôt à la bouteille et tirait sur sa pipe en jetant des planches dans le feu. Il gardait un goût d'alcool et de feu de bois dans la bouche, regardait les flammes ou un train de fumée qui partait dans le ciel. Il ne pensait à rien, et cela le comblait de bonheur.

Au jugé, il estima qu'il était quatre ou cinq heures quand il se réveilla en sursaut. Il faisait nuit noire sur la plage, les étoiles s'étaient foutues le camp. Le corps en sueur et la tête embrumée par le tabac et l'alcool, il se mit sur les coudes et parcourut d'un œil humide cette vastitude qu'il ne reconnaissait plus :

la lune semblait recluse dans la nuit, les dunes cachées derrière l'écorce des pins. Lou regarda vers la lagune, mais la lagune, depuis longtemps reprise par la mer, se mourait dans un jardin de vertiges et de refoulements. Il baissa les yeux au feu, il avait besoin d'un peu de réconfort, d'entendre la parole douce des flammes. Mais le feu, qui tout à l'heure lui priait de s'asseoir, avait perdu de sa chaleur ; ce n'était plus qu'un ramassis de cendres et de volutes blanches. Lou éprouvait un mal être diffus dans sa chair, une sensation moite qui pénétra aussitôt son humeur. Où était le liant qui unissait les vagues au rivage, et le rivage aux dunes de sable ? Où était la lumière océane et céleste allant de la mer aux étoiles et des étoiles à la mer se mirant en reflets ? Il se passa une main dans les cheveux, il voulait comprendre. Il s'était endormi tout à l'heure, et la dernière image qui lui parlait était un bruit de vagues qui ourlait le rivage. Il s'efforça de revenir aux découvertes d'avant son sommeil mais la seule contemplation des cendres suffit à réprimer cet effort ; et bientôt, de cette révolte éteinte, surgit comme l'âme du désenchantement. D'un oeil absent, il regarda sa bouteille à moitié vide qui gisait dans le sable ; il était ivre, encore abruti de sommeil. Il poussa un râle de vieillard et s'aida du vieux fusil pour se lever. Le vent d'est s'était levé à l'approche de l'aube, le swell se levait sur la mer, soufflant de belles vagues de velours noir. Lou décida d'aller faire quelques pas sur la plage. Le sable était frais sous la plante des pieds, la brise courait sur sa peau comme l'humeur d'une femme aiguillée aux tourments, si bien qu'il couvrit sa nudité en repliant les bras sur son corps, comme un qui a soudain honte d'être vu. Il frissonna dans sa chair, mais ce n'était rien cette fois, un simple cri d'aigrette qui pêchait là-bas dans une vasière creusée par les jours de tempête. Il s'approcha prudemment de l'oiseau, mais se tint à une distance qu'il jugea respectable, si bien que l'aigrette-garzette toléra un moment sa présence. En quête de crustacés ou de poissons, elle donnait dans l'eau de méchants coups de bec ou se déplaçait lentement le long de la vasière, et cette démarche gracieuse qu'éclairait son plumage était la seule lueur à incendier la plage. Longuement, les yeux du vieil homme s'usèrent à cette pâleur liliale, avant qu'il ne s'éloigne, sentant, pour une raison ignorée, qu'il cédait doucement à la mélancolie. Il s'approcha des vagues. Et les vagues ourlaient le rivage d'une écume d'encre, le vent jetait un voile noir sur l'épaule, l'océan était aux ombres, le ciel à la nuit et au deuil lui-aussi ; le monde était au recueillement. Alors Lou comprit qu'il était seul, qu'il était trop tard et que ça n'y changerait rien maintenant.

– Te souviens-tu de cette mer
qui versait dans les larmes
le sel d'amour et de diamants
pour que nos cœurs s'unissent au sable
dans la pluie tourmentée des cendres ?

Il virevolta et sentit comme un souffle qui passait dans ses cheveux de sel.

– Neige ? Demanda-t-il.

Mais il n'y avait devant lui qu'un paysage aux heures noires : les ombres des oyats sur les dunes, sombres comme des chrysanthèmes ; le blockhaus, enfoui dans le sable comme une tombe ; et la plage, infinitude de sable noir qui lui

permit de mesurer combien s'était creusé son champ de solitude. Même l'aigrette s'était envolée vers d'autres marais. Alors il prononça un long soupir et regagna calmement son coin de fortune, en ramassant ça et là quelques algues sèches qu'il trouva en chemin. Il s'agenouilla au-dessus des cendres pour construire un nouveau feu. Il posa quelques planches en collier et cassa des bouts d'écorces de bois qu'il rangea bien comme il faut sous les planches. Puis il coinça des amas de varech sur ce qu'il restait des vieilles braises et souffla dessus pour qu'elles prennent. Le feu rit, et ça ne mit pas long à partir.

Le visage éclairé par les flammes, il arrangeait le feu quand des braises tombaient, rajoutait une bûche sur les branches mourantes, et doucement, avec cette lueur qui augurait d'espoir, avec cette lumière qui faisait front à cette obscurité jaillissante, Lou sentit ses veines se remplir d'une vigueur nouvelle, son cœur battre d'un regain d'amour et ne souffrir d'aucun doute : il ne cherchait plus à savoir ce qui l'avait effleuré tout à l'heure, car il y avait eu bien trop de présence et de parfum dans le vent pour que le vent ne soit fait que de vent. Maintenant, et ce peut-être au grand regret du souffle qui l'avait touché, le vieil homme aux yeux d'enfant voulait croire au ressouvenir. Ses prunelles dansaient dans un cerceau de lumière, il pensait à son jeune amour en attendant le jour. Il fumait la pipe en soufflant des ovales de fumée dans la nuit et se saoulait à l'absinthe sans éprouver le moindre remords. Il fumait, il buvait, et ses yeux portaient vers le large ce vague à l'âme des ivrognes qui repensent aux jours meilleurs. Il pensait à Neige, à ces deux années de bonheur qui avaient ligué contre elles cinquante années de souffrance. Il était revenu sur les lieux même du drame pour voir cet amour se faire cendres, mais il avait à présent honte qu'un tel désir eût pu avoir libre cours dans ses veines : jamais, jamais il ne pourrait faire deuil de son amour. C'était une expression qu'il n'avait jamais comprise et qui n'avait jamais eu aucun sens à ses yeux. Une vie entière n'aurait suffi à noyer cette flamme, des vies entières suffiraient à peine. Pareil aveu ne faisait peut-être pas de lui un homme guéri... Mais quel homme, quel homme voudrait guérir d'un mal dont la souffrance est vitale à sa survie ? Lou n'aspirait plus qu'à voir le jour poindre sur la mer, il voulait encore voir Neige le rejoindre. Alors, calmement, comme un homme qui ne regrette rien, il regarda les nuages et les vagues de velours verser dans le marine et le mauve. Comme le jour se levait, il commençait à comprendre que ce destin était le sien, que ça devait être écrit quelque part, par-delà les reflets rouges des vagues.

Ce matin, le vieux était ivre de fatigue mais il avait tenu parole : le feu donnait toujours une belle flambée. Il tendit le bras vers son sac à dos. Il défit le lacet, ouvrit la petite poche cousue dans le rabat du sac et attrapa deux cartouches à plombs qu'il glissa dans le chargeur du fusil. Il bascula le canon et regarda vers le large. Un liseré de lumière bordait à peine la frange des vagues et à première vue, la journée s'annonçait belle et le temps de saison, clair et tiède, juste au goût du vieil homme. Il se leva, et comme autrefois, il s'avança vers l'océan feutré dans le bleu de l'aurore où il prenait plaisir à boire un café chaud en écoutant les mouettes et les cormorans siffler par-delà les rouleaux. Et ce

matin, la joie qui illuminait son visage brillait comme un flou artistique au-dessus de l'écume. Il prit le temps de humer l'odeur d'iode qui venait du ciel et jeta sa bouteille d'absinthe à la mer. Son fusil était chargé. Il n'hésita pas un instant et pressa la détente. Le percuteur frappa l'amorce et le coup partit : une longue déflagration déchira le ciel, suivie d'un cri et d'une volée d'oiseaux blancs. Lou laissa tomber son fusil dans les vagues. Emu aux larmes, il sourit à la vieille femme qui flottait dans l'écume :

– Je vais aller retrouver Candice, lui dit-il. Je vais aller lui dire que tu vis encore...

Et il plongea dans les vagues.

Sources et remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon grand-père qui n'a pas hésité à ouvrir son cœur et sa mémoire pour se ressouvenir des Pyrénées et me fournir un éclairage précis sur le lieu-dit de Camitort où il vécut avec sa femme. J'ose espérer qu'il me pardonnera certaines libertés prises pour les besoins du roman.

J'adresse également mes remerciements à la revue Pyrénées magazine dont les articles passionnés m'ont apporté des précisions judicieuses sur la nature des hommes et des animaux qui vivent dans les Pyrénées.

En outre, je tiens à remercier ma famille et mes proches pour m'avoir encouragé à aller au bout de cet ouvrage, et en particulier mon frère Olivier disparu depuis, Lou, mon père, ma mère, et enfin Gaëlle et Danièle, lesquelles m'ont soutenu et même porté pour aller au bout et au-delà d'une oeuvre plus difficile à écrire celle-là, et sans laquelle May Blanc n'aurait jamais vu le jour.

Ludovic Dussarrat

Première version achevée le 28 Octobre 2004, à Zürich (Suisse).

Dernière version achevée le 10 décembre 2016 à Cossonay (Suisse)

